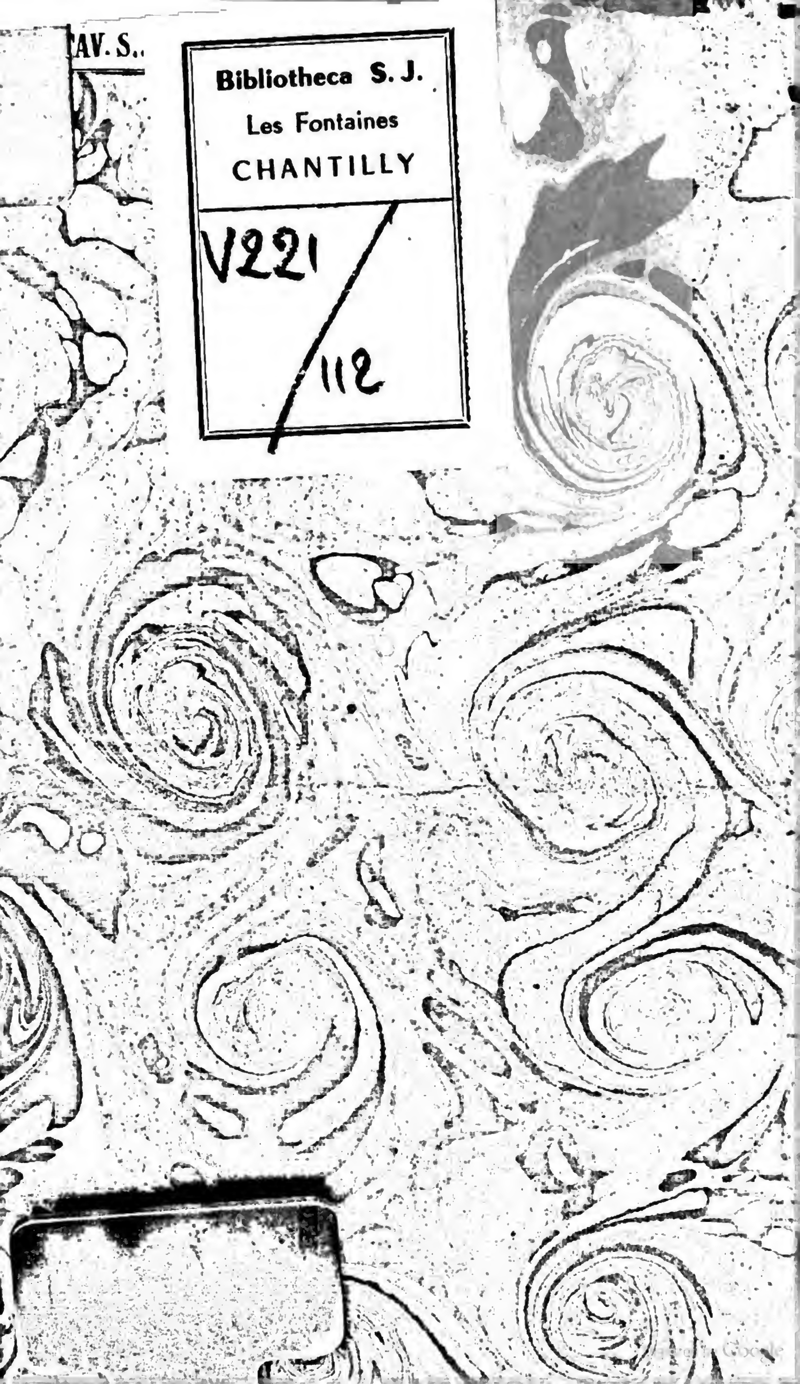






ABRÉGÉ HISTORIQUE

DE

LA VIE DES SAINTS

ET BIENHEUREUX,

DES TROIS ORDRES

DE SAINT-FRANÇOIS;

TOME SECOND.



ABRÉGÉ HISTORIQUE
DE
LA VIE DES SAINTS
ET SAINTES,
BIENHEUREUX
ET BIENHEUREUSES,
ET AUTRES PIEUX ET CÉLÈBRES PERSONNAGES;
DES TROIS ORDRES
DE SAINT-FRANÇOIS;
Dédié à l'Ordre Séraphique.

Par le R. P. FULGENCE FEROT, Récollet, ancien Gardien.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

des Articles contenus dans le second Volume.

A.

B.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

Fin de la Table du fecond Volume.



ABRÉGÉ HISTORIQUE
DE
LA VIE
DES BIENHEUREUX
ET BIENHEUREUSES
Des trois Ordres de SAINT-FRANÇOIS.

TREIZIÈME SIÈCLE.

LE BIENHEUREUX ACHAS DE TORALTE.

Année 1220.

Nous croyons pouvoir mettre au nombre des Enfants de ſaint-François, Achas de Toralte, né au bourg de Tharguth, en Flandre, quoiqu'il ait été dans l'impuiſſance de faire une Profeſſion ſolemnelle de la Règle.

Dès ses premières années, Achas affecta de vivre en Frère-Mineur, sans avoir rien appris de leur Institution. Il n'avoit que cinq ans, lorsqu'il vit, pour la première fois, des Religieux de saint-François: il voulut être habillé comme eux, & pressa ses parents par tant de prières, de caresses & de larmes, qu'ils furent contraints de lui accorder ce qu'il demandoit.

Ils s'imaginèrent d'abord, que c'étoit une fantaisie d'enfant, qui passeroit bientôt; mais la suite les en dissuada: Achas ne voulut plus quitter cet habit, marchoit nud-pieds, refusoit de toucher à l'argent, & imitoit en tout les Frères-Mineurs.

On rapporte que des Marchands, qui étoient chez son père, surpris de voir cet enfant avec un habit de Franciscain, & plus encore d'apprendre qu'il en suivoit la Règle, jetèrent adroitement quelques pièces d'argent dans un vase où il buvoit; que l'enfant s'en étant apperçu, la plaisanterie manqua d'avoir une funeste issue, qu'il pensa mourir de douleur; & ne put même revenir à un état tranquille, qu'après s'être confessé; tant il étoit troublé par l'irrégularité dont il se croyoit coupable.

L'habit que portoit Achas ne lui sem-

bloit pas une vaine décoration dont il ſuffit d'être revêtu, pour en impoſer. Non-ſeulement, il en rempliſſoit les obligations, autant qu'il étoit en lui, pour ce qui regardoit ſa propre perſonne; mais il s'en ſervoit encore pour le bonheur d'autrui. Il prêchoit parmi les autres enfants, & ce qu'il diſoit étoit ſi juſte, & ſi convaincant, qu'il touchoit & édifioit les perſonnes avancées en âge, qui s'arrêtoient pour l'écouter & l'admirer.

Son zèle pour la gloire de Dieu ne lui permettoit pas de voir commettre le mal; mais il reprenoit les coupables avec charité, avec douceur, & avec ce reſpect qui convient aux jeunes gens.

Ayant un jour trouvé ſa mère, vêtue d'une robe de couleur éclatante, dans une Egliſe où elle étoit entrée, pour aſſiſter à l'Office, il lui reprocha ſa parure: « Voyez, *lui dit-il*, en quel état » vous paroiſſez devant Jéſus-Chriſt, qui » eſt ſur la croix, tout nud & tout » couvert de ſang ». Cette remontrance lui fit tant d'impreſſion, qu'elle ſe retira, pour aller mettre un habit plus ſimple.

Trop de ſingularités, ou plutôt de merveilles, éclatoient dans cet Enfant, pour qu'il demeurât inconnu: on venoit de toutes parts admirer en lui la ſageſſe d'un vieillard.

La vie d'Achas, qui avoit de si heureux commencements, ne fut pas de longue durée : il n'atteignit pas sa septième année. Lorsqu'il connut que sa mort étoit certaine, il demanda avec de vives instances de participer à la sainte Communion, & fut très-sensible au refus que son bas-âge forçoit de lui faire. Cependant il fit tous les actes de piété qui étoient en son pouvoir ; & après avoir consolé ses parents de sa perte, & exhorté les Assistants à la pratique des vertus, il alla recevoir la couronne de l'immortalité bienheureuse, en l'an 1220, après avoir porté l'habit de saint-François environ deux années.

Ses père & mère, frappés de ce qui s'étoit passé, résolurent de quitter le monde. L'un se fit Religieux dans l'Ordre de saint-Dominique ; & l'autre prit le voile chez les Religieuses de Citeaux, & tous deux ont persévèré dans la vertu.



LE BIENHEUREUX MONALD

DE FLORENCE,

Disciple de Saint-François.

Après l'Année 1220.

LE bienheureux Monald, Florentin, fut un des premiers Disciples de saint-François, qui lui donna l'habit dans Florence, en 1211, & qui le destina dès-lors à la Mission de France, conjointement avec Jean Bonelle, aussi Florentin, & d'autres.

Dans la suite, & après le Chapitre-général, qui se tint à Notre-Dame-des-Anges, en 1216, les Provinciaux qui y avoient été nommés, étant partis, saint François retint frère Monald avec trois autres Religieux qui devoient aller en différents pays, & voulut leur donner à dîner; mais il ne se trouva que trois petits pains, qui n'étoient pas suffisants pour la réfection de tant de personnes. Alors le Séraphique Patriarche, en ayant rendu graces à Dieu, les bénit & les distribua aux Religieux: ils en mangèrent tous, & après le repas ils remplirent,

des restes, une grande corbeille. Ce prodige les confirma dans l'exacte observance de leur Règle, qui prescrit une exacte pauvreté & une confiance entière dans la Providence.

Monald étant venu prêcher en Provence, s'attira l'estime & la vénération des Peuples de ces contrées, par sa vie exemplaire, & par les miracles que Dieu opéroit en sa faveur. Il mourut au Couvent d'Arles, & y fut enterré; mais au seizième siècle, les Calvinistes ayant détruit cette Communauté, le corps du Bienheureux fut transporté dans l'Eglise Cathédrale de la même ville, où il repose aujourd'hui. On ignore le temps précis de son décès, qui arriva après l'an 1220.

LE BIENHEUREUX PELERIN

DE FALLERONE.

Disciple de Saint-François.

Année 1221.

LE bienheureux Pellerin de Fallerone étudioit à Bologne lorsque saint François vint y prêcher, & fut si touché de ses sermons, qu'il lui demanda la grace

d'être reçu dans ſon Ordre. Après qu'il fut revêtu de l'habit, le ſaint-Patriarche lui dit qu'il marcheroit par la voie ſûre de l'humilité ; & cette prédiction s'eſt accomplie dans toute ſon étendue. Jamais homme ne fut plus humble que Pelerin, & quoiqu'il eût fait de bonnes études, avant que d'entrer en Religion, & qu'il fût ſavant dans le Droit-Civil & Canonique, il voulut néanmoins demeurer dans l'état de Frère-Lai.

Le deſir de répandre ſon ſang pour la Foi, le porta à aller à Jéruſalem : il viſita les ſaints Lieux que Jéſus-Chriſt a conſacrés par ſa préſence & par ſa mort ; & n'ayant pu obtenir ce qu'il ſouhaitoit, il revint en Italie, où il mena une vie très-retirée ; ne converſant avec perſonne, ſans une extrême néceſſité. Que ſi quelqu'un blâmoit ſon éloignement pour les hommes, comme l'effet d'une humeur atrabilaire, il répondoit que Jéſus-Chriſt ne ſe trouvoit, ni parmi ſes parents, ni parmi ceux de ſa connoiſſance.

Il étoit parvenu à un ſi haut degré de vertu, que le bienheureux Bernard-de-Quintavalle aſſuroit de lui qu'il étoit un des plus parfaits qui ſoit au monde, & que, quoiqu'il fût encore ſur la terre, ſa converſation étoit déjà dans le Ciel.

Après avoir opéré des prodiges, qu'il

a plû à Dieu de continuer depuis qu'il l'a appellé à lui, Pelerin mourut plein de mérites, en l'an 1221. Il y a environ un ſiècle qu'on ouvrit ſa ſépulture, & ſon corps fut trouvé ſans aucune tache de corruption ; & c'eſt en cet état qu'il repoſe aujourd'hui au Couvent de ſaint-Severin (ſan-Severino) dans la Marche-d'Ancône.

LE BIENHEUREUX PIERRE

DE CATANE,

Deuxième Diſciple de ſaint-François.

Année 1224.

PIERRE de Catane (*a*) étoit Chanoine de l'Egliſe de Saint-Ruffin, Cathédrale d'Aſſiſe, lorſque touché du changement de Bernard-de-Quintavalle, ſon concitoyen, & ſecondé de la grace, il quitta ſa dignité, diſtribua ſes biens aux Pauvres & s'aſſocia à ſaint François, qui lui donna l'habit le 16 Avril 1209.

Le ſaint-Patriarche convaincu des talents & des mœurs excellentes de ce Diſciple, le

---

(*a*) Catane eſt une ville Epiſcopale de Sicile, où, ſans doute, ce Bienheureux étoit né.

fit ſucceder au Frère Elie, qu'il dépoſa dans le Chapitre qu'il tînt à Notre-Dame-des-Anges en 1220. Il voulut même le reconnoître pour Général de l'Ordre en ſe jetant à ſes pieds, pour lui rendre le premier obéiſſance; mais les Religieux qui étoient là, s'y opposèrent fortement, & décidèrent que, tant que vivroit François, aucun Frère ne porteroit ce titre, mais ſeulement celui de Vicaire-Général.

Pierre-de-Catane étoit d'un caractère très-doux; cependant ſon Gouvernement déplut à pluſieurs. Il en fut averti & en communiqua avec ſaint François qui lui donna à ce ſujet des avis dont il fit un bon uſage. Il ne géra pas l'Ordre long-temps au-delà cette époque; car il mourut en l'année 1224, le deuxième jour de Mars (*b*), au Couvent de Notre-

(*a*) Vadingue, dans ſes Annales, place la mort de Pierre-de-Catane au dix-neuvième Mars 1221; c'eſt une erreur qui a été ſuivie par l'Auteur du Martyrologe Franciſcain, par Bollandus & par M. Fleury, qui ont cru l'époque ſûre, parce que l'Annaliſte la fonde ſur l'Epitaphe du Bienheureux. Une vérification exacte, faite par Ottavio, Evêque d'Aſſiſe, a rétabli cette date, que l'on ſuit aujourd'hui, & qui s'accorde parfaitement avec l'Hiſtoire, où l'on trouve des Actes qui prouvent ſans réplique, que Pierre-de-Catane vivoit encore en 1223.

Dame-des-Anges, où les miracles qu'il opéroit, attirèrent une foule innombrable de Peuple. Ce concours occasionnant le trouble & la dissipation parmi les Religieux, saint François se crut obligé d'y mettre ordre : il alla donc au tombeau du Bienheureux, & lui adressa ces paroles, » Vous m'avez toujours été obéissant » pendant la vie ; je prétends que vous » le soyiez encore après votre mort : je » vous commande par la sainte obéissance » de ne plus faire aucun miracle ». Pierre obéit, & la cessation des prodiges fit disparoître la foule.

La chronique de Jornandis ajoute que saint François ayant voulu faire enlever les ossements de Pierre-de-Catane, trouva son corps à genoux le visage contre terre, comme s'il eût voulu marquer, par cette attitude, dans quelle humilité il avoit reçu la défense que lui avoit faite son Supérieur.

LE BIENHEUREUX STANISLAS SLAPPI.

Vivoit en l'Année 1225.

LE Bienheureux Stanislas Slappi étoit originaire de la Pologne, où il fit ses études & où il embrassa l'Ordre de saint-François. Le temps & le lieu de sa naissance & de sa profession ne sont pas parvenus jusqu'à nous; mais nous trouvons qu'il fût élu Vicaire de la Province Monastique de Pologne, en l'an 1225.

Stanislas joignoit à la pratique des vertus religieuses, un rare talent pour le maniement des affaires les plus importantes : ce qui le fit choisir à diverses reprises, pour être envoyé vers les Princes, les Prélats, & vers les Supérieurs-majeurs de l'Ordre; & il s'acquitta toujours de ses légations à à la satisfaction de ceux avec qui il traitoit, & de ceux qui le déléguoient.

On rapporte de lui que l'amour & le zèle dont il étoit pénétré pour son état, se manifestoient dans tous ses discours, & qu'il étoit difficile de l'entendre, sans être animé des mêmes sentiments que lui.

Stanislas, après avoir été éprouvé par

une douloureuſe maladie qui dura deux années, & qu'il ſupporta avec une réſignation admirable, paſſa de cette vie à une meilleure, le trente-unième jour de Mars, dans le Couvent de Bitgoſt, où il fut inhumé, proche le grand Autel, & où il eſt honoré comme un Bienheureux par les fidèles de ces contrées.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE PÉPULES,

Diſciple de Saint-François.

Année 1229.

ON verra à l'article du bienheureux Bernard-de-Quintavalle, qu'un Juriſconſulte diſtingué dans Bologne l'accueillit avec bonté, lorſqu'il y vint prêcher la Pénitence, en l'an 1211; & qu'après l'avoir défendu contre les inſultes de la populace, il l'emmena loger chez lui. Cet homme charitable étoit Nicolas de Pépules. Ce fut lui qui procura à l'Ordre naiſſant, l'Egliſe de Sainte-Marie de Puliolis, que les Religieux de ſaint-François occupèrent en 1213.

Nicolas étoit de l'illuſtre famille des

Pépules, & le ſaint-Patriarche lui ayant donné l'habit de ſon Ordre en 1220, le prit pour ſon Compagnon. Il fut un excellent Religieux, qui mérita par ſes vertus que Dieu ſe ſervît de lui, pour opérer des miracles, entre leſquels nous ne citerons que la réſurrection d'un mort & la guériſon d'un aveugle.

Il mourut le premier de Mai en l'an 1229, & fut inhumé au Monaſtère de Sainte-Claire, ſous le titre de Notre-Dame-de-Puliolis, qui a été la première demeure des Frères-Mineurs à Bologne. Pluſieurs croyent que l'Egliſe de Saint-Nicolas-de-Pépules a été érigée en ſon honneur, par ſes parents, lorſqu'ils régnoient à Naples.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE SIENNE.

Année 1229.

LE Bienheureux Gilles, dont nous parlerons à l'an 1260, fut le père ſpirituel d'André-de-Sienne, & les fréquents entretiens qu'il eût avec lui, le conduiſirent à la perfection évangélique, dont Frère Gilles étoit un modèle accompli. Nous

ignorons abſolument les détails de la vie d'André, ſoit avant qu'il prît l'habit de ſaint-François en qualité de Frère-Lai, ſoit depuis ſa vocation. Il paroît qu'il étoit natif de Sienne, en Toſcane, & qu'il mourût à Spolette, peu d'années après ſaint François, c'eſt-à-dire, le vingt-ſept Mars 1229.

On rapporte qu'au temps de notre Bienheureux, il y avoit dans cette dernière ville, un homme âgé & fort avare, lequel avoit conçu pour les Frères-Mineurs qui venoient de s'y établir, un mépris qui alloit juſqu'à l'averſion: que ce vieillard portoit le jugement le plus déſavantageux ſur cet Inſtitut, & qu'en conſéquence il refuſoit durement de les aſſiſter. Frère André qui faiſoit la quête à Spolette, parla de cet homme à ſaint François, qui lui conſeilla de tâcher d'en obtenir ſeulement un pain. A force d'importunités André l'obtint, & l'apporta au Bienheureux Patriarche, qui le coupa par morceaux & le diſtribua à la Communauté, en ordonnant qu'avant de le manger, chacun en particulier récitât trois fois le *Pater* & *l'Ave Maria* pour ce bienfaiteur. Dieu exauça la prière des Religieux, car avant que le dîner fût fini, cet homme ſe préſenta à la porte du Couvent, & demanda pardon des jugements téméraires

qu'il avoit portés ſur eux, & de ſa dureté à leur égard. Les Religieux l'accueillèrent avec amitié, & loin de chercher à le confondre, s'humilièrent devant lui.

Ce procédé toucha l'Avare, qui dès ce moment renonça à ſa mauvaiſe inclination, & devint dans la ſuite un des bienfaiteurs les plus zèlés de l'Ordre de ſaint-François.

LE BIENHEUREUX PACIFIQUE, Diſciple de Saint-François.

Année 1230.

LE Bienheureux Pacifique prit naiſſance dans Ancône, ville d'Italie, au douzième ſiècle: on ignore en quelle année préciſément il vint au monde & de quelle famille il ſortoit; mais il falloit qu'il eût un merveilleux talent pour la Poéſie; car il fut couronné *Roi des Poëtes*, par l'Empereur Frédéric IIe.

Au milieu de ces frivoles occupations, Dieu permit qu'il entendît parler de ſaint François, & lui fit naître le deſir de voir & d'entendre un homme dont on racon-

toit des choſes ſi extraordinaires : il prit donc le parti de le chercher. Il trouva le ſaint-Patriarche qui prêchoit au bourg de Saint-Severin, & apperçut deux épées flamboyantes poſées en croix, qui le couvroient. Cette viſion l'étonna ; mais en même-temps elle fit ſur ſon cœur une ſi profonde impreſſion, qu'à l'inſtant il renonça au monde pour ſuivre celui qu'il avoit tant de raiſon de regarder comme un favori du Ciel.

Saint François aſſuré de la converſion du Poëte, l'admis au nombre de ſes Frères, & changea ſon nom en celui de Pacifique. Venant enſuite à diſtribuer les Prédicateurs dans toutes les parties du monde, il nomma Pacifique Provincial de la France, l'an 1216. Il fut le premier revêtu de cet emploi, dont il s'acquitta avec tant de prudence & de douceur, qu'il obtint l'eſtime du ſaint Fondateur & de ſes Frères.

Il quitta cette vie pour paſſer à une meilleure, en l'an 1230, & emporta les regrets de tous les Religieux, qui le regardoient comme un homme bon & Saint, ce que Dieu a confirmé par différents miracles. On n'eſt pas certain ſur le lieu de ſa ſépulture. Gonzague dit qu'il repoſe au Couvent de Lens, dans le Diocèſe d'Arras, où le fait ſemble indiqué par

l'épitaphe qu'on lit ſur un tombeau de ce ſiècle ; mais cela ne forme pas une preuve ſans réplique.

LE BIENH. BONOCONTRE,

Diſciple de ſaint-François.

Année 1230.

LE bienheureux Bonocontre, fût un des Diſciples de ſaint François, que Guillaume de Calviniac, Seigneur de Château-Roux en Berry, revenant d'Italie, emmena avec lui, pour établir un Couvent de Frères-Mineurs dans ſa ville.

C'eſt à peu-près tout ce que nous ſavons des détails de ſa vie, qu'il a paſſée dans la pratique de toutes les vertus, & qui a été illuſtrée par des miracles.

Il mourut à Château-Roux, dans le cours de l'année 1230 : ſon corps repoſe dans la nef de l'Egliſe du Couvent qu'il y a établi, & les malades & les affligés y reçoivent du ſoulagement par ſon interceſſion.

LE BIENHEUREUX JEAN

LE DÉCHAUSSÉ,

Disciple de Saint-François.

Année 1232.

Dès l'année 1216, le saint-Patriarche ne consultant que son zèle pour la gloire de Dieu, avoit envoyé de ses Disciples dans différentes parties de l'Europe, & s'étoit réservé de venir prêcher à Paris. Nous avons vû dans sa vie, qu'il s'étoit appliqué avec succès à la Langue françoise: ce qui seul auroit pû le déterminer à choisir Paris, par préférence à toute autre ville; mais la dévotion (*a*) qu'on avoit dans cette Capitale, envers l'auguste Sacrement de nos Autels, étoit un attrait pour sa piété, & devint le principal motif qui lui fit prendre la résolution de s'y rendre.

(*a*) Ce fut pour seconder & fixer en quelque manière la dévotion des Peuples envers le Saint-Sacrement, que le Pape Urbain IVe. qui étoit François, institua en 1262, la Solemnité appellée vulgairement la *Fête-Dieu*, que l'Eglise célèbre avec tant de pompe.

Cependant l'Ordre, encore au berceau, avoit des ennemis : le Cardinal Hugolin, qui chérissoit François & qui étoit le Protecteur de son Institut, l'en avertit, & lui conseilla de ne point quitter l'Italie, où il jugeoit sa présence nécessaire. Le saint-Patriarche se rendit à ses raisons, & nomma pour la France trois de ses Disciples : Pacifique, de la Marche-d'Ancône, Ange & Albert, tous deux de Pise.

Dans la suite, François députa un plus grand nombre de Prédicateurs qui se partagèrent les Provinces de France : celle de Bretagne échut au bienheureux Jean, qui s'y acquit une excellente réputation par ses vertus, & par l'onction & le zèle qu'il apportoit dans l'enseignement des vérités de la Foi.

Jean posséda dans un degré éminent toutes les qualités qui constituent le parfait Religieux : la chasteté, la pauvreté, l'humilité & l'obéissance. Il exerça toute sa vie la pénitence la plus austère, & le sur-nom de *Déchaussé* qu'on lui donna, vient de ce qu'il alloit pieds-nuds en quelque saison que ce fût, & dans les chemins les plus âpres.

On ignore le temps où il arriva en Bretagne ; mais il paroît qu'il y avoit fait un fort long séjour, lorsqu'il mourut à

Quimper, le quatorzième jour de Décembre de l'an 1232, dans le Couvent des Frères-Mineurs, érigé ſous l'invocation de Sainte-Magdelaine. On l'inhuma dans la Chapelle de ſaint-Antoine, que l'on entourra d'une grille de fer, à cauſe de la foule qui s'y rendoit, & qui eſt devenue célèbre par les guériſons miraculeuſes qui s'y opèrent depuis que le bienheureux Jean y repoſe.

Les Bretons, & particulièrement ceux d'entr'eux qui ſont travaillés de douleurs de tête, ont une grande confiance dans les mérites de ce Bienheureux.

LE BIENH. BENTIVOGLIO.

Année 1232.

LE bienheureux Bentivoglio prit naiſſance d'une famille noble, à San-Severino, ville Epiſcopale de l'Etat de l'Egliſe. Il fut attiré à la Profeſſion Religieuſe, ainſi qu'une ſœur qu'il avoit, par les ferventes prédications de Paul-de-Spolette, Religieux d'une vertu conſommée, & que Dieu favoriſoit par des raviſſements & des extaſes, dont Maſſé, Prébendier de la Cathédrale, ayant été témoin, en

fut ſi frappé, qu'il abandonna incontinent ſes bénéfices, & prit l'habit de ſaint-François.

Bentivoglio, qui avoit été élevé très-délicatement, ſoulageoit & panſoit ſans répugnance les malades, quelque dégoûtant que fût leur mal. Son zèle & ſa charité pour eux n'avoient point de bornes, & il le fit bien connoître par un trait digne d'être rapporté.

Il arriva qu'un jour il reçut ordre de ſe rendre au Couvent du Mont-Saint-Vintin, diſtant de San-Severino de quinze-milles d'Italie : il ſoignoit alors un lépreux, & il ne vouloit pas l'abandonner : cependant comme il n'étoit pas moins obéiſſant, que charitable, & qu'il cherchoit avec une égale ardeur à remplir ces deux devoirs qu'il chériſſoit, il chargea ſon malade ſur ſes épaules, & le porta, dans le cours d'un ſeul jour, à ſa nouvelle demeure.

Comblé de graces & des mérites des bonnes œuvres, Bentivoglio rendit ſon ame à ſon Créateur, à San-Severino, en l'an 1232, & y fut inhumé; & pluſieurs malades ont recouvré la ſanté par ſon interceſſion.

LE BIENHEUREUX ANGE
DE PISE,
Disciple de Saint-François.
Année 1233.

FRÈRE-ANGE naquit à Pise, alors République, aujourd'hui ville de Toscane, vers la fin du douzième siècle. On n'a pas de notion certaine du rang que tenoient ses parents. Ayant entendu prêcher saint François, il fut si profondément touché de ses discours, qu'il quitta le monde & suivit le saint-Patriarche.

Au bout de peu de temps saint François reconnut dans Frère-Ange un grand zèle, joint à des mœurs très-pures & au talent nécessaire pour annoncer la parole de Dieu; & il l'envoya en France, avec Frère Pacifique, pour y travailler à la conversion des pécheurs.

Nous ne savons pas au juste en quelle année commença cette Mission; mais nous apprenons qu'en 1211, Frère Ange bâtit à Paris un Couvent de son Ordre, dont il fut le premier Gardien, & ensuite il devint Custode de la France; ce qui fait voir que dès ces temps-là les Maisons

de l'Ordre de ſaint-François, s'étoient déjà multipliées dans ce Royaume.

Quand Frère Ange eut établi les Frères-Mineurs en France, il fut chargé de la Miſſion d'Angleterre. Frère Albert-de-Piſe & quelques autres Religieux l'accompagnèrent, & ils y arrivèrent le troiſième jour de Mai, de l'an 1220. Henri IIIe. & les Evêques Anglois firent un accueil favorable aux Miſſionnaires, & leur Inſtitut ſe répandit bientôt par-tout le Royaume. Pour répondre aux deſirs de ceux qui poſtuloient d'entrer dans le nouvel Ordre, ils établirent pluſieurs Maiſons où un grand nombre de perſonnes (parmi leſquelles on voyoit des Abbés, des Moines, des Docteurs & même des Evêques) vivoient dans une exacte pratique de toutes les vertus.

Au temps où ſe trouva Frère Ange en Angleterre, il y avoit de grandes diviſions entre le Roi & les Grands du Royaume : Henri IIIe. qui connoiſſoit le mérite & le déſintéreſſement du ſaint Religieux, le conſulta, & ſe ſervit efficacement de ſes conſeils, pour rétablir la paix dans ſes Etats, en faiſant ceſſer les plaintes de ſes Barons.

Les voyages & les prédications continuelles de Frère Ange, lui altérèrent inſenſiblement la ſanté ; & comblé des

graces du Seigneur, il mourut à Oxford l'an 1233, où on l'inhuma dans la ſépulture commune. Pluſieurs miracles s'étant opérés par ſon interceſſion, les Religieux voulurent relever ſon corps pour le placer dans un lieu plus honorable; mais en ouvrant ſon tombeau, on trouva que ſa chair s'étoit changée en une liqueur d'une odeur ſemblable à celle du baume le plus précieux, dans laquelle nageoient ſes os. Cet évènement ſervit à confirmer l'opinion qu'on avoit de ſa ſainteté, & l'on tranſporta ces reliques avec beaucoup de pompe dans le tombeau qu'on lui avoit préparé, & qui n'aura pas manqué d'être détruit au temps de la réformation.

LE BIENHEUREUX OTHON.

Année 1234.

LE bienheureux Othon s'étoit conſacré de bonne heure au ſervice de Dieu, & il étoit Chanoine quand il prit l'habit de Frère-Mineur.

Avant ſa profeſſion dans l'Ordre de ſaint-François, il s'étoit déjà préſenté à pluſieurs Maiſons religieuſes de différents Inſtituts: mais une groſſe tumeur qui lui étoit ſurvenue à la gorge, empêchoit qu'il ne fût reçu. Fort attriſté de ce contre-temps,

tre-temps, il implora l'assistance de sainte Euphémie, & mit tant de ferveur dans sa prière, que la Bienheureuse lui apparut & le guérit par son attouchement; puis lui recommanda d'embrasser la Règle du Séraphique Patriarche.

Othon satisfit au commandement de la Sainte, & prononça ses vœux dans la Province Franciscaine, appellée de Saxe, où il s'est rendu recommandable par ses vertus & par une pénitence austère & continuelle. Accablé d'années, il mourut au Couvent de Halberstadt, ville du cercle de la Basse-Saxe, en 1234. Il y fut inhumé, & y a opéré beaucoup de miracles.

LE BIENHEUREUX HUMBLE

DE PEROUSE,

Disciple de Saint-François.

Année 1234.

LE bienheureux Humble, originaire de Pérouse, ville épiscopale d'Italie, dans l'Etat de l'Eglise, avoit reçu une excellente éducation qui le disposa au genre de vie pieux qu'il mena lorsque, dégoûté

des vanités du monde, il le quitta pour embrasser l'Ordre des Frères-Mineurs. Un événement miraculeux détermina l'Institut qu'il devoit embrasser.

Un jour qu'il se promenoit sur le bord d'une rivière, réfléchissant sur le parti qu'il prendroit, Jésus-Christ lui apparut, & lui dit: « Homme de désirs, si tu veux » accomplir ta résolution & te sauver, » suis-moi avec un habit de Religieux ». « Dans quel Ordre voulez-vous, Sei» gneur, que je le prenne », demanda le jeune homme? « Dans celui que Fran» çois vient d'instituer », repartit le Sauveur. « Mais, Seigneur, repliqua Humble, » quelle façon de vie voulez-vous que » je garde, pour vous être plus agréable »? « La commune, répondit Jésus-Christ; mais » fuis la familiarité trop particulière de » tes Frères; garde-toi de rechercher, » & plus encore, de juger les défauts » des autres ».

Humble, sensiblement touché de cet entretien, fut sur le champ trouver saint François, & le pria de lui donner l'habit de son Ordre. La modestie, la candeur & le zèle qui paroissoient sur le visage du Postulant, déterminèrent le saint-Patriarche à le recevoir, sans différer. Il lui fit quitter son nom de famille, pour prendre celui d'Humble, le garda pendant quelques

jours auprès de lui; puis l'envoya à Notre-Dame-des-Anges, pour y faire ſon Noviciat.

Dans la ſuite Humble paſſa à Florence, où il s'acquit la réputation d'un excellent Prédicateur. Il y demeura juſqu'à ſa mort, qui arriva en l'an 1334, n'étant encore qu'à la fleur de ſon âge. On l'enterra au Couvent de Sainte-Croix, où Dieu l'a honoré de pluſieurs miracles.

LE BIENHEUREUX AMBROISE DE MASSA.

Année 1236.

LE bienheureux Ambroiſe vint au monde à Maſſa, ville de Toſcane: on ne ſait pas préciſément à quelle époque. Il avoit fait de bonnes études, & avoit paſſé ſa vie dans l'innocence, quand il entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, au Couvent de Maſſa. Il y vécut quinze ans dans la pratique exacte des vertus, montrant toujours un zèle égal pour la prière, & pour le ſalut du prochain.

La crainte ſalutaire des jugements de Dieu, le pénétroit de douleur à la vue des moindres fautes qu'il commettoit. Il

portoit le mépris de ſoi-même auſſi loin qu'il peut aller ; ce qui lui faiſoit ſouffrir les injures les plus piquantes, avec une grande patience ; mais s'il croyoit avoir manqué à quelqu'un, s'il s'étoit apperçu de lui avoir cauſé le moindre mouvement d'impatience, il alloit, la corde au cou, s'humilier & faire des excuſes.

Ambroiſe inſtruit que ſa mort approchoit, ſe retira au Couvent d'Orviette, & dit au Frère Tobie, ſon Compagnon, l'heure fixe à laquelle il quitteroit ce monde. L'événement vérifia la prédiction dans le cours de l'année 1236, & il fut enterré à Orviette.

Le Ciel s'étoit ſervi de cet excellent Religieux, pour opérer des merveilles, tandis qu'il étoit encore en vie ; après ſon trépas, il continua de ſe faire des miracles à ſon tombeau : ils furent recueillis, & les Magiſtrats d'Orviette députèrent vers le Pape Grégoire IXe. pour obtenir qu'il fût canoniſé. Ce Pontife enjoignit aux Evêques d'Orviette & de Soane, & au Prieur de Saint-Jean-de-la-Place, de l'Ordre de ſaint-Auguſtin, de faire les informations : ils y procédèrent, le procès fut commencé ; mais la vacance trop prochaine du ſaint-Siége, empêcha qu'il ne fut terminé.

LA BIENHEUREUSE PHILIPPE

DE MARERIA,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1236.

LA bienheureuſe Philippe, vint au monde à Mareria, dans le territoire de Cieula, au Diocèſe de Riéti, & eut pour père Dom Pietro, & pour mère Dona Impératrice; l'un & l'autre iſſus d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe & par ſon opulence.

Impératrice étant enceinte de Philippe, vit en ſonge un Pélerin d'une beauté raviſſante, qui lui préſentoit une branche de palmier fleurie; par où elle comprit que l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, fleuriroit un jour à-venir en vertus, & mériteroit des palmes, par les victoires qu'il remporteroit ſur l'ennemi du genre humain, auteur de toutes les paſſions déréglées.

La naiſſance de Philippe cauſa une grande joie à ſes parents, & dès ſon enfance elle leur donna beaucoup de ſatisfaction. A meſure qu'elle croiſſoit en âge,

elle croiſſoit auſſi en piété, en vertus, & en talents. Elle apprit avec une extrême facilité la langue latine, qu'elle poſſéda parfaitement ; & ſon père lui ayant donné un maître pour l'Ecriture-Sainte, elle s'appliqua avec ardeur à cette étude ; & en profita d'autant mieux, qu'elle tâchoit de ſuivre & de mettre en pratique toutes les maximes & les préceptes ſalutaires, qu'elle trouvoit dans ce divin ouvrage.

La connoiſſance qu'elle eut le bonheur de faire avec ſaint François, qui logeoit avec ſes Religieux chez les parents de Philippe, quand il viſitoit la vallée de Riéti, favoriſa les diſpoſitions de cette pieuſe fille ; & elle apprit du ſaint-Patriarche le mépris qu'elle devoit faire des vanités du monde, ſi elle ne vouloit courir le riſque d'être enveloppée dans la condamnation prononcée contre les mondains.

La chaſte Philippe avoit diſpoſé de ſon cœur à l'inſçu de ſa famille, & s'étoit choiſi Jéſus-Chriſt pour époux ; auſſi quand ſon père voulut la marier, refuſa-t-elle conſtamment le parti qu'on lui propoſoit, & ce fut envain qu'elle fut ſollicitée à diverſes repriſes, de rompre ſon premier engagement : elle garda inviolablement la fidélité qu'elle avoit promiſe au Seigneur.

Cependant la crainte de céder aux tentations, ou le desir de se soustraire aux importunités de sa famille, lui fit prendre la résolution de se couper les cheveux, en signe de consécration, & de se retirer avec quelques Vierges pieuses, sur la montagne de Mareria, pour y vivre en solitude, & y commencer les pratiques de la Pénitence, en attendant qu'il plût à Dieu de les éclairer sur leur véritable destination.

Thommaso (Thomas) frère de notre Bienheureuse, ne pouvant refuser son admiration à la constance de sa sœur, qui sacrifioit les plus brillants avantages, à l'exécution de son pieux dessein, vint la trouver dans sa retraite, & lui offrit de faire bâtir une maison auprès de l'Eglise de Saint-Pierre, à Mareria, où elle pourroit demeurer avec ses compagnes & vaquer à ses saints Exercices, avec plus de sureté, que sur la montagne qu'elle habitoit. Elle accepta la proposition de Thommaso, & lorsque le Monastère fut construit, elle y entra avec les filles qui l'accompagnoient, & elles embrassèrent la Règle de sainte-Claire. Une sœur de Philippe qui étoit fiancée, & plusieurs de ses parentes furent touchées de sa vocation, & vinrent se consacrer à Dieu

par des vœux ſolemnels, dans le nouvel établiſſement.

Philippe, enchantée des ſuccès que le Seigneur donnoit à ſes ſoins & à ſa perſévérance, ſe livra ſans réſerve à la conduite ſpirituelle de ſes filles, les prévenant dans tous les exercices de piété & d'humilité, & les portant à remplir leurs devoirs, par ſon exactitude à ſatisfaire aux ſiens. Elles eurent pour premier Confeſſeur Roger, Religieux dont la doctrine étoit ſaine, & les mœurs pures, & qui trouva dans ſœur Philippe une ame d'autant plus facile à diriger vers le bien, qu'elle avoit une parfaite ſoumiſſion pour ſes conſeils.

Cette vertueuſe fille, qui étoit ſi ſenſible & ſi compatiſſante pour le prochain, exerçoit ſur ſon corps de ſi rigoureuſes auſtérités, que ſa ſanté en fut totalement détruite : elle étoit accablée de douleurs ; mais les conſidérant comme des faveurs du Ciel qui devoient perfectionner ſa vertu, elle répétoit ſans ceſſe, à l'exemple de David : « Mon Dieu, vous êtes notre « refuge, notre force & notre aide, dans » les tribulations qui nous ont attaquées » avec excès ».

Dans le cours de ſes méditations, elle s'étoit beaucoup arrêtée ſur le malheu-

reux état des pécheurs : elle en étoit pénétrée de tristesse ; & pour les retirer du vice, elle employoit les prières, & leur faisoit des exhortations si touchantes, que plusieurs sont revenus de leurs égarements, l'ayant entendue.

Dieu qui, pour récompenser la ferveur que sa servante apportoit dans l'oraison, ne lui avoit jamais rien refusé de ce qu'elle avoit demandé, lui fit connoître que le temps des récompenses étoit enfin arrivé. Elle déclara sa mort à ses filles, trois jours avant l'événement, & leur dit les choses les plus tendres & les plus édifiantes, pour les consoler, & pour les animer à persévérer dans la pratique des vertus. Après avoir reçu les Sacrements, elle pria son Confesseur & ses filles de chanter des Hymmes de louange, & rendit paisiblement son ame au milieu de ce concert, le treizième jour de Février, de l'an 1236 ; & le même jour, sa béatitude éclata par plusieurs miracles, qui s'opérèrent à son intercession. On en a recueilli juridiquement vingt-neuf arrivés à diverses époques ; & l'an 1253, Thomas, Evêque de Riéti, accorda des Indulgences à ceux qui visiteroient son Eglise lorsqu'on en fait la fête, avec les conditions requises par les saints Canons. Goffride, Evêque de Bissignano, en fit autant, & dès

l'an 1249, Innocent IVe. avoit accordé des Indulgences à ce ſaint lieu, par une Bulle datée de Lyon, le vingt-ſept Juin de l'an cinquième de ſon Pontificat.

Au reſte, quoique Philippe de Mareria ne ſoit pas juridiquement reconnue Bienheureuſe par le Siége Apoſtolique, il y a néanmoins un Office propre pour le jour où l'on célèbre ſa mémoire; il eſt fort ancien, & a été imprimé à Rome en 1545.

LE BIENHEUREUX CÉSAIRE

DE SPIRE,

Diſciple de Saint-François.

Année 1239.

TOUCHÉ par les prédications de Frère Elie, Céſaire forma la réſolution d'embraſſer la Règle de ſaint-François, dont il fut dans la ſuite le zèlé défenſeur, & même le martyr.

Il étoit Prêtre & Prédicateur célèbre, avant que d'entrer dans l'Ordre; & l'Allemagne étant ſa patrie, il en ſavoit parfaitement la Langue & même les divers idiomes dont le peuple a l'uſage. Ces

qualités, jointes à une éminente vertu, le firent choisir par saint François, pour aller en Allemagne, reprendre les Missions qu'on avoit été forcé d'abandonner, faute de parler & d'entendre le langage du Pays.

Le choix des Religieux qui devoient être de cette Mission, fut laissé à Césaire, que saint François en établit Supérieur, & qui furent distribués dans les Couvents de Lombardie, jusqu'à ce que tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, fut disposé.

Le rendez-vous étoit à Trente. Les Missionnaires y arrivèrent sur la fin de Septembre, & furent parfaitement bien reçus de l'Evêque de cette ville, qui les retint quinze jours auprès de lui. Césaire instruit par ce Prélat des besoins de son Eglise, lui laissa quelques-uns de ses Frères, & poursuivit sa route avec les autres.

Epuisés par la fatigue & la disette, ils arrivèrent à Ausbourg, & reçurent un très bon accueil de la part du Clergé & de l'Evêque, dont le neveu leur prêta même sa maison, pour y faire leurs logements. On ne sauroit imaginer combien ces démonstrations d'amitié de la part des premières personnes de la ville, les firent estimer & respecter du reste des citoyens.

Quelque temps après ſon arrivée, Céſaire tint un Chapitre dans cette ville, pour déterminer la diſtribution de ſes Religieux dans l'Allemagne ; puis les y diſperſa. On ne peut trop admirer le ſuccès qu'eut cette Miſſion : dans toutes les villes où les Religieux prêchèrent, ils le firent avec tant de fruit, que l'on vit dès-lors un Couvent de Frères-Mineurs dans chacune. Céſaire viſitoit les différentes Miſſions ; & par ſes diſcours & par ſes exemples, donnant plus de poids aux vérités qu'ils avoient annoncées, il confirma ainſi les Peuples dans la pratique du bien, que les premiers Prédicateurs avoient recommandée.

La vie édifiante que menoient ces Religieux, leur procura un grand nombre de ſujets. Cette augmentation obligea le Supérieur à tenir un Chapitre à Wormes. Quand il l'eut terminé & mis les affaires en état de ſe paſſer de ſa préſence, il retourna à Rome, pour y revoir ſaint François, qui le reçut avec les plus grandes marques d'affection, & ſe réjouit avec lui du ſuccès dont le Ciel avoit couronné ſes travaux & ſon zèle pour l'avancement de la Religion & la gloire de l'Ordre.

Saint François étant mort, Frère Elie, toujours livré aux conſeils d'une prudence

mondaine, qui lui ſuggeroit que peu de perſonnes étoient capables de ſuivre en rigueur l'Inſtitution du ſaint-Patriarche, entreprit de nouveau d'y introduire le relâchement. Beaucoup de Religieux, des Puiſſances Ecléſiaſtiques & Séculières favoriſoient ſon parti ; & ſon habileté dans les affaires, & ſes manières pleines d'aménité, le groſſiſſoient tous les jours : mais les zélateurs de l'Obſervance lui réſiſtoient avec courage, ſe ſentant fortifiés par Céſaire, homme auſſi pieux que ſavant, qui étoit à leur tête.

Ces amateurs ſincères de la Règle de leur père, s'adreſſèrent d'abord à Elie, qui les écouta paiſiblement, & les laiſſa dans de bonnes eſpérances : cependant il alla ſe rendre aux pieds du Pape & lui dit : « Nous avons quelques Frères » ſimples & ignorants, qui ne laiſſent pas » d'être en grande eſtime, même au-dehors, » parce qu'ils ont été Diſciples & Com- » pagnons de François : ils ſont attachés » à leurs ſentiments, & comme s'ils n'a- » voient pas de Supérieur, ils vont de » côtés & d'autres, enſeignant des pratiques » ſingulières, au préjudice de la Religion. » J'ai cru être obligé en conſcience d'en » avertir le ſaint-Père ».

Le Pape, ainſi prévenu par l'injuſte délation d'Elie, lui donna d'amples pou-

voirs, pour réprimer ces prétendus ſéditieux. Elie de retour à Aſſiſe, commença à perſécuter les Céſairiens; ainſi nommoit-il ceux qui lui étoient oppoſés. Il en exila quelques-uns, en mit d'autres en priſon, & de ce nombre fut Céſaire, auquel il fit mettre les fers aux pieds & aux mains.

Dans la ſuite, on ôta les fers à cet innocent Religieux; mais il continua d'être renfermé pendant les années 1237 & 1238. Au commencement de 1239, trouvant un jour la porte de ſa priſon ouverte, il en ſortit pour prendre l'air par un grand froid: le Frère-Lai qui le gardoit, homme dur & violent, croyant qu'il vouloit fuir, courut ſur lui avec un bâton, & l'en frappa ſi rudement ſur la tête, qu'il mourut ſur la place, en priant pour ſon bourreau, & pour Frère Elie qui l'avoit tant maltraité.

Cet accident fut révèlé au Pape, qui dans un raviſſement, vit l'ame de Céſaire accompagnée d'une multitude d'Anges, qui montoit au Ciel. Or, l'un de ces Eſprits déclara au Pontife que le zèlé Religieux avoit été martyriſé par ſes Frères, parce qu'il ſoutenoit la cauſe de ſon Inſtitut; que le Seigneur lui en demanderoit compte; que ſa facilité à croire Elie étoit cauſe que les vrais Profeſſeurs de l'Evan-

gile étoient maltraités. Le Pape vivement frappé de la menace contenue dans cette révélation, donna des ordres pour faire examiner la vie & les miracles de Césaire, afin de procéder à sa canonisation. Mais la mort qui le surprit, l'empêcha d'effectuer ce louable dessein, dont l'inexécution n'empêche cependant pas les fidèles de rendre à la mémoire de ce Bienheureux, toute la vénération qui lui est due.

LA BIENHEUR. JACQUELINE

de Septisol. (a)

Année 1239.

Saint François ayant prêché deux fois à Rome, en l'an 1219, s'y acquit entr'autres deux Disciples, l'un appellé Zacharie, qui étoit de cette Capitale, &

(a) Le dernier Historien de saint-François dit que l'on croit que le sur-nom de cette Veuve vient du quartier qu'elle habitoit à Rome, que l'on appelloit *Septisolium* ou *Septasolis*, situé, selon Baronius, entre le Mont-Palatin & le penchant du Scaurus, & où l'on voyoit sept trônes s'élever sur plusieurs rangs de colomnes. *Tom. I. p.* 107.

un Anglois nommé Guillaume. Celui-ci remplaça Jean Capelle, lequel ayant déſerté l'Ordre, s'étoit livré comme Judas, au déſeſpoir, & avoit péri comme lui.

Parmi les auditeurs du ſaint-Patriarche ſe trouva la bienheureuſe Jacqueline, veuve illuſtre par ſa naiſſance & ſa piété, qui poſſédoit de grandes richeſſes, & dont la famille avoit occupé les principales Charges de Rome. Elle fut ſi touchée du ſermon qu'elle entendit, qu'elle ſouhaita ardemment un entretien avec ſaint François, qui y conſentit, quoiqu'avec quelque peine, parce qu'il fuyoit toute familiarité avec les femmes.

Les inſtructions que le ſaint-Patriarche donna à Jacqueline, furent ſi ſalutaires, que prenant auſſi-tôt la réſolution de ne vivre que pour Dieu, elle abandonna à ſes enfants le ſoin de toutes ſes affaires, pour s'occuper uniquement de la prière & de la méditation. Le Seigneur lui accorda le don des larmes, dont elle ſe ſervit d'une manière utile, pour pleurer ſans relâche la négligence qu'elle avoit apportée à ſon ſalut, par le paſſé.

On remarque que Jacqueline de Septiſol & ſainte-Claire, furent les ſeules perſonnes de leur ſexe avec leſquelles

ſaint François ait eu quelques liaiſons intimes, & qui avoient pour objet leur ſanctification.

L'attachement de notre Bienheureuſe, pour celui qui la conduiſoit dans le chemin de la perfection, fut marqué par tous les bons offices qu'elle lui rendit & à ſes Frères. Ceux d'entr'eux qui alloient à Rome, étoient logés & nourris chez elle; s'ils manquoient d'habits, elle leur en fourniſſoit; & ſoit qu'ils fuſſent malades ou en ſanté, elle avoit pour eux les bontés d'une mère tendre & compatiſſante. Ce fut par ſon crédit que les Frères-Mineurs obtinrent des Bénédictins de Saint-Côme, au-delà du Tibre, un hoſpice dans l'hôpital de Saint-Blaiſe, qui leur fut cédé en entier, l'an 1229, à la ſollicitation du Pape Grégoire IXe. & qui eſt aujourd'hui le Couvent de *ſaint François-de-Ripa.* Ainſi c'eſt aux Diſciples de ſaint Benoît que les Franciſcains doivent leur premier établiſſement à Rome, auſſi bien que la premiere maiſon de l'Ordre, appellée Sainte-Marie-des-Anges.

Peu de jours avant ſa mort, le ſaint-Patriarche voulut en mander la proximité à l'illuſtre Veuve. Il dit alors qu'il étoit juſte qu'en mourant il donnât cette conſolation à une perſonne qui lui en avoit procuré tant d'autres pendant ſa vie. On a conſervé le fragment d'une lettre qu'il

dicta pour elle le dimanche vingt-huit Septembre. Il porte : « Sachez, ma très-
» chère, que Jésus Christ béni à jamais,
» m'a fait la grace de me révéler la fin
» de ma vie : elle est fort proche. C'est
» pourquoi, si vous voulez me trouver
» en vie, partez dès que vous aurez reçu
» cette lettre, & hâtez-vous de venir à
» Sainte-Marie-des-Anges ; car, si vous
» arrivez plus tard que samedi, vous me
» trouverez mort. Apportez avec vous
» de l'étoffe, ou plutôt un cilice pour
» couvrir mon corps, & de la cire pour
» mon enterrement. Je vous prie aussi
» d'apporter de ces pâtes que vous me fai-
» siez prendre à Rome, quand j'étois
» malade »...

A cet endroit de la lettre, saint François ayant élevé les yeux vers le Ciel, dit qu'il n'étoit pas nécessaire de terminer cette lettre, ni de l'envoyer, attendu que Jacqueline arrivoit. On la vit paroître en effet un moment après, apportant tout ce que le malade lui demandoit. Les Religieux, surpris de son arrivée, la prièrent de s'expliquer sur la manière dont elle avoit été avertie, & elle leur avoua qu'un ordre du Ciel l'avoit instruite de tout ce qu'elle devoit faire.

L'éloge de cette pieuse Veuve se tire du desir qu'eut saint François qu'elle assis-

tât à ſa mort, qui arriva, comme il le lui prédit en la voyant; à quatre jours de diſtance de ſon arrivée.

Auſſi-tôt qu'il eut rendu l'ame & qu'elle eut donné à ſa perte les larmes que leur union ſpirituelle exigeoit, elle retourna à Rome; & après avoir mis ordre à ſes affaires, elle ſe retira à Aſſiſe, où elle paſſa auprès du tombeau du ſaint-Patriarche, le reſte de ſes jours.

Aux pratiques de pénitence, Jacqueline de Septiſol joignit les œuvres de la charité & de la miſéricorde, pendant les vingt dernières années de ſa vie, & mourut ſaintement à Aſſiſe le huitième jour de Février 1239. Son corps fut inhumé auprès de celui de ſaint François, en l'Egliſe de Saint-Georges, & lors de la tranſlation du corps du bienheureux Patriarche dans l'Egliſe de ſon nom, à Aſſiſe, les dépouilles de cette pieuſe veuve y furent auſſi tranſportées. On les plaça proche de la Chaire, où dans la ſuite ſes enfants eurent leur ſépulture.

LE BIENHEUREUX SYLVESTRE,

DISCIPLE DE SAINT-FRANÇOIS,

Premier Prêtre de l'Ordre.

Année 1240.

NOUS avons vû ſaint François s'occuper dans les premiers temps de ſa vocation à réparer diverſes Egliſes qui tomboient en ruine, & celle de Saint-Damien, proche d'Aſſiſe, fut de ce nombre. Sylveſtre, qui étoit un Prêtre de cette ville, avoit vendu les pierres employées aux réparations de Saint-Damien, & le prix lui en avoit été payé. Mais lorſqu'il vit le ſaint Fondateur préſider à la diſtribution des ſommes provenant des biens de Bernard de Quintavalle, qui venoit de s'aſſocier au nouvel Inſtitut, ſa cupidité le porta à ſe plaindre du marché qu'il avoit fait; il prétendit qu'il avoit été léſé dans la vente de ſes pierres, & qu'il lui étoit redû une ſomme conſidérable. Saint François, que ſon caractère éloignoit de toutes conteſtations, n'en voulut point avoir avec Sylveſtre; mais prenant à pleines mains de l'argent

dans un ſac, il lui en donna ſans compter, puis lui dit : « Recevez cela pour le paie- » ment que vous me demandez, & que » je ne vous dois pas ». Il alla plus loin ; car il lui offrit de l'argent une ſeconde fois ; mais Sylveſtre n'en voulut plus prendre, & ſe retira fort ſatisfait de ſon impudente démarche.

Cependant comme il étoit ſur le point de ſe coucher, il ſe ſentit ſaiſi de remords : il vit toute l'injuſtice de l'action qu'il avoit commiſe. « Eſt il poſſible, *s'écria-t-il alors*, » eſt-il poſſible que j'amaſſe avec tant de » ſoin dans ma vieilleſſe, ce qu'un jeune » homme mépriſe ſi généreuſement » ! Son eſprit fut vivement frappé du parallèle de la conduite de ſaint-François avec la ſienne, & cette comparaiſon fut ſuivie d'un repentir ſincère, qui le détermina à reſtituer aux Pauvres ce qu'il leur avoit ravi,

Sylveſtre avoit ſur ſaint François des idées peu favorables : penſant à cet égard comme les mondains, il ne voyoit qu'avec un mépris mêlé d'horreur, la conduite évangélique du Fondateur & de ſes Diſciples ; mais la douleur profonde qu'il venoit d'éprouver pour ſa faute, le rendit l'objet de la divine miſéricorde. Il venoit de vaincre ſon avarice, & le ciel voulut le conduire à un état dans lequel

il apprit à dompter toutes ses passions.

A peine Sylvestre est-il endormi, qu'un songe mystérieux occupe son esprit. Il voit un monstre affreux embrasser l'enceinte d'Assise, & qui semble devoir engloutir la ville & les environs : mais en opposition il apperçoit François, & il lui paroît qu'il sort de sa bouche une croix d'or qui s'éleve jusqu'au Ciel, & dont les bras atteignent aux extrêmités du monde : il remarque enfin que le Dragon fuit à l'aspect de cet objet.

Ce songe s'étant répété trois fois de suite, Sylvestre ne put plus douter qu'il n'eût pour objet la conduite qu'il devoit tenir à l'avenir. Il ne voulut pas résister aux graces que Dieu lui envoyoit, & vint consulter saint François, auquel il raconta tout ce qui s'étoit passé. L'humble Serviteur de Jésus-Christ craignit d'abord que ce ne fut quelque illusion de l'ennemi des hommes, & ne se servit de ce qu'il apprit, que pour admirer la bonté de son divin Maître, & s'animer à servir l'Eglise & à combattre l'Esprit de ténébres.

De son côté, le Prêtre d'Assise sentoit la nécessité d'expier ses fautes par une rigoureuse pénitence ; & non-content d'avoir restitué ce qu'il s'étoit injustement procuré, il résolut de se dépouil-

ler de tout ce qu'il possédoit, de le donner aux pauvres & de s'associer au nouvel Institut. Il n'eut achevé de mettre ordre à ses affaires que vers l'an 1209; ce fut alors qu'il prit l'habit de Frère-Mineur; & saint Bonaventure observe qu'une preuve sans réplique de la vérité de la vision qu'eut Sylvestre, fut la vie sainte qu'il mena dans l'Ordre, dont il fut le premier membre qui y entrât revêtu du Sacerdoce.

Les progrès que fit Sylvestre dans la perfection, ne seroient pas crus facilement, s'ils n'avoient pour garant saint François lui-même. Cet homme universellement reconnu pour avoir été inspiré du Ciel, dit que son Disciple s'entretenoit souvent avec Dieu d'une manière approchante de de ce qui est écrit de Moïse; *que le Seigneur lui parloit comme un homme a accoutumé de parler à son ami* (a).

Ce fut précisément la persuasion où étoit saint François, que Sylvestre vivoit dans une intime correspondance avec le Ciel, qui le porta à le consulter toutes les fois qu'il se trouva embarrassé sur la conduite qu'il devoit tenir. Incertain si, conformément à l'humble sentiment qu'il avoit de lui-même, il devoit rester ignoré

(a) Exod. chap. 33. vers. 11.

& s'adonner uniquement à la prière & à la contemplation, ou si, en suivant ce que lui prescrivoit son amour pour le salut des hommes, il devoit s'appliquer à les instruire, il députe Massé, l'un de ses Disciples, vers Sylvestre. Celui-ci se met aussi-tôt en prières, & lui annonce la volonté du Ciel en ces termes : « Dites » à François que ce n'est pas pour lui » seul que le Seigneur l'a appellé ; mais » pour l'avantage du prochain ».

Le saint-Patriarche, étant déterminé par la réponse de Sylvestre, commence sa carrière apostolique, & le prend pour son Compagnon. Ils s'acheminent ensemble vers Arezzo, ville de Toscane ; & s'étant arrêtés dans un de ses fauxbourgs, ils apprennent que cette Ville, déchirée par des dissentions intestines, touche à sa ruine, & qu'on a vû dans les airs des Démons qui s'applaudissoient de ces discordes, & sembloient par leur présence exciter la fureur dans le cœur des Habitants. François gémit à ce récit ; & après un moment de recueillement, il dit à Sylvestre : « Allez à la porte d'Arezzo, & dites de » ma part aux Démons qu'ils aient à se » retirer ». Le Disciple obéit, conjure les Esprits malfaisants, & le calme se rétablit aussi-tôt dans la Ville.

Après s'être rendu recommandable par ses

ſes miracles & par la ſainteté de ſa vie, notre Bienheureux alla jouir des récompenſes promiſes à la perſévérance, le quatrième jour de Mars 1240, & la trentième année expirée de ſa vocation. Son corps repoſe dans l'Egliſe de Saint-François, à Aſſiſe, où il eſt en vénération.

LE BIENHEUREUX SIMON DE COLLAZONE.

Année 1240.

LE bienheureux Simon, fils du Comte de Collazone, en Italie, embraſſa l'Ordre de Saint-François à Sainte-Marie-des-Anges, en 1210. Il avoit aſſez d'érudition pour ſon ſiècle; mais ce fut ſurtout par ſon exactitude à remplir les devoirs de ſon état, qu'il s'acquit l'eſtime & la confiance de ſes Frères, qui l'élurent d'abord Provincial de la Marche, & enſuite de la Province religieuſe, dite de Saint-François.

Il gouverna ces deux Provinces avec beaucoup de prudence & de ſageſſe, & rendit de grands ſervices à l'Ordre naiſſant, dans lequel il attira le Comte de

Collazone, ſon père, ſes frères, & pluſieurs de ſes parents. Sa mère, ſes ſœurs & ſes nièces embraſsèrent l'Ordre de Sainte-Claire, qui fut établi peu-après la vocation de Simon, en 1212.

Après avoir édifié l'Ordre de ſaint-François pendant l'eſpace de trente années, par la pratique de toutes les vertus civiles & religieuſes, il mourut en grande réputation de ſainteté, à Spolette, dans le cours de l'an 1240, & fut enterré dans l'Egliſe des Conventuels de cette Ville.

La multitude de miracles qu'on attribuoit à Simon, engagea les Papes Grégoire IXe. & Innocent IVe. à en faire informer par les Evêques d'Augubio & de Spolette, & l'Abbé de Ferentille; & par les actes qu'ils en ont dreſſés, il réſulte que certainement ce Bienheureux a reſſuſcité un enfant noyé au courant du moulin de Spolette; qu'il a préſervé de la mort deux enfants tombés dans un puits; qu'il a rendu la vue à vingt-deux aveugles; l'ouie, à treize ſourds; la parole, à onze muets; l'uſage des membres à pareil nombre d'eſtropiés; qu'il a fait revenir trois foux à leur bon-ſens; qu'il a délivré vingt-quatre poſſédés; enfin qu'il a guéri de diverſes maladies dangereuſes & incurables, vingt-quatre per-

sonnes. Innocent IVe. étant venu à mourir, sa canonisation fut retardée ; & la négligence des Habitants de Spolette, en a jusqu'ici suspendu la consommation.

LE BIENH. JEAN BRENNE,

EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE,

TIERÇAIRE.

Année de Profession 1240.

EN l'an 1240, l'Ordre de saint-François eut la consolation de recevoir au nombre de ses membres Jean Brenne, Vicomte de Vienne, Roi de Jérusalem & Empereur de Constantinople : ce Prince après avoir gouverné l'Empire pendant quelques années, maria Marthe, sa fille, à Baudouin IIe, qu'il envoya dans les Gaules : & se trouvant seul, & plus en état par conséquent de méditer sur l'affaire importante de son salut, il se sentit agité d'un grand desir de savoir quelle seroit la fin de sa vie.

Plein de cette pensée, une nuit pendant son sommeil, il vit un vieillard vénérable, vêtu de blanc, qui lui montra un habit de Frère-Mineur : l'assurant qu'il

mourroit dans cet état. L'étonnement que lui causa cette apparition, le réveilla en sursaut, & sa frayeur lui fit faire quelques mouvements, dont le bruit attira ses domestiques, auxquels il ne jugea pas à propos de dire ce qui causoit son trouble. Mais les deux nuits suivantes deux hommes habillés de blanc, s'étant montrés à lui, & lui ayant dit la même chose, il fit appeller le père Ange, son Confesseur, qui étoit de l'Ordre de saint-François, & lui raconta ce qui s'étoit passé. Le Religieux dissipa les inquiétudes du Prince, qui appréhendoit l'illusion, en lui avouant qu'il avoit eu les mêmes visions que lui.

A quelques jours delà Jean fut saisi d'une fièvre tierce, & demanda avec instance l'habit de Frère-Mineur, qui lui fut accordé sur le champ, & qu'il porta le reste de ses jours, même pendant ses infirmités.

C'étoit un Prince vertueux, craignant Dieu & marchant dans ses voies. Depuis qu'il avoit pris l'habit religieux, il ne cessoit de dire, dans les sentiments de la plus grande ferveur, & de la plus profonde humilité : « Plût à Dieu
» qu'après avoir vécu dans les délices &
» la pompe des Cours, je pusse, comme
» je le desire, aller demander l'aumône
» de porte en porte, avec cet habit

» de pauvre & la corde au col, pour » ſuivre, ô mon très-doux Jéſus! les » traces de la pauvreté dont vous nous » avez donné l'exemple »!

On ignore combien de temps il a vêcu dans cet état : on ſait ſeulement qu'il conſerva ces pieux ſentiments juſqu'à ſa mort, qui répondit à la ſainteté de ſa vie.

LE BIENHEUREUX BERNARD

DE QUINTAVALLE.

Premier Diſciple de Saint-François.

Année 1241.

BERNARD-de-Quintavalle étoit citoyen d'Aſſiſe, & d'une origine noble. Quoique lié au monde par ſa fortune & par ſon état, il en connoiſſoit le néant, & concevoit la difficulté d'y vivre d'une manière agréable à Dieu; en ſorte qu'ayant entendu parler de ſaint François, comme d'un homme extraordinaire par ſon détachement abſolu des choſes d'ici bas, il forma le deſſein de ſe joindre à lui. Mais en homme prudent, & qui ne ſe laiſſe point aller à des bruits populaires, il voulut s'aſſurer ſi tout ce qu'on diſoit

du ſaint Pénitent étoit vrai. Il l'invita donc à ſouper & à coucher chez lui, & après une converſation édifiante, le repas étant fini, ils ſe retirèrent dans une chambre pour y prendre du repos. Au bout de quelques inſtants, ſaint François, brûlant de l'amour divin, & croyant ſon hôte endormi, ſe proſterna contre terre, & les yeux & le cœur élevés vers le Ciel, s'écria à demi-voix: « Mon Dieu eſt » mon tout! mon Dieu eſt toutes cho» ſes ».

Bernard recueillit ces paroles, & voyant à la lueur d'une petite lampe, ſaint François qui prioit, les bras en croix ſur ſa poitrine, il ſe ſentit pénétré d'admiration, & ſe dit à lui-même: *Véritablement, celui-ci eſt un homme de Dieu*. Néanmoins il fit encore quelques épreuves, qui le confirmèrent de plus en plus dans l'idée qu'il s'étoit formée des vertus de ſaint François, & ce fut alors qu'il prit la ferme réſolution de quitter tout, pour l'imiter. Il l'alla trouver un jour, & lui communiqua le deſſein où il étoit de s'abandonner ſans réſerve à ſes conſeils, & de faire déſormais tout ce qu'il lui commanderoit.

François, qui ignoroit les diſpoſitions de ce Gentilhomme, fut ſurpris du parti qu'il embraſſoit, & lui dit: « Seigneur

» Bernard, cette entrepriſe eſt grande ; » elle mérite que nous conſultions le Ciel, » afin de connoître ſa volonté, & d'ap- » prendre de lui comment nous devons » l'exécuter. Le Curé de Saint-Nicolas, » *ajouta-t-il*, eſt un homme pieux & » éclairé ; nous le prierons de dire la » Meſſe à cette intention ; enſuite nous » continuerons de prier juſqu'à Tierce, » attendant ce que Dieu nous inſpirera ».

La Meſſe étant finie, François ouvrit trois fois le Livre des Evangiles : à la première il tomba ſur ce paſſage : « Si » vous êtes parfait, allez, vendez ce » que vous avez, & le donnez aux pau- » vres ». A la ſeconde, il lut : « Ne por- » tez rien dans le voyage ». A la troiſième enfin, il y avoit : « Que celui qui veut » venir après moi, renonce à ſoi-même ; » qu'il porte ſa croix & me ſuive ». Voilà, dit alors ſaint François au Poſtulant, « voilà notre vie, & celle de quiconque » voudra être de notre Compagnie. Si » vous voulez être parfait, allez exécu- » ter ce que vous avez entendu ».

Bernard obéit ſans héſiter ; il s'en retourna chez lui, vendit tous ſes biens, en diſtribua le prix aux pauvres, & s'aſſocia à ſaint François, qui lui donna l'habit le 16 Avril 1209. Ce fut ſon premier Diſciple.

Brûlant de zèle pour le ſalut des hommes, & muni des inſtructions de ſon Père ſpirituel, Bernard s'achemina vers Bologne, accompagné du bienheureux Pierre-de-Catane, ſecond Diſciple de ſaint-François. La nouveauté de leur habillement excitoit la riſée de pluſieurs; & la pénitence qu'ils prêchoient, leur attira quelques railleries inſultantes, qu'ils ſupportèrent avec une patience admirable.

Cependant, après qu'ils eurent ſéjourné quelque temps dans la Ville, un Juriſconſulte, homme de bon ſens, ſoupçonnant que ce que le Peuple appelloit folie & ſtupidité, pourroit bien n'être que l'effet de l'humilité du cœur, & de cette ſageſſe qui n'a pour objet que les choſes céleſtes, demanda à Bernard *qui il étoit & ce qu'il cherchoit*. Alors celui-ci tira de ſa poche la Règle que François lui avoit donnée, & la lui préſenta en diſant : « Liſez, & vous connoîtrez qui je ſuis ».

Le Juriſconſulte lut la Règle; & ravi de ce qu'elle contenoit, offrit aux deux Religieux une demeure à Pulioles, qu'ils acceptèrent; & depuis ils revinrent dans un Couvent que ce généreux Protecteur de l'Ordre naiſſant, leur fit conſtruire près de la Porte de Terre. La réputation de Bernard ſe répandit bien-tôt dans Bo-

logne ; & ce même Peuple qui l'avoit d'abord méprisé , conçut une si haute estime pour ses vertus, que le Serviteur de Dieu, craignant que les honneurs qu'on lui rendoit ne réveillassent son amour-propre, pria saint François de le changer de lieu.

Ces deux saints Personnages eurent occasion de se trouver ensemble, & ils ne s'entretenoient que des choses spirituelles, passant souvent les nuits entières à la méditation & à la contemplation des grandeurs de Dieu. Ces pieux exercices avoient éclairé l'esprit de Bernard, au point qu'il expliquoit parfaitement la Sainte-Ecriture ; ce qui fut d'une grande utilité pour ceux qui le venoient consulter. Saint François qui le chérissoit, & comme son premier Disciple, & comme celui d'entre les Frères qui s'étoit le plus appliqué à se rendre parfait, se voyant proche de sa mort, assembla ses Religieux, les bénit & leur recommanda & ordonna même de lui être soumis, & de le regarder comme un autre lui-même. Ce choix ne pouvoit qu'être approuvé : car Bernard avoit toutes les qualités propres à former d'excellents Religieux, & à maintenir la Règle dans sa pureté. De tous les Disciples du saint-Patriarche, aucun ne s'appliqua avec plus

de ſuccès à l'imiter, ſoit dans ſa pénitence, ſoit dans ſon humilité, ſoit dans ſon abnégation; c'étoit la même ferveur dans la prière, le même zèle ponr le ſalut du prochain, &, autant qu'il étoit en lui, la même conformité à Jéſus - crucifié.

Après avoir édifié les hommes & s'être ſanctifié, & avoir procuré par ſa piété, les premiers établiſſements que l'Ordre ait eus dans la Lombardie & ailleurs, il tomba dangereuſement malade. Les Religieux, dont il avoit gagné l'eſtime & la confiance, excepté un petit nombre, à la tête deſquels étoit frère Elie, dont nous parlerons ailleurs, lui rendirent une viſite. Bernard, tout foible qu'il étoit, ſe jeta à leurs pieds, leur demanda pardon des fautes dont il pouvoit être coupable à leur égard; puis leur ayant recommandé le maintien de l'exacte diſcipline & la charité fraternelle, il s'étendit ſur ſon grabat; alors un air de gaité ſe répandit ſur ſon viſage; ſa chair devint d'une blancheur extraordinaire; & au milieu de ces préſages de la gloire dont il alloit jouir, il expira en l'an 1241. Son corps fut inhumé auprès de celui de ſaint François, dans l'Egliſe de Saint-George d'Aſſiſe, où pluſieurs miracles lui ont mérité la vénération des Fidèles.

LE BIENHEUREUX GRATIEN.

Année 1241.

LE bienheureux Gratien naquit dans la Romagne, Province d'Italie, de l'Etat Eccléſiaſtique. Nous ne ſavons pas en quel lieu il fit profeſſion de la Règle de de ſaint François, mais nous voyons qu'il s'eſt rendu recommandable par ſa piété, ſon érudition & ſes miracles, dans la Province monaſtique de la Marche-d'Ancône.

La foule qui ſuivoit ſes ſermons, l'obligeoit à prêcher dans les places publiques; & l'on rapporte qu'un jour, comme il annonçoit la parole de Dieu dans la place du bourg de Trabe-Bonan, l'air ſe couvrit tout-à-coup & qu'un affreux orage éclata; mais que Gratien, ayant retenu ſes Auditeurs que la crainte faiſoit fuir, aucun d'eux ne furent mouillés, quoiqu'il plût abondamment autour de l'enceinte qui les contenoit.

Parmi les prodiges que Dieu a opérés par ſes interceſſions, on compte pluſieurs aveugles auxquels il a rendu la vue par l'efficace du Signe-de-la-Croix qu'il faiſoit ſur eux. Il guérit auſſi pluſieurs malades

qui avoient la foi, par le même moyen.

Après avoir consumé sa vie à ramener les pécheurs à leur devoir, il mourut saintement à Osimo, dans la Marche-d'Ancône, le premier jour de Décembre 1241. Il y fut inhumé, & y est en vénération à cause des miracles qui s'opèrent à son tombeau.

LE BIENHEUREUX MANSUET DE CASTILLON.

Vivoit en 1244.

LE bienheureux Mansuet, originaire de Castiglione, d'Aretino, en Toscane, se rendit recommandable dans l'Ordre de saint-François, par la pureté de ses mœurs & la sainteté de ses actions, que Dieu récompensa par le don des miracles. Mansuet en fit d'éclatants, & sa bonne réputation détermina le Pape Innocent IVe. à le choisir pour son Confesseur. Il l'établit en même-temps son Pénitencier & son Chapelain.

Mansuet étoit doué d'un excellent caractère, & d'un esprit juste & étendu; & ce fut par sa sage médiation que les Pisans se reconcilièrent avec le saint-Siége en 1244. En reconnoissance de ses bons

offices & de ses prudents conseils, ils lui construisirent un Couvent proche de Pise.

Saint Louis, Roi de France, avoit pour cet excellent Religieux une estime & une affection singuliere; & les lui témoigna bien en lui faisant présent d'un morceau de la couronne d'épines de notre Seigneur, pour laquelle il avoit une grande dévotion.

On ne sait pas au juste le temps & le lieu de la mort de Mansuet, & il reste plusieurs mémoires qui font voir que le Pape Urbain IVe. l'employa dans des négociations, d'une grande importance pour l'Eglise.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE DE HALÈS.

Année 1245.

LE bienheureux Alexandre fut surnommé de Halès, à cause du lieu de sa naissance, en Angleterre. Après avoir fait ses humanités dans son pays, il vint à Paris où il étudia la Philosophie & la Théologie, tandis que Frére Elie étoit Vicaire-Général de l'Ordre de saint-Fran-

çois. Il étoit déjà Docteur, & jouissoit d'une grande réputation, quand il embrassa l'Institut des Frères-Mineurs, en 1222, quatre ans avant la mort du saint Fondateur.

Dans le commencement de sa vocation, il fut assailli par une tentation très-violente, dont il fut délivré par saint François qui lui apparut dans une vision; & bien-tôt la réputation de ses vertus attira dans l'Ordre plusieurs grands & pieux personnage, entre lesquels on distingue Odo Rigault, Archevêque de Rouen.

Le Chapitre-général de l'Ordre choisit de Halès pour être un des quatre Docteurs en Théologie qui devoient composer la Déclaration sur la Règle de saint François. Il fut le premier qui enseigna dans les écoles du Couvent de Paris, & eut pour principaux Disciples, saint Thomas d'Aquin & saint Bonaventure, qui tous deux méritèrent d'être placés dans la suite au rang des Docteurs de l'Eglise. Il fut aussi le premier Docteur de l'Ordre admis au corps de ceux de l'Université de Paris; & l'on peut enfin le regarder comme le premier qui ait écrit la Théologie, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui.

Malgré les embarras de l'enseignement, Alexandre de Halès a laissé un grand nom-

bre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue ses Commentaires sur l'Ecriture-Sainte & sur le Maître des sentences, (Pierre Lombard) & sa Somme de Théologie. Il la composa par ordre du Pape Innocent IVe. & Alexandre aussi IVe. l'ayant fait examiner par soixante-douze Docteurs de Paris, qui l'approuvèrent, y ajoûta un Bref pour en confirmer la Doctrine. C'est le plus grand corps d'ouvrage qui ait jusqu'ici paru sur cette matière.

Ce sont ces différents travaux, si utiles & si étendus, qui lui ont acquis les surnoms glorieux que la postèrité lui conserve, comme ceux de *Docteur des Docteurs*; *Fontaine de vie*, *Docteur irréfragable*, &c.

Il mourut en odeur de sainteté au Couvent de Paris, qu'on appelle aujourd'hui des Cordeliers, le vingt-unieme Août 1245, & fut enterré dans l'Eglise, où l'on voit encore son effigie, avec quelques vers qui indiquent sa naissance, & son éminente piéte.

LE BIENHEUREUX JEAN DE SPIRE.

Année 1245.

LA ville de Stenical dans la haute Allemagne, a produit le bienheureux Jean, appellé de Spire, à cause du lieu de sa mort. Ayant fait ses études à Mayence, sa bonne conduite l'éleva à la dignité de Chanoine de l'Eglise de Saint-Pierre, de cette même ville. Il édifia & son Chapitre & les Peuples, par la pureté de ses mœurs, sa piété & sa charité envers les pauvres.

Après avoir suivi pendant un certain temps ce genre de vie irréprochable, il crut pouvoir essayer d'atteindre à un plus haut dégré de perfection, & renonça à tous les avantages que lui offroit le monde pour suivre uniquement Jésus-Christ: il se consacra donc à la vie évangélique dans l'Ordre de saint-François.

On ignore combien de temps il demeura dans cet état; mais les Auteurs qui en parlent disent qu'il fit de si grands progrès dans la vertu, que Dieu l'honora du don des miracles; ce qui est un caractère sen-

sible de la sainteté de celui qui en est l'instrument.

Il mourut dans des sentiments admirables de piété & de ferveur, en l'an 1245, au Couvent de Spire, où il a été inhumé, & il est en grande vénération dans l'Allemagne.

LE BIENHEUR. JEAN PARENT,

DISCIPLE DE SAINT-FRANÇOIS,

GÉNÉRAL DE L'ORDRE.

Année 1250.

JEAN Parent étoit né à Carmignano, en Toscane, & la réputation qu'il s'acquit dans la Jurisprudence, lui mérita le droit de Citoyen Romain. Un événement singulier, mais qui suppose d'ailleurs que Jean étoit prévenu de la miséricorde de Dieu, devint le motif apparent de sa conversion à la vie pénitente. Un jour qu'il se promenoit, sur le soir, il vit un Porcher qui, fort embarrassé pour faire rentrer son troupeau dans l'étable, leur dit d'un ton d'impatience : *entrez pourceaux comme les Juges entrent dans l'enfer* : & il remarqua qu'aussi-tôt ces animaux se

précipitèrent dans l'étable, avec une vitesse qui ne leur est pas naturelle.

L'état de Jurisconsulte a tant de rapport avec celui de Juge, que Jean ne put s'empêcher de faire de sérieuses réflexions sur le danger qu'il couroit dans l'exercice du sien. Il crut hazarder son salut, s'il le continuoit; & un examen scrupuleux de sa vie passée, le toucha si vivement, & lui inspira tant de crainte, qu'il résolut de quitter sa profession. Il se rendit à Florence, où, ayant eu occasion de connoître saint François, il fut si pénétré d'admiration pour ses vertus, qu'il s'unit à lui, avec son fils, après avoir distribué ses biens aux pauvres.

Saint François, assuré de la vocation de Jean Parent, & lui voyant de grands talents pour la propagation de l'Evangile, l'envoya, avec dix autres Religieux, en Aragon. Ils arrivèrent à Sarragosse vers la fête de l'Assomption, & furent très-bien reçus de l'Evêque & des Magistrats de cette Ville.

Jean fit dans cette circonstance un discours sur la fin que s'étoit proposée le saint-Patriarche dans l'institution de son Ordre; sur la distribution qu'il faisoit de ses enfants dans toutes les parties du monde, & sur l'approbation & la confirmation données à leur Règle par le Pape Innocent IIIe. &

confirmée par Honorius IIIe. Les Missionnaires montrèrent ensuite des lettres écrites par plusieurs Cardinaux, en leur faveur; sur quoi l'Evêque & les assistants ayant demandé s'ils n'en avoient pas de leur Père, Jean leur présenta la copie de deux lettres dont saint François les avoit chargés. Toute l'assemblée fut si satisfaite de la lecture de ces lettres, & de l'esprit d'humilité & de modestie qui éclatoit dans ces Religieux, qu'après les avoir comblés de louanges, on leur assigna une place pour s'y établir; & c'est de cette première Maison que l'Ordre Séraphique se répandit bientôt dans toute l'Espagne.

Le malheureux penchant qu'avoit pour le relâchement frère Elie, premier Vicaire-général de l'Ordre, ne put pas entraîner tous les Religieux; Dieu permit qu'il se trouvât dans le nombre, de zèlés Défenseurs de la pureté de la Règle, qui s'adressèrent à Grégoire IXe. & le supplièrent d'interposer son autorité pour le maintien de la discipline primitive. Le Pontife donc, ayant entendu les Parties, déposa frère Elie, & confirma par une Bulle de 1230, l'élection de Jean Parent, qui fut appellé d'une voix unanime au Généralat.

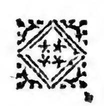
Le nouveau Général connoissant le mal

qu'avoit causé son Prédécesseur, s'appliqua à le réparer, & fit des Constitutions excellentes, dont l'objet étoit de le prévenir. D'ailleurs les circonstances le forçant à s'armer de rigueur, il ne voulut pas même pardonner à son propre fils une faute qu'il avoit commise; mais ses corrections étoient accompagnées d'une grande prudence, & il n'étoit pas moins sévère envers lui qu'envers ses Frères; joignant toujours l'exemple au précepte, & faisant les visites de toutes les Provinces à pied, afin de montrer que l'élévation aux premières Charges d'un Ordre, n'est point un prétexte de se procurer des aises, que les autres membres n'ont pas.

Le Pape revenant d'Assise à Perouse, en 1235, envoya Jean Parent à Rome, pour qu'il tâchât d'appaiser la sédition que le Sénateur Hannibal y avoit excitée. Le Général n'oublia rien pour rétablir la paix; mais voyant qu'ils s'opiniâtroient dans leur révolte, il leur annonça les fléaux dont ils seroient frappés, s'ils ne rentroient dans le devoir. L'événement vérifia la prédiction; & les Rébelles, forcés de reconnoître leur faute, députèrent au Pape, pour demander un pardon, que sa Sainteté leur accorda.

La déposition de frère Elie, n'avoit pas rendu un calme parfait à l'Ordre.

Jean Parent ayant indiqué un Chapitre-général à la Pentecôte, qui tomboit cette année-là le 17 Mai, lorſque les Vocaux furent aſſemblés, Elie, ſuivi de pluſieurs Religieux de ſon parti, entrèrent en tumulte dans le Chapitre, & y causèrent un ſi grand trouble, qu'il n'étoit plus poſſible de délibérer. Ce que voyant le Général, il ſe proſterna devant l'Aſſemblée, demanda pardon des fautes qu'il avoit pû commettre dans le gouvernement de l'Ordre, & y renonça. Depuis cet acte d'humilité, il ne voulut abſolument paſſer par aucune Charge, & ſe retira dans l'Ile de Corſe, où il avoit été envoyé autrefois par le ſaint-Patriarche. Ses paroles & ſes exemples produiſirent de merveilleux fruits dans cette Ile, par la réduction des Hérétiques au ſein de l'Egliſe, & par la converſion de pluſieurs pécheurs; & il y mourut avec la réputation d'un ſaint Religieux, en l'an 1250.



LA BIENHEUREUSE BLANCHE,

MÈRE DE SAINT-LOUIS,

ROI DE FRANCE,

TIERÇAIRE.

Année 1252.

LA bienheureuse Blanche eut pour père Alphonse IXe, Roi de Castille, & pour mère Eléonore, fille de Henri IIe. Roi d'Angleterre. Elle avoit trois frères qui moururent jeunes; & fut mariée, en l'an 1200, à Louis VIIIe. Roi de France, dont elle eut cinq enfants; Louis, qui succéda au Royaume, & que l'Eglise a placé au rang des Saints; Robert, Comte d'Artois; Charles d'Anjou, Roi de Sicile; Alphonse, Comte de Poitiers, & Isabelle, qui passa saintement sa vie au Monastère de Longchamp, près Paris, qu'elle avoit fait construire.

Blanche fut ornée de toutes les qualités qui peuvent illustrer une Princesse, & qui conduisent à une heureuse éternité. Louis VIIIe. son époux, étant mort à Montpensier, en 1226, & son fils aîné

étant trop jeune pour gouverner par lui-même, elle se chargea de présider à l'éducation de ce Prince, & de l'administration du Royaume.

Comme elle étoit encore alors dans la fleur de son âge, & qu'elle ne prenoit conseil que de personnages également pieux & éclairés, & qui par conséquent plaisoient peu aux Courtisans, une basse jalousie, & d'odieux intérêts, les enhardirent à tenir des propos indécents sur le compte de cette Princesse. Elle en triompha par sa constance & par d'illustres actions; & les calomniateurs furent enfin forcés de rendre hommage à sa vertu. Ce fut sur-tout pendant que saint Louis étoit occupé au-de là des Mers, à la guerre de la Terre-Sainte, que cette vertueuse Femme montra un courage & une prudence dignes des plus grands Hommes. Elle défendit le Royaume contre l'Angleterre & contre d'autres Puissances, qui vouloient profiter de l'absence du Monarque, pour en démembrer des Provinces.

Il seroit difficile de rien ajouter aux éloges qui ont été consacrés à cette vertueuse Princesse, par ses Contemporains & par la postérité; & l'on convient généralement que ce fut à la bonne éducation qu'elle donna à son fils, qu'il dût

le grand courage qui l'a fait considérer comme un Héros, même par ses ennemis, & ces mœurs pures & innocentes qui l'ont conduit à la béatitude. Blanche disoit souvent à ce Prince que, quoiqu'elle l'aimât avec tendresse, elle aimeroit mieux qu'il mourût, que de lui voir commettre un péché mortel.

Saint Louis étoit à Jaffa, lorsqu'il apprit la mort de sa bienheureuse Mère: malgré sa résignation aux volontés du Ciel, il en ressentit les plus vives douleurs. Elle étoit morte à Paris le trentième jour de Décembre 1252. Son corps fut porté & inhumé au Monastère de Maubuisson, près de Pontoise, qu'elle avoit fait construire pour des Religieuses de l'Ordre de Citeaux. Plusieurs Auteurs assurent qu'à son décès elle étoit revêtu de l'habit du Tiers-Ordre de saint-François, qu'elle avoit embrassé dans des temps antérieurs.



LA BIENHEUREUSE BÉATRIX,

Sœur de Sainte Claire.

Année 1253.

LA bienheureuſe Béatrix naquit à Aſſiſe, en Ombrie, & eût, comme ſainte Claire & la bienheureuſe Agnès, Hortulane pour mère. Cette pieuſe Veuve ayant réſolu de quitter le monde pour vivre dans la ſolitude où ſes deux filles s'étoient conſacrées à Dieu, laiſſa Béatrix, encore dans l'enfance, ſous la conduite d'une de ſes parentes, qui l'éleva ſelon les maximes de l'Evangile.

Parvenue à l'âge de raiſon, Béatrix ne tarda pas à connoître & à ſentir le néant des vanités du monde; & pour en être abſolument ſéparée, elle alla rejoindre ſa mère & ſes ſœurs, & prit le voile dans l'Ordre de Sainte-Claire.

Malgré ſa grande jeuneſſe, elle devint en peu de temps un modèle de perfection. Loin de profiter de l'avantage qu'elle pouvoit tirer d'être la ſœur de la Fondatrice, elle ſe regarda comme la dernière d'entre ſes ſœurs, & leur donna conſtamment l'exemple de la ſoumiſſion & de l'humilité.

Après avoir épuré son ame par les prières, les jeûnes & par les mortifications de toute espèce, elle alla recevoir la couronne des Vierges, le vingt-cinquième Janvier, de l'an 1253. Ainsi la vocation de sainte Claire a été, pour plusieurs personnes de sa famille, un motif de sanctification.

LE BIENHEUREUX LÉON

DE PEREGO,

ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Vers l'année 1257.

LA ville de Milan donna naissance au bienheureux Léon, surnommé de Pérégo. Il embrassa l'Institut de saint-François, & s'y distingua par sa science & par toutes les vertus religieuses; & il fut un Prédicateur renommé dans son siècle.

Guillaume Ruzole, Archevêque de Milan, étant mort en l'année 1240, le Chapitre de cette Ville s'assembla, suivant le droit commun d'alors, pour lui nommer un successeur; mais n'ayant pû s'accorder sur le choix, les Chanoines convinrent, par un compromis, de s'en

rapporter absolument à frère Léon-de-Pérégo, & de recevoir, sans discussion, celui qu'il désigneroit pour leur Archevêque.

Léon accepta l'office d'Arbitre suprême qui lui étoit offert, & chercha un sujet digne de remplacer Ruzole; puis, conduit sans doute par une lumière supérieure, après y avoir bien réfléchi, il se présenta aux Chanoines assemblés, & leur tint ce discours: « Puisque vous avez eu » si bonne opinion de moi que de me » remettre votre droit de nommer un Pré» lat à Milan, je me déclare moi-même » Archevêque ». Le Chapitre fut un peu surpris de cet événement; mais il finit par applaudir à l'élection de Léon, & le Pape la confirma.

Ce nouvel Archevêque fut sacré en 1241, & gouverna son Diocèse avec beaucoup de prudence & de charité, pendant l'espace de seize années, donnant aux Fidèles l'exemple d'une vie pure, désintéressée, & d'une régularité constante. Au bout de ce terme, & vers 1257, Dieu l'appella à la jouissance d'une meilleure vie, & il emporta les regrets de tous ses Diocèsains, qui donnèrent à sa mémoire toutes sortes de louanges & de énédictions.

Le vertueux Prélat demanda à être en-

terré à Lignani, village peu diſtant de ſa Métropole : c'eſt-là qu'il repoſe & que Dieu a fait éclater les mérites de ſon Serviteur par pluſieurs miracles.

LE BIENHEUREUX GAUTIER,

Diſciple de Saint-François.

Année 1258.

LE lieu & le temps de la naiſſance du bienheureux Gautier, nous ſont inconnus, ainſi que les détails ſoit de ſa vie civile, ſoit de ſa vie religieuſe ; c'eſt le ſort de bien des perſonnages dignes de notre vénération, & qui n'en ſont plus l'objet que parce qu'ils ont vécu dans des ſiècles d'ignorance & de troubles, où les vertus pacifiques trouvent rarement des Hiſtoriens. Mais nous pouvons juger à peu-près quel homme étoit le bienheureux Gautier, par quelques traits de ſa vie qui ſont venus juſqu'à nous.

Saint François brûloit de zèle pour le ſalut des hommes ; c'étoit le grand objet de ſon Inſtitut. Après donc qu'il eut tenu ſon Chapitre-général à Aſſiſe, en l'an 1217, il départit ſes Frères dans autant de portions du monde qu'il en put embraſſer : il

en envoya plusieurs en Portugal, pour y annoncer les vérités de l'Evangile, & il fit choix du bienheureux Gautier pour diriger cette mission.

Par ses prédications & ses bons exemples, notre Religieux s'acquit bientôt l'estime & l'affection du Peuple de ces contrées. C'est-là tout ce qu'on a conservé de sa vie; mais nous apprenons qu'après sa mort, arrivée le deuxième jour d'Août de l'an 1258, plusieurs miracles éclatèrent à son tombeau, & qu'il en subsiste un, qui seul forme un heureux présage de la sainteté de Gautier: c'est une huile qui coule continuellement de son sépulcre, & qui s'employe avec succès à la guérison des malades. On ajoûte que le Couvent où il reposoit, ayant été quitté par les Religieux qui l'habitoient, ils y laissèrent ses Reliques; que les Chanoines de la Collégiale voulurent les enlever; mais qu'ils firent de vains efforts pour ôter la pierre qui couvroit le sépulcre: qu'alors ils avertirent les Frères-Mineurs du prodige; que ceux-ci vinrent sur le lieu, levèrent la pierre avec facilité, & emportèrent les Reliques de leur bienheureux Compagnon.

Les Peuples du voisinage ont solemnisé la fête de Gautier pendant plusieurs années, sans interruption: ils l'avoient

placée au deux Août, jour de sa mort. Après un laps de temps, cette dévotion s'étoit réfroidie; mais elle a repris son cours en l'année 1577, par l'établissement d'une Confrérie érigée en l'honneur du Bienheureux, & à laquelle Grégoire XIIIe. a accordé plusieurs Indulgences, ainsi qu'à ceux qui visiteront son tombeau le premier jour d'Août, qui est l'époque de la Translation de ses Reliques.

LE BIENHEUREUX GANDULPHE.

Vers l'année 1260.

LE bienheureux Gandulphe tiroit son origine de Binasco, dans le Milanez. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il renonça au monde pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de saint-François; & il s'y forma si bien à la vertu, que sa réputation se répandit bien-tôt dans tout le pays.

A l'exactitude rigoureuse de ses devoirs de Religieux, il joignoit un amour tendre pour le prochain, & ne négligeoit ni soins ni peines pour inspirer aux autres la vraie dévotion, & pour enseigner les moyens surs de l'acquérir.

Aux jeûnes prescrits par la Règle de

ſaint-François, Gandulphe ajoutoit une abſtinence totale de toute eſpèce d'aliments, excepté le pain & l'eau, durant trois jours de la ſemaine : un cilice des plus rudes lui tenoit lieu de tunique, en ſorte qu'il paſſa ſa vie dans une continuelle pénitence.

Jamais homme ne connut mieux le prix du temps, & n'eut plus d'averſion pour l'oiſiveté, qu'il regardoit comme la ſource la plus ordinaire des tentations ; & les moments qui lui reſtoient après avoir ſatisfait à ſes devoirs d'état, il les employoit à la prière, & à l'étude particulière de chaque vertu.

C'eſt ainſi qu'il parvint à les poſſéder toutes, & qu'en avançant dans la connoiſſance des choſes céleſtes, il acquit une profonde humilité & une eſpèce d'horreur pour les louanges, qu'il craignoit comme le poiſon de l'ame.

Paſſant à Polizzi en Sicile, les Habitants de ce lieu, le preſsèrent de leur prêcher le Carême, & il ſe rendit à leurs inſtances ; mais dans le Sermon du Mercredi-Saint, il dit à ſes Auditeurs que c'étoit la dernière inſtruction qu'il leur donnoit. En effet, étant de retour à l'Hôpital où il logeoit, parce que les Frères-Mineurs n'avoient point encore de Couvent dans cet endroit, il ſe trouva mal, & ſe diſpoſa

à la mort par la réception des Sacrements & par tous les actes d'un parfait Chrétien.

Le Samedi-Saint il avertit ceux qui le servoient, qu'il ne verroit pas le lendemain, & la chose arriva comme il l'avoit annoncée; car il rendit son ame à Dieu ce jour-là, conservant un visage joyeux & serein au milieu des angoisses de la mort. Au moment même qu'il trépassa, les cloches de la ville sonnèrent par une impulsion surnaturelle, & il sortit de son corps une odeur suave qui embauma toute la chambre où il étoit. Le Clergé & un grand concours de Peuple honorèrent ses funérailles, & il fut enterré dans la principale Eglise de Polizzi où il est en grande vénération.

Les actes publics de cette Ville, renferment les preuves de quatre miracles remarquables qu'il a opérés durant sa vie, de vingt-trois depuis sa mort, jusqu'à sa Translation, & de deux-cents-trente-deux depuis cette époque jusqu'au temps de leur date. Ces circonstances obligèrent les habitants de Polizzi, de supplier Jacques, Evêque de Cifala, qu'il leur permît de relever de terre le corps de Gandulphe, pour le placer dans un lieu plus honorable: le Prélat résista d'abord à cette demande; mais le Seigneur lui ayant ré-

vélé que c'étoit ſa volonté, il fit examiner les miracles du Bienheureux, & les ayant trouvé bien atteſtés, il ordonna qu'il fût relevé. Il y avoit ſoixante ans qu'il étoit dans la terre, & cependant la corruption l'avoit reſpecté. Cette particularité ne fit qu'achever de convaincre l'Evêque ſur la béatitude de Gandulphe, & il voulut qu'on le plaçât ſur l'Autel, où il reçoit les vœux du Peuple. Cette Tranſlation eſt du ſamedi avant la Pentecôte, de l'an 1320.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SAINT-ANDRÉ.

Année 1264.

LE bienheureux Pierre de-ſaint-André, naquit dans le territoire de Faenza, ville Epiſcopale de la la Romagne, en Italie. C'eſt lui qui fit conſtruire le Couvent appellé de Château-Villar, où il mourut le quinzième Avril 1264.

Un grand nombre de miracles opérés par ſon interceſſion, durant le cours de quarante ans, déterminèrent à lever ſon corps de terre, & on le trouva parfaitement conſervé ainſi que l'habit qui le couvroit.

On ſépara ces Reliques : le corps du Bienheureux fut mis dans un tombeau de marbre ; & l'on dépoſa ſon habit, avec un manuſcrit, qui contient les principaux actes de ſa vie, & ſes miracles, dans une châſſe précieuſe que l'on voit au tréſor du Couvent de Château-Villar.

Trois-cents ans après cet événement, le Pape Clément VIIIe. donna commiſſion de placer le corps de Pierre, ſur un Autel dreſſé au côté droit de ſon tombeau ; & c'eſt-là qu'il eſt expoſé à la vénération des Peuples qui s'y rendent en grand concours.

LA BIENHEUREUSE JUTTA,

TIERÇAIRE.

Année 1264.

LA maiſon de Sangerhauſen, en Thuringe, donna naiſſance à la bienheureuſe Jutta. On rapporte que dans tout le cours de ſa vie, elle n'a jamais commis un ſeul péché mortel, & que la façon vertueuſe dont elle ſe conduiſit pendant qu'elle vécut dans le mariage, lui mérita le nom de Sainte.

Après le décès de ſon époux, Jutta

ſe trouvant libre de ſuivre ſes pieuſes inclinations, prit l'habit du Tiers-Ordre de ſaint-François, & vendit ſes biens dont elle employa le prix à ſecourir la Terre-Sainte, & à ſoulager les pauvres.

Elle mérita par ſa ferveur & ſes droites intentions, que Jéſus-Chriſt lui apparut; il l'avertit d'imiter ſa vie; & auſſi-tôt elle ſe dévoua au ſoin des aveugles, des eſtropiés, & de tous les infirmes, & porta la charité juſqu'à aller demander l'aumône pour eux.

Ses parents qui tenoient un rang dans le pays, & qui craignoient que ces humbles exercices ne les déshonoraſſent, firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner, mais elle ſupporta courageuſement leurs reproches & leurs mépris. Dans cette circonſtance, Jéſus-Chriſt conſola ſa ſervante, & lui dit que tout ce qu'il poſſédoit, étoit à elle.

Pour éviter les tracaſſeries de ſa famille, elle paſſa en Pruſſe, où elle vécut dans la retraite & dans la pauvreté abſolue. Elle y eut ſur le Myſtère de la Trinité d'intéreſſantes révélations, durant leſquelles elle reſtoit ſouvent en extaſe. Son amour pour le prochain & le deſir de lui procurer le ſalut, faiſoient qu'elle apportoit tant d'ardeur dans l'oraiſon, ſur-tout lorſqu'elle prioit pour les Pruſſiens nou-

vellement convertis, & pour la propagation de la foi dans ces contrées, que le ſang couloit de ſes yeux, mêlé avec les larmes.

Tant de piété ne demeura pas ſans récompenſes. Jutta pénétroit ſouvent les plus ſecrètes penſées des hommes, & elle expliquoit avec une netteté & une préciſion merveilleuſes, les Myſtères les plus relevés de notre ſainte Religion.

Il y avoit quatre ans qu'elle ſéjournoit en Pruſſe, lorſqu'elle tomba malade: l'Evêque de Culm, après lui avoir adminiſtré le Saint-Viatique, lui lut la Paſſion de Jéſus-Chriſt; & ce fut pendant cette lecture qu'elle rendit ſon ame à Dieu, la veille de l'Aſcenſion de l'année 1264. Son corps quand elle eut expiré, rendit une odeur ſuave, & fut inhumé dans l'Egliſe Cathédrale de Culm.

On a recueilli les actes des miracles opérés par cette Bienheureuſe, & l'Evêque de Culm & le Maître de l'Ordre Teutonique, ont ſollicité ſa canoniſation en Cour de Rome.

LE BIENHEUREUX RUFFIN

D'ASSISE,

Difciple de Saint-François.

Année 1270.

LE don que les Religieux de faint Benoît firent à faint François, de la Chapelle la Portioncule, & du bâtiment qui en dépendoit, lui procurant une demeure moins étroite, que la cabane de Rivo-Torto, le Séraphique Patriarche fe vit à portée de recevoir plufieurs Poftulants, auxquels il n'avoit différé de donner l'habit, que parce qu'il ne favoit où les loger.

Du nombre de ces Candidats, étoit le bienheureux Ruffin. Une famille diftinguée d'Affife, ville d'Ombrie & la Patrie du faint Fondateur, lui avoit donné naiffance, & il étoit parent de fainte Claire, Fondatrice de l'Ordre de fon nom. A en juger par l'efpace de temps que Ruffin a paffé dans l'Ordre de faint-François, il falloit qu'il fût très-jeune quand il l'embraffa, en 1210.

Ruffin dans le monde avoit confervé une pureté parfaite ; & à peine eut-il pris l'habit religieux, qu'il mit en pratique

toutes les vertus chrétiennes. Il profita de la difficulté qu'il avoit à s'exprimer, pour se livrer au silence, à la contemplation & à la prière. La ferveur qu'il apportoit dans ses exercices de piété, le rendoit insensible à tout autre objet que celui dont son cœur étoit occupé, & alors il paroissoit ravi.

Mais avant que d'atteindre au point de perfection où il arriva dans la suite, notre Bienheureux fut assailli par les plus vives tentations. Des Anges de ténèbres s'apparurent à lui avec l'éclat des Esprits célestes, lui insinuèrent qu'il devoit quitter l'état de pénitence qu'il avoit embrassé, & Ruffin presque séduit par les prestiges du démon, se sentoit chancelant; mais Dieu ayant permis qu'il surmontât cette attaque, le Démon eut recours à une autre ruse: il fit entendre à cet homme simple, qu'il étoit du nombre des réprouvés, & que par conséquent c'étoit en pure perte qu'il travailloit à gagner le Ciel.

Rien n'étoit plus capable de porter le désespoir dans l'ame de cet homme, que cette fausse induction; mais heureusement pour Ruffin, saint François fut informé par voie extraordinaire de l'état où se trouvoit son Religieux, & du danger qu'il couroit. Il le fit donc venir, & lui dit: *à qui vous êtes-vous fié? Au*

démon qui vous conduit au précipice! Ensuite pour lui faire voir qu'il étoit aussi bien instruit que lui-même, de ce qui se passoit dans son ame, il lui rappella l'origine & les progrès de la tentation ; & afin qu'une autrefois il sut mieux se défendre des illusions, il lui donna des avis dont l'humble serviteur de Dieu fit son profit ; & si le Démon revint à la charge, ce fut sans aucun succès.

Après la dernière épreuve où le courage de Ruffin fut soumis, il eut une apparition céleste, qui le confirma dans ses bonnes résolutions, & dans laquelle il reçut des graces si abondantes, que l'état de pénitence qu'il avoit embrassé, devint pour lui la source des joies les plus pures.

On ajoute que pour récompenser son zèle & sa fidélité, le Seigneur lui donna un pouvoir absolu sur l'esprit de ténèbres, qui l'avoit tourmenté, & que sa présence, ou un mot sorti de sa bouche, suffisoit pour délivrer ceux qui en étoient obsédés.

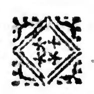
Dès que Ruffin eut recouvré la tranquillité d'esprit nécessaire, il se livra avec plus d'ardeur que jamais aux pieux exercices; il s'attacha sur-tout au saint Fondateur, qu'il servoit avec la plus scrupuleuse attention, sans négliger le soin de l'imiter autant qu'il en étoit capable. Ce

dévouement lui mérita l'honneur de voir & de toucher les Stigmates du vivant même du ſaint-Patriarche, & d'être compté au nombre des témoins oculaires de ce miracle.

Au reſte, nous ne pouvons mieux terminer cet article, qu'en rapportant ce que ſaint Francois lui-même a dit de Ruffin. » J'ai appris par révélation que » c'eſt une ame des plus fidelles & des » plus pures qu'il y ait au monde ; & » même je lui donnerois ſans crainte dans » un corps mortel, la qualité de Saint, » puiſqu'il eſt déjà canoniſé au Ciel (*a*) ».

Ruffin comblé d'années & de vertus, après avoir reçu une viſion très-conſolante, rendit ſon ame à Dieu dans un village voiſin de la Portioncule, le quatorzième Octobre 1270. Son corps fut porté à Aſſiſe, où l'on lui fit d'honorables obsèques dans l'Egliſe de ſaint-François.

(*a*) Vie de ſaint François, par le R. P. Candide-Chalippe, *Liv. II.*



LE BIENHEUREUX GÉRARD.

Année 1270.

L'ORIGINE du bienheureux Gérard ne nous est pas connue; on sait seulement qu'il étoit Italien. Il paroît qu'il avoit embrassé de bonne-heure la Règle de saint-François, puisqu'il avoit déjà enseigné la Théologie pendant plusieurs années, lorsque le bienheureux Jean-de-Parme, envoyé par le Pape Innocent IVe. pour traiter de la réunion des Grecs orientaux, avec l'Eglise latine, le choisit en 1249, pour être du nombre des cinq Religieux qui devoient l'accompagner en Asie.

La piété & la candeur de Gérard lui méritèrent le don de Prophétie. On rapporte que prêchant dans un place publique de Constantinople, il fut ravi en extase au milieu de son Sermon; & qu'étant revenu à lui, il s'écria les yeux baignés de larmes: *l'Aigle est prise!* Que cette exclamation ayant ajouté à la surprise où son ravissement avoit jeté ses Auditeurs, on le pressa de s'expliquer, & qu'il leur apprit alors que saint Louis, Roi de France,

& toute ſon armée étoient pris par les Infidèles. On obſerva le jour, l'heure & le moment de cette révélation, & l'on vérifia par l'événement qu'elle étoit de la plus ſcrupuleuſe exactitude.

Étant encore en Grèce, Gérard reçut ordre du Général pour faire la viſite des Couvents de la province de la Romagne, & il s'embarqua auſſi-tôt pour l'Italie, après être convenu avec le Patron du Navire qui le portoit, qu'on le mettroit à terre en tel lieu qu'il avoit indiqué; mais comme on étoit à la hauteur de ce lieu, le Patron voulant profiter d'un bon vent, voulut continuer ſa route, éludant la promeſſe qu'il avoit faite au Bienheureux de le débarquer, ſur différents prétextes. Celui-ci très-affligé de ce manque de bonne foi, qui, en lui faiſant perdre du temps, l'empêchoit de ſe rendre où l'obéiſſance l'appelloit, ſe mit en prière: auſſi-tôt le vent changea, & porta le Navire au Port où Gérard vouloit prendre terre. Le Patron & l'équipage étoient fort conſternés de ne pouvoir reprendre leur route de deſtination; mais le Religieux leur obſerva que le vent n'ayant changé que pour lui donner le moyen d'accomplir l'obéiſſance due à ſon Supérieur, ils pouvoient ſe mettre au large & naviguer en

ſureté, & que le vent leur ſeroit favorable. Ils le crurent, & leur navigation fut heureuſe.

Auſſi-tôt que Gérard fut de retour en Italie, les ennemis de Jean de-Parme devinrent auſſi les ſiens, & l'accusèrent comme cet autre Bienheureux de ſoutenir la Doctrine de l'Abbé Joachim, qui faiſoit alors beaucoup de bruit. Gérard fit tout ce qu'il dut faire pour ſe juſtifier de ce reproche, puiſqu'il démontra qu'il n'avoit rien enſeigné touchant l'Eſſence divine & la Trinité des Perſonnes, qui ne ſoit conforme à la Doctrine des Pères & des Conciles. Malgré cette juſtification les Juges prévenus, ou choqués peut-être de la fermeté avec laquelle il défendoit ſes ſentiments, le condamnèrent à une priſon perpétuelle.

Il s'y rendit avec joie, parce qu'il ſe crut perſécuté pour la vérité; & paſſa dix-huit ans dans cette détreſſe, ſans ſe plaindre & avec une parfaite réſignation, juſqu'à ce que ſaint Bonaventure, devenu Général de l'Ordre, le tira de ſa captivité, en donnant à ſa piété tous les éloges qu'elle méritoit.

Gérard perſévéra juſqu'à la fin dans la pratique exacte des vertus chrétiennes; mais il ſurvêquit peu à ſa délivrance, & mourut le quinzième jour de Juin de l'an 1270; on ne ſait pas préciſément en quel

lieu de l'Italie, où il eſt cependant très-vénéré à cauſe des marques de ſainteté qu'il a laiſſées partout où il a exercé le miniſtère de la parole.

LE BIENHEUREUX SENSUS.

Année 1270.

L'ORIGINE & les particularités de la vie du Bienheureux Senſus, avant ſon entrée en Religion, nous ſont inconnues. Il fut admis dans l'Ordre de ſaint-François en qualité de Frère-Lai, & s'y diſtingua par ſon amour pour la retraite, qu'il préféroit à toutes choſes. On aſſure que dans cet état de recueillement, il recevoit ordinairement de grandes conſolations du Ciel, & qu'il parvint à un tel dégré de ferveur, qu'il éprouva pluſieurs raviſſements durant leſquels il étoit immobile & inſenſible.

Avant que d'être arrivé à cet état de dévotion ſublime, on lui voyoit répandre des larmes ſi abondamment, que ſes habits en étoient pénétrés. Il expliquoit d'une manière myſtique les différents genres de pleurs, qu'il réduiſoit à trois ſortes. 1°. Les larmes de contrition que le pécheur verſe en horreur de ſes péchés;

& ſelon lui, celles-là étoient amères. 2°. Les larmes qu'excite la compaſſion au ſouvenir des douleurs que Jéſus-Chriſt a ſouffertes pour nous, & elles ſont douces & abondantes; elles excitent notre amour en nous rappellant l'amour infini d'un Dieu mort pour les hommes. 3°. Et enfin les larmes que répand une ame tendre qui déſire ardemment la béatitude : ces dernières ſont les plus douces, quoique même on les verſe par torrent, attendu qu'elles ſont accompagnées d'une idée au moins imparfaites des délices éternelles qui ſont deſtinées à ceux qui perſévèreront juſqu'à la fin dans la foi & dans la pratique des vertus chrétiennes.

Ce Bienheureux dont toutes les penſées étoient tournées vers le Ciel, étoit ſi frappé des grandeurs de Dieu, qu'il regardoit l'humilité comme une des plus utiles vertus de l'homme : & il la pratiqua conſtamment. Il diſtinguoit dans l'humilité quatre degrés. Le premier, il l'appelloit la *deſcente*; c'eſt-à-dire la voie par laquelle le Pécheur réfléchit ſur ſoi-même, pour en prendre des ſentiments humbles & conformes à ſa dépendance envers ſon Créateur. Le ſecond degré étoit la *montée*; c'eſt l'état où ſe trouve l'homme, lorſqu'après être parvenu à ſurmonter ſa propre vanité, il deſire & fait

tous ſes efforts pour être mépriſé par les autres, ainſi que pluſieurs Saints l'ont été à cauſe de Jéſus-Chriſt. Il donnoit le nom de *vol* au troiſième degré d'humilité, & il l'expliquoit par la ſituation où ſe trouva le Roi-Prophéte, lorſqu'étant repris par Michol, ſa femme, pour avoir danſé d'alégreſſe devant l'Arche du Seigneur, il lui dit qu'il ſe rendroit encore plus vil & plus mépriſable s'il le falloit, pour honorer ſon Dieu. Le dernier degré de l'humilité étoit, ſelon frère Senſus, l'état de l'ame purifiée de tout levain terreſtre, & qui, ne s'occupant plus que des choſes céleſtes, reçoit également & ſans s'émouvoir, les louanges & les injures.

Un homme demanda un jour à notre Bienheureux, ſi la complaiſance qu'il reſſentoit à cauſe des louanges que lui méritoient ſes aumônes, pouvoit lui en faire perdre le mérite, & le pria de lui indiquer un moyen qui pût corriger ce défaut. Frère Senſus lui répondit par une comparaiſon : « Le bled, *dit-il*, ne naît » pas pur, mais avec la paille, la bale » & les arrêtes ; on le vanne pour le net- » toyer : de même, *ajouta-t-il*, vos au- » mônes ſont faites avec un mélange de » vanité, que vous devez purger chaque » jour par le repentir & par la pénitence,

» &, *poursuivit-il allégoriquement*, elles » deviendront un pain très-net ». Sensus mourut dans de grands sentiments de piété, à Mont-Luci, en Italie, le dix-septième jour de Septembre 1270, & y repose.

LE BIENHEUREUX LÉON

D'ASSISE,

Disciple & Confesseur de saint-François.

Année 1271.

LE bienheureux Léon, fut un des premiers Disciples de saint François, & du nombre de ceux qui, après s'être présentés pour entrer dans le nouvel Institut, lorsque les Frères n'avoient encore que la cabane de *Rivo-Torto*, pour habitation, prirent solemnellement l'habit de pénitence à Notre-Dame-des-Anges, en l'an 1210.

Le saint-Patriarche connut bientôt le prix de son Disciple, & donnant à sa prudence toute la confiance qu'elle méritoit, il le choisit pour son Confesseur, & pour son Secrétaire : & ce choix d'un Saint, que le Ciel inspiroit dans les occasions impor-

tantes, eſt un éloge auquel il n'eſt point permis d'ajouter.

Léon, dans l'exercice de ſon emploi, eut le bonheur d'être témoin d'une partie des merveilles que Dieu opéroit ſur ſaint François : il vit, toucha & baiſa ſouvent ſes Stigmates, & eut plus d'une fois occaſion de le voir dans le raviſſement. Alors, ſi l'Homme de Dieu n'étoit qu'élevé à une hauteur médiocre, Léon embraſſoit ſes pieds, les arroſoit de ſes larmes avec une dévotion affectueuſe, en faiſant cette prière : « Seigneur, ſoyez » propice à un Pécheur comme moi, par » les mérites de ce ſaint Homme, & dai» gnez me communiquer quelque petite » portion de votre grace ». Si ſaint François s'élevoit aſſez haut, pour qu'il le perdît de vue, il ſe proſternoit à l'endroit où il l'avoit vu s'élever, & prioit avec ferveur.

Dans quelque circonſtance que ſaint François ſe ſoit trouvé, jamais Léon ne l'a quitté : c'eſt lui qui l'aſſiſta à ſon dernier moment. Ses ſoins furent récompenſés, non-ſeulement par les graces du Seigneur, mais auſſi par les ſecours ſpirituels du bienheureux Fondateur.

A l'époque où ſaint François reçut l'impreſſion des Stigmates, il arriva à Léon d'être tourmenté d'une peine extrême

trême d'eſprit : ce n'étoit point une tentation de la chair, & cependant il en reſſentoit aſſez de confuſion, pour n'oſer la lui révèler : il deſiroit uniquement obtenir de ſa main un écrit, & croyoit fermement, ou ſe délivrer par ce moyen de la tentation, ou du moins ſe mettre en état de la ſupporter. Saint François apprit par une voie ſurnaturelle la ſituation fâcheuſe de ſon Diſciple, & ce qu'il ſouhaitoit pour s'en retirer : il lui commanda d'apporter du papier & de l'encre, écrivit un mot myſtérieux & quelques louanges au Seigneur, lui remit ce papier, & lui donna ſa bénédiction.

Depuis ce moment, Léon ſe trouva dans un état tranquille. Il conſerva toute ſa vie ce précieux écrit, qui ſubſiſte encore aujourd'hui à Aſſiſe, où ſaint Bonaventure atteſte qu'il a été l'inſtrument de pluſieurs prodiges.

Les faveurs dont le Ciel combloit Léon ne firent qu'accroître ſon humilité. Sa ſimplicité, ſa droiture & ſa candeur, ſe manifeſtoient dans toutes ſes actions, & lorſque frère Elie, Vicaire-général de l'Ordre, qui après la mort du ſaint-Fondateur, s'étoit beaucoup relaché ſur la pureté de la Règle, le perſécuta ainſi que pluſieurs Amateurs de l'exacte diſcipline, Léon ne ſortit point de ſon caractère,

& souffrit les peines qui lui furent suscitées, avec une patience comparable à celle des plus grands Saints. C'est à raison de ces belles qualités du cœur & de l'esprit, que saint François appelloit Léon *Pecorella di Dio*, la Brebis de Dieu.

Léon vit l'ame du bienheureux Bernard-de-Quintavalle monter au Ciel dans une éclatante lumière, en 1241, & se trouva au trépas de sainte Claire, en 1252. Crescent, Général de l'Ordre des Frères-Mineurs, le chargea, conjointement avec deux autres Religieux, Ruffin & Ange, de rédiger la Vie de saint François ; & c'est cet Ouvrage qu'on nomme la *Légende des trois Compagnons*. Il est certain d'ailleurs, par le rapport des Historiens, que Léon eût en partage le don de Prophétie, & qu'il a opéré plusieurs miracles durant sa vie & après sa mort, qui arriva le quinzième jour de Novembre 1271, à Assise, où il repose dans l'Eglise de Saint-François.

LE BIENHEUREUX JEAN
DE LA ROCHELLE.

Année 1271.

LE bienheureux Jean-de-la-Rochelle, prit naiſſance dans le territoire de Saintes. Un prodige fit éclater des talents que ſa modeſtie tenoit cachés. Un jour le fameux Alexandre-de-Halès, devant préſenter un Religieux de ſon Ordre pour être Bachelier, il entra dans l'Egliſe & ſe mit en oraiſon, pour demander à Dieu qu'il lui plût de lui faire connoître le ſujet le plus digne du degré qu'on alloit lui conférer. Sa prière finie, Halès apperçut un Religieux environné d'une lumière aſſez grande, pour que ſon éclat l'empêchât de le reconnoître : il attendit donc à la porte de l'Egliſe, & s'aſſura que c'étoit frère Jean, ſon Diſciple, que le Seigneur avoit choiſi, & il le préſenta au Chancelier de l'Univerſité.

Dans la ſuite Jean étant devenu lui-même un Docteur des plus diſtingués par ſa ſcience & ſa piété, il fut jugé digne de ſuccéder à ſon Maître, Alexan-

dre-de-Halès, qui s'étoit démis de sa chaire de Théologie; & il soutint avec succès la grande réputation de cet habile Théologien.

Après avoir éclairé son siècle par ses leçons & par ses écrits, dans lesquels on voit une profonde érudition, & l'avoir édifié par sa conduite, qui étoit l'effet d'une foi vive & pure, il mourut en l'an 1271, dans un âge avancé. Il avoit été du nombre des Docteurs qui, par ordre du Chapitre-provincial de Montpellier, travaillèrent à *l'Exposition de la Règle*, qui fut approuvée au Chapitre-général de Bologne, & qu'on appelle communément la Déclaration des *quatre Maîtres*.

LE BIENHEUREUX JEAN DE PENNA.

Année 1271.

JEAN-de-Penna naquit au commencement du treizième siècle, & fut appellé à la Religion par un moyen extraordinaire.

Il étoit encore fort jeune lorsqu'un très-bel enfant l'aborda, lui dit d'aller à

l'Eglise de Saint-Etienne, & de faire ce qu'il entendroit dire au Prédicateur. Philippe, l'un des premiers Disciples de saint-François, y prêchoit ce jour-là sur le *mépris du monde*. Jean fut si frappé de la peinture que fit le Prédicateur des dangers que courent ceux qui se livrent au siècle, qu'il résolût dès l'instant de chercher son salut dans la retraite.

Il se présenta donc au Couvent de Recanati, de l'Ordre de saint-François, où il fut reçu après les épreuves accoutumées. Quand il eut fait profession, on l'envoya en Provence, où il a demeuré pendant vingt-cinq ans. La douceur, la piété & le zèle qui regnoient dans toutes ses actions, lui acquirent la confiance des Provençaux & leur vénération.

Uniquement occupé des choses du Ciel, Jean étoit parvenu à un tel dégoût des misères d'ici-bas, qu'il soupiroit sans cesse après le moment qui devoit l'en délivrer.

On rapporte qu'un jour, comme il prioit avec ferveur, qu'il plût à Dieu d'abréger sa course en ce monde, dans la crainte de devenir plus coupable, il entendit une voix qui lui dit: « Lève-» toi, car il te reste encore un grand » chemin à faire ». Qu'alors plein de ré-

ſignation, il demanda au Seigneur de ſouffrir dès cette vie la peine due à ſes péchés, & que cette même voix lui aſſura que ſa demande étoit exaucée.

La vie innocente que menoit ce Bienheureux lui mérita pluſieurs conſolations céleſtes, parmi leſquelles on cite principalement une apparition, dans laquelle le Fils de Dieu lui dit de demander tout ce qu'il voudroit. Tous les deſirs du Religieux ſe bornoient à Dieu, & il s'écria: « Seigneur, je ne veux que vous même; » car, qu'y a t-il qui puiſſe me plaire » après vous? Accordez-moi ſeulement » le pardon de mes péchés, & ſi je ſuis » ſurpris de quelques tribulations, dai» gnez me viſiter ».

Les vertus de Jean-de-Penna ſe répandirent de France en Italie, & les Religieux de la Province de-la-Marche, à laquelle il étoit affilié, ſupplièrent le Général de l'Ordre de le leur renvoyer. Il crut que ce ſecond voyage étoit celui dont il avoit eu révélation, & qu'il étoit le terme de ſa vie mortelle; mais il vécut encore trente ans.

Durant cet intervalle il fut élû à diverſes Charges de ſon Ordre, dont il s'acquitta dignement. Le Ciel le combla dès cette vie de toutes ſes bénédictions; & des mi-

racles & des prophéties firent éclater ses mérites, que sa modestie prenoit grand soin de cacher.

Instruit par inspiration, qu'un Novice vouloit profiter de son absence, pour quitter l'habit, il l'obligea à son retour de lui découvrir ses tentations; & pour l'y engager, il lui apprit celles qu'il avoit lui-même éprouvées autrefois: ensuite il lui dit avec douceur : « Parce que vous » n'avez pas voulu vous en aller, tandis » que j'étois absent, le Seigneur confir- » mera votre vocation »; & l'événement a vérifié la prédiction.

Toutes les nuits, après matines, frère Jean se mettoit en prières, & ne quittoit qu'au jour, Dans un moment de ferveur il eût l'apparition d'un Ange qui lui proposa l'alternative de demeurer un jour en Purgatoire, ou de souffrir ici-bas. Il choisit le dernier parti, & il se sentit aussitôt assailli de douleurs si violentes par tout le corps, qu'il en perdît presque connoissance. Le Démon voulut profiter de ce moment de trouble, & lui reprocha ses péchés. Le Religieux se crut perdu & le disoit à tous ceux qui l'approchoient. Ses Compagnons, fâchés de l'état où ils le voyoient, prièrent son intime ami, Mathieu-de-Montrubien, de le venir visiter : les consolations qu'il reçut

de ce Religieux, lui furent très-avantageuſes; la tentation ceſſa & les douleurs ſe diſſipèrent. Alors l'heure de ſa mort lui fut annoncée: il s'y diſpoſa par tous les actes que la Religion preſcrit, & mourut en odeur de ſainteté, le troiſième jour d'Avril 1271, à l'âge de ſoixante-dix ans. Ses principales vertus furent la douceur, la modeſtie, le ſilence, & un grand amour pour la pauvreté religieuſe, & pour la chaſteté, qu'il conſerva inviolablement.

LE BIENHEUREUX JEAN LOBERDANK.

Année 1271.

LE bienheureux Jean Loberdank, né à Thorn, ville autrefois Anſéatique, & qui eſt aujourd'hui au Roi de Pruſſe, embraſſa de bonne heure la Règle de ſaint-François; & dès le temps de ſon Noviciat, donna de grandes marques de ſainteté. Il s'appliquoit à l'oraiſon avec une ferveur extraordinaire, & ne la quittoit que pour ſe livrer à de profondes méditations ſur le Myſtère de la naiſſance & de l'enfance du Sauveur.

On rapporte que Jésus-Christ apparut à notre Bienheureux sous la forme d'un petit enfant que sa mère allaitoit, pour lui faire comprendre que le genre de méditations qu'il avoit choisi, étoit très-salutaire. On ajoute que pendant cette apparition, des Religieux, qui entendoient Jean s'entretenir avec la sainte-Vierge, ne pouvoient comprendre que leur Frère, qui faisoit profession d'une pureté parfaite, se trouvât enfermé avec une femme; mais que cette conversation suspecte ayant repris plusieurs fois, à divers temps, ils avoient inopinément enfoncé sa porte, & qu'ils l'avoient trouvé à genoux au pied d'un Crucifix; que par un second prodige, la figure du Christ qui étoit sur cette Croix, leur avoit paru, non-seulement à la vue, par la couleur, mais au toucher même, par la flexibilité, être de la chair.

Le Supérieur, informé de ces merveilles, commanda à Jean de l'éclaircir sur ce qu'il avoit oui raconter. Alors ce Religieux avoua que Jésus-Christ lui avoit apparu sous diverses formes, & particulièrement sous celle d'un enfant, comme nous venons de le dire.

Jean, après avoir mené une vie très-mortifiée, alla recevoir la récompense de ses vertus, en mourant saintement à

Culm, Capitale d'un Palatinat de la Prusse Polonoise, le vingt-unième Juin 1271. Il y a été inhumé, & le Seigneur a honoré sa tombe de beaucoup de miracles. On assure que plusieurs personnes se trouvant en danger sur mer, ont éprouvé son assistance; que son pouvoir s'est étendu méme jusques sur des gens engloutis par les flots, & qu'on l'a vu souvent paroître au milieu des ténèbres, avec des flambeaux en ses mains, pour montrer aux Marins la route qui les conduiroit au Port. C'est à raison de la protection qu'il donne aux Navigateurs, qu'on l'a représenté tenant un flambeau. C'est ainsi qu'on le voit dans l'Eglise Cathédrale de Culm, à côté des bienheureuses Dorothée & Jutta, Patronnes de la Prusse Royale, avant la prétendue Réformation. Son tombeau fut profané par les Hérétiques, dès les commencements du Luthéranisme, au seizième siècle, & l'on ne sait plus aujourd'hui en quel lieu reposent ses Reliques.



LE BIENHEUREUX CHRISTOPHE,

Disciple de Saint-François.

Année 1272.

LE bienheureux Christophe étoit originaire de la Romagne, province d'Italie, & avoit été Curé avant que d'embrasser l'Institut des Frères-Mineurs. Il eut la satisfaction de voir le bienheureux Patriarche, & de recevoir sa bénédiction lorsque celui-ci l'envoya en l'an 1219, pour prêcher l'Evangile dans l'Aquitaine.

La simplicité, l'humilité & une charité ardente pour le prochain, de rigoureuses austérités, & un grand attachement aux points de la Règle, furent les vertus qu'il pratiqua constamment. On a dit de lui qu'il inventoit des mortifications, & en effet, le cilice ne lui semblant pas assez rude, il portoit sur sa chair une pesante cuirasse. Il ne mangeoit qu'une fois le jour, excepté le dimanche, où il faisoit deux repas; & quoiqu'il ait vécu dans un âge très-avancé, il ne voulut jamais changer de régime. La réputation de sainteté dont il jouissoit, attiroit beaucoup de monde qui venoit pour le consulter; car, quoi-

qu'il ne fût pas Prédicateur, ses entretiens, & sur-tout ses actions, étoient autant de Sermons, qui ont été souvent très-utiles à ramener les pécheurs à leur devoir, & à rendre fermes dans la foi ceux qui se trouvoient réduits à l'état d'incertitude ou de tiédeur, par les tribulations, ou par les artifices de l'esprit de ténèbres: mais dans la suite, pour vaquer plus librement à la prière & au travail, il se retiroit loin de la conversation des hommes, dans une cellule de bois qu'il avoit fait construire.

Nous ne savons pas tous les détails de la vie de ce Bienheureux, mais il est certain qu'il se trouva au Chapitre-général d'Arles, où saint François apparut aux Vocaux assemblés, tandis que saint Antoine-de-Padoue prêchoit. On rapporte encore que dans une extase où il tomba à Martel, petite ville du Quercy, saint François lui ordonna de retourner à Cahors pour annoncer sa mort à ses enfants; que Christophe obéit sans délai, & que la chose étant vérifiée, elle se trouva exactement conforme à ce qu'il avoit dit.

Christophe fit alors un voyage en Italie, & tomba malade à son retour à Cahors. Dans cette circonstance il prévint ses Frères de sa fin prochaine, & les entretint du Royaume de Dieu; puis leur ayant

donné sa bénédiction, il s'étendit sur son grabat, & mourut dans une grande tranquillité d'ame & d'esprit, le trente-unième jour d'Octobre de l'année 1272, étant âgé de près d'un siècle, & ayant cinquante-six ans de Religion.

La foule fut si grande à son décès, qu'on ne put l'inhumer qu'au bout de trois jours, & le Seigneur a permis qu'il opérât des miracles après sa mort, ainsi qu'il avoit fait durant sa vie.

LE BIENHEUREUX BERTHOLD.

Année 1272.

LE bienheureux Berthold, né à Ratisbonne en Bavière, avoit fait de bonnes études; & étant entré dans l'Ordre de saint-François, s'appliqua à la Chaire. Il prêcha dans la Thuringe, dans la Bohéme, & dans d'autres Provinces d'Allemagne. La douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs & de sa doctrine, & son éloquence touchante, attiroient à ses Sermons un concours prodigieux d'Auditeurs. Les plus vastes Eglises étoient trop resserrées, pour contenir la foule qui s'empressoit à l'entendre, & qu'Aventin assure

avoir été ſouvent composée de plus de ſoixante-mille perſonnes.

Des témoins dignes de foi, ont déposé juridiquement avoir apperçu plusieurs fois des couronnes de lumière ſur la tête du bienheureux Berthold, tandis qu'il prêchoit.

Quoi qu'il s'occupât de la Chaire avec tout le zèle que lui inſpiroit un ardent déſir du ſalut du prochain, cela ne l'a point empêché de nous laiſſer quelques Traités ſpirituels qui peuvent ſervir à conduire les ames dans la pratique des vertus dont lui-même avoit donné l'exemple, & qui lui ont mérité le don des miracles durant ſa vie & après ſa mort, arrivée à Ratiſbonne, en l'an 1272.

Il fut enterré chez les Religieux de ſaint-François, où il eſt honoré comme un médiateur, par l'entremiſe duquel on obtient ce qu'on demande à Dieu avec foi, & ſon tombeau eſt fréquenté non-ſeulement par les Habitants, mais encore par les étrangers, qui viennent de fort loin pour implorer ſon aſſiſtance.



LE BIENHEUREUX DAVID.

Année 1272.

ON ignore abſolument le temps de la naiſſance du bienheureux David, & quels étoient ſes parents; on ne conjecture autre choſe, ſinon que c'étoient des perſonnes aiſées, par l'excellente éducation qu'ils lui donnèrent. Ses grandes connoiſſances dans les lettres divines & humaines, en firent un Prédicateur célèbre dans ſon temps, & ſes diſcours avoient d'autant plus d'efficace, que ſa ſaine Doctrine étoit ſoutenue par l'exemple continuel d'une vie irréprochable.

On a dit de pluſieurs ouvrages qu'a laiſſé le bienheureux David, & qui ont fait paſſer ſon nom à la poſtérité, qu'ils étoient comparables aux Méditations de ſaint Auguſtin, aux ouvrages de ſaint Bernard, de ſaint Bonaventure, & à ceux du fameux Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris: en effet, ſa profonde érudition & ſa vive piété, s'y font également admirer.

David parut dans le monde peu de temps après ſaint François, dont il avoit embraſſé l'Inſtitut, Après avoir mené une

vie innocente, dont on ne ſait pas de détails, il mourut ſaintement en l'année 1272, à Auſbourg, lieu de ſa naiſſance, ville Capitale du Cercle de Suabe, où il repoſe, & où il eſt honoré pour ſes miracles.

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE

DE SAINT ANTOINE,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Vivoit en l'année 1272.

CETTE Bienheureuſe étoit fille d'Alphonſe IIIe. Roi de Portugal. Elle obtint du Pape Alexandre IVe. la permiſſion d'établir à Santaren, ville de l'Eſtramadure à quatorze lieues de Liſbonne, un Monaſtère de filles, ſous la Règle de ſainte Claire. Les bâtiments furent commencés aux dépens du Roi ſon père, en l'an 1259, & achevés en 1272. Alors Hélene dota cette maiſon de tous ſes biens, & y entrant avec ſes Compagnes, fit profeſſion ſous le nom de ſœur de Saint-Antoine.

Son humilité parfaite & ſon ardente charité, la retinrent toute ſa vie dans l'exercice des plus bas emplois de la Communauté dont elle étoit Fondatrice: elle y fut tour-à-tour cuiſinière & infirmière,

& ses sœurs n'avoient qu'à se louer des services qu'elle leur rendoit.

Elle joignoit à toutes les qualités qui peuvent rendre la vie douce à ceux qui passent leurs jours avec nous, une vertu pure & sans tache, & une telle ferveur dans l'oraison, qu'elle mérita les faveurs du Ciel.

Long-temps après la mort d'Hélene lorsque l'on retira ses os de terre, pour les placer dans un lieu plus décent, on fut obligé de passer par l'infirmerie, & celles des malades qui implorèrent son assistance, recouvrèrent la santé.

Il avoit été fait un recueil de plusieurs prodiges opérés par les mérites de la bienheureuse Hélène; mais il a été pris, & l'on a fait d'inutiles recherches pour le découvrir.

LA BIENHEUR. ANTOINETTE,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1272.

LA bienheureuse Antoinette naquit à Florence, vers l'an 1201, & fut mariée fort jeune. Elle vécut peu de temps avec son époux, & se trouvant libre de sa personne, elle embrassa la Règle du Tiers-Ordre de saint-François, & en prit l'ha-

bit au Monaſtère de Saint-Onuphre de Florence. Elle fut envoyée à celui de Foligny, en l'année 1230, & trois ans après elle devint Abbeſſe de celui de Sainte-Elizabeth d'Aquila.

Pendant que ſaint Jean-de-Capiſtran prêchoit en cette dernière ville, Antoinette obtint le Monaſtère du Saint-Sacrement, où elle établit la Règle de ſainte-Claire, & il devint bientôt célèbre par les vertus qui y floriſſoient, & par la ſage conduite de la Supérieure. En effet cette Bienheureuſe prenoit un ſoin particulier de ſes filles, & leur donnoit l'édifiant exemple d'une pauvreté vraiment évangélique, n'uſant jamais que de l'abſolu néceſſaire, & d'une patience à toute épreuve, en ſupportant avec la plus parfaite réſignation, une maladie qui l'affligea pendant quinze années conſécutives.

Sa conſtance à pratiquer tous les devoirs de ſon état, & ſa ferveur dans la prière, à laquelle elle employoit la plus grande partie des nuits, lui valurent le don des larmes, qu'elle répandoit à grands flots durant l'oraiſon & la méditation.

Antoinette, comblée de jours & de mérites, ſentit ſa fin approcher: elle fit aſſembler ſes Filles, leur recommanda la perfection de leur état, dont elle leur avoit toujours donné l'exemple, & s'en-

dormit paiſiblement au Seigneur, tandis qu'un chœur d'eſprits céleſtes exécutoit un concert raviſſant: ce fut le vingt-huit Février 1272, dans la ſoixante-douzième année de ſon âge, après plus de quarante ans de profeſſion.

Lorſque les Habitants d'Aquila eurent appris ſa mort, ils demandèrent que ſon corps fût expoſé dans l'Egliſe, pour ſatisfaire à la piété des fidèles qui avoient confiance dans les mérites de la Bienheureuſe: ce n'étoit point la coutume du pays; cependant le Cardinal Lamy qui étoit alors Evêque d'Aquila, voulut bien condeſcendre au pieux deſir des Citoyens, & vint même avec ſon Clergé augmenter la pompe du tranſport du corps, dans l'Egliſe.

On le rentra enſuite dans l'intérieur du Monaſtère, où il fut inhumé. Au bout de quelque temps, la curioſité porta pluſieurs Religieuſes à ouvrir la bierre; & ce ne fut pas ſans ſurpriſe qu'elles s'apperçurent, que ſon corps étoit ſain & entier, & que l'ayant touché, elles le trouvèrent auſſi ſouple que s'il eut été animé. Elles en donnèrent avis au Prélat, qui, après s'être aſſuré de la vérité du fait, leur permit de le tranſporter auprès de l'Autel du Chœur intérieur. C'eſt en cet endroit que ſe voit aujourd'hui la Bien-

heureuse Antoinette : elle a les yeux ouverts, & les membres si souples, qu'on la change d'habits aussi souvent qu'on le veut, sans difficulté.

LE BIENHEUREUX LOUP,

EVÊQUE DE MAROC.

Année 1278.

LOUP-FERDINAND DAIN étoit issu d'une famille noble & riche du Royaume d'Aragon; il quitta un Canonicat pour prendre l'habit de saint François au Couvent de Sarragosse, dont il fut le premier Religieux.

Son mérite le fit choisir par le Provincial, pour aller vers le Pape Grégoire IXe. traiter d'affaires importantes à son Ordre. La manière dont il conduisit sa négociation, lui acquit l'estime du Pontife & des Cardinaux; en sorte que Grégoire étant mort, Innocent IVe. son successeur, ayant appris le décès de Frère Agnelle, Evêque de Maroc, nomma Frère Loup à ce Siége, en 1246.

Un peu avant cet évenement, Loup avoit demandé à ce dernier Pape la permission d'aller à la Terre-Sainte, pour y

annoncer la foi, & y répandre ſon ſang pour la défenſe du Chriſtianiſme, & le ſaint-Père lui avoit accordé ſa demande, à condition qu'il ſe comporteroit non en Loup, mais en Agneau dans cette ſtation. Auſſi-tôt que Loup fut élevé à la prélature, Innocent lui dit: « Celui que nous » avions fait de Loup, Agneau, mérite » que nous le faſſions d'Agneau, Paſteur » des Loups ». C'eſt-à-dire des Sarraſins. Au lieu donc d'aller à Jéruſalem, il prit le chemin de l'Afrique avec pluſieurs Religieux de ſon Ordre. Le Pape, auquel il donnoit une marque de ſon obéiſſance en acceptant la dignité épiſcopale, écrivit aux fidèles de ces contrées, de le recevoir & de l'honorer comme leur Paſteur, & obſerva qu'il l'avoit choiſi dans l'Ordre de ſaint-François, comme le plus capable par ſa piété, ſa ſcience & ſon bon jugement, de cultiver la foi parmi les Infidèles.

Innocent adreſſa auſſi une Lettre au Roi de Maroc, pour le remercier de la protection qu'il accordoit aux Chrétiens dans ſes Etats, & pour lui recommander le nouvel Evêque & ceux qui l'accompagnoient, afin qu'ils travaillaſſent à ſon ſalut & à celui de ſes Peuples. Il donna les mêmes recommandations pour les

Rois de Tunis, de Capi, de Bugie & d'Aragon, pour plusieurs Prélats d'Espagne & de France, pour différents Ordres de Chevaliers, & enfin pour tous les Fidèles de la côte d'Espagne; les priant d'assister Frère Agneau dans sa Mission.

Ce saint Prélat travailla avec tout le zèle dont il étoit capable, à la conversion des Sarrasins; mais au bout de quelques années, voyant qu'ils demeuroient obstinément dans leur secte, sans qu'il restât aucune espérance de les amener à la connoissance du Christianisme, il demanda au Pape Alexandre IVe. la permission de quitter son Evêché, d'aller à Jérusalem & de revenir ensuite en Aragon, pour vivre parmi ses Frères.

Comme il avoit été Légat en Afrique, en 1253, il vint à Rome pour rendre compte de ses négociations; après quoi il partit pour son Pélerinage de la Terre-Sainte. A son retour, il apporta des os de saint Mathias, une tête des saints Innocents & plusieurs autres Reliques qu'il déposa au Couvent de Sarragosse, qui étoit sa demeure. Enfin après avoir mené une sainte vie, il mourut d'une mort précieuse, dans ce même Couvent, en 1278, & il y fut inhumé d'une manière honorable; il y reposa jusqu'en 1289, qu'il fût trans-

porté dans la nouvelle Eglise des Frères-Mineurs, avec une solemnité qui a été l'époque de plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX HUGUES

DE DIGNE,

Année 1278.

LE bienheureux Hugues, surnommé de Digne, soit à cause qu'il naquit dans cette ville de Provence, soit à cause du séjour qu'il y a fait, fut un Religieux distingué par sa science & par son éminente piété.

Saint Louis, Roi de France, revenant de la Terre-Sainte, & ayant débarqué au Port d'Hières dans la même Province, (qui n'étoit pas comblé alors) fut surpris de voir une multitude de Peuples qui suivoit le Frère Hugues pour l'entendre prêcher. Ce Prince apprit bien-tôt que la sainteté de sa vie, & l'excellence de ses discours étoient la cause de ce grand concours d'Auditeurs, & voulut le voir & l'entendre.

Hugues prêcha deux fois en présence de la Cour & du Peuple. Dans le premier Sermon il s'appliqua à faire voir les dan-

gers auxquels étoit exposé un Religieux qui vivoit dans les Cours des Princes, & combien il devoit y rencontrer d'obstacles à son salut, à moins qu'il ne fût assisté de graces supérieures.

Le second de ses discours regardoit les Souverains, & il y dit nettement qu'un Prince qui veut jouir de la paix & de l'amitié de ses Peuples, doit être équitable; étant certain, par les Saintes Ecritures, que Dieu transmet quelquefois d'une Nation à une autre les Royaumes, à cause de l'injustice de ceux qui les gouvernent.

La morale de Hugues plut infiniment au saint Roi, qui l'engagea à demeurer auprès de lui, tant qu'il resteroit en Provence; mais le Bienheureux dont la conduite & les discours avoient une parfaite conformité, quitta sans rien dire, la Cour dès le lendemain, & s'en fut dans son Couvent reprendre ses exercices de piété.

Il a composé plusieurs ouvrages ascétiques, & s'est rendu célèbre par des prophéties que l'événement a vérifiées.

Comblé de travaux & de mérites, il est mort en l'an 1278, à Marseille, & a été enterré avec distinction, dans l'Eglise des Frères-Mineurs de cette ville. Depuis son corps a été transporté dans la

la Cathédrale; & sur les miracles qu'il a opérés pendant sa vie & après sa mort, sa canonisation a été poursuivie en Cour de Rome, au rapport de Rodulphe.

LE BIENHEUREUX LIBÉRAT

DE CIVITELLA.

Année 1280.

LE bienheureux Libérat naquit à Civitella dans l'Abruzze. Etant entré dans l'Ordre de saint-François, en qualité de Frère-Lai, il fut chargé du soin de l'infirmerie du Couvent, & s'en acquitta avec beaucoup de charité & de patience.

Ce fut par la voie de l'Oraison que Libérat se perfectionna: il prioit avec tant d'ardeur, qu'il en éprouvoit des ravissements, dans lesquels on l'a souvent vû élevé de terre à une hauteur considérable.

Dans le nombre des miracles que le Seigneur opéra par les mérites de Libérat, on remarque la guérison d'un estropié à Penna, & la délivrance d'un possédé à Civitella.

Long-temps avant que sa mort arriva, il en prédit le jour fixe; & au moment

de ſon décès, en l'an 1280, pluſieurs perſonnes pieuſes & dignes de foi, virent ſon ame monter au Ciel, accompagnée d'une multitude d'Anges.

Son corps repoſe dans la dernière Chapelle du Couvent de Penna, où il eſt un objet de vénération pour les Chrétiens.

LA BIENHEUREUSE AGNÈS DE BOHÊME,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1283.

Agnès étoit fille de Primiſlas Othogare, premier Roi de Bohême, & de Conſtance de Hongrie. Dans un ſonge ſa mère la vit vêtue en Religieuſe, les pieds & les mains en forme de Croix; ce que l'on regarda comme un préſage de ſa future ſainteté; & l'on confia ſon éducation aux Religieuſes du Monaſtère de Tebnicen, qui prirent ſoin de l'élever dans tous les exercices de piété convenables à ſon rang.

Devenue en âge d'être mariée, l'Empereur Frédéric & Henri IIIe. Roi d'Angleterre recherchèrent ſon alliance; mais elle refuſa conſtamment tous les avantages que le monde pût lui offrir, & réſolut de

ſe conſacrer à Dieu dans l'Ordre de ſainte-Claire. Son père, qui craignoit le reſſentiment des Princes qui l'avoient demandée en mariage, voulut d'abord s'oppoſer à ſon entrée en Religion; mais elle ſe contenta de lui repréſenter pour appaiſer ſon courroux, que le Roi du Ciel étoit préférable aux Princes de la terre; & elle prit le voile en 1234,

Peu après ſa profeſſion, Primiſlas mourut; Vinceſlas, frère d'Agnes, ſuccèda à ſon père; & ayant recueilli les biens qui lui revenoient dans cette ſucceſſion, elle les employa en œuvres pieuſes.

Cette Princeſſe, outre les établiſſements qu'elle dota en faveur des pauvres, tels que l'Hôpital de Prague, fonda dans cette ville un Couvent ſous la Règle de ſainte-Claire, où elle ſe retira avec pluſieurs Compagnes. Grégoire IX[e], qui étoit alors ſur le Saint-Siége, écrivit à Agnès, donna de juſtes éloges à ſa piété, & confirma tout ce qui avoit été fait pour l'érection de ce nouveau monaſtère, qu'il recommanda ſpécialement à l'Evêque de Prague; l'autoriſant même de diſpenſer les ſœurs de certains points de la Règle de Claire, dont l'auſtérité ne pouvoit compâtir avec la rigueur du climat. Au reſte, ce Pape dans la vue d'exciter la piété des Bohêmiens, donna de grands privilèges au

Monastère & à l'Hôpital de la fondation d'Agnès.

La mort d'Agnès fut accompagnée des mêmes caractères de sainteté, qu'on avoit vus briller en elle pendant sa vie; elle arriva à Prague en l'année 1283, le même jour & à la même heure où Jésus-Christ expira sur la Croix: une grande clarté environna cette Princesse à son dernier moment, & son corps rendit une odeur de parfum. Elle fut ensevelie dans l'Eglise de la Sainte-Vierge, & les miracles répètés qui se firent à son tombeau, engagèrent beaucoup de filles des plus illustres maisons d'Allemagne, à prendre l'habit de Religion dans l'Ordre de sainte-Claire.

L'Empereur Charles IVe. étant en péril imminent de la mort, recourut aux mérites d'Agnès, & fut délivré. En reconnoissance de ce bienfait, il s'employa envers le Saint-Siége, pour obtenir sa canonisation: étant près de mourir, il recommanda à son fils qui lui succèda, la poursuite de cette affaire; mais les longues guerres que ce Prince eût à soutenir, ne lui permirent pas de s'en occuper, & de s'acquitter du pieux devoir de son père.

LA BIENHEUR. MARGUERITE COLONNE, TIERÇAIRE.

Année 1284.

LA bienheureuſe Marguerite Colonne naquit à Rome, d'une des plus illuſtres familles de cette Capitale. Ayant perdu en bas-âge ſes père & mère, elle paſſa ſous la tutèle de ſon frère-aîné.

Elle avoit formé de bonne heure le deſſein de ſe conſacrer à Jéſus-Chriſt, en ſorte que lorſqu'étant venue en âge, ſon frère voulut la marier au Proconſul de Rome, elle refuſa conſtamment cette alliance, quelques avantages qu'elle lui offrît.

Pour ſe mettre en état de réſiſter aux ſollicitations de ſa famille & ſe fortifier dans ſa réſolution, elle redoubla ſes prières, & ſupplia la Sainte-Vierge avec tant d'ardeur, de vouloir bien être ſa protectrice, qu'elle mérita d'être avertie dans une viſion, que ſa demande ſeroit exaucée, pourvû qu'elle perſévérât.

Alors Marguerite n'héſita plus; & concevant que la ſolitude, que d'ailleurs elle aimoit, ſeroit plus propre à l'Oraiſon, que

la maiſon de ſon tuteur, elle ſe retira avec deux filles qui lui étoient attachées, ſur le Mont-de-Paleſtrine. Son tuteur voulut s'oppoſer à cette démarche; mais ce fut inutilement; Marguerite l'effectua, dans l'eſpérance que ſon autre Frère qui favoriſoit ſes vues, mais qui étoit abſent, lui procureroit à ſon retour une demeure plus commode.

Elle commença dans cette retraite par s'impoſer une rigoureuſe pénitence, jeûnant toute la ſemaine, excepté le Dimanche & le Jeudi, & ne prenant le Vendredi que du pain & de l'eau. Sachant que la modeſtie eſt le plus bel ornement de ſon ſexe, elle devint ſi réſervée, qu'elle ne ſe laiſſoit voir à ſes domeſtiques mêmes, qu'autant que la néceſſité l'exigeoit: alors ſes entretiens ne rouloient que ſur les grandeurs de Dieu, & ſur le reſpect & l'adoration dus aux Myſtères du Chriſtianiſme.

Quoique vivant dans une clôture, & ſous une Règle qui ne dépendoit que d'elle, Marguerite coupa ſes cheveux qu'elle offrit à la Sainte-Vierge, & quittant tous les vains ornements du ſiècle, elle revêtit l'habit de ſainte Claire, ſous lequel elle cachoit avec ſoin un rude cilice.

Cette nouvelle façon de vivre déplut beaucoup à ſa famille, au point qu'un

de ſes parents réſolut de l'enlever du Mont-de-Paleſtrine, pour la ramener chez ſon frère-aîné: mais il fut détourné de ce deſſein par une viſion dans laquelle Dieu le menaça de le punir, s'il perſiſtoit à s'oppoſer aux volontés de Marguerite.

Elle n'étoit cependant pas ſans inquiétudes dans ſa retraite, & ne les calmoit qu'en priant avec plus de ferveur; ce qui lui procuroit des conſolations & des graces ſignalées, dont elle ſe ſervoit pour ſe fortifier.

Enfin ſes frères, vaincus par ſa conſtance, lui donnèrent ſa légitime, & elle l'employa auſſi-tôt en œuvres de miſéricorde. Ils lui promirent auſſi de lui faire conſtruire un Monaſtère, où elle pourroit ſe retirer, avec les filles qui s'étoient miſes ſous ſa conduite. Elle attendit quelque temps, & voyant qu'ils différoient de remplir leurs promeſſes, elle s'adreſſa au Père Bonagratia, Général de l'Ordre de ſaint-François, & en obtint la permiſſion d'entrer avec ſes Compagnes au Monaſtère de Sainte-Claire à Aſſiſe.

Une maladie qui lui ſurvint, l'empêcha d'accomplir ce deſſein; & ſur ces entrefaites ſon frère puis-né ayant été créé Cardinal, & elle étant rétablie, elle le ſuivit à Rome, où elle viſita le tombeau des Apôtres. Elle fit connoiſ-

ſance dans cette Ville avec une pieuſe dame qui portoit l'habit de ſainte-Claire, & dans le peu de temps qu'elle conversèrent enſemble, Marguerite ſe fortifia dans la vertu par ſes bons exemples.

Sept années conſécutives de douleurs cuiſantes, éprouvèrent la patience de notre Bienheureuſe; elle les ſupporta avec une entière réſignation : enfin le Seigneur lui révéla le jour prochain de ſa délivrance, & elle s'en réjouit en lui. Comme ſon mal augmentoit, on lui apporta le Saint-Viatique : elle étoit alors dans une extrême foibleſſe; cependant lorſqu'elle le vit entrer dans ſa chambre, elle ſe leva, & ſe mit à genoux ſur ſon lit, pour le recevoir avec plus de reſpect.

Sentant ſa fin approcher, elle prit une croix de la main du Cardinal ſon frère, exhorta à la vertu ſes filles qu'elle avoit appellées auprès d'elle, & rendant des actions de graces au Créateur, elle ſortit une ſeconde fois du lit, ſe mit à genoux, éleva ſes yeux & ſes mains vers le Ciel, & dans cette attitude, recommandant à Dieu ſon ame, elle la lui remit entre les mains, à Rome, le trentième jour de Décembre de l'an 1284.

Son corps fut porté à l'Egliſe de Saint-Nicolas, & l'on rapporte que le Cardinal Colonne, tandis qu'il récitoit l'Of-

fice des Morts pour sa sœur, vît son ame monter au Ciel accompagnée d'un chœur de Vierges. D'ailleurs le Seigneur a fait éclater la béatitude de Marguerite par un grand nombre de guérisons miraculeuses, dont on peut voir le détail dans les Vies des Saintes Vierges Romaines, Ouvrage composé par Antoine Gallienus, Prêtre de l'Oratoire.

LE BIENHEUREUX JULIEN DE SPIRE.

Année 1285.

LE bienheureux Julien, originaire de Spire, ville Impériale & Episcopale du Bas-Palatinat, reçut une excellente éducation dans ses premières années; & sa réputation l'ayant fait desirer en France, il y vint & y exerça assez long-temps la Charge de Maître de la Musique du Roi saint Louis. Sa piété, autant que ses talents, le fit estimer de ce religieux Prince, & il ne tint qu'à Julien de faire une grande fortune; mais plus touché des vérités éternelles, que des grandeurs de ce monde, il abandonna tou-

tes ses espérances, & prit l'habit de saint-François.

La dévotion singulière qu'il avoit envers ce bienheureux Patriarche, & saint Antoine-de-Padoue, le porta à les prendre pour Patrons & à les imiter. Pour s'exciter à suivre ces grands modèles, & encourager les autres à entrer dans la glorieuse carrière qu'ils ont parcourue, il recueillit leurs actions les plus éclatantes, & en forma un Livre, où il montra beaucoup d'érudition & de sagacité.

Pour laisser une nouvelle preuve de l'attachement qu'il portoit à saint François & à saint Antoine, il mit leur Office en musique, à l'exception de deux Antiennes, & ce fut sans doute la maladie ou la mort qui l'empêcha de terminer cet Ouvrage.

Après avoir enseigné plusieurs années à Paris, il y mourut & y fut enterré le neuvième jour de Février de l'an 1285.

Beaucoup de modestie & de retenue, une chasteté inaltérable, une charité ardente & une entière soumission à sa Règle, avoient acquis à Julien-de-Spire, la réputation de sainteté pendant qu'il étoit sur la terre; & dès qu'il fût hors de ce monde, la béatitude dont il jouis-

ſoit dans l'autre, éclata par pluſieurs miracles, qui eurent pour témoins tous les Habitants de Paris.

LE BIENHEUREUX MARTIN IVe,

PAPE,

TIERÇAIRE.

Année 1285.

SIMON de Brie, ainſi nommé avant ſon exaltation au Pontificat, étoit d'une illuſtre famille de France, où il avoit été Légat, & avoit travaillé à la Réforme du Clergé, & à pluſieurs affaires de l'Egliſe & de l'Etat, étant Cardinal du Titre de ſainte-Cécile. Il fut élu Pape le vingt-deuxième Février 1281, & partit incontinent de Viterbe, pour ſe rendre à Orviette, où il fut couronné le vingt-troiſième Avril ſuivant. Il prit le nom de Martin, parce qu'il avoit été Chanoine & Tréſorier du Chapitre de ſaint-Martin de Tours.

Ce Pape méritoit l'éminente dignité à laquelle il fut élevé, moins encore par ſa naiſſance, que par ſes talents & ſes vertus, parmi leſquelles on peut compter ſa

munificence, ſon expérience & ſa droiture dans la manutention des affaires, & ſa libéralité envers les pauvres. La Nobleſſe indigente & honnête, trouvoit en lui un Conſolateur utile & diſcret, qui par ſa manière de donner, épargnoit la honte de recevoir.

A peine étoit-il ſur le trône pontifical, que les Archevêques de Rheims, de Rouen & de Sens, lui envoyèrent par députation, demander la canoniſation de ſaint Louis, Roi de France, dont des miracles autentiques manifeſtoient la béatitude. Il répondit à ces Prélats, qu'il avoit pour la conſommation de cette affaire le même empreſſement qu'eux; mais qu'il étoit de la gloire du Saint Roi, & de la prudence du Saint-Siége, de faire de nouvelles informations.

En conſéquence, il chargea l'Archevêque de Rouen, & les Evêques d'Auxerre & de Spolette, de pourſuivre celles qui avoient été commencées ſous ſes Prédéceſſeurs, & la canoniſation ne fut terminée que par Boniface VIIIe.

Après avoir tenu le Saint-Siége durant quatre ans, un mois & ſept jours, Martin mourut le vingt-huitième Mars 1285, à Perouſe, d'une fièvre lente qui le mina inſenſiblement.

Il avoit toujours montré une ſingulière amitié pour les Religieux de l'Ordre de ſaint-François, & il finit en leur en donnant une preuve convaincante ; car il voulut être enſeveli dans leur habit, & être inhumé dans l'Egliſe de leur Couvent d'Aſſiſe, aux termes de ſon Teſtament, dont l'Exécuteur, le Cardinal Jacques Sabelli, fut ſon ſucceſſeur, ſous le nom d'Honoré IVe.

Lorſqu'on répara l'Egliſe d'Aſſiſe, quelques années après la mort de Martin, on trouva le corps de ce Pape ſans aucune marque de corruption, & l'habit de Frère-Mineur, qui l'enſeveliſſoit parfaitement entier. Les Péruſiens & d'autres Peuples d'Italie, témoins des merveilles qui s'opèrent à ſon tombeau, le révèrent comme un Saint.

LE BIENHEUREUX JEAN DE HONGRIE.

Année 1287.

Le bienheureux Jean, iſſu du Sang Royal de Hongrie, ayant embraſſé l'Ordre des Frères-Mineurs, qui s'étoient établis dans ce Royaume pendant la vie

du ſaint-Patriarche, s'y diſtingua par la piété & l'humilité, & par toutes les vertus qui caractériſent les Saints. Comme l'Ordre Séraphique avoit déjà pris d'aſſez grands accroiſſements, en Hongrie, depuis l'an 1235, où Bela IVe. qui en étoit Roi, & frère de ſainte-Elizabeth, l'avoit accueilli, on en forma une Province Monaſtique, dont Jean fut le premier Provincial.

L'Hiſtorien qui a écrit ſa Vie, rapporte qu'il a reſſuſcité trois perſonnes, qu'il aſſure avoir connues toutes trois, & dont deux étoient de l'Ordre de Saint-François. Il ajoute que la troiſième vivoit encore au temps où il écrivoit. Une femme lui aſſura auſſi qu'étant demeurée neuf jours ſans connoiſſance, Jean lui avoit apparu dans cette léthargie, & lui avoit rendu la ſanté.

Au reſte, ce Bienheureux annonça le jour fixe de ſa mort, & prévoyant que dans la ſuite ſes Frères ſeroient obligés de quitter le Couvent où il ſe trouvoit, il les pria de faire porter ſon corps à celui de Ville-Franche. Cette dernière volonté donna lieu à un événement miraculeux. Jean étant mort, comme il l'avoit prédit, en l'an 1287, on mit le lendemain ſon corps ſur un chariot, pour le conduire à la ſépulture; mais tandis que

les Religieux qui devoient l'accompagner prenoient leur réfection, le chariot, auquel on n'avoit point encore attelé les chevaux, partit seul, traversa une rivière, se rendit directement à Ville-Franche, à la distance de huit milles, & s'arrêta précisément devant le Chapitre du Couvent. Les Religieux qui suivoient le convoi, ceux qui le reçurent, & tous ceux qui furent témoins de ce prodigieux spectacle, étoient dans un grand étonnement; & le Bienheureux fut inhumé au milieu des actions de graces que tout un Peuple rendoit à Dieu, qui venoit de faire éclater sa puissance, & de manifester l'état glorieux où il avoit appellé son Serviteur.

LE BIENHEUREUX HERMAND

DE GERSTADEM.

Année 1287.

LE bienheureux Hermand, né en Saxe, ayant embrassé l'Ordre de saint-François, s'y distingua par son humililité, & son zèle pour la propagation de la Foi. Il remplissoit les plus basses fonctions de la Communauté, avec une extrême satis-

faction, & ſe croyoit toujours trop heureux de pouvoir être utile.

Il alloit ſeul, & au danger d'être dévoré par des bêtes féroces, dans les lieux les plus écartés, pour y inſtruire les familles qui y étoient retirées ; &, ſoit dans l'inſtruction, ſoit dans la confeſſion, il préféroit les pauvres, parce que, *diſoit-il*, » il ſe trouve toujours aſſez de gens qui » prennent ſoin des riches, tandis que » ceux qui habitent les campagnes ſont » abandonnés, & vivent dans la misère » & dans l'ignorance des vertus du ſalut ».

Jamais on ne porta plus loin, que ne l'a fait le bienheureux Hermand, l'amour de la pauvreté religieuſe : il ne réſervoit à ſon uſage que ce dont une extrême néceſſité le forçoit d'uſer ; & il trouvoit tant de ſatisfaction à ſervir les pauvres de la campagne, que dans les courſes multipliées qu'il faiſoit pour les aller entretenir des vérités de la Religion, il ne prenoit ſouvent, pendant pluſieurs jours de ſuite, qu'un peu de pain noir & d'eau.

Dieu fit éclater les vertus de ſon Serviteur par pluſieurs miracles opérés pendant ſa vie, & après ſa mort, arrivée à Mulhauſen, ville Anſéatique de la Haute-Saxe, en Thuringe, dans le cours de l'année 1287.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE,

MARTYR, A AZOT.

Année 1288.

FRÈRE Philippe naquit au Puy, en Auvergne, dans le treizième ſiècle, de parents illuſtres par leur naiſſance & leur piété. On rapporte que ſa mère étant enceinte de lui, & l'ayant recommandé à ſaint Antoine-de-Padoue, il lui prédit que l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein ſeroit Religieux de ſaint-François, qu'il ſeroit un zélé Prédicateur, dont pluſieurs ſuivroient l'exemple, & qu'enfin il ſouffriroit le martyre pour la Foi de Jéſus-Chriſt. Tout cela s'accomplit à la lettre.

Philippe ayant pris l'habit de Frère-Mineur, paſſa en Afrique, pour aller prêcher l'Evangile aux Infidèles, & les Sarraſins l'arrêtèrent dans Azot, avec deux-mille Chrétiens, tant anciens que nouveaux. La politique du Soudan ne lui permettant pas de faire ôter la vie à un ſi grand nombre d'hommes, il leur fit propoſer d'abjurer le Chriſtianiſme, & leur promit des avantages, s'ils ſe conformoient à ſes volontés, Ils répondirent

tous qu'ils ſoutiendroient juſqu'à la mort les vérités que le pieux Religieux leur avoit annoncées. Alors Philippe, charmé de leur réſolution, leur fit un diſcours dont l'impreſſion fut telle, qu'ils ſe préſentèrent avec joie aux tourments, dans leſquels ils périrent tous, ſans exception.

Le Soudan d'Azot, furieux de voir que c'étoit à la ſollicitation du Religieux que deux-mille perſonnes venoient de lui réſiſter & de ſe dévouer à la mort, plutôt que de renoncer à Jéſus-Chriſt, ordonna qu'il fût tourmenté à ſon tour. On lui coupa d'abord les mains par morceaux, puis on l'écorcha juſqu'au nombril. Comme il ne ceſſoit de prêcher l'Evangile & de démontrer l'impoſture de Mahomet, le Tyran ordonna que l'on lui arrachât la langue; ce qui fut exécuté; mais par un prodige, qui effraya juſqu'aux bourreaux mêmes, Dieu permit que le ſaint Homme continuât de parler diſtinctement des choſes du ſalut, & de reprocher aux Sarrazins leur entêtement. Le Soudan, craignant qu'à la fin le Peuple ne fût ébranlé dans ſa fauſſe croyance, fit périr Philippe par l'épée, en l'an 1288.

Son corps & ceux des autres Martyrs reſtèrent pluſieurs jours ſans ſépulture

& ſans corruption, juſqu'à ce que les Chrétiens des environs les enlevaſſent ſecrétement pour leur rendre les derniers devoirs.

LE BIENHEUREUX PONCE CARBONELLE.

Année 1288.

LA vie du bienheureux Ponce Carbonelle, offre un triſte exemple de ce que peuvent la paſſion & l'aveuglement des hommes, quand il ſe rencontre, dans le ſujet de leur haine, cette fermeté mâle & conſtante, qui ſied ſi bien à la vertu.

La piété & la ſcience de Ponce Carbonelle l'avoient fait choiſir par Charles-le-Boiteux, Roi de Sicile, pour être le Précepteur de ſon fils Louis, qui dans la ſuite fut Evêque de Toulouſe, que l'Egliſe a canoniſé, & que l'Ordre de ſaint-François honore comme un des ſaints Perſonnages qui l'ont illuſtré. On ſait comment il s'acquitta de ce délicat emploi, & la perfection de l'Elève fait l'éloge de l'Inſtituteur; en un mot, toute la vie & la conduite de notre Religieux étoient tel-

les, qu'il jouiſſoit de l'approbation générale.

En ce temps-là, Jean-de-Muro étoit Général de l'Ordre de ſaint-François, & s'étant laiſſé ſéduire par les ennemis de Jean d'Olive, Religieux diſtingué parmi les Savants de ſon ſiècle, il condamna ſa Doctrine. Carbonelle, qui étoit grand zélateur de la vérité & de la juſtice, refuſa de ſouſcrire ou de déférer à une condamnation qui lui paroiſſoit injuſte, & il avoit trop de lumières & de candeur pour ſe tromper ſur cet objet, ou pour apporter aucune partialité dans l'examen de cette affaire.

Sa réſiſtance irrita le Général, qui le fit mettre dans une priſon, où il eſſuya tant de mauvais traitements qu'il en mourut, en l'an 1288.

Auſſi-tôt que Carbonelle eut rendu l'ame, ſon innocence éclata par des miracles ſi répétés & ſi bien atteſtés, que les Frères-Mineurs crurent devoir le tranſporter à Barcelone, dans la Catalogne, où ils le mirent dans un ſépulcre, placé avec diſtinction.

Ce Bienheureux a laiſſé un Commentaire ſur l'Ecriture-Sainte, lequel eſt tout rempli de Sentences tirées des Ecrits des Saints Pères, & Antoine Vicente le

met au rang des Saints de Catalogne. Dans la ſuite, le Pape Sixte IVe. ayant fait examiner ſcrupuleuſement les Œuvres de Jean d'Olive, déclara qu'ils ne contenoient rien de contraire à la Foi Catholique, & qu'ils n'y avoit eû que la paſſion & l'ignorance qui euſſent pû y trouver à redire; & cette déclaration ſert encore à juſtifier la fermeté de Carbonelle, dont néanmoins il fut le martyr.

LE BIENHEUREUX CONRAD D'ASCOLI.

Année 1289.

LE bienheureux Conrad naquit en l'année 1234, à Aſcoli, ville de la Marche-d'Ancône, en Italie. Il étudia en France, & fut reçu Docteur en Théologie, en l'Univerſité de Paris. La pureté, l'obéiſſance, l'amour de la pauvreté, une charité ſans bornes, & une grande ferveur dans l'Oraiſon, le portèrent à un point de perfection ſi éminent, que pour manifeſter ſes mérites, Dieu l'honora du pouvoir de faire des miracles.

Le ſouvenir de ſes rares vertus, qui s'eſt tranſmis d'âge en âge, lui a mérité

la vénération des Citoyens d'Aſcoli, où il termina ſa ſainte vie, en l'an 1289. On célèbre ſa Fête en ce lieu, & ſa béatification a été pourſuivie à Rome. En attendant que cette affaire ſe termine, deux Religieux de la Province de l'Abruzze, ont donné les détails de ſa vie édifiante, pour ſatisfaire à l'empreſſement des Fidèles, qui le vénèrent comme un Saint.

LE BIENHEUREUX PIERRE

TÉCELIN.

TIERÇAIRE.

Année 1289.

LE bienheureux Pierre Técelin tiroit ſon origine d'un lieu nommé Champ, à ſix milles de Sienne, en Toſcane. Il étoit marié, & ſa femme & lui mettoient toute leur application à exercer les œuvres de charité: ils viſitoient les Hôpitaux, où ils conſoloient les affligés, panſoient les malades; & autant que leurs moyens pouvoient le leur permettre, fourniſſoient les choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance. Le Seigneur récompenſa leurs vertus, par

les douceurs qu'il goûtoient à les pratiquer : jamais époux ne furent plus satisfaits l'un de l'autre.

Dans la suite Pierre Técelin, voulant règler sa piété, embrassa le Tiers-Ordre de saint-François, du consentement de sa femme : alors il se défit de ce qu'il avoit de bien, le distribua aux Pauvres, & assistoit d'honnêtes familles indigentes du produit du travail de ses mains.

On rapporte que le Démon jaloux de sa vertu, lui livra de rudes combats ; qu'il en sortit victorieux par l'efficace de la prière, qu'il faisoit avec tant de ferveur, qu'elle lui a procuré des ravissements dans lesquels on l'a vu, à diverses fois, soutenu en l'air, au milieu d'un globe de lumière. La pureté & l'innocence de sa vie lui ont mérité aussi le don de prédire les choses futures, & jamais l'événement n'a démenti ce qu'il avoit annoncé.

Après la mort de sa femme, Pierre Técelin désirant de se donner plus particulièrement au service de Dieu, demanda aux Religieux de saint-François une cellule dans leur Couvent : ils la lui accordèrent, & il les édifia par sa conduite. Se regardant comme un grand pécheur, il ne pouvoit réfléchir sur lui-même, sans répandre un torrent de larmes. Son humi-

lité & sa patience lui faisoient endurer les plus vives injures, sans jamais répliquer. Il observa un silence exact pendant quatorze ans; & comblé de mérites & de bonnes œuvres, il mourut saintement en l'année 1289. Les Religieux par respect pour ses vertus, lui firent d'honorables obsèques.

LE BIENHEUREUX RAYMOND.

Année 1290.

Nous n'avons rien de certain sur la naissance du bienheureux Raymond, ni sur le temps de sa vocation. Plusieurs Auteurs prétendent qu'il fut Disciple de saint François, ce qui supposeroit qu'il auroit embrassé sa Règle étant encore très-jeune.

Il paroît que Raymond étoit au Couvent de Fabriano, dans la Marche-d'Ancône, en 1267, lorsque le bienheureux François dont nous parlerons en l'an 1322 y fût reçu, car il l'eut pour Disciple, & cultiva avec un grand succès les heureuses dispositions qu'avoit ce jeune Religieux pour la vie spirituelle.

Le zèle que Raymond montra pour l'exacte

l'exacte Observance de sa Règle, lui suscita beaucoup de traverses de la part de ceux qui fomentoient le relâchement. Ils le noircirent dans l'esprit des Supérieurs de l'Ordre, qui le firent retenir pendant de longues années dans une étroite prison; mais son innocence triompha enfin de tant de persécutions. Raymond Gaufredy, ou Geoffroy, homme également pieux & éclairé, que les Historiens placent au nombre des Bienheureux, étant devenu Général de l'Ordre, en 1280, & faisant sa visite dans la province d'Ancône où notre Raymond étoit détenu, vérifia les accusations; & les trouvant fausses, fit élargir le prisonnier, par un acte autentique du Définitoire.

Raymond fut comblé d'éloges par le nouveau Général qui étoit un observateur exact de l'Institut; & sur ces entrefaites, le Roi d'Arménie ayant demandé plusieurs Frères-Mineurs, pour instruire ses Peuples des vérités chrétiennes, que l'ignorance y avoit fort défigurées, notre Bienheureux fut du nombre des Missionnaires.

Raymond, après avoir édifié l'Arménie par ses vertus, & avoir beaucoup contribué à dégager la Religion des erreurs qui s'y étoient introduites dans ces con-

trées, y mourut de la mort des Juſtes, le vingt-unième jour de Juin 1290.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE FALERONO.

Année 1290.

ON a peu de particularités ſur la vie du bienheureux Jacques-de-Falerono. Il étoit originaire de la Marche-d'Ancône, en Italie, & fut un zèlé Prédicateur de l'Evangile.

Jean-de-Fermo, qui avoit été ſon intime ami, le peint comme un Religieux chaſte, ſoumis & fervent, & raconte, qu'à l'occaſion de quelque irrégularité qu'il croyoit apparemment appercevoir dans ſon ordination, ou peut-être par un excès d'humilité, il fut tourmenté de grands ſcrupules ſur ſon état; que d'après une révélation particulière, il l'aſſura qu'il étoit Prêtre, & que cela ne put tranquiliſer ſon eſprit. Frère Jean ajoute qu'étant en prière un jour de Saint-Laurent, ce Martyr lui apparut, & lui dit de garantir à ſon ami qu'il avoit été ordonné Prêtre ſelon la volonté divine.

C'eſt ce même Jean-de-Fermo, qui a rapporté pluſieurs miracles opérés par notre Bienheureux, dont il paroît au reſte, qu'une grande ſimplicité formoit le caractère. Il nous apprend auſſi qu'il a eu révélation de ſa Béatitude au moment de ſa mort arrivée le vingt-cinquième Juillet 1290. Nous ignorons où il a été inhumé.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE

CASTILLAN,

Diſciple de Saint-François.

Année 1290.

CE Bienheureux naquit au commencement du treizième ſiècle, & embraſſa l'Ordre de ſaint-François étant encore fort jeune: il étoit Italien; c'eſt tout ce qu'on ſait de ſon origine. Il n'avoit que dix-huit ans, quand ſaint Antoine-de-Padoue le prit pour Compagnon, parce qu'il montroit une diſcrétion au-deſſus de ſon âge; & il le mena avec lui au Chapitre-général des Frères-Mineurs, qui ſe tint à Aſſiſe en 1221.

Au ſortir de ce Chapitre, Gratien,

Ministre-Provincial de l'Ordre, ayant emmené avec lui saint Antoine dans la Romandiole, (la Romagne.) Philippe Castillan fut envoyé à Castella, on ne sait pas pour quel objet.

Cinq ans se passèrent dans ces différents voyages, & Philippe s'étant trouvé en l'an 1226 à la mort de saint François, eut le bonheur de voir & de toucher ses Stigmates : ainsi il est du nombre des témoins du fait de leur existence.

Après avoir vû rendre les derniers soupirs à son saint-Pariarche, Philippe se retira au Couvent du Colombier, où il passa le reste de sa vie dans les gémissements & les larmes, fuyant la conversation des hommes, & ne s'entretenant qu'avec Dieu par le moyen d'une continuelle & fervente oraison.

Philippe ne fut qu'un simple Frère-Lai; mais sa profonde humilité lui facilita l'acquisition de toutes les autres vertus. Dieu récompensa l'amour & la fidélité de son serviteur, en lui donnant une parfaite intelligence des écritures, & un pouvoir absolu sur tous les animaux, mêmes les plus farouches. Il mourut au Couvent du Colombier, en donnant des marques d'une éminente sainteté, au commencement de l'année 1290, car on rapporte qu'il étoit âgé de quatre-vingt-sept ans; & il en

avoit un peu plus de dix-huit quand ſaint Antoine-de-Padoue le conduiſit au Chapitre de l'Ordre, tenu en 1221.

La mort de Philippe fut ſuivie d'un prodige. Auſſi-tôt que le bruit en fut répandu, diſent les Hiſtoriens, les Habitants de Mont-Ilcin vinrent au Couvent du Colombier & enlevèrent ſon corps. Comme ils l'emportoient, ceux de Colombier ſe mirent en devoir de courir après-eux; mais ils furent arrêtés par une pluie extraordinaire, dont il ne tomba pas une ſeule goutte d'eau ſur ceux qui enlevoient le Bienheureux.

Quand cette pluie eut ceſſé, ils voulurent continuer leur pourſuite; ils arrivèrent à la rivière d'Ombron, que cet orage avoit extrêmement gonflée, & où il ſe fit un ſecond miracles; car elle ſe ſépara pour laiſſer paſſer à pied ſec le corps de Philippe & ceux de Mont-Ilcin, & par la prompte réunion de ſes eaux, elle retint à l'autre bord ceux de Colombier.

Ces deux événements firent connoître que la volonté de Dieu étoit que le corps du bienheureux Religieux reposât à Mont-Ilcin. Il y fut en effet inhumé le jour de Saint-Marc, dans l'Egliſe des Frères-Mineurs, qui eſt dédiée à ce ſaint Evangéliſte.

Tous les ans à pareil jour, il se trouve un grand concours de Peuple à son tombeau, où il s'opère beaucoup de miracles. Ceux qui y ont été faits depuis le jour de sa mort, jusqu'au vingtième Mai de la même année, ont été recueillis dans des actes publics qui peuvent servir à sa béatification.

LE BIENHEUREUX JEAN

PECCHAN,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRI.

Année 1292.

LE bienheureux Jean Pecchan étoit né en Angleterre; on ignore en quel temps & en quel lieu. Il ne dut point les dignités auxquelles il parvint, à la recommandation d'ayeux illustres; mais à des talents & à des vertus qui suppléèrent en lui ce qui manquoit à sa naissance.

Nous ne savons pas précisément où il fit ses premières études; mais par rapport à la Philosophie & à la Théologie, il eut saint Bonaventure pour maître, à Paris. De retour dans sa Patrie, il prit le bonnet

de Docteur, & fut le premier Professeur en l'Université d'Oxford.

Etant revenu à Paris, il y enseigna la Théologie, & s'exerça avec succès à expliquer l'Ecriture-Sainte: & dans ce même temps il réfuta avec beaucoup de savoir & d'éloquence, les nouvelles opinions qui se répandoient. Le silence où il réduisit les novateurs qu'il combattit, lui donna la réputation d'habile homme; ce qui joint à des mœurs très-pures & à une saine Doctrine, le fit choisir pour être le Confesseur de Marguerite, Douairière de saint Louis, Roi de France; & cette Princesse eut pour son vertueux Directeur toute l'estime & la considération dont il étoit digne.

Dans la suite Jean Pecchan fut élu Provincial d'Angleterre, & il se comporta dans cette charge de son Ordre d'une manière qui réunit tous les suffrages. Il étoit rempli de cette maxime, qu'un Supérieur sur lequel tous les yeux sont ouverts, doit être d'une conduite non-seulement irréprochable, mais encore qui puisse servir de modèle à la conduite des inférieurs. Ainsi, à l'exemple de saint François, il jeûnoit sept Carêmes, ne se contentoit pas de s'abstenir des choses mauvaises; mais évitoit celles qui pouvoient avoir quelque apparence de mal.

Il parcourut différentes parties de l'Europe à pied, & vint ainsi au Chapitre-général de l'Ordre, qui se tint à Padoue de son temps; parce qu'il croyoit que les dispenses attachées à certains emplois, ne dispensent de quelques points de la Règle, que dans le cas où l'on est dans l'impuissance de les remplir, & qu'on est obligé, tant qu'on a le pouvoir de l'exécution.

Une vie si conforme à l'état saint qu'il avoit embrassé, répandit également sa réputation en Angleterre, en France, en Italie, & dans Rome même, où il fut fait Lecteur du Sacré Palais

La régularité de ses mœurs, sa science, sa pièté étoient une censure continuelle des gens corrompus & ignorants, qui pour s'en venger, lui supposèrent des crimes dont ils l'accusèrent devant saint Bonaventure, alors Général de l'Ordre. Ce coup inopiné fut sensible à Pecchan, qui recourut à celui qui lit dans les cœurs, en se jetant au pied d'un Crucifix qu'il arrosa de ses larmes, & d'où sortit une voix qui le consola. Dans peu son innocence fut reconnue, & ses ennemis couverts de confusion.

Les connoissances qu'il avoit fait paroître dans la conduite des parties de son Ordre qui lui avoient été confiées, &

ſa manière d'enſeigner en pratiquant le premier ce qu'il enſeignoit, déterminèrent le Pape Nicolas IIIe. à le nommer Archevêque de Cantorbéri, en 1279. Jean, par humilité, autant que par amour pour ſes Frères, fit tout ce qui étoit en lui pour que ſa promotion n'eût pas lieu. Contraint de l'accepter par le devoir de l'obéiſſance, il a témoigné depuis en pluſieurs occaſions combien il étoit fâché de n'avoir pas pû refuſer l'honneur que lui avoit fait le ſouverain Pontife, ſans ſortir des bornes de la ſoumiſſion que lui impoſoit ſon état.

Comme il venoit de Rome pour ſe rendre en Angleterre, il paſſa par la France, où il trouva le Roi Edouard qui voulut bien lui donner des marques ſenſibles de la ſatisfaction que lui cauſoit le choix du Pape, qui avoit préféré Pecchan, à l'Evêque de Bath; il répondit aux honnêtetés du Prince avec un grand reſpect, continua ſa route, & arriva à Cantorbéry au mois d'Octobre de la même année, où il prit poſſeſſion de ſon Archevêché.

L'Hiſtoire de ce temps-là, nous apprend que Pecchan tint deux Synodes, dans leſquels il fit des réglements très-utiles pour la diſcipline Eccléſiaſtique; & que, quand les circonſtances ſe préſentèrent, il ſoutint avec fermeté les droits de ſon Egliſe;

qu'en qualité de Métropolitain, il visita la plus grande partie de l'Angleterre, & travailla avec succès à la réformation des Eglises & des Couvents; qu'il s'employa auprès du Roi, pour qu'à l'avenir les bénéfices qui dépendoient de sa collation ne fussent donnés qu'à des sujets capables, & qu'il engagea ce Prince à tenir la main à la résidence des Prélats, & à ne point souffrir qu'aucun Ecclésiastique possédât plusieurs bénéfices à la fois.

Un Gouvernement si scrupuleusement conforme aux saints Canons, suscita de nouveaux ennemis au vertueux Archevêque, qui portèrent plainte contre lui en Cour de Rome: il en triompha, comme de ses anciens calomniateurs; & se contenta d'implorer la miséricorde divine en leur faveur.

Son élévation ne lui avoit point fait oublier les Religieux ses frères; non-seulement il leur donnoit toutes sortes de marques d'amitié; mais plein de confiance en leurs prières, il ne cessoit d'y recommander le salut de son troupeau: le Pape, pour le mettre plus à portée d'être utile à son Ordre, l'établit Conservateur de ses Priviléges en Angleterre.

La fermeté qu'il mettoit dans la défense des droits de son Eglise, ne partoit ni d'un principe d'avarice, ni d'un mouve-

ment d'ambition. Quoique la table de l'Archevêque fut délicatement servie, il ne mangeoit que des viandes grossières, & observoit exactement les jeûnes qu'il s'étoit imposés. Le surplus de ses biens, il le distribuoit aux pauvres, ou l'employoit à des œuvres pieuses & utiles, comme l'érection d'une Chapelle à Oxford, l'établissement d'un Collége à Wingham, &c. Il exhorta tous les Evêques à suivre son exemple, & pour exciter dans le cœur des Anglois la dévotion à la Sainte-Vierge, dont lui-même étoit pénétré, il voulut les engager à l'observation d'un Carême de quatre jours avant l'Assomption; mais son zèle n'eut pas le succès qu'il en attendoit.

Pour donner de l'émulation à son Clergé, notre Prélat étoit le premier à la prière; & son respect pour le lieu-saint, le portoit non-seulement à prendre un soin particulier des ornements, mais à s'occuper des ouvrages les plus abjects de son Eglise. Il fuyoit la conversation des femmes, afin de conserver le trésor de la pureté, & donnoit à tous l'exemple de cette vie laborieuse & pénitente, qui convient si bien dans tous les rangs du Sacerdoce.

Enfin après avoir rempli dignement sa carrière, Jean Pecchan mourut en odeur

de sainteté, en l'an 1292, le treizième de son Episcopat. Son corps repose à Cantorbéry, dans l'Eglise de Saint-Thomas, qui en a été aussi Archevêque, & où Dieu l'a honoré de plusieurs miracles. Ce Prélat qui avoit toutes les qualités d'un excellent homme & d'un parfait Chrétien, a composé plusieurs ouvrages, où l'on voit beaucoup d'érudition, & parmi lesquels celui qui a pour titre, *Collectanea Bibliorum*, a pû être très-utile aux Prédicateurs.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME *DE SPRONCATA*, EVÊQUE DE SAGONE.

Année 1294.

LE bienheureux Guillaume de Sproncata, naquit à Touan en l'Ile de Corse. Il étoit Docteur en Théologie, & en l'un & en l'autre Droit; Vicaire-Provincial de la province de Corse, & Sixte IVe. le nomma à l'Evêché de Sagone, ville de la même Ile, & le créa Vicaire de Sainte-Marie-Majeure.

Soit que l'on considère Guillaume

comme Religieux, ſoit qu'on examine ſa conduite comme Paſteur des ames, on le voit orné de toutes les vertus qui ſont les Saints. Il étoit également humble, obéiſſant, charitable & zèlé pour le ſalut des hommes & pour la gloire de Dieu, qui lui accorda des récompenſes anticipées, en lui donnant le pouvoir d'opérer des miracles & de prévoir les événements futurs.

On place au nombre des prodiges qu'il opéra pendant ſa vie, la juſtification d'une femme de qualité, ſupçonnée d'adultère ſur un accouchement ſingulier. Ce fait qui arriva à Saſſari, en Sardaigne, aux yeux d'une multitude, mit Guillaume, qui n'étoit encore que ſimple Religieux, en grande réputation de ſainteté.

Il avoit éprouvé tant de déſagréments en Corſe, ſur la préſomption qu'il favoriſoit le Prince règnant de cette Ile, Jean-Paul de Legha, qu'il s'étoit vû obligé d'en ſortir. D'un autre côté il perdoit toute eſpérance de pouvoir réformer ſon Clergé : toutes ces raiſons le déterminèrent à aller à Rome, pour remettre ſon Evéché de Sagone au Souverain Pontife. Quand il eut abdiqué, il rentra dans ſon Cloître, où il reprit l'exercice de la prédication avec beaucoup de fruits.

Il mourut ſaintement à Rome, dans un âge fort avancé, en l'année 1294, & fut inhumé au Couvent de Saint-Jérôme de cette ville.

LE BIENHEUREUX CONRAD,

EVÊQUE DE TOUL.

Année 1296.

LE bienheureux Conrad étoit natif de Tubingen, ville d'Allemagne, au cercle de Suabe. Il embraſſa la Règle de ſaint-François à Conſtance, & fut Lecteur de Théologie & enſuite Provincial de la Haute-Allemagne.

Dans la ſuite, Conrad mérita par ſa bonne conduite & ſes vertus éminentes la confiance de l'Empereur Rodolphe, qui l'envoya en qualité d'Ambaſſadeur vers le Pape Nicolas IIIe. en 1278. Il s'agiſſoit d'affaires importantes, & il s'acquitta de ſa légation avec tant de ſupériorité, & le Pape même en fut ſi ſatisfait, qu'il le nomma à l'Evêché de Toul.

On n'a pas conſervé les détails de la vie du bienheureux Conrad; mais les Archives de l'Ordre nous apprennent qu'il aſſiſta avec Henri Diſena, auſſi Frère-Mi-

neur, au Chapitre de l'Ordre, que Bonagratia, qui en étoit Miniſtre-général, avoit convoqué à Straſbourg.

Le Cardinal Jean Buccamond, Légat du Saint-Siége, ayant aſſemblé les Evêques d'Allemagne à Wurtzbourg, pour leur demander qu'ils payaſſent pendant quatre années conſécutives, la quatrième portion du revenu de leurs Evêchés, pour aider l'Empereur Rodolphe à ſubvenir aux frais de la guerre, cette propoſition étonna les Prélats; mais Conrad, qui portoit la parole pour ſes Confrères, n'écoutant que ſon zèle pour les immunités de l'Egliſe, s'oppoſa à cette levée extraordinaire de deniers, ſans conſidérer: « Que les libertés des Eccléſiaſtiques, *ainſi que le diſoit Philippe-le-Bel, à Boniface VIII*e. ne ſauroient nuire aux états dont ils ſont membres, comme les autres ſujets, & par conſéquent obligés à leur conſervation ».

Cette conduite indiſcrète de Conrad, le fit citer à Rome, où l'attachement à ſon opinion lui attira de fâcheuſes affaires, & il aima mieux quitter ſon Evêché, que de ſouſcrire à ce qu'il regardoit comme contraire aux droits de l'Egliſe. Sa réſiſtance en ce cas fut l'effet de l'ignorance ou plutôt des préjugés de ſon temps, &

non d'une opiniâtreté qui naît de motifs humains; car dans tout le cours da sa vie il n'avoit donné que des exemples de modération & de charité.

Durant dix-sept années qu'il avoit gouverné son Diocèse, il s'étoit uniquement occupé des progrès de la Religion, du soin des malheureux & de l'honneur de son Ordre.

Il revenoit de Toul lorsqu'il tomba malade, & mourut en route, le vingt-unième jour d'Août 1296. On ne sait pas précisément en quel lieu il décéda; mais pendant sa vie & après sa mort, le Seigneur a récompensé ses vertus par plusieurs miracles qui l'ont rendu vénérable aux Peuples des Trois-Evêchés.

LE BIENHEUREUX BARTHOLE,

TIERÇAIRE.

Année 1300.

CE Bienheureux étoit issu de l'illustre famille des Barons de Muchio, & naquit au bourg de Saint-Géminien, en Toscane, vers l'an 1230, de Jean le Bon. Gentine, mère de Barthole, étoit une femme pieuse,

laquelle, après vingt ans de ſtérilité, interceda avec tant de ferveur le Prince des Apôtres, qu'il lui apparut & lui prédit non-ſeulement qu'elle auroit un fils, mais encore que cet enfant parviendroit à un éminent dégré de ſainteté.

En effet, Barthole avoit à peine cinq ans, qu'il fit paroître une tendre dévotion, & que Dieu daigna honorer ſes premières diſpoſitions par des prodiges.

Quand il eut atteint ſa ſeptième année, il voulut embraſſer l'Ordre de Cléricature; ſon père s'y oppoſa, & Barthole quitta la maiſon paternelle, où il craignoit que de mauvais traitements ne le détournaſſent de l'état où il étoit appellé, & ſe retira à Peſaro. Plein de ſon pieux projet, il ſe préſenta chez les Bénédictins pour les ſervir, & être inſtruit dans la Religion. On l'admit, & après l'avoir employé quelque temps à l'infirmerie, ces Religieux, reconnoiſſant en lui d'excellentes qualités, lui proposèrent d'entrer dans leur Ordre.

Mais le Seigneur avoit d'autres vues ſur cet enfant, dont ſa naiſſance étoit un effet particulier de ſa miſéricorde; car on rapporte que tandis que celui-ci réfléchiſſoit ſur le parti qu'il devoit prendre, Jéſus-Chriſt, le corps tout couvert de ſang, & tenant un fouet à la main, lui

apparut & lui dit : « Qu'il devoit embrasser
» la pénitence & dompter sa chair rébelle.

Cette vision l'agita, & il ne put s'empêcher de consulter en particulier quelques Religieux sur ce qu'elle pouvoit signifier : il se détermina à une double consécration à Dieu, en prenant les Ordres sacrés, & en embrassant le Tiers-Ordre de saint-François dont il remplit tous les points de la Règle avec la plus scrupuleuse exactitude, joignant les jeûnes de son nouvel état, aux jeûnes de l'Eglise, & les observant sans réserve au pain & à l'eau, & se levant tous les jours à minuit, pour ne plus cesser de prier jusqu'à ce que le jour parût.

L'Evêque de Volaterre fut celui qui conféra les Ordres sacrés à notre Bienheureux : il avoit trente ans quand il fut fait Prêtre & célébra sa première Messe, à Pecciolis. Dix ans après, il fut chargé de la Cure de Pichema ; il eut un soin vraiment pastoral du troupeau qui lui étoit confié. Il avoit des entrailles de père pour tous les malheureux, & étoit un religieux observateur des devoirs de l'hospitalité. Un jour un pauvre inconnu se présente chez lui : il le reçoit, le traite comme son frère, & lui procure tous les soulagements qui sont en son pouvoir. Après le départ de cet étranger, Barthole se met

en prière, pour remercier le Ciel de la grace qu'il lui a faite, en lui procurant l'occasion d'exercer la charité : alors il a la consolation d'entendre une voix qui dit intelligiblement : *Barthole, tu as été l'hôte de Jésus-Christ.*

A l'âge de cinquante ans, ce pieux Ecclésiastique fut frappé d'une lépre horrible qui lui couvroit tout le corps : elle exhaloit l'odeur la plus infecte. En cet état & désirant n'être à charge à personne, il se retira dans une petite maison située à un mille du bourg de Cellule. C'est-là que pendant vingt années consécutives, il supporta cette affreuse maladie, avec la plus entière résignation aux ordres de la divine Providence. Il perdit successivement les ongles, les cheveux, les yeux & le nez; & enfin les progrès de la corruption furent tels que toute sa chair tomboit en lambeau : cependant il ne sortit pas de sa bouche un seul mot de murmure ou même d'impatience : au contraire, il louoit continuellement le Seigneur & s'appliquoit à donner des consolations à ceux-là mémes qui venoient le voir pour le consoler. Une patience si rare, & éprouvée par un si long intervalle, attiroit chez Barthole plusieurs personnes qui venoient admirer ses vertus, & qui passoient des jours entiers auprès de lui, sans que la

vue & l'odeur rebutante de ses plaies, leur causassent le moindre dégoût.

Barthole toujours soumis aux desseins du Ciel, n'en demandoit pas avec moins d'ardeur à Dieu qu'il lui plût délivrer son ame des liens du corps, pour l'unir à sa divine essence. Sa foi & son espérance furent récompensées par une apparition dans laquelle le Seigneur lui promit que dans huit jours ses vœux seroient exaucés. Alors il disposa tout pour se procurer une sainte mort. Il souhaita que les Sacrements lui fussent administrés; & malgré son extrême foiblesse, il se leva pour les recevoir avec le respect qui leur est dû; puis demanda d'être enterré à Saint-Géminien.

Après la Communion, il demanda avec une nouvelle ferveur à Dieu de le retirer de cette vallée de larmes, & ce fut au milieu de cette prière qu'il expira le douzième jour de Septembre de l'an 1300. Il fut trois jours sans pouvoir être inhumé, à cause de la multitude de Peuple qui venoit pour le voir.

La femme charitable qui avoit pris soin de lui pendant sa longue maladie, étant venue prier auprès son corps, le mort éleva le bras, se saisit de la main de cette femme, & la tint fort serrée durant cinq heures: ce qui causa une grande surprise

aux assistants qui ne purent s'empêcher d'admirer un fait aussi prodigieux que leurs yeux attestoient, quoique leur esprit n'en pût pénétrer le motif. Les miracles dont le Seigneur a honoré Barthole dans l'Eglise de saint Augustin, du bourg de Saint-Géminien où il repose, ont confirmé ceux qu'il avoit faits étant encore sur terre.

LE BIENHEUREUX UBALDE,

TIERÇAIRE.

Année 1300.

LE bienheureux Ubalde, originaire du bourg de San-Geminiane, en Toscane, fut Disciple du bienheureux Barthole, dont nous venons de parler. Ce fut par les exhortations & les édifiants exemples de ce pieux Ecclésiastique, auquel il rendit de grands services pendant sa longue maladie, qu'il renonça aux vanités du siècle & prit l'habit du Tiers-Ordre de saint-François.

Imitateur fidèle de son maître, Ubalde quitta sa Patrie & ses parents, & se retira dans un bois, proche de Camporêne, où il se construisit dans le tronc d'un châtai-

gnier, une cellule si petite, qu'à peine pouvoit-il y demeurer à genoux. Il y passa le reste de ses jours dans une austère pénitence, partageant son temps à prier & à répandre des larmes de repentance sur ses premières années.

La mort de ce fervent Religieux que l'on place en l'an 1300, fut accompagnée de circonstances remarquables : aussi-tôt qu'il eut rendu l'ame, les cloches de Montane sonnèrent d'elles-mêmes. Le Clergé vint pour prendre son corps & l'inhuma avec pompe, sous le Maître-Autel de l'Eglise ; & Dieu a fait éclater sa béatitude par de nombreux miracles, qui lui ont attiré la vénération des Peuples.

LE BIENHEUREUX PÉLINGOT,

TIERÇAIRE.

Année 1304.

LE bienheureux Pélingot naquit au treizième siècle, à Urbin, ville Capitale du Duché de ce nom, dans les Etats de l'Eglise, de Parents riches, & qui voulùrent le destiner au commerce ; mais à peine connut-il le monde, qu'il méprisa toutes ses vanités, & qu'il sentit la charité tenir

dans ſon cœur la place qu'on vouloit y donner à l'intérêt.

Ces pieuſes diſpoſitions, en dérangeant les vues que ſon père avoit ſur lui, furent cauſes de beaucoup de mécontentements, & Pélingot n'obtint la liberté de ſuivre ſon choix, que par le ſecours du Ciel.

La ferveur qu'il apportoit dans l'oraiſon lui procuroit des raviſſements pendant leſquels le Seigneur lui donnoit de puiſſantes conſolations. Un jour ſon père le trouva en cet état, & y il demeura huit heures conſécutives en préſence de pluſieurs perſonnes appellées pour être témoins de cet événement extraordinaire. Alors ſon père changea de ſentiment, & lui permit de ſuivre l'attrait qu'avoit pour lui la vie retirée & les exercices de piété.

Pélingot, devenu maître des ſes actions, embraſſa la Règle du Tiers-Ordre de ſaint-François. Il obſerva non-ſeulement les loix de cet Inſtitut, mais il y ajouta un jeûne au pain & à l'eau, de trois jours par ſemaine, & de rudes macérations. Tout ſon temps ſe partageoit entre les actes de pénitence & l'oraiſon; & l'eſprit de charité, qui dirigeoit toutes ſes pratiques, les ſanctifioit aux yeux de Dieu, qui fit éclater dès cette vie l'émi-

nente ſainteté de ſon ſerviteur, par des miracles.

La profonde humilité de notre Bienheureux, le portoit à cacher avec le plus grand ſoin, les dons que le Seigneur lui accordoit ; mais il ne pût empêcher, malgré tant de précautions, que les témoins de ſes merveilles ne les publiaſſent. La circonſtance, où de l'eau qu'il puiſoit ſe changea en vin, fit trop d'éclat dans la ville d'Urbin où il demeuroit, pour que le bruit ne s'en répandît pas dans toute l'Italie ; & ſi ſa modeſtie lui preſcrivoit de ne point ſe produire au-dehors, le bien qu'il pouvoit faire à ceux qui venoient pour le conſulter & pour l'admirer, ne lui permettoit pas de ſe rendre abſolument inacceſſible. Mais il uſoit de tant de réſerve avec les hommes, qu'il n'anticipoit point ſur les moments deſtinés à la contemplation des choſes céleſtes.

Avant que de l'appeller à lui, le Seigneur permit qu'il fût affligé d'une maladie violente, qui achev a de détruire le vieil homme, par la ſoumiſſion avec laquelle il la ſouffrit. Le mal s'étant augmenté au point de lui ôter la parole, il la recouvra bientôt après, par le deſir qu'il eut de s'en ſervir pour louer Dieu. Les Démons profitèrent de la foibleſſe

où

où ſon mal le réduiſoit, pour l'attaquer; mais il les repouſſa courageuſement & eut aſſez de préſence d'eſprit pour leur reprocher qu'ils lui objectoient des fautes qu'il n'avoit jamais commiſes. Dans la confiance qui l'inſpiroit, il termina le combat en diſant: Allons à la gloire à laquelle Dieu m'invite par ſa grace; puis mourut à Urbin, le premier jour de Juin de l'an 1304. Au moment de ſa mort, ſon viſage parut d'une beauté éclatante.

Pélingot fut inhumé dans le cimetière des Frères-Mineurs d'Urbin, comme il l'avoit demandé; mais dans la ſuite le grand nombre de miracles qu'il opéroit, engagèrent les Religieux à tranſporter ſon corps dans une Chapelle qui fut érigée exprès, ſous le nom de Saint-Laurent. Pour honorer la mémoire de ce Bienheureux, les Magiſtrats & le Peuple d'Urbin vont proceſſionnellement à cette Chapelle, le premier Dimanche de Mai de chaque année, & le Seigneur y ranime continuellement la piété des Fidèles par de nouveaux prodiges.

LE BIENHEUREUX JACOPON.

Vivoit vers 1304.

FRÈRE Jacopon, né à Todi, ville Episcopale d'Italie, dans l'Etat de l'Eglise, étoit de l'illustre famille de Benedettoni. On l'avoit nommé Jacques au Baptême, & ce fut par corruption du mot, que dans la suite on le nomma Jacopon. Il devint un habile Avocat, & exerça sa Profession avec honneur.

Un événement, ménagé par la Providence, vint l'arracher au siècle. Il avoit épousé une Demoiselle très-vertueuse, & sortant d'une famille honnête; mais qu'on ne soupçonnoit pas s'être consacrée aux mortifications: elle vint à mourir, & l'on découvrit qu'elle portoit un rude cilice par-dessous ses vêtements. Jacopon fut si vivement frappé à la vue de cet instrument de pénitence, qu'après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, il quitta le monde, & se consacra à Dieu dans le Tiers-Ordre de saint-François. Il y passa dix années dans les pratiques de la plus austère mortification, & de la plus profonde humilité.

Au bout de ce terme, Jacopon voulant

s'affermir dans l'obéiſſance, demanda d'être lié à l'Ordre par des Vœux ſolemnels. Il y eut à ce ſujet quelques difficultés, parce que la ferveur de Jacopon avoit paru à quelques-uns de la folie ; mais on fut bientôt déſabuſé ſur ſon compte, & ne voyant plus en lui qu'un homme ſelon le cœur de Dieu, on lui donna l'habit, qu'il reçut avec une ſainte joie. Quoiqu'il eût l'avantage des études, il ne voulut pas ſouffrir qu'on l'élevât à la Prêtriſe, & ſon humilité lui faiſoit entreprendre par choix les ouvrages les plus abjects du Couvent. Tout le temps qui lui reſtoit, après avoir rempli ſes devoirs, il l'employoit à demander au Seigneur la grace de l'imiter dans ſes ſouffrances, & dans la patience avec laquelle il les a endurées.

Son zèle vint bientôt ſatisfaire l'ardeur qu'il avoit de ſouffrir. Il reprenoit, ſans reſpect humain & ſévèrement, tous ceux qui manquoient à leur devoir, & n'approuvant pas la conduite du Pape Boniface VIIIe. il eut le courage de le cenſurer en ſa préſence. Cette hardieſſe déplut au Souverain Pontiſe, qui, oubliant l'amitié qu'il avoit eue pour Jacopon, &, ſans égard au pieux motif qui l'animoit, le fit mettre dans une priſon où on le chargea de chaînes, & où l'on ne lui

fourniſſoit pour ſa nourriture que du pain & de l'eau.

On rapporte que Boniface paſſant devant le lieu où ce Religieux étoit détenu, il lui demanda ironiquement quand il en ſortiroit, & que Jacopon lui fit cette réponſe : *Père ſaint, ce ſera quand vous y entrerez* ; qu'en effet le Pape mourut, & que le Religieux recouvra ſa liberté.

Il n'en profita que pour achever de ſe perfectionner dans l'amour de Dieu, dont on voit qu'il étoit embrâſé, par quelques cantiques qu'il a composés, & par les raviſſements dans leſquels il tomboit, lorſqu'il entendoit ſeulement prononcer le nom du Tout-Puiſſant. Atteint d'une dangereuſe maladie, ſes Frères le ſollicitèrent de recevoir les Sacrements, & il leur répondit tranquillement qu'il n'étoit pas temps, puiſque frère Jean Dalnerne (un autre Religieux de ſon Ordre) n'étoit point encore venu. Les Religieux étoient dans une grande inquiétude, lorſque Dalnerne arriva, & lui adminiſtra auſſitôt les Sacrements : après quoi il rendit paiſiblement ſon ame la nuit de Noël, au moment même que le Célébrant entonnoit l'Hymne *Gloria in excelſis Deo*. Son corps fut porté de Collozone à Todi, & enterré au Monaſtère de Sainte-Claire qui eſt hors de la Ville. Depuis, & en 1596,

on l'a rapporté à celui de Saint-Fortuné. Ange Cesi, Evêque de Todi, lui a fait élever un Mausolée, avec une épitaphe où les principales vertus de cet excellent Religieux sont consignées.

LE BIENHEUREUX MONALD D'ISTRIA.

Année 1305.

LE bienheureux Monald se distingua dans l'Ordre de saint-François par ses talents, & plus encore par ses vertus. Il fut dans son temps un habile Prédicateur; & ses travaux apostoliques ramenèrent un grand nombre de Pécheurs à leurs devoirs.

Le temps de sa naissance, & celui de sa Profession ne nous sont point connus, non plus que le détail de ses actions; mais il nous reste de lui une *Somme* de Droit Civil & Canonique, qu'on appelle *Monaldine*, du nom de son Auteur. Elle est distribuée par ordre alphabétique. Il avoit composé plusieurs autres Ouvrages qui se sont perdus.

Il mourut avec la réputation d'un très-vertueux Religieux, au Couvent de Capo-

d'Istria, Ville de l'Etat de Venise, le neuvième jour de Novembre de l'an 1305.

On l'inhuma, par respect pour ses vertus, dans l'Eglise de ce Monastère, qui est sous l'invocation de Notre-Dame-des-Anges, & y il eut bientôt un grand concours de Peuple à son tombeau, où Dieu continue d'opérer des miracles en faveur de ceux qui implorent avec foi sa miséricorde par l'intercession du Bienheureux Monald.

LE BIENHEUREUX CONRAD

D'OFFIDA.

Année 1306.

LE bienheureux Conrad prit naissance à Offida, ville de la Marche-d'Ancône, vers l'an 1241, & embrassa la Règle de saint-François à l'âge de quinze ans. Il commença ses études, où il faisoit assez de progrès; mais il les interrompit pour s'adonner sans réserve aux exercices les plus bas de sa Communauté, à quoi sa profonde humilité le portoit. Alors il se retira au Couvent de Forano, où, pendant dix années, il s'occupa de la quête & du soin de la cuisine.

Depuis que l'événement des Stigmates avoit consacré le Mont-Alverne, c'étoit une coutume d'y envoyer un certain nombre de Prêtres, qui n'étoient occupés en ce saint-Lieu qu'à la prière & à la méditation : cependant frère Conrad fut choisi pour y aller. Sa première pensée fut qu'il étoit indigne d'habiter un endroit que tant de merveilles rendoient si respectable, & il n'auroit jamais osé s'y déterminer, si la bienheureuse Bienvenue d'Ancône ne l'eut rassuré, en lui écrivant, que la volonté de Dieu étoit qu'il allât au Mont-Alverne, & que ses œuvres étoient agréables au Seigneur.

Quoique Conrad eut peu étudié la Théologie, la grande application qu'il mit dans la lecture de l'Ecriture-Sainte, l'y rendit fort savant ; & ses Sermons, très-simples dans la composition & dans la manière de les prononcer, ne laissèrent pas que de produire des fruits abondants. La ferveur dont il étoit animé se manifestoit dans ses écrits & dans ses entretiens. Fuyant toutes les conversations oisives, il ne parloit jamais que de l'amour de Dieu & du prochain, de la pauvreté, de l'humilité, du mépris de soi-même, & dn parfait crucifiement avec Jésus-Christ.

Conrad mourut à Offida, le douziè-

me jour de Décembre 1306 ; il fut enterré à la Baſtia, près d'Aſſiſe, & apparut tout éclatant de lumière à frère André. Pendant ſa vie, ſe trouvant à Sirol, il avoit délivré un Poſſédé par l'efficace de ſes prières, & en différents temps, reſſuſcité cinq morts.

Les Habitants de Pérouſe étant en guerre avec ceux d'Aſſiſe, enlevèrent avec violence le corps du Bienheureux, & crurent réparer ce qu'il y avoit d'injuſte dans cette action, en le plaçant dans un ſuperbe tombeau ; mais il n'a fait aucun miracle parmi ſes raviſſeurs, & il continue d'en opérer au lieu de ſa première ſépulture

---

LE BIENHEUREUX GAUTIER,

EVÊQUE DE POITIERS.

Année 1307.

FRÈRE Gautier, originaire de Bruges, ville des Pays-Bas, s'acquit de ſon temps la réputation d'un ſavant Théologien. On ne ſait pas précíſément l'époque de ſa naiſſance ; mais on trouve qu'il fut élu Provincial de la Touraine ſous le Géné-

ralat de Bonagratia. L'humilité fut une de ses principales vertus ; en sorte que son mérite l'ayant fait nommer à l'Evêché de Poitiers, en 1279, ce ne fut qu'après trois ordres réitérés du Pape, qu'il consentit à sa promotion.

La réponse que ce Pontife fit au Général des Franciscains, lorsqu'il le supplia de ne pas priver l'Ordre d'un aussi excellent sujet, fait un court, mais magnifique éloge de ce pieux Religieux : « Vous avez, *lui dit le Pape*, assez de » gens capables de gouverner votre Or- » dre, & l'Eglise a besoin de frère » Gautier ».

C'étoit vraiment un homme très-propre à gouverner un Diocèse ; aussi illustre par sa doctrine, qu'exemplaire dans ses mœurs, & sachant mêler prudemment dans ses entretiens l'agrément avec la gravité. Il gouverna son Eglise avec l'intelligence & la charité du Pasteur, dont on trouve le modéle dans l'Evangile ; mais le zèle & la fermeté qu'il mit dans la défense des droits de cette Eglise, lui aliénèrent Bertrand de Gouts, Archevêque de Bordeaux. Ce Prélat étant devenu Pape, sous le nom de Clément V^e. eut la foiblesse de se ressouvenir de la résistance que lui avoit opposée frère Gautier, & poussa le ressentiment jusqu'à le dépo-

ser de son Siége, & à le faire rentrer dans son Cloître.

Gautier supporta cette peine, qui n'avoit point de cause légitime, avec une parfaite soumission à la divine Providence; mais étant sur le point de mourir, il écrivit un billet, « par lequel il citoit le » Pape au jugement de Dieu, pour y » rendre compte de la violence qu'il lui » avoit faite ». Il mourut tenant ce billet dans sa main, & si serré qu'on ne put l'en ôter. On ajoute que Clément V^e. étant venu à Poitiers l'année suivante, eut la curiosité de faire ouvrir le tombeau de Gautier, pour vérifier si ce qu'on disoit à ce sujet, étoit vrai; que l'on trouva le corps du Prélat entier, & tenant encore son billet assez fortement pour qu'on ne pût l'enlever; qu'alors le Pape commanda au mort de lui donner ce papier, à condition de le lui rendre; qu'il le prit, le lut, y vit avec effroi la citation qu'il contenoit, & mourut en effet précisément au temps marqué par l'écrit.

Gautier étoit au reste un homme rempli de candeur, & le père des Pauvres. On rapporte à ce sujet qu'ayant acheté une quantité considérable de drap, pour les vêtir, & se trouvant par des circonstances imprévues, dans l'impossibilité de

satisfaire le Marchand qui le lui avoit fourni, une personne inconnue se présenta chez le Marchand, & le paya.

Il paroît que Gautier survéquit peu à sa déposition ; car il avoit célébré un Synode à Ruffecq en 1304, & il mourut en l'an 1307, au Couvent des Religieux de saint-François, à Poitiers. Il fut enterré dans leur Eglise, où l'on voit son tombeau sous le grand Autel. Plusieurs Auteurs l'appellent Bienheureux, & assurent qu'il s'est opéré beaucoup de miracles par son intercession.

LE BIENHEUREUX ELU.

Vivoit en 1307.

SAINT-FRANÇOIS envoya ce Religieux avec un Compagnon, en France, pour y prêcher l'Evangile. A la prière de Godefroi-de-Laval, Chanoine de la Cathédrale du Mans, ils vinrent en cette ville, dont l'Evêque les reçut avec bonté, & les logea dans son Palais.

La simplicité de leur vie, & leurs prédications attirèrent dans l'Ordre un grand nombre de Postulants; en sorte que dans l'année même ils se virent en état de former une Communauté.

Tandis qu'on leur bâtissoit un Couvent, ils célébroient l'Office dans la Cathédrale; & leur Eglise & leur logement étant achevés, par les libéralités du Prélat, par celles du Chanoine Godefroi & de plusieurs personnes de distinction, ils en prirent possession en 1228.

Godefroi étant devenu Evêque du Mans, consacra l'Eglise des Frères-Mineurs, en l'an 1231, sous le titre de l'Annonciation de notre Sauveur, & à sa mort, qui arriva en 1234, il voulut y être enterré.

Le bienheureux Elu, dont les Supérieurs connoissoient la prudence & la piété, fut fait Gardien de ce Couvent, & continua de l'être le reste de sa vie. Il y mourut en 1307, âgé de plus de cent ans, avec des circonstances remarquables. Aux approches du trépas, il témoigna une joie parfaite, & qui fut regardée comme un présage de sa future béatitude. Trois jours avant que d'expirer, il fut privé de la parole; mais lorsqu'on se mit en devoir de lui administrer l'Extrême-Onction, il la recouvra & se mit à réciter les Litanies des Saints avec les Assistants, puis rendit l'ame tranquillement au moment qu'on les achevoit.

C'étoit au reste un excellent Religieux, d'une érudition profonde, & qui reçut

du Ciel le don de Prophétie. On l'enterra au Mans, dans l'Eglise du Couvent de l'Annonciation, qui a été détruit par les Proteſtants, en l'année 1562.

LE BIENHEUR. JEAN DUNS, SURNOMMÉ SCOT.

Année 1308.

JEAN DUNS, plus connu ſous le nom de Scot, naquit en Flandre, en 1274. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des Belles-Lettres; mais voyant qu'il n'y avançoit point, il s'en affligea ſincèrement, & s'adreſſant à la Sainte-Vierge, il la ſupplia, les larmes aux yeux, de vouloir bien obtenir du Seigneur qu'il daignât éclairer ſon eſprit.

L'uſage qu'il ſe propoſoit de faire des Sciences qu'il deſiroit acquérir, étoit trop légitime, pour que ſa demande ne fût point écoutée : il ſe trouva ſubitement une ſi merveilleuſe facilité à apprendre, que ſes progrès tinrent du prodige.

On ne ſait pas préciſément l'époque à laquelle il embraſſa l'Ordre de ſaint-François : il devoit être encore fort jeune, & eut pour Maître dans ſes études, frère

Guillaume Varron, l'un des plus habiles Religieux de ce temps-là. Il paroît qu'il profita avantageusement de ses leçons; car Guillaume Varron ayant été appellé à Paris pour y enseigner la Philosophie, Jean Duns lui succéda dans sa chaire à Oxford.

Sa réputation lui attira bientôt une multitude d'Ecoliers, que Pitsens fait monter à trente-mille. Ce fut néanmoins à Oxford, au milieu des embarras de l'enseignement public, qu'il composa son excellent Ouvrage sur le Maître des Sentences. On n'avoit point encore traité les matières Théologiques, avec autant de clarté & de naturel. Scot ne s'assujettit dans cet Ouvrage aux opinions d'aucuns de ceux qui l'avoient précédé: il se contenta de les examiner, de les apprécier, & de les réfuter avec autant de solidité, que de modestie. Il combattit les raisonnements de saint Thomas, sans cesser d'être l'admirateur des sublimes vertus de ce grand Homme.

Quoique Jean Duns fut l'inventeur de sa méthode, il sut si bien ménager son esprit & sa plume, qu'il ne lui est jamais arrivé de rien hazarder de contraire aux maximes constantes du Christianisme; & ses critiques les plus décidées, n'ont pû trou-

ver dans ſes écrits aucune propoſition qui répugnât à quelque article que ce ſoit de la foi Catholique.

C'eſt la pureté reconnue de ſa Doctrine, qui engagea les Inquiſiteurs de Rome, en l'an 1620, d'ordonner aux Cenſeurs des Livres, de reſpecter les opinions de Scot, pourvu qu'ils s'aſſuraſſent qu'elles ſont vraiment de lui.

Après qu'il eût pris ſes degrès & reçu le Bonnet de Docteur en Théologie, le Chapitre des Franciſcains, qui ſe tint à Toulouſe en 1306, le nomma pour enſeigner au Couvent de Paris. Ce fut alors qu'il ſoutint publiquement la Conception Immaculée de la Sainte-Vierge, en préſence de l'Evêque de Paris & des Légats du Pape. On lui propoſa à ce ſujet deux-cents arguments : Jean Duns les répèta par ordre, & y répondit avec tant de facilité & de ſupériorité, que l'Aſſemblée fut ravie d'étonnement & qu'on lui décerna le titre de *Docteur ſubtil*.

Cependant, ſon opinion jeta de profondes racines parmi les Savants, & il ſut ſi bien en perſuader les eſprits, que l'Univerſité de Paris, ce Corps reſpectable par ſes lumières, & qui apporte tant de maturité dans ſes déciſions, ſurtout lorſqu'elles intéreſſent la Religion, fit un Décret portant qu'à l'avenir nul ne

seroit admis au nombre de ses membres, sans le serment préalable de soutenir la Conception Immaculée de la Mère du Sauveur. Elle ajouta à ce Décret, que tous les ans à perpétuité, la Fête en seroit solemnellement célébrée.

Tandis que Jean Duns enseignoit à Paris, & un jour qu'il se promenoit avec ses Ecoliers au Pré-aux-Clercs, il reçut des ordres du Général, qui l'appelloient à Cologne. La prompte obéissance qui l'animoit ne lui permit pas même de retourner au Couvent, quelque instance qu'on lui en fit. Il partit donc incontinent, & le Clergé & les Magistrats de Cologne, instruits de son arrivée, & voulant donner des marques de la satisfaction qu'ils attendoient de cet illustre personnage, vinrent en grande pompe le recevoir, & le conduisirent à son Couvent.

Scot, non-seulement enseigna avec succès dans Cologne, mais il y combattit plusieurs Hérétiques & les confondit par la force de sa Doctrine. Il y soutint aussi avec son zèle ordinaire, la Conception Immaculée de la Sainte-Vierge, & parvint à y établir cette pieuse opinion.

Enfin après avoir employé une vie très-bornée dans son cours, à la prédication, à l'enseignement public, & à la compo-

ſition de divers Ouvrages, qui ont ſervi à éclaircir les vérités de la Religion, à fixer les matières Théologiques, & à corriger les mœurs, cet habile & pieux Religieux mourut à Cologne, le huitième jour de Novembre 1308, à l'âge de trente-quatre ans. Il fut enterré au-devant du Maître-Autel, dans le milieu du chœur de l'Egliſe des Franciſcains, & l'on mit une plaque de cuivre ſur ſa tombe, pour la diſtinguer au beſoin.

LE BIENHEUREUX ALDÉMAR.

Année 1310.

LE bienheureux Aldémar étoit fils du Seigneur de Château-Neuf de Mont-Murat, & de Gérarde de Felzine, que ſes vertus avoient miſe en grande eſtime dans la province de Guyenne. Aldémar étant Religieux de ſaint-Benoît à Figeac, en Querci, s'étoit livré à toutes ſortes de mortifications, & s'étoit attiré beaucoup de conſidération dans ſon Ordre & dans le Public, par ſa piété: cependant il crut que la profeſſion exacte de cette pauvreté recommandée dans l'Evangile, pourroit lui procurer le moyen de parvenir à une

plus grande perfection, & il prit l'habit de Frère-Mineur.

Pendant son Noviciat, il s'attacha tellement à remplir ses devoirs, qu'il ne passoit pas un seul moment sans s'occuper. Après sa Profession, il se livra entièrement à l'Oraison & à la retraite. Un jour qu'il étoit si mal, qu'on désespéroit de sa vie, il fut tout-à-coup ravi en extase: on rapporte que dans cette situation le Seigneur lui communiqua des secrets & des lumières qui lui rendirent familières les explications les plus sublimes de l'Ecriture-Sainte, & les questions les plus difficiles de la Théologie, & couronna tant de faveurs par le don de l'esprit prophétique.

Pour se rendre digne des graces dont le Seigneur le combloit, Aldémar commença dès-lors à prêcher, & ce fut avec le plus grand fruit.

De son temps une peste affreuse vint ravager la France. A la vue de ce terrible fléau, Aldémar sentit redoubler son zèle: il alla non-seulement visiter les malades dans les maisons, mais il se dévoua au service des pestiférés dans les Hôpitaux qui regorgeoient, & par ses prières Dieu rendit la santé à plusieurs personnes attaquées de ce mal dangereux.

Il arriva ensuite qu'une grande séche-

reſſe ôtoit l'eſpoir de la récolte & faiſoit périr le bétail ; & il obtint par ſes vœux ardents une abondante pluie.

Il nous reſte un Mémoire de ces temps-là, qui contient le récit d'un fait prodigieux. On y rapporte qu'un jour Aldémar célébrant les ſaints Myſtères, il lui tomba des yeux une ſi grande abondance de larmes, qu'elles coulèrent ſur les corporaux, & que chaque larme y forma une Croix du plus beau bleu. Ces linges, où l'on voit encore très-diſtinctement ces Croix miraculeuſes, ſe conſervent avec un grand reſpect.

Au reſte quoique ce Bienheureux pratiqua les plus auſtères mortifications, il parvint à un âge très-avancé, & mourut plein de mérites & de bonnes œuvres, en l'année 1310, au Couvent de Figeac, où ſon tombeau eſt honoré de pluſieurs miracles.



LE BIENHEUREUX RAYMOND GEOFFROY.

Année 1312.

LE bienheureux Raymond Geoffroy, naquit en Provence, d'une famille qu'il illuſtra par ſon érudition, & plus encore par ſon éminente piété. Il prit l'habit de Frère-Mineur dans la province de Saint-Louis.

Au premier Chapitre-général qui ſe tint à Riéti, l'an 1289, en préſence du Pape Nicolas IVe. qui étoit accompagné des Cardinaux Bentivola, Evêque d'Albano, & Matheolus, Evêque de Portal, tous deux Franciſcains; Raymond fut élu Général de l'Ordre, & le Pape approuva ſon élection, & aſſura qu'elle étoit canonique & dirigée par l'eſprit. Il gouverna pendant ſept années avec l'approbation générale, ſachant allier la compaſſion due aux foibleſſes de l'homme, avec la fermeté néceſſaire au maintien de l'exacte diſcipline, ainſi que le Pape Clément Ve. le témoigne par ſes lettres apoſtoliques.

En l'an 1290, des Religieux relâchés lui ſuſcitèrent beaucoup d'embarras, dont

il triompha par sa bonté & sa patience.

Charles IVe. sur-nommé le Bel, Roi de France, l'engagea à tenir un Chapitre-général de l'Ordre à Paris, en 1292. Il satisfit ce Prince: & il profita de la circonstance, pour prendre le degré de Docteur en l'Université de cette ville.

Les succès de Raymond, & la haute réputation dont il jouissoit, ayant multiplié ses envieux, ils se crurent assez forts par leur nombre, pour le déférer à Boniface VIIIe. en l'an 1295. Ce Pontife convoqua de son autorité le Chapitre-général de l'Ordre à Agnanie, l'année suivante; mais les imputations faites au pieux Religieux retombèrent sur ses ennemis, & le Pape le nomma à l'Evêché de Padoue.

A cette époque les choses changèrent de face. Geoffroy ayant refusé l'Evêché par humilité, en disant qu'il se croyoit indigne d'un si grand honneur, Boniface fut piqué de ce refus, & témoigna son mécontentement par ces paroles: S'il n'est pas capable de tenir un Evêché, il n'est donc pas propre à être Général. En effet, il lui ordonna de renoncer au Généralat: Geoffroy obéit avec joie, & revint en Provence.

Dans la suite, Clément Ve. voulant travailler à réformer l'Ordre de saint François, appella auprès de lui Raymond &

quelques autres Religieux d'une vie irréprochable ; & ce fut avec eux que notre zèlé Religieux composa *la Déclaration sur la Règle des Frères-Mineurs*, qui commence par ces mots : *Exivi de paradiso*, & qu'on nomme Clémentine, parce que le Pape Clément la fit publier au Concile de Vienne l'an 1312. Geoffroy mourut peu de temps avant cette publication.

LE BIENHEUREUX JEAN,

ROI D'ARMÉNIE.

Année 1312.

RIEN ne prouve mieux l'excellence de la Religion, que de voir des Princes accoutumés à être obéis & à vivre dans les délices, renoncer à tous les avantages qu'ils tirent de leur élévation, pour embrasser la pénitence que la Religion recommande avec tant de soin à ses enfants. Ce ne fut ni par préjugé, ni par un caractère pusillanime, ni enfin par aucune raison politique, que le bienheureux Jean quitta le Trône d'Arménie pour suivre la Règle de saint François.

Ce Prince avoit nom Hayto, avant sa

profession Religieuse, & ses Etats formoient une sorte d'Empire, puisque quarante-deux Rois ou Princes Souverains relevoient de sa Couronne. Cependant plus jaloux de son salut, que des grandeurs de la terre, il prit l'habit de Frère-Mineur, sous le Généralat de Gonzalve.

Tandis qu'il gouvernoit, Hayto avoit eû plusieurs guerres à soutenir contre les Tartares & les Perses; Melec-Sultam, Caliphe de Babylone & Melec-Daër, Sultan d'Egypte l'avoient aussi attaqué à diverses reprises; en sorte que pendant quarante-cinq ans que Hayto règna, il avoit eû presque continuellement les armes à la main. Cinq victoires complettes remportées en Pamphilie & en Perse, & différents autres succès avoient réduits ses ennemis au silence, & lorsqu'il remit ses Etats à son neveu, ils jouissoient d'une paix profonde. Mais les Turcs & les Sarrazins, ayant appris son abdication, & comptant profiter de la foiblesse du nouveau Monarque, essayèrent d'envahir l'Arménie.

L'orage dont ce Royaume étoit menacé, intéressoit essentiellement la Religion Chrétienne; & cependant il n'y avoit que Hayto, devenu Frère Jean depuis sa vocation, qu'on pût opposer avec succès à ce torrent d'ennemis. Dans ces circonstances délicates, le Pape Clément V^e. per-

mit à notre Bienheureux de se mettre à la tête des armées d'Arménie, sans quitter l'habit de saint-François.

Jean défit les Infidèles en bataille rangée ; & comme il poursuivoit les vaincus, il fut tué les armes à la main, ainsi que Macchabée, le premier jour d'Octobre de l'an 1312. On s'est accordé à le regargarder comme un martyr, parce qu'il a perdu la vie par la main des ennemis du nom Chrétien, & dans une occurrence où la cause de la Religion étoit supérieurement intéressée.

Le corps de ce Bienheureux avoit été apporté d'abord à Assise, où on l'inhuma dans l'Eglise de Saint-François; mais depuis pour des raisons qui ne nous sont pas connues, on en a fait la translation dans la province d'Aquitaine, dont la Guienne fait partie aujourd'hui; & on lui a attribué dans ces diverses lieux plusieurs miracles, qui manifestent l'état glorieux où il a passé à la mort.



LE

LE BIENHEUREUX ANTOINE TEYRIMIS.

Année 1313.

LE bienheureux Antoine Teyrimis étoit originaire de Piſe, ville de Toſcane, mais qui de ſon temps étoit la Capitale d'une République que les Florentins détruiſirent en 1406. Né de parents avantagés de la fortune, il avoit été deſtiné au monde, & ſon éducation étoit relative à l'état qu'il devoit ſuivre.

Parvenu à l'âge de ſe marier, il fut accordé avec une jeune perſonne qui réuniſſoit en elle les qualités les plus recherchées, & qui ſembloit avoir fixé ſes deſirs; mais lorſque tout étoit diſpoſé pour ce mariage, Antoine Teyrimis fut frappé d'un trait de la grace, qui lui fit connoître qu'il ſe devoit à une autre ſorte d'engagement.

Quelque répugnance qu'il éprouvât d'abord, il ne crut pas néanmoins devoir réſiſter à la voix de ſon Sauveur qui l'appelloit au ſervice des Autels. Il renonça donc au projet de s'établir dans le monde, & abandonnant ſa fortune pré-

ſente & ſes eſpérances qui étoient conſidérables, il embraſſa la Règle de ſaint-François.

Il ſe comporta dans ce nouvel état comme un vrai Diſciple du Séraphique Patriarche, partageant ſon temps entre la prière, la méditation & la pratique de l'humilité; ajoutant aux devoirs preſcrits par la Règle, beaucoup d'œuvres ſurrérogatoires; réfléchiſſant continuellement ſur le Myſtère ineffable de notre Rédemption, & tâchant par de rudes pénitences, par le jeûne, les haires, & par toutes les ſortes de mortifications, de faire éprouver à ſon corps au moins une partie des ſouffrances que Jéſus-Chriſt a endurées ſur la Croix, afin que ſon eſprit comprît mieux toute l'étendue des bontés du Sauveur.

La pureté & l'obéiſſance furent deux vertus qu'Antoine Teyrimis poſſéda dans un dégré éminent, & dans leſquelles il a perſévèré juſqu'à la fin.

Pour manifeſter combien la conduite de ſon ſerviteur lui étoit agréable, Dieu permit qu'il ſe fît à ſa prière pluſieurs guériſons miraculeuſes, & qu'il opérât pluſieurs choſes au-deſſus des forces de la Nature.

Comblé des faveurs du Ciel, & le moment de ſa mort n'étant pas éloigné,

il en eut révélation, l'annonça d'une manière précise à ses Frères, & s'y prépara avec des sentiments dignes de la vie toute sainte qu'il avoit menée sur la terre; puis s'endormit paisiblement au Seigneur, le quinzième jour de Mai de l'an 1313.

Aussi-tôt qu'il fut mort, le Peuple accourut en foule au Couvent de Mont-Luci, près de Spolette, & le grand nombre de miracles qui s'opérèrent à son tombeau, accroissant le concours des personnes que la piété ou la curiosité y attiroit, les Supérieurs craignirent que ce tumulte ne troublât l'ordre dans la Communauté. On rapporte qu'en cette conjoncture, le Gardien de Mont Luci commanda au Bienheureux en vertu de la sainte obéissance, de contribuer à rétablir le calme dans le Couvent; & que dès ce moment les prodiges cessèrent. Les Historiens Ecclésiastiques rapportent plusieurs faits de cette nature, qui peuvent servir à rehausser infiniment le prix de l'obéissance.



LE BIENHEUREUX FRANÇOIS

DE PÉTRIOLO,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS EN ASIE.

Année 1314.

A PEINE ſaint François eut-il jeté les premiers fondements de ſon Ordre, qu'il envoya de ſes Diſciples parmi les Infidèles & les Hérétiques. On lui repréſentoit en vain les dangers auxquels il expoſoit ſes Frères ; le Cardinal Hugolin, Protecteur de ſon Ordre, lui fit inutilement les plus ſérieuſes remontrances ſur cet objet : » Pourquoi, lui diſoit ce vertueux » Prélat, pourquoi, mon Frère, avez- » vous eu la dureté d'expoſer vos Diſci- » ples à de ſi longs voyages, & à tant de » maux. Monſeigneur, répondoit François » animé de l'eſprit prophétique, vous » croyez que Dieu n'a fait cet Inſtitut que » pour ces pays-ci ; & moi, je vous dis » en vérité qu'il l'a formé pour le bien » de l'Univers, & pour le ſalut de tous » les hommes, ſans en exclure les Infidè-

» les : car des Religieux de l'Ordre iront » ſur leurs terres, & pourvû qu'ils vivent » toujours conformément à l'Evangile, » Dieu pourvoira abondamment à tous » leurs beſoins, au milieu mêmes des en- » nemis de ſon nom » (*a*).

Il ſeroit difficile de trouver une prédiction mieux vérifiée par l'événement, que ne l'eſt celle-ci ; car les enfants de ſaint-François ont des établiſſements par-tout, à peu-près, où il y a des hommes. Les ſucceſſeurs du ſaint-Patriarche, preſſés d'un zèle ſemblable au ſien, pour la gloire de Dieu & le ſalut des pécheurs, ont eu ſoin d'entretenir dans leur corps cet eſprit de pauvreté, d'abnégation & de confiance qui, ne conſidérant que les intérêts du Ciel, prévient d'un courageux mépris pour tout ce qui tient à la terre.

Le bienheureux François de-Pétriolo, étoit dévoré du zèle de l'Evangile lorſqu'au commencement du quatorzième ſiècle, il entreprit d'aller prêcher la foi aux Mahométans dans l'Aſie-Mineure, accompagné ſeulement de deux Religieux, Monald-d'Ancône & François-de-Milan.

Nos Miſſionnaires ne pénétrèrent dans

(*a*) Vie de ſaint François, par le R. P. Candide Chalippe, *Liv. II.*

ces Contrées, qu'après avoir ſurmonté par leur conſtance des périls imminents, ſoit par la difficulté des chemins, ſoit par la diſette des vivres, ſoit enfin par l'inſolence & la cruauté des Infidèles, qui s'irritoient d'autant plus contre eux, qu'ils opéroient plus de converſions.

Arrivés à Argengha, ou Arzengan, ſur l'Euphrate, ils osèrent y prêcher publiquement. Dans un Sermon, où l'un d'eux avoit établi la néceſſité de la Révélation, & traité de l'économie de la Religion Chrétienne, il fit voir par une ſuite de raiſonnements que ce n'étoit qu'au ſein de l'Egliſe Catholique ſeulement qu'on pouvoit eſpérer le ſalut, & que la Loi inventée par Mahomet, n'étoit qu'une fable mal-adroitement calquée ſur la vraie Religion, par un ignorant qui n'avoit ſoutenu le rôle de Prophête qu'à l'aide de la barbarie & de l'impoſture.

Quelques Mahométans furent frappés de ce diſcours; mais le plus grand nombre entra dans une fureur qui ne leur permit pas de laiſſer achever le Prédicateur. Ils ſe jetèrent donc ſur lui, & ſur les deux Religieux qui l'accompagnoient, & les percèrent de mille coups. Leur vengeance ne fut point encore aſſouvie par le martyre des trois Miſſionnaires, ils exercèrent toutes ſortes d'in-

dignités ſur leurs corps morts, & enfin les coupèrent par morceaux, & s'en diſtribuèrent les lambeaux, comme des marques de leur honteuſe & ſacrilége victoire.

Le Père Carlin Grimaldi, qui a fait la relation du Martyre de ces trois Frères-Mineurs, adreſſée au Gardien du Couvent de Gênes, place cet événement à la quatrième férie de carême, c'eſt-à-dire au ſeizième Mars de l'an 1314.

LE BIENHEUREUX HENRY,

ROI DE CHYPRE, OU CIPRE.

Année 1320.

AU temps où vivoit le bienheureux Henry, l'Ordre de ſaint-François fut extrêmement travaillé par des diviſions inteſtines, qui alloient à ſa ruine; mais il trouva dans ce pieux Prince un puiſſant Protecteur. Les Rois de France, de Caſtille, d'Aragon & de Majorque, écrivirent en faveur de cet Ordre au Pape Jean XXIIe. & Henry joignit ſes ſollicitations aux leurs; ce qui contribua beaucoup à rétablir l'harmonie néceſſaire à la ſubſiſtance d'un Corps religieux.

Outre les preuves de zèle, pour la gloire & l'extenſion de la Religion Chrétienne, Henry s'eſt rendu recommandable par une inviolable chaſteté, qu'il a conſervée, quoi qu'engagé dans le mariage, durant pluſieurs années.

Devenu veuf, & après avoir règné trente-trois ans, ſes profondes réflexions ſur les vanités du monde, l'en dégoûtèrent, & le conduiſirent à ſe conſacrer à Dieu par des vœux perpétuels. Il choiſit l'Ordre de ſaint François, pour lequel il avoit toujours eu une ſingulière eſtime ; & il y a paſſé pluſieurs années dans la pratique d'une auſtère pénitence, & dans toutes ſortes d'exercices de piété, qui lui ont procuré une heureuſe mort, en l'an 1320, le dix-ſeptième jour de Septembre, à Nicoſie, Capitale de l'Ile de Chypre, où il repoſe, dans l'Egliſe de ſaint-François. On rapporte pluſieurs miracles opérés à ſon tombeau, depuis quatre ſiècles que Dieu l'a appellé à lui.



LE BIENHEUREUX JEAN DE GANDIE.

Année 1320.

GANDIE, petite ville d'Eſpagne, au Royaume de Valence, vit naître le bienheureux Jean. Etant entré dans l'Ordre de ſaint-François, il édifia toute la Province de Saint-Jacques, par ſa piété & ſon zèle pour la gloire de la Religion. Ses Supérieurs ayant reconnu en lui de grands talents, ſecondés de bonnes études, lui confièrent l'emploi de Lecteur de Théologie & de Prédicateur.

Quoique ces deux fonctions lui priſſent beaucoup de temps, il ne manquoit jamais à la prière, dans laquelle il apportoit une ferveur angélique.

On rapporte qu'un jour, comme il étoit en oraiſon devant le Saint-Sacrement, un ſpectre effroyable lui apparut & vint pour le fouler aux pieds; mais que Jean, ſans s'étonner, ſe retira au coin de l'Autel, & qu'alors il entendit une voix qui lui cria de joindre ce monſtre, de le terraſſer, de le tenir ſous ſes

pieds, & de ne le point laiſſer aller, qu'on ne le lui ordonnât : que Jean obéit, & donna par ce trait une preuve éclatante de la vivacité de ſa foi. Ceci ſe paſſa à Léon, ville d'Eſpagne, Capitale du Royaume de ce nom.

Notre Religieux quitta enſuite ce lieu, pour ſe rendre à Orenſe, dans la Galice, où il mourut en odeur de ſainteté, dans le cours de l'année 1320, & où il fut inhumé avec pompe. Son aſſiſtance eſt ſur-tout favorable à ceux qui ſont agités par les illuſions du malin eſprit ; & l'on rapporte que pluſieurs perſonnes ont été délivrées de ces ſortes de tribulations, par l'invocation de ce Bienheureux.

LE BIENHEUREUX AURÉOLE,

Archevêque d'Aix, et Cardinal.

Vivoit après 1321.

Le bienheureux Auréole naquit à Verberie, ville de l'Île de France. Il enſeignoit la Théologie avec ſuccès au Couvent de Paris, lorſqu'il fut reçu Docteur en l'Univerſité de cette ville, avant que

d'être Prêtre, en l'année 1316. Quelques jaloux voulurent porter le Général de l'Ordre, auquel Auréole avoit été contraire avant son élection, à le priver de ce grade; mais ce Supérieur, loin de chercher à se venger, pensa plus chrétiennement, & répondit qu'il se garderoit bien d'une démarche qui feroit injure à tout l'Ordre, & d'obscurcir cet éclatant flambeau, par un ressentiment aussi déplacé qu'injuste.

Auréole a laissé plusieurs Ouvrages estimables, que l'on conserve dans le Couvent de Seez, en Normandie, entre lesquels on distingue un Traité de l'Immaculée Conception, qui l'a fait surnommer le *Docteur fécond*.

On dit de lui qu'il possédoit parfaitement les Saintes-Écritures, & qu'il étoit très-versé dans la Philosophie d'Aristote. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avoit une profonde érudition, & qu'il se distingua parmi les meilleurs Prédicateurs de son temps.

Ses vertus religieuses, autant que ses grands talents, lui acquirent l'estime des François, & portèrent le Pape Jean XXIIe. à le nommer à l'Archevêché d'Aix, en Provence, en l'an 1321 ; & plusieurs Auteurs approuvés, disent qu'il a été honoré de la pourpre.

Nous n'avons rien de précis sur le lieu ni le temps de la mort de ce Bienheureux Prélat.

LE BIENHEUREUX JEAN DE FERMO, OU D'ALVERNE.

Année 1322.

CE Bienheureux, dont l'enfance même fut toute sainte, naquit à Fermo, dans le cours de l'année 1259. Dès l'âge de sept ans il commença à mortifier son corps, à rechercher la solitude dans laquelle l'ame s'éleve au-dessus des choses terrestres, & à pratiquer les vertus qu'il connoissoit. Sa maturité singulière, le fit aggréger au Collége des Chanoines Réguliers de Fermo, qu'il n'avoit encore que dix ans, & il resta trois années dans cet état; mais n'y trouvant pas les moyens d'exercer les mortifications qu'il chérissoit, il résolut d'embrasser l'Ordre de saint-François. Jacques-de-Falerono fut son Père-Maître, & il fit sous cet excellent Religieux des progrés si rapides, qu'il devint bientôt un modèle achevé de toutes les perfections.

Quand Jean-de-Fermo eut fait profes-

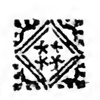
ſion, ſaint Bonaventure, qui étoit alors Général de l'Ordre, l'envoya demeurer au Mont-Alverne, & il reſta longtemps dans ce lieu ſolitaire. Il y fit de la vie de ſaint François un des principaux objets de ſes méditations; & y ayant lu que la pauvreté étoit le premier fondement de la vertu d'un Frère-Mineur, il ſe mit à la pratiquer avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Son humilité devint alors ſi profonde, que malgré ſes progrès marqués vers la perfection, il ſe conſidéroit comme le dernier des hommes, & en conſéquence ſe livroit à une pénitence ſi rigoureuſe, que ce qu'on en rapporte, paroîtroit incroyable, ſi l'on n'avoit des exemples de ce que peut le zèle, ſecondé de la grace.

Au reſte, Jean-de-Fermo prêchoit avec cette éloquence qui, ſans étonner l'eſprit, le perſuade, & qui porte toujours des fruits. Il étoit privé des ſecours de la Langue latine; mais le Seigneur lui avoit communiqué l'intelligence des Saintes-Ecritures, au point qu'il raviſſoit ceux qui l'entendoient raiſonner ſur cette matière, & qu'il confondoit les Savants orgueilleux.

Il y avoit cinquante ans que notre Religieux étoit dans l'Ordre, quand ſa dévotion envers le ſaint-Patriarche, lui

fit entreprendre d'aller à Assise. En passant par Cortonne, il eut révélation qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, & il fut obligé de revenir sur ses pas. Il dit à ses Frères, qui étoient surpris de son prompt retour: « Je ne vous avois » quitté que pour peu de temps, & je » ne demeurerai avec vous que peu de » jours ». Quoiqu'il parut en santé il se fit administer les Sacrements, & après les avoir reçus, il mourut tranquillement en l'an 1322, dans la soixante-troisième de son âge.

Son corps resta trois jours entiers sans sépulture, & rendant une agréable odeur, présage de sa Béatitude. Au bout de ce terme on l'enterra au Couvent du Mont-Alverne, où les miracles qu'il opère, lui ont attiré la vénération des Peuples. C'est lui qui a composé la Préface de la Messe propre de saint-François, & ses principales actions ont été décrites par deux Religieux de l'Ordre, ses Contemporains.



LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE FABRIANO.

Année 1322.

LE bienheureux François, né à Fabriano, ville d'Italie, dans la Marche-d'Ancône, & dépendante de l'État Ecclésiastique, le deuxième Septembre 1251, donna de bonne heure des marques d'une grande piété. Ses parents, d'une condition honnête, avoient beaucoup de respect & d'amour pour la Religion ; & trouvant dans leur fils d'heureuses dispositions, ils lui firent commencer ses études avant qu'il eut atteint l'âge de dix ans ; ce qui n'étoit pas d'usage en ce temps-là.

Quelques années après, François tomba dangereusement malade, & l'on craignit pour sa vie. Alors sa mère fit vœu de le porter à Assise, au tombeau de saint-François ; & comme elle y alloit, le bienheureux Ange Tancréde l'ayant rencontrée, & ayant considéré l'enfant, dit à la mère qu'il seroit un jour son Compagnon.

En effet, un jour, qui étoit le tren-

tième Août de l'année 1267, François étant occupé à étudier une leçon dans son cabinet, entendit une voix qui lui répèta trois fois ces paroles : « Vas trouver frère Gratius, de l'Ordre de saint-François, & fais ce qu'il te dira ». Ce frère Gratius étoit pour lors Gardien du Couvent de Fabriano, & eut en même-temps révélation de l'arrivée du jeune homme, & du sujet de sa visite. Il le reçut donc avec une joie sincère, &, après un pieux entretien, s'étant mutuellement expliqué les ordres reçus du Ciel, le Religieux conseilla à François de ne point résister à une vocation si marquée. Celui-ci le crut, & reçut l'habit des mains de Monald de Saint-Elpide, Provincial de la Marche-d'Ancône.

François eut pour Maître, en matière de Religion, ce même Gratius, & un excellent Religieux, appellé Raynier, qui avoit été Disciple du saint-Fondateur. Il reçut aussi beaucoup d'instructions de la part de Sylvestre-d'Ormo, homme vénérable, qui forma la Congrégation, appellée de son nom *Sylvestrine*.

Avec de pareils secours, le jeune Novice, qui d'ailleurs avoit de bons principes, fit en peu de temps de grands progrès dans la vertu. Il étoit encore Novice, quand il alla à Notre-Dame-

des-Anges, pour y gagner la fameuse Indulgence obtenue par saint-François: ce fut là qu'il apprit, de la bouche même de Léon, qui avoit été tout à la fois Confesseur & Secrétaire du saint-Patriarche, les détails des Stigmates & de cette Indulgence, dont il a laissé un Traité.

Après son Noviciat, François étudia en Philosophie & en Théologie, & devint un Prédicateur distingué. Il étoit fort actif, & quoiqu'il donnât beaucoup de temps à l'Oraison, cela ne l'empêcha pas de s'appliquer avec succès aux Sciences. Pour seconder ses vues, son père lui fournit les meilleurs Ouvrages composés par les anciens Pères, par les Théologiens, les Philosophes & les Mathématiciens; ce qui suppose une sorte d'opulence, car alors les livres étoient une chose fort chère. On conserve encore aujourd'hui le Catalogue de cette Bibliothèque, au Couvent de Fabriano.

Les entretiens de notre Bienheureux étoient si efficaces, qu'ils déterminèrent trois de ses neveux à quitter le monde, qui leur offroit beaucoup d'avantages, pour embrasser la pénitence. Tous trois entrèrent dans l'Ordre & s'y distinguèrent par d'éminentes vertus: leurs noms étoient Antoine, Petruccio & Domini-

que, & celui-ci s'est rendu recommandable par les Ouvrages qu'il a composés.

Les talents que possédoit François, quoiqu'ils lui méritassent bien des eloges de la part de ses Supérieurs, & sur-tout de ceux qui assistoient à ses prédications, ne lui firent jamais rien perdre de l'humilité & de la modestie, si convenables à un Religieux. Il se méfioit de ses propres lumières, & même dans ses exercices de piété, il prenoit un soin particulier d'éviter tout ce qui n'étoit pas suffisamment autorisé: cette vigilance sur lui-même, fit qu'il eut une Doctrine très-saine, qu'il rendoit aimable à ses auditeurs, par les graces & par l'onction du discours.

Il avoit une dévotion tendre & affectueuse au Sacrifice de la Messe, & l'on rapporte que célébrant un jour celle des Morts, comme il disoit en la finissant, le verset *Requiescant in pace*, l'on entendit plusieurs voix qui répondirent, avec un cri d'allégresse, *amen*.

Comblé de bonnes œuvres, François mourut de la mort des Justes, à Fabriano, où il fut inhumé, le vingt-septième Avril 1322, dans la soixante-onzième année de son âge, & la cinquante-cinquième de sa vocation. Il a opéré plusieurs miracles; & les regrets que faint

Bonaventure a donnés à ſa mort, quand il l'apprit, ſont l'éloge de ſes vertus & de ſes talents, qui ſurent également précieux à l'Egliſe & à ſon Ordre.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE MAYRONIS.

Année 1325.

FRANÇOIS DE MAYRONIS naquit à Digne, ville Epiſcopale de Provence, au treizième ſiècle. Il embraſſa l'Ordre de ſaint-François, & étudia la Philoſophie & la Théologie à Paris, ſous le célébre Scot. Les progrès qu'il fit dans les hautes Sciences lui ont mérité le ſur-nom de *Docteur éclairé*.

Ce Religieux fut avantageuſement connu de Robert, Roi de Sicile, qui le recommanda au Pape Jean XXIIe. mais ce fut ſur-tout par ſes vertus qu'il ſe rendit illuſtre dans ſon Ordre. Quoiqu'il s'appliquât à l'étude, il ne négligeoit aucun des devoirs de ſon état; & devenu l'un des plus ſavants d'entre ſes Frères, il n'en conſerva pas moins l'humilité, & la pratique de toutes ſortes de bonnes œuvres.

Il est le premier qui ait soutenu la Thèse de Licence appellée *Sorbonique*, qui dure depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir.

Saint Elzéar, dont nous avons parlé ailleurs, avoit une grande confiance en François de Mayronis: il l'avoit choisi pour diriger son ame dans la piété; & se trouvant malade à Paris en 1323, il voulut qu'il reçut ses derniers soupirs. Peu après François retourna à Plaisance, où après avoir édifié ses Frères par une pratique constante de sa Règle, par une grande ferveur dans la prière, il mourut dans les sentiments d'un parfait Chrétien & d'un parfait Religieux, environ l'an 1325.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE

VINCIOLI,

EVÊQUE DE NOCERA.

Année 1325.

LE bienheureux Alexandre Vincioli, naquit à Pérouse, ville d'Italie, d'une famille noble. Son mérite l'éleva au grade de Pénitencier du Pape Jean XXII[e]. qui

le nomma ensuite à l'Evéché de Nocera, en Ombrie. Dieu récompensa les vertus de ce pieux Prélat par le don des miracles. Ce fut par ses prières & par l'intercession de saint Raynal, son prédécesseur, que la ville de Nocera & le bourg de Pierre-Ferrée, furent délivrés du fléau de la peste dont ils étoient affligés. On ignore à quel âge & en quel temps Alexandre embrassa l'Ordre de saint-François; mais c'est en reconnoissance du bienfait dont nous venons de parler, que les Habitants de ces deux endroits portent tous les ans en offrande six livres de cire, aux Frères-Mineurs. Il fut enterré dans le Couvent de Pierre Ferrée. On voit sur son tombeau, son portrait entouré de rayons, & l'on expose ses Reliques tous les ans, à certains jours, dans la Cathédrale de Nocera & en d'autres lieux de ce Diocèse, ainsi que dans celui de Spolette. Ce Prélat mourut en l'an 1327.



LE BIENHEUREUX MARGUARD DE WEISMALER.

Année 1327.

LE bienheureux Marguard naquit vraisemblablement dans le lieu de l'Allemagne dont il prit le sur-nom, suivant l'usage de ces temps-là, conservé encore aujourd'hui en différentes Congrégations.

Ayant embrassé la Règle de saint-François, en qualité de Frère-Lai, il devint un modele achevé de toutes les vertus Chrétiennes. La bonté de son caractère le faisoit chérir de tous ceux qui le connoissoient. C'étoit vraiment un homme selon le cœur de Dieu: humble, chaste, fervent, aimant ses frères, chérissant la pauvreté, se complaisant dans l'obéissance, & supportant avec une admirable résignation les plus violentes douleurs, quoique prolongées pendant plusieurs années.

Il mourut saintement à Munich en Baviere, dans le cours de l'an 1327, & son trépas fut suivi de plusieurs guérisons miraculeuses. Il avoit été enterré près de l'Autel de Saint-Georges; mais en l'année 1505, on l'en retira pour le mettre

dans un tombeau placé en un lieu apparent, où les fidèles continuent d'implorer efficacement ſon aſſiſtance.

LE BIENHEUREUX BERTRAND,

CARDINAL, EVÊQUE DE FRASCATI.

Année 1330.

UNE famille noble de la Tour-de-Camboli, en Querci, donna naiſſance au bienheureux Bertrand, dans le treizième ſiècle. Il fit avec ſuccès ſes premières études, & quelques avantages qu'il pût ſe promettre dans le monde, à raiſon des belles qualités qu'il y apportoit, il réſolut de le quitter pour ſe conſacrer à Dieu d'une manière ſpéciale. Il ſacrifia donc toutes ſes eſpérances au deſir de ſe ſanctifier, & embraſſa la Règle de ſaint-François, au Couvent de Figeac en Querci.

Après ſa Profeſſion, ſes Supérieurs l'envoyèrent à Toulouſe, pour étudier la Philoſophie & la Théologie. Il y avoit alors de célèbres Profeſſeurs dans cette ville, & Bertrand profita ſi habilement de leurs leçons, que les Sciences les plus abſtraites lui devinrent familières. Il mérita de ſon ſiècle le ſurnom honorable

de DOCTEUR FAMEUX; & ces épithètes distinctives ne s'accordoient pas si facilement au temps dont nous parlons, que des modernes ont essayé de le faire accroire à des lecteurs superficiels, qui ignorent de quelles épines les Sciences étoient entourées il y a quelques siècles. Les écrits qui nous restent de plusieurs hommes auxquels leurs contemporains ont donné de ces sortes de sur-noms, font voir qu'ils n'étoient pas toujours le prix du triomphe dans les subtilités de l'école; mais un hommage rendu au génie qui prend différentes teintes suivant la diversité des siècles.

Un grand fond de piété, des mœurs simples, & une profonde humilité faisoient desirer à notre Bienheureux de vivre ignoré dans le cloître, où des vues toutes spirituelles l'avoient conduit; mais la réputation de son savoir & de sa sainteté le tira bientôt de la vie privée qu'il chérissoit.

Bertrand fut d'abord élevé au diverses Charges Monastiques, & après avoir été Provincial, il fut choisi pour succéder à Michel-de-Césène qui étoit Vicaire-général de l'Ordre.

Le Pape Jean XXIIe. qui siégeoit à Avignon, instruit de la prudence & de la sagacité que Bertrand avoit mises dans le gouvernement de ses Frères, le nomma

ma Archevêque de Salerne, au Royaume de Naples, en 1319. L'année ſuivante il le créa Cardinal & lui donna l'Evêché de Fraſcati près de Rome, qui ne relève que du Souverain-Pontife, & qui eſt l'un des ſix qu'optent les Cardinaux.

A toutes les vertus religieuſes, Bertrand joignoit beaucoup de talent pour les affaires, & a rempli avec ſuccès pluſieurs légations & nonciatures auprès de diverſes Puiſſances. Comblé d'années il mourut dans de grands ſentiments de piété à Avignon, le trentième Juillet de l'an 1330. On a de lui pluſieurs ouvrages, & il a rendu des ſervices eſſentiels au Saint-Siége par ſes négociations.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE MONT-ULMO.

Année 1330.

LE bienheureux Pierre, ſurnommé de Mont-Ulmo, ſans doute du lieu de ſa naiſſance, en Italie, ayant embraſſé l'Ordre de ſaint-François, s'y acquit une grande célébrité par ſes prédications. Il mourut au Couvent de Penna-Marina, dans la

Custodie de Monte-Feltro, le vingt-troisième Février 1330, où il repose.

On rapporte qu'il avoit opéré plusieurs miracles durant sa vie, & qu'un peu avant qu'on le mit au tombeau, une femme porta une de ses filles agonisantes auprès du corps du Religieux dont elle prit la main, qu'elle plaça sur le visage de l'enfant, qui recouvra aussi-tôt la santé.

Un estropié s'étant fait conduire à ce même tombeau, s'écria: saint François, fortifiez le bienheureux Pierre, afin qu'il puisse me guérir; & incontinent se trouva parfaitement rétabli.

Nous ignorons les autres particularités qui concernent ce bienheureux Personnage.

LE BIENHEUREUX ODORIC DE FRIOUL.

Année 1331.

ODORIC naquit à Porto-Naone, dans le Frioul, province d'Italie, au treizième siècle. Il étoit fort jeune lorsqu'il se fit Religieux de l'Ordre de saint-François, & devint en peu de temps un exemple

de pénitence. C'étoit toujours un cilice ou une cuiraſſe qui lui ſervoit de tunique, & il ne les quittoit que pour s'appliquer de ſanglantes diſciplines. Dans quelque ſaiſon que ce fût, il marchoit ſans ſandales, & ne vivoit que de pain & d'eau. L'humilité dont il fit profeſſion en entrant dans l'Ordre, ne ſe démentit jamais, & il ne voulut accepter aucun des emplois où ſon mérite le fit élever.

La ſolitude du cloître lui parut un lieu encore trop agité, pour la méditation, & avec la permiſſion de ſes Supérieurs, il ſe retira pendant quelque temps dans un Hermitage, où, par la contemplation & la prière, il parvint à un ſi haut dégré de perfection, que l'odeur de ſes vertus s'étant répandue au loin, pluſieurs Infidèles ſe convertirent à la Foi, & un grand nombre de perſonnes quittèrent le ſiècle, pour prendre l'habit de ſaint-François

Odoric guidé par l'eſprit de Dieu, qui daigna confirmer la pureté de ſa Doctrine par le don d'opérer des choſes ſurnaturelles, crut qu'il étoit temps de travailler à la deſtruction de l'Idolâtrie, & paſſa dans les Indes. Dans le ſéjour de dix-ſept ans qu'il y fit, il baptiſa plus de vingt-mille perſonnes. Il étoit encore dans ces contrées, quand il apprit que quatre de

ses Frères, Thomas-de-Tolentin, Jacques-de-Padoue, Pierre-de-Sienne, Prêtres, & Frère Démétrius-de-Tefelicio, Laïque, avoient enduré le martyre à Thana : il y passa pour apprendre le détail de leurs souffrances, & se rendit à Supera où ils avoient été inhumés, & d'où il enleva leurs Reliques, pour les déposer au Couvent de Zayton, dans l'Inde supérieure.

Après une si longue Mission, il se proposa de revenir en Italie; mais en traversant un pays où il étoit défendu sous peine de la vie de recevoir aucun Chrétien, il tomba malade, & fut obligé de demeurer pendant plusieurs jours sous un arbre, sans autre aliment que son fruit & de l'eau. Néanmoins il s'apperçut que ses forces revenoient, & voulut continuer sa route : il cotoya une rivière sur le bord de laquelle il trouva une pomme, qui le substenta pendant neuf jours de marche.

Arrivé dans la Tartarie, il prêcha l'Evangile avec de grands succès. On sait qu'encore aujourd'hui la Religion des Tartares Idolâtres, ne consiste qu'en une sorte de magie, dont des fourbes, sous le nom de sorciers, abusent le Peuple. Frère Odoric renversa les simulacres des Démons, fit voir leur impuissance, & baptisa un grand nombre de Payens. Le Grand Kan qui règnoit alors en Tartarie,

entendit parler de notre Religieux, le fit venir à sa Cour, & l'y retint pendant trois ans, au bout desquels il le pria de passer en Europe, pour lui ramener un certain nombre de Missionnaires, capables de cultiver la Religion dans ces vastes Régions, & pour lesquels il lui promit toute protection.

Le zèle du pieux Religieux étoit audessus de ses forces. Il revint en Italie; mais si exténué par les travaux & par la pénitence, qu'il ne fut reconnu de personne. Il tomba malade à Pise, d'où, par l'ordre de saint François qui lui apparut & l'assura qu'il prendroit soin de la Mission de Tartarie, il se fit conduire à Udine. Ce fut là qu'il mourut le lendemain de l'Octave de l'Epiphanie, de l'an 1331, après avoir donné de grandes marques de piété.

Les Religieux vouloient l'enterrer le même jour; mais le Gouverneur d'Udine demanda qu'il fût différé jusqu'au lendemain, afin de mettre la pompe convenable dans ses funérailles. Alors des merveilles s'opérèrent par l'intercession d'Odoric, & ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'on l'enferma dans un cercueil à trois clefs, en présence du Patriarche d'Aquilée & du Doyen de la Cathédrale.

Son corps rendit une odeur telle, qu'on eût cru qu'il avoit été embaumé.

A quelque temps de-là le Patriarche qui avoit une des clefs du tombeau, fit assembler les Magistrats & les Religieux pour savoir l'état où étoit le corps d'Odoric: on le trouva aussi entier & aussi frais, que s'il venoit d'expirer. Ce spectacle toucha vivement le Prélat qui ne put retenir ses larmes, & qui lui mit son anneau Pastoral au doigt. Peu après il lui fit bâtir une Chapellle avec un superbe Mausolée, & donna commission d'informer de sa vie & de ses miracles. Les actes en furent remis à l'Evêque d'Udine, pour être produits dans le procès de sa canonisation.

On distingue parmi plusieurs écrits qu'a laissé ce Religieux, un ouvrage intitulé: *Des Merveilles du monde*, qui contient en effet tant de choses merveilleuses, qu'il n'y a que la réputation de sainteté dont jouit l'auteur qui puisse y faire donner quelque créance.



LE BIENHEUREUX MICHEL MAGOTHI.

Année 1334.

ON ne ſait pas préciſément le temps ni le lieu de la naiſſance du bienheureux Michel Magothi ; on ignore auſſi quels étoient ſes parents. Il entra dans l'Ordre de ſaint-François où il fut Frère-Lai, & où il ſe diſtingua par des auſtérités qu'il continua de pratiquer avec le même zèle dans l'âge le plus avancé.

La nourriture de Michel, depuis ſa profeſſion, fut conſtamment le pain & l'eau, & il ne quitta jamais le cilice. La Chapelle de la Sainte-Vierge lui ſervoit de cellule dans toutes les ſaiſons ; il s'y couchoit ſur un banc, lorſque la néceſſité le forçoit à prendre un peu de repos : autrement il étoit toujours debout, excepté quand il mangeoit ou que la foibleſſe l'accabloit. Il paſſoit les nuits à viſiter les Chapelles de l'Egliſe qu'il habitoit, portant une lourde Croix de bois ſur ſes épaules ; & il terminoit chaque ſtation par une rude diſcipline, qu'il s'appliquoit en mémoire de la Paſſion du Sauveur.

Le Seigneur manifesta en plusieurs occasions, combien les prières, la pénitence & l'humilité du pieux Religieux lui étoient agréables. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il rencontra des voleurs qui le dépouillèrent d'abord; mais ayant apperçu le cilice qu'il portoit sur sa peau, ils se jetèrent à ses pieds & lui rendirent ses habits, après lui avoir donné de grandes marques de repentence. Alors Michel qui jouissoit de cette tranquillité que donne une entière confiance en Dieu, dit à ces bandits que, s'ils avoient besoin de son habit, ils pouvoient le conserver : cette parole de douceur les couvrit de confusion; ils se sentirent pénétrés de vénération pour le vieillard, & lui firent espérer qu'ils profiteroient de la leçon qu'il leur donnoit, pour se retirer du crime.

De retour de ses voyages à Toulouse, Michel Magothi, devint aveugle, & après avoir éprouvé de grandes & longues infirmités, il y mourut dans le Couvent de saint-François, en l'an 1334. La réputation de sainteté dont il jouissoit, attira au Couvent un concours extraordinaire de peuple qui venoit pour le voir & pour se procurer quelques morceaux de ses habits; en sorte que ce ne fût qu'avec beaucoup de peine qu'on le transporta à la Chapelle de saint-Thomas, Apôtre, où

il fut inhumé, & où le Seigneur a manifesté sa puissance, par des miracles opérés en faveur de ceux qui invoquent l'assistance de son serviteur.

LE BIENHEUREUX FORESTIER DE PROVENCE.

Année 1337.

LE bienheureux Forestier originaire de Provence, prit l'habit de Religieux dans la province d'Aix, après avoir abandonné tous ses biens. Il fut grand amateur de la pauvreté évangélique, & de l'Observance étroite de la Règle de saint-François, & il pratiqua l'une & l'autre à la lettre.

La Reine Sancie, qui avoit un pieux attachement pour l'Ordre Séraphique, ayant fait bâtir hors des murs d'Aix un Monastère, pour des Religieuses de sainte-Claire, les guerres qui survinrent, obligèrent de transporter cette Communauté dans la ville, & Forestier en eut la direction spirituelle. Il forma ces filles à la vraie piété & à l'exacte Observance de leur Institut; en sorte qu'elles édifièrent par leur conduite toute la Provence.

Tandis qu'il s'occupoit du salut de ses Sœurs, il s'appliquoit aussi à se perfectionner lui-même, & mérita par ses rares vertus une mort qui portoit tous les caractères de la béatitude, & qui arriva à Aix, dans l'année 1337.

La ville lui fit des obsèques distinguées, & on l'enferma dans un tombeau, dont la clef est confiée aux Consuls en exercice. Quoiqu'il n'ait point encore été canonisé, le souvenir de sa sainte vie & des miracles qui sont arrivés à son tombeau, l'a mis en grande vénération dans la Provence.

LE BIENHEUREUX PIERRE D'ARAGON.

Année 1340.

LE bienheureux Pierre, surnommé d'Aragon de la province où il prit naissance, fut un des Religieux de saint-François qui fut le plus employé dans les missions contre les Hérétiques, à cause de son zèle ardent & de sa fermeté dans la Foi. Né avec beaucoup d'esprit, & possèdant bien la science du raisonnement, il disputoit

rarement avec eux, qu'il n'en ramenât plusieurs au sein de l'Eglise.

Un jour il se trouva dans la Bossine avec des Sectaires opiniâtres, sur lesquels le raisonnement n'avoit point de prise: pour les convaincre de la vérité de sa doctrine, il entra en leur présence dans un grand feu, & s'y tint un espace de temps assez considérable. Ce prodige en toucha un grand nombre, que les plus solides raisons & l'éloquence du prédicateur, n'avoient pû convaincre.

Dans la suite, Béatrix, Reine de Portugal, qui connoissoit le profond mérite de notre Missionnaire, l'envoya en qualité d'Ambassadeur vers Pierre, Roi d'Aragon, pour renouveller l'alliance entre les deux couronnes, & il s'acquitta de sa légation d'une manière qui plût aux deux Puissances.

Outre le miracle que nous venons de rapporter, & qu'un disciple de Pierre répéta dans des temps postérieurs à sa mort, ce Bienheureux en avoit opèré grand nombre d'autres, lorsque Dieu le retira de cette vie pour récompenser ses vertus, le cinquième jour d'Octobre 1340.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE LYRA.

Année 1340.

LE bienheureux Nicolas naquit à Lyre, bourg de Normandie, au Diocèse d'Evreux, dans le treizième siècle. Il est certain qu'il étoit de race juive, & l'on doute même s'il n'a pas professé le Judaïsme. La grande connoissance qu'il avoit de la langue & des cérémonies des Hébreux, a fait croire à plusieurs qu'il avoit été Rabbin dans quelqu'une de leurs Synagogues de France; ce qui n'est pas absolument invraisemblable.

Gonzague rapporte, comme une tradition certaine, que la mère de Nicolas se voyant dans un péril imminent sur le point d'accoucher, voua l'enfant qu'elle portoit, à Jésus-Christ & à saint François, & qu'ensuite elle se délivra heureusement.

Quoiqu'il en soit de ces circonstances, il prit l'habit de saint-François & fit profession de sa Règle au Couvent de Verneuil, dans la Province du Perche, & s'y fit admirer par sa piété.

Il donnoit tout le temps que lui laissoient

ſes devoirs de Religieux, à l'étude de l'Ecriture-Sainte, dans laquelle il étoit très-verſé. Il s'occupa d'abord de l'explication du premier Chapitre de la Genèſe, qu'il commença en l'an 1322, & qu'il n'acheva qu'après beaucoup de temps & de ſoins. Ses commentaires ſur Iſaïe ſont de 1326, & il en fit ſur tous les livres de la Bible, qu'il ne termina qu'en l'année 1330.

Outre ces ouvrages, il en a compoſé d'autres dans leſquels on trouve une profonde Doctrine & beaucoup de piété.

Son zèle pour la gloire de Dieu le rendoit fort attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la converſion des Juifs, & il ne ménageoit ni temps, ni ſoins, ni ouvrages, pour les faire revenir de leur prévention contre le Chriſtianiſme & le leur faire embraſſer.

Les plus célèbres Auteurs qui ont vécu du temps de notre Bienheureux, & qui ſont venus depuis, en font de grands éloges, & s'accordent à le regarder comme un homme très-docte, & qui joignoit une ſincère piété aux plus vaſtes connoiſſances; comme celui enfin qui a frayé la route à tous les autres interprètes. Paul-de-Sainte-Marie qui a voulu critiquer ſon *expoſition* a été obligé de finir par avouer qu'elle étoit *ſolide* & *abondante* en raiſons.

Accablé d'années & de travaux, Nicolas-de-Lyra mourut d'une manière édifiante à Paris, au Couvent des Religieux de ſaint François, le treizième Octobre 1340. Il a été enterré dans le Chapitre, où l'on voit une Epitaphe & des vers à ſa louange, gravés en lettres d'or ſur un marbre.

On a remarqué que l'Empereur Charles-Quint, étant à Paris en 1539, deux ſiècles après la mort de Nicolas-de-Lyra, fut faire ſes prières à ſon tombeau, & donna tous les témoignages poſſibles de la profonde vénération qu'il avoit pour la mémoire de cet excellent Religieux.

LE BIENHEUREUX RICHARD

DE BOURGOGNE,

EVÊQUE ET MARTYR, ET SES COMPAG.

Année 1340.

EN partant pour aller prendre poſſeſſion du titre de l'Evêché d'Armalech, en Tartarie, Richard, qui n'avoit en vue que d'étendre la Foi Chrétienne, ſe fit accompagner par des Perſonnages de ſon Ordre, choiſis entre les plus doctes & animés du même zèle que lui. Comme

ils ont partagé ses travaux & ses souffrances, & qu'ils jouissent avec lui des récompenses dues au martyre, nous rappellerons ici leurs noms; c'étoient François-d'Alexandrie, Raymond Ruttide, de la même ville, & Pascal-de-Victoria, en Espagne, Prêtres: Martel, Provençal, & Laurent-d'Alexandrie, Frères-Lais, & enfin Jean-des-Indes; ce dernier, qui étoit Ethiopien & noir, avoit embrassé avec le Christianisme le Tiers-Ordre de saint-François.

La Mission, composée de sept personnes, se rendit à Armalech, où elle eut d'abord de grands succès. L'Empereur Tartare avoit reçu les Religieux de la manière la plus favorable: il les estima dès qu'il les connut, & une circonstance les en fit aimer.

L'Empereur étoit malade quand les Missionnaires arrivèrent. François-d'Alexandrie, qui avoit apparemment quelques connoissances de la Chirurgie, eut le bonheur de le guérir d'un chancre & d'une fistule; & cette cure lui mérita une entière confiance à la Cour de ce Prince, qui l'appelloit son Père & son Médecin. Bientôt après, François fut de ses Conseils, & il lui en donna dont il se trouva bien.

Cette supériorité de talents, & plus

encore la pureté des mœurs, & le parfait désintéressement des Prédicateuts, firent juger à l'Empereur que des gens qui se conduisoient de la sorte, étoient guidés par des principes saints, & n'osant sans doute embrasser lui-même une Religion dont la Morale lui paroissoit si belle, il abandonna son fils, âgé de huit ans, à François, pour qu'il l'élevât dans le Christianisme. En effet, ce jeune Prince fut baptisé & nommé Jean.

Ce grand exemple attiroit journellement de nouveaux Prosélytes à la Foi, & il est à présumer que tous les Sujets de cet Empereur s'y seroient convertis, sans la révolution qui se fit dans cet Empire.

Alisolda, Prince Sarrazin, trouva le moyen de faire empoisonner l'Empereur; & dans le trouble où cette action plongea l'Etat, il s'en empara, & fit massacrer les Héritiers du trône. Il apprit bientôt les progrès de la Mission, & avec qu'elle ardeur les Frères-Mineurs travailloient à extirper de ces vastes Contrées l'Idolâtrie, & le Mahométisme, qu'il professoit. Il rendit plusieurs Edits pour le maintien de sa Secte, où il rappelloit tous ses Sujets dans un certain délai, sous peine de la vie. Ces ordres, qui étoient généraux, s'étendoient jusques

ſur Richard & ſes Religieux : des Satellites vinrent leur propoſer une abjuration formelle de leur Religion : & ſur le refus ils furent expoſés, liés avec des cordes, aux inſultes de la populace, dont ils furent extrêmement maltraités. Quand le nouvel Empereur ſe fut aſſuré que ni la honte, ni les tourments ne pourroient faire changer l'Evêque & les Religieux, qui, dans leurs liens mêmes, ne ceſſoient d'annoncer les vérités de l'Evangile, & de faire voir la fauſſeté de l'Alcoran, il ordonna qu'on leur tranchât la tête ; & ces ſept Confeſſeurs reçurent la couronne du martyre en l'an 1340.

LE BIENHEUREUX GENTIL,

MARTYR A TORINGIE.

Année 1340.

Metellica, dans la Marche-d'Ancône, vit naître le bienheureux Gentil. Il étoit fort jeune quand il embraſſa l'Ordre de ſaint-François, &, ſes études étant finies, il demeura pendant pluſieurs années au Mont-Alverne, où les bons exemples, la ſainteté du lieu, & ſes dif-

positions favorables, l'élevèrent à la pratique des plus sublimes vertus.

Son zèle pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames, lui fit concevoir le dessein d'aller porter l'Evangile en Egypte & dans la Perse. Dans cette vue il passa les mers, & donna toute son application à apprendre la Langue Arabique: son espérance fut trompée, & il ne fit aucun progrès dans cette étude; de sorte qu'après bien des peines inutiles, il prit la résolution de repasser en Italie. Mais comme il étoit sur le point de partir, le Seigneur lui apparut, & lui dit: « J'ai mis mes paroles dans ta bouche, » tu iras où je t'envoyerai, & tu diras » à ces Peuples tout ce que je t'ordon» nerai ».

Après ce miraculeux évènement, il se trouva qu'il possédoit si parfaitement la Langue Persanne, qu'il se vit en état de prêcher avec une grande facilité; & Dieu couronna ses travaux par la conversion de dix-mille Infidèles, par celle de toute une famille juive, à Capha, & par des prodiges capables de convaincre les esprits les plus opiniâtres.

De Perse, il passa en Arabie, & fut avec Marc Cornaro, Duc de Venise, alors en Ambassade auprès du Sophi,

visiter le tombeau de Sainte-Catherine, au Mont-Sinaï. Après avoir satisfait à sa dévotion, ce zèlé Missionnaire reprit le cours de ses travaux apostoliques. Il annonça la Foi à Trébisonde, à Salmastre, & dans les environs de ces Villes ; il opéroit de nombreuses conversions parmi les Infidèles, & justifioit sa Doctrine par des prodiges frappants, lorsqu'il fut massacré à Toringie, en l'an 1340.

On cite parmi les vertus de ce Confesseur de Jésus-Christ, son grand amour pour la pauvreté, & sa charité envers les malheureux, auxquels il donnoit tout ce qu'il avoit, & se bornoit lui-même au plus étroit nécessaire.

Nicolas Quirini, noble Vénitien, acheta ses Reliques & les fit apporter à Venise. Cornaro, qui avoit tant de raisons de lui porter vénération, obtint la tête du Martyr, dont depuis il a gratifié les Frères-Mineurs. Dans la suite les familles de Quirini & de Cambernard, s'unirent pour faire bâtir en son honneur une Chapelle au Couvent de Saint-Jérôme : ils y déposèrent ses Reliques, qui sont un objet de piété pour les Fidèles, à cause des graces qu'ils reçoivent du Ciel, par l'intercession du Bienheureux.

LE BIENHEUREUX SÉGRIEN

Année 1340.

LE temps & le lieu de la naiſſance du Bienheureux Ségrien, ne nous ſont pas connus, non plus que l'époque de ſa Vocation. Par le moyen des auſtérités & de la prière, il atteignit à un ſi haut degré de perfection, que ſa vie entière, dans l'Ordre de ſaint-François, ne fut qu'un tiſſu de prodiges. Ils continuèrent après ſa mort, qui arriva au Couvent de Lérida, en Eſpagne, dans le cours de l'an 1340. Auſſi-tôt que cet excellent Religieux eut rendu l'ame, on vit deſcendre ſur ſon corps pluſieurs lumières fort éclatantes que l'on prit pour un préſage de la Béatitude de laquelle il jouiſſoit.



LE BIENHEUREUX GIRAUD DE VALENCE.

Année 1343.

LE bienheureux Giraud naquit à Valence, ville de Sardaigne, & proche du Pô ; & il sortoit de l'illustre Maison de Gagnoli. Il n'avoit que seize ans lorsque son père mourut, & il en passa treize auprès de sa mère, qui étoit affligée d'une grande maladie.

Ayant donné jusqu'ici des marques du respect & de l'amour filial, dont il étoit pénétré, il fit éclater sa piété aussi-tôt que sa mère eut quitté cette vie, en vendant tous ses biens, & en les distribuant aux Pauvres. Quand il se fut délivré des embarras du monde, il résolut de le quitter, & prenant l'habit de Pélerin, il visita les saints-Lieux de Rome & de Naples; puis passa en Sicile, se retira sur le Mont-Gibel, y bâtit un Hermitage, & y vécut jusqu'à l'âge de quarante ans, dans la pratique de l'humilité & de la pauvreté.

Le bruit des miracles de saint Louis, Evêque de Toulouse, parvint dans sa

retraite, & lui fit concevoir le dessein de prendre l'habit de Frère-Mineur. Il fut admis parmi eux, & pendant son Noviciat il s'appliqua avec tant de zèle & de succès à s'instruire & à pratiquer ses devoirs, qu'il devint l'exemple de ses Frères.

Après sa Profession il fut envoyé à Randairo, où sa vertu parut avec éclat. Il observoit la plus rigoureuse pénitence; portoit sur sa chair un cilice & une chaîne de fer, marchoit nud-pieds en toute saison, ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau, dormoit très-peu, encore étoit-ce sur un ais, ayant un banc pour oreiller, & pour cellule la Chapelle de Saint-Louis de Toulouse. Il joignit à ces austérités de sanglantes disciplines, & il parvint enfin à un si haut degré de perfection, qu'il guérissoit les malades; & qu'à Palerme entr'autres, il guérit frère Jean-de-Catane de la gravelle, dont il étoit cruellement tourmenté.

Giraud étoit continuellement occupé pour le service du prochain: Elizabeth, femme de Pierre, Roi de Sicile, étoit privée de fécondité; il obtint, par la ferveur de ses prières, qu'elle eût un fils, lequel à l'âge de cinq ans, succéda au Royaume de son père.

On rapporte qu'il opéra un grand nom-

bre de prodiges; que dans ses ravissements on le voyoit souvent s'élever de terre, & qu'avant sa mort, la Sainte-Vierge lui apparut & lui donna l'assurance de son salut.

Giraud porta l'obéissance jusqu'à se soumettre avec promptitude, & sans murmurer, aux commandements les plus déplacés, qu'on lui faisoit pour l'éprouver. Il vécut, non-seulement dans une parfaite innocence de mœurs, mais dans une désappropriation absolue. Raynucio, Précepteur du Roi Frédéric, lui demanda un jour qu'il lui laissât son chapelet après sa mort; Giraud auroit bien voulu le satisfaire; mais se rappellant l'un des premiers devoirs de son état, il lui dit: « Je n'ai rien à moi; » adressez-vous à mon Supérieur ».

Après avoir passé trente-cinq ans dans l'Ordre, Giraud fut attaqué d'une maladie grave: il connut qu'il touchoit à sa fin, demanda les Sacrements, & les reçut avec une grande piété, puis s'endormit au Seigneur le vingt-neuvième Décembre 1343, âgé de soixante-quinze ans, dans le Couvent de Palerme, où il fut inhumé. Les Siciliens & les Habitants de Pise, ont pour lui une singulière vénération, à cause des nombreux miracles qu'il a opérés durant sa vie & après sa mort.

LE BIENHEUREUX ALGOT.

Année 1345.

LE bienheureux Algot étoit natif de Scaris, en Gothie. Dès ſon enfance il s'adonna à la piété & aux Sciences, & réuſſit dans ces deux objets. Il vint à Paris pour étudier la Philoſophie & la Théologie, & reçut le Bonnet de Docteur dans la célèbre Univerſité de cette Ville; honneur qui ne s'accordoit pas en ce temps-là ſans difficulté.

Quand Algot eut perfectionné ſes connoiſſances, il s'occupa plus particulièrement de l'éternité, &, de retour en ſa Patrie, il fit profeſſion de la Règle de ſaint-François, à Scaris. Tous ceux qui le connurent, virent en lui un parfait Religieux, amateur zèlé de la diſcipline primitive, dont toutes les paroles & toutes les actions portoient le caractère d'une éminente ſainteté.

Trois ans avant ſa mort, Algot fut ſoumis à l'épreuve des douleurs: il devint aveugle, & fut attaqué de la pierre. Rien ne put ébranler ſa conſtance, & durant ce long intervalle, il ne ſe permit pas la moindre impatience, pas la moindre plainte,

te,

te. Sainte Brigitte, qui étoit alors à Scaris, pria Dieu qu'il lui plût d'accorder quelque ſoulagement à ſon Serviteur; & la réponſe du Ciel fut: « Algot eſt une » étoile brillante; il ne convient pas qu'elle » ſoit obſcurcie par la fumée de la vie » mortelle. Il a bien combattu; ſa courſe » eſt achevée: il ne lui reſte plus qu'à » recevoir la couronne. La preuve de » ce que je vous dis, c'eſt que ſes dou- » leurs s'apaiſeront, & que ſon ame s'en- » flammera davantage de mon amour ».

Il ne tarda pas, en effet, à voir effectuer cette promeſſe, & mourut à Scaris, en l'an 1345.

LA BIENHEUREUSE SANCIE,

REINE DE NAPLES,

De l'Ordre de Sainte - Claire.

Année 1345.

LA bienheureuſe Sancie étoit femme de Robert, premier du nom, Roi de Naples & de Sicile, frère de ſaint - Louis, Evêque de Toulouſe, dont nous avons parlé. Robert, qui avoit une grande confiance dans ſaint François, embraſſa le

Tiers-Ordre, & voulut être inhumé avec l'habit de pénitence, dans le Couvent du Corps de Jésus-Christ, à Naples, en 1343.

Un an après la mort de son époux, Sancie, uniquement occupée de l'affaire importante de son salut, voulut profiter de la liberté de son veuvage, pour y vaquer plus particulièrement. Connoissant le monde & les difficultés d'y mener une vie digne des récompenses éternelles, sur-tout dans l'élévation où elle se trouvoit, elle résolut d'abdiquer les grandeurs: elle se retira donc au Monastère de Sainte-Croix, à Naples, qu'elle avoit fait construire, & y reçut l'habit de Sainte-Claire, des mains du Père Vassal, Général de l'Ordre.

Les Religieuses, par respect pour la Majesté Royale, vouloient user de certaines distinctions à l'égard de leur pieuse Fondatrice; & ce fut par amour pour l'étroite Observance de la Règle, qu'elle exigea qu'on ne l'appellât pas autrement que sœur Claire-de-la-Croix, & qu'elle se soumit sans répugnance à tous les devoirs de l'état qu'elle avoit embrassé.

Le zèle de la Reine de Naples, pour la gloire de Dieu, ne se borna pas à la construction du Monastère de Sainte-Croix; elle en fit édifier plusieurs. Aussi-

tôt qu'elle eut pris le voile, elle examina l'état de plusieurs Maisons de Sainte-Claire, &, sur les points qu'elle ne put rétablir ou réformer elle-même, elle écrivit plusieurs lettres aux Chapitres-Généraux de Perpignan & d'Assise, & exhorta puissamment les Vocaux à maintenir la Règle dans toute sa pureté.

Dès l'année 1333, Sancie avoit donné des preuves de son attachement à l'Institution de saint-François: le Soudan d'Egypte ayant permis à Roger Guarin de s'établir dans la Terre-Sainte, Robert premier, à la sollicitation de la Princesse, employa son crédit pour assurer cette demeure aux Frères-Mineurs. Quand les arrangements furent consommés, Sancie leur fit bâtir un Couvent sur la Sainte-Montagne, & y entretint douze Religieux, Prêtres, & trois Séculiers pour le Service: elle obtint en même-temps du Souverain Pontife la confirmation de l'établissement, & fit donner commission au Général de l'Ordre, & au Provincial de la Terre de Labeur, d'envoyer à Jérusalem le nombre de Religieux nécessaire pour y desservir la nouvelle Eglise, & assister les Fidèles. On sait que cet établissement a subsisté jusqu'ici avec succès.

Sancie, après avoir passé un an, six mois & sept jours dans l'Ordre de Sainte-Clai-

re, où elle donna l'exemple de toutes les vertus, mourut ſaintement à Naples, le vingt-huitième jour de Juillet 1345. La Reine Jeanne & les Grands du Royaume, lui firent des obsèques dignes de ſa naiſſance & de ſa piété. Son corps fut mis ſur le grand-Autel, dans un ſépulcre de marbre, ſurmonté d'une Statue qui la repréſente vêtue en Religieuſe, avec une couronne ſur la tête, qui indique la dignité qu'elle avoit abandonnée pour ſe conſacrer à Dieu.

LE BIENHEUREUX BERNARD DE MASSA.

Vers l'an 1350.

CE bienheureux étoit originaire de Maſſa-de-Sienne, ville Epiſcopale de la dépendance du Grand-Duc de Toſcane, autant qu'on le peut conjecturer. On ignore les particularités de ſa vie, & les Hiſtoriens ne nous apprennent autre choſe de lui, ſinon qu'il s'eſt rendu recommandable dans l'Ordre de ſaint-François, par une admirable pureté, un grand amour pour ſa Règle, & par la pratique conſtante des vertus chrétiennes.

Bernard-de-Maſſa vivoit encore vers l'an 1350, & mourut au Couvent de ſaint-François, de la ville de Maſſa, un ſeizième jour d'Octobre, on ne ſait pas au juſte en quelle année.

Ses vertus avoient éclaté pendant ſa vie par pluſieurs actions miraculeuſes; auſſi-tôt qu'il fut mort, le Peuple de Maſſa & des environs vint en foule à ſon tombeau, & pluſieurs malades affligés de maux incurables, recouvrèrent la ſanté par ſon interceſſion.

LE BIENHEUREUX JEAN DE VAUX.

Année 1351.

LE bienheureux Jean naquit au village de Vaux, près de Camérino, ville Epiſcopale dans les Etats du Pape, & prit l'habit de Frère-Mineur à Foligny, en l'an 1325. Il devint bientôt l'exemple des autres Religieux par ſon exactitude à remplir ſes devoirs: cependant le deſir d'atteindre à une plus haute perfection, l'engagea à demander à Geraud Odonis, Miniſtre-général de l'Ordre, la permiſſion de ſe retirer dans un Hermitage, avec

quelques autres Religieux, animés d'un zèle ſemblable au ſien pour la vie contemplative. Pluſieurs obſtacles s'oppoſoient à cet établiſſement particulier; mais Jean-de-Vaux les ſurmonta par ſa conſtance.

Dans la ſuite Geraud Odonis, convaincu des bonnes intentions de notre Bienheureux, lui permit d'aller s'établir à Mont-Brulliano, proche de Camérino, afin qu'il y pût vivre dans la retraite qu'il chériſſoit & dans l'étroite obſervance de la Règle dont il étoit grand zèlateur.

Jean fit bâtir en ce lieu un Couvent dans lequel il a vécu dix-ſept années avec quatre autres Religieux qui vouloient, à ſon exemple, imiter leur Père ſaint François par la pratique exacte de ſa Règle. C'eſt cet établiſſement, qui exiſtoit ſous l'autorité du Général & du Provincial, qui a donné naiſſance à l'Obſervance qui s'eſt accrue depuis. Jean y perſévéra juſqu'à ſa mort, arrivée à Mont Brulliano, le quatrième jour d'Avril 1351. On l'inhuma avec autant de pompe que ce lieu ſolitaire pouvoit le permettre, & il emporta avec lui les regrets des vrais obſervateurs de la pauvreté évangélique. Comme il avoit paſſé ſa vie entière dans la plus auſtère pénitence, & dans la pratique de toutes les vertus, il laiſſa après lui une grande

réputation de ſainteté, que le Ciel a confirmée par les prodiges qui s'opèrent à ſon tombeau.

LE BIENHEUREUX NICOLAS

DE MONT-CORVI,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS AU CAIRE.

Année 1358.

UN Hongrois, nommé Thomas, qui s'étoit diſtingué dans les armes, avoit ſacrifié ſa Religion à ſon avancement ; & pour ſe mettre plus avant dans la faveur du Soudan d'Egypte, il avoit embraſſé le Mahométiſme. Le ſouvenir de ſa première croyance ayant conduit Thomas aux Saints-Lieux de Jéruſalem, dans le temps de la Semaine-Sainte, il y rencontra Nicolas, un autre Religieux appellé François, & Romain, qui étoit du Tiers-Ordre, & eut avec eux un entretien aſſez long ſur les vérités du Chriſtianiſme.

Il réſulta de cette converſation que Thomas fut ſi touché de repentance, qu'il réſolut de laver ſa faute dans ſon ſang.

Nos trois Religieux ne voulurent point l'abandonner dans cette circonſtance ; & l'ayant accompagné au Caire, il ne lui fut pas difficile d'approcher du Soudan, dont il étoit familièrement connu. Thomas reprocha à ce Prince qu'il étoit cauſe de ſon apoſtaſie ; mais, ajouta-t-il, « je ſuis, par la grace de Dieu, redevenu Chrétien & très-fidèle, & ne ſuis plus un perfide Muſulman ».

Le Soudan fut extrêmement choqué de ce reproche; mais, comme il n'avoit en vue que de conſerver Thomas dans ſon ſervice, il ſe contint, & ſouffrit même que Nicolas parla aſſez long-temps en ſa préſence ſur la divinité de la Religion Chrétienne, & ſur la fauſſeté de la Mahométane. Mais quand il eut fini, il fit mettre Thomas dans une priſon, & les Religieux dans une autre; eſpérant qu'il raméneroit l'Officier plus aiſément, quand il ſeroit privé d'inſtructions.

Cette précaution, ni les offres les plus ſéduiſantes, n'ébranlèrent point les Priſonniers, & alors le Soudan les livra au Cadi, qui les condamna à être coupés par morceaux, & conſumés par le feu. Cette Sentence fut exécutée le quatrième jour d'Avril 1358.

On rapporte que les Bourreaux apportèrent dans cette exécution la plus bar-

bare fureur; & que s'étant opposés à ce que les Chrétiens ramassassent les membres épars des Martyrs, une lumière extraordinaire parut, & causa tant de frayeur aux Infidèles, que les premiers eurent le temps de satisfaire leur piété, en recueillant les Reliques des quatre Personnages qui venoient de sceller la Foi de leur sang.

LE BIENHEUREUX GONZALVE SANCIUS.

Année 1360.

GONZALVE SANCIUS eut une origine noble; & comme il étoit puissant, hardi, & d'un courage qui tenoit de la férocité, il avoit commis d'affreux ravages tandis qu'il servoit sous Pierre d'Aragon, Roi de Castille; ne se contentant pas d'user du droit de la guerre, mais violant en mille occasions le droit des gens & les Loix de l'humanité.

Au milieu de ses excès, Gonzalve fut attaqué d'une maladie grave; & n'y trouvant point de remède dans l'art des Médecins, il fit vœu, s'il en réchappoit, d'embrasser l'Ordre de saint-François. Il

recouvra bientôt la ſanté, & Dieu lui fit la grace de deſirer l'accompliſſement de ſon vœu; mais ſa femme, qui n'y avoit conſenti que par complaiſance, s'y oppoſa, & cette difficulté ſuſpendit pour un temps ſa réſolution, ſans néanmoins l'en faire départir.

Le moment fixé par la Providence arriva enfin : la femme de Gonzalve & ſes deux filles, ſe déterminèrent à prendre le voile dans l'Ordre de Sainte-Claire, & ce fut lui-même qui fit la cérémonie de leur couper les cheveux à leur priſe d'habit.

Auſſitôt qu'il ſe vit libre ſans retour, il s'acquitta de ſon vœu en embraſſant l'Ordre de ſaint-François, & ſon fils unique imita ſon exemple. Mais il s'agiſſoit de réparer les dommages qu'il avoit cauſés dans le temps où il ne conſultoit que la ſupériorité de ſes forces : il employa tous ſes biens à cet objet, & ils ne ſuffirent pas. Alors il alla ſe préſenter, la corde au cou, à tous ceux auxquels il avoit pu occaſionner quelque perte, & cet acte d'humilité les ayant engagé à lui faire remiſe des torts qu'il leur avoit faits, il acheva d'expier ſes fautes paſſées par la plus auſtère pénitence. Un rude cilice couvroit ſa peau, il alloit toujours pieds-nuds, ne mangeoit que du pain &

ne buvoit que de l'eau : l'Eglise devint sa demeure ordinaire, la terre étoit son lit, & il ne reposoit sa tête que sur une pierre.

A son exemple plusieurs Guerriers, qui s'étoient livrés comme lui à de coupables excès, eurent remords de leur conduite, & tâchèrent, par un changement de vie, de satisfaire à la Justice Divine : quelques-un même se joignirent à Gonzalve, & devinrent les Compagnons de sa pénitence.

Gonzalve fit deux fois le voyage de Rome & d'Assise, pour honorer le tombeau des Apôtres & celui de saint-François. De retour de son dernier pélerinage, il redoubla sa ferveur & ses mortifications, & mourut plein d'amour & de confiance, au Couvent d'Orense, en Galice, le treizième jour de Décembre 1360. Il y fut inhumé, & le Seigneur y a fait éclater sa béatitude par plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX THOMAS L'HIBERNIEN.

Année 1365.

NOUS ignorons le temps où naquit le bienheureux Thomas surnommé l'Hibernien, sans doute parce qu'il tiroit son origine de l'Irlande. Il embrassa l'Ordre de saint-François, & y devint un modèle de vertu & d'humilité. Il donna même dans un excès condamnable sur le mépris de soi-même; car dans la crainte qu'on ne l'élevât au Sacerdoce dont il se croyoit indigne, il eut la témérité de se couper le pouce, & se mit par-là dans l'impuissance de célébrer les Saints-Mystères. Sa grande simplicité diminua la faute qu'il avoit commise, & la vie pure & sainte qu'il a toujours menée avant & depuis cet évenement, jointe aux miracles que le Seigneur a opérés par son intercession depuis qu'il a cessé de vivre, ont manifesté l'état de béatitude où il est passé en quittant ce monde.

Thomas-l'Hibernien, après avoir essuyé des attaques vives & redoublées de la part du Démon, & les avoir courageu-

sement surmontées, est mort au Couvent de Saint-François d'Aquila, dans l'Abruzze, le septième Décembre 1365.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE D'AQUIERS.

Année 1369.

FRÈRE Philippe d'Aquiers étoit issu de la maison de ce nom établie à Arles, ville Archiépiscopale de France, où il naquit dans le treizième siècle. Ayant embrassé fort jeune la Règle de saint-François, il s'y distingua par une exacte régularité, & par des mortifications qui lui donnèrent bientôt une grande réputation de sainteté.

Après avoir demeuré au Mont-Alverne, & au couvent des Prisons, près d'Assise, il passa à Naples, où Robert, qui en étoit Roi, & Sancie sa femme, le firent venir par ordre de son Général. Il resta dans cette Capitale tant que ces Princes vécurent, & à leur mort il revint au Couvent des Prisons; mais le Seigneur lui ayant fait connoître sa volonté, & voulant sanctifier les Peuples de ce Royaume par l'exemple de ce saint pénitent, il retourna

à Naples, où il passa le reste de ses jours au service des Religieuses de sainte-Claire.

Philippe obtint par ses vertus le don des miracles & celui des prophéties. Il prédit la mort de Louis IIe. Roi de Sicile. Jacques IIe. Roi de Majorque, allant au secours de Pierre, Roi de Castille, qui étoit en guerre contre son frère Henry, notre Religieux annonça le malheur qui suivroit cette entreprise; & en effet après une première victoire remportée sur Henry, Jacques fut fait prisonnier dans Burgos. Ce fut aussi lui qui assura à sainte Delphine, dont il étoit Confesseur, que Dieu lui accorderoit & à saint Elzéar, son mari, la grace de conserver leur virginité dans le mariage.

La Reine Sancie, dont nous venons de parler, avoit fondé dans Naples un Monastère, sous l'invocation de Sainte-Marie-Egyptienne, pour des femmes débauchées & repentantes, sous la conduite des Frères-Mineurs. Des circonstances vinrent troubler l'ordre établi dans cette Maison, & l'on vit le moment où ces Recluses alloient retourner au siècle pour y continuer leur trafic de corruption: frère Philippe se transporta à leur Communauté, & les prêcha avec tant de ferveur que, non-seulement il les confirma dans leur repentir, mais que plusieurs

d'entre elles firent le vœu de Religion.

Dieu ſoumit la conſtance de Philippe à la plus rude épreuve : il tomba dans une maladie de langueur, & ſon corps ſe couvrit d'ulcères infects, d'où ſortoit une grande quantité de vers. Il ſupporta cette affliction pendant trente ans avec une parfaite réſignation, ſe contentant de dire au milieu des plus cruelles douleurs : Que le nom de Dieu ſoit béni.

Il eut révélation de l'heure de ſa mort, & s'y prépara par tous les actes qui peuvent la rendre heureuſe ; puis rendit ſon ame à Dieu en l'année 1369, âgé de près d'un ſiècle. Son corps, incontinent après ſa mort, reprit la fraîcheur de la jeuneſſe, & l'infection qu'il exhaloit ſe changea en une odeur ſuave. On l'avoit d'abord enterré dans la Chapelle de Sainte-Claire ; mais les Religieuſes, craignant qu'on ne le leur enlevât, le firent porter dans leur Cloître, où elles l'enfermèrent dans une châſſe, & c'eſt-là qu'il repoſe aujourd'hui, ſans ceſſer d'être l'objet de la vénération des peuples.

LE BIENHEUREUX JEAN ETHIER, MARTYR AU CAIRE.

Année 1373.

JEAN ETHIER étoit originaire d'Espagne, & fut Confesseur de l'Infant Ferdinand d'Aragon. Le desir d'étendre la Religion lui fit prendre la résolution d'aller à Jérusalem, & d'y passer le reste de ses jours à fortifier les Fidèles, ou à prêcher l'Evangile aux Mahométans.

Jean ne fut pas long-temps dans la Palestine sans être arrêté par l'ordre du Soudan, & mis aux fers. Il avoit pour Compagnon frère Gonzalve, qui survécut peu à sa détention, & qui mourut dans la prison, le 16 Mai 1370. Jean Ethier, demeuré seul, captif, & maltraité d'une façon barbare, sentit sa Foi chanceler, & crut pouvoir racheter sa vie par l'abjuration de sa Religion. Il embrassa donc la Loi Musulmane; mais, retenue par son caractère de Prêtre, il n'osa se marier & resta trois ans entiers dans son apostasie, combattu sans relâche par les remords & par la crainte d'être puni.

Au bout de ce temps enfin, le cri de ſa conſcience fut plus fort que tous les intérêts de la terre. Il ſentit qu'il ne pouvoit plus reſter dans l'état horrible où ſa foibleſſe l'avoit jeté. Pénètré de repentir, à la vue d'une faute dont il connoiſſoit toute l'énormité, il écrivit aux Religieux de ſon Ordre, qui étoient dans l'Île de Chypre, leur peignit ſon malheur & leur confia ſa ſage réſolution; les ſuppliant de lui envoyer au Caire, où il étoit alors, deux de leurs Compagnons, pour travailler avec lui à ſon retour dans le ſein de l'Egliſe.

Auſſi-tôt que Jean Ethier ſe fut mis en état de réconciliation avec l'Egliſe, il fit Profeſſion publique du Chriſtianiſme, & déteſta hautement Mahomet & ſes erreurs. Comme il expioit la ſienne propre, par la pénitence, les Sarrazins le prirent, & déployèrent ſur lui toute la rage que ſon retour à la vraie Foi pouvoit inſpirer à des gens qui en ſont les ennemis déclarés; car après l'avoir fouetté cruellement, & répandu ſur ſes plaies du ſel & du vinaigre, ils l'attachèrent ſur une croix avec ſix clouds, deux aux mains, deux aux coudes & deux aux pieds.

Le Martyr qui, pendant les tourments préliminaires, étoit pâle & défiguré, devint vermeil & prit un viſage riant dès

qu'il fut élevé ſur la croix. Après ce changement ſubit, qui cauſa un grand étonnement aux Spectateurs, Jean Ethier, confeſſant Jéſus-Chriſt, & déteſtant l'impie Mahomet, expira tranquillement, en l'année 1373.

LE BIENHEUREUX BONNEVIE,

TIERÇAIRE.

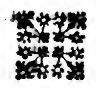
Année 1375.

LUGI, village du Diocèſe d'Imola, dans la Romagne, ou Romandiole, vit naître le bienheureux Bonnevie. Il releva la baſſeſſe de ſa condition par les plus héroïques vertus. On ne ſait pas préciſément en quel temps il embraſſa le Tiers-Ordre de ſaint-François; mais nous apprenons qu'il s'y acquit un ſi haut degré de perfection, qu'il guériſſoit les malades, & chaſſoit les démons avec le ſigne de la Croix.

Un jour qu'il vouloit paſſer la rivière qui arroſe le village de Lugi, il employa encore le Signe de la Croix, qu'il fit ſur les eaux, & elles ſe retirèrent & laiſsèrent leur lit à ſec.

On rapporte auſſi qu'en béniſſant le pain, il lui eſt arrivé pluſieurs fois de le multiplier, pour le ſoulagement des Pauvres, envers leſquels il étoit mû d'une charité ardente & d'une tendre compaſſion, & qu'il arrêtoit les incendies les plus violents, toujours par l'efficace du Signe de notre Salut.

Une multitude d'autres prodiges, qu'il ſeroit trop long de rapporter, & que Bonnevie opéra pour l'utilité & la ſanctification des hommes, le faiſoit reſpecter comme un Saint, dont les mérites éloignoient tous les maux. Il mourut à Lugi, le premier de Mars 1375, âgé de trente-ſept ans. On l'inhuma ſous l'autel de la Chapelle de Saint-Antoine, qui depuis a pris ſon nom, à cauſe des graces que les Fidèles y reçoivent en l'invoquant. Sa tête eſt conſervée ſéparément dans un précieux Reliquaire, que l'on expoſe à la vénération des ames pieuſes, & que l'on porte aux Proceſſions publiques.



LE BIENHEUREUX THOMASSIN

DE VALMACINIA.

TIERÇAIRE.

Année 1377.

CE Bienheureux naquit à Valmacinia, en Ombrie, l'an 1319. Son nom étoit Thomas, & ce fut à cause de sa profonde humilité qu'on l'appella Thomassin, qui étoit un diminutif de Thomas.

On rapporte que Bonne, sa mère, qui étoit une femme très-pieuse, étant enceinte de lui, eut révélation de la future sainteté de l'enfant qu'elle portoit. Toutes les inclinations de Thomassin justifièrent cet avis du Ciel.

Dès l'âge de douze ans il voua à Dieu sa virginité, & quittant ses parents, dont le rang & les richesses pouvoient lui procurer tous les agréments de la vie, il se retira dans une solitude.

Il étoit préocupé du soin de trouver un maître en état de le conduire dans le chemin de la perfection, lorsqu'il eut une apparition, dans laquelle une voix distincte lui indiqua de se rendre sur le

Mont-Gualdi, où Dieu lui avoit préparé un excellent Guide. Thomaſſin s'y rendit, & y trouva Pierre, Hermite d'une vertu conſommée, qui, dans le ſilence & la retraite, pratiquoit la plus auſtère pénitence.

Ayant reçu des mains de cet Hermite l'habit du Tiers-Ordre de ſaint-François, il demeura vingt-quatre ans en ſa compagnie, mettant à profit toutes les leçons qu'il en recevoit, & obſervant avec la plus ſcrupuleuſe exactitude tous les devoirs de la Règle qu'il avoit embraſſée.

Au bout de ce temps Pierre mourut. Son Diſciple, qui n'avoit plus rien qui le retint au monde, s'enferma dans une Cellule, à peu de diſtance de Gualdi, & la fit murer. Il paſſa trois ans dans cet état ſans parler à perſonne, excepté ſon Confeſſeur, qui lui apportoit deux fois par ſemaine un peu de pain & d'eau, qu'il recevoit par une petite ouverture qu'on avoit menagée à deſſein, dans la muraille.

Durant ces trois années, Thomaſſin ne changea point d'habits, & ne gouta de ſommeil que debout & appuyé ſur le mur de ſa Cellule : en ſorte qu'au bout de ce temps, il reſſembloit à un mort qui ſortiroit du tombeau.

Le Démon, ennemi de la vertu, ne

vit pas sans jalousie les soins que prenoit notre Solitaire, pour perfectionner la sienne. Il lui tendit divers piéges, que Thomassin évita par le secours du Ciel, qui, pour l'encourager dans sa laborieuse entreprise, lui fit connoître dans une révélation, une parcelle de la gloire dont jouissent les Frères & Sœurs du Tiers-Ordre, qui aux devoirs généraux du Chrétien, ont joint l'accomplissementde ceux que leur impose la Règle.

Pendant que Thomassin s'appliquoit à la contemplation des choses célestes dans sa retraite, une inspiration d'en-haut l'obligea d'en sortir, pour aller prêcher la paix & la soumission dans toutes les Villes qui s'étoient retirées de l'obéissance du Saint-Siége. Il obéit, & parcourut la Toscane, l'Ombrie, la Marche-d'Ancône, la Romagne & toutes les autres Provinces de l'Italie; & s'il eut dans ce voyage beaucoup de fatigues & de désagréments à essuyer, il eut aussi la consolation de voir que le Seigneur approuvoit sa Mission: plusieurs miracles & des prédictions que l'événement vérifia, la signalèrent.

Quand le saint Homme eut achevé sa course, il rentra dans sa cellule, où il reprit son premier genre de vie. Bientôt il y fut attaqué d'une fièvre lente, qui

le mina insensiblement, & lui fit appercevoir que sa fin étoit prochaine. Alors il se rendit à Foligni, demanda les Sacrements, & les reçut dans de vifs sentiments de piété; puis mourut en formant des actes de foi & d'espérance, le quinzième jour de Septembre de l'année 1377, & la cinquante-huitième de son âge.

Malgré les vives instances des Religieux de saint-François, qui reclamoient son corps, comme ayant été de leur Régle, on lui donna la sépulture chez les Hermites de saint-Augustin. Au bout de quelques années on le leva de terre, & comme il se trouva absolument exempt de corruption, ont fut confirmé dans l'idée où l'on étoit de sa béatitude, & on le plaça sur l'Autel. Ceci se passa un dix-neuvième de Novembre; c'est pourquoi les Habitants de Foligni célébrent ce jour-là sa Fête. Les villes de Nocéra, dans le territoire de laquelle il est né, de Gualdi, auprès de laquelle il a vécu vingt-sept ans, & de Foligni, où il est mort, le regardent comme leur Citoyen, & Nocéra l'a pris pour un de ses Patrons, quoique sa Béatitude ne soit pas encore juridiquement reconnue.

LE BIENHEUREUX PIERRE D'ARAGON.

Année 1378.

LE bienheureux Pierre naquit de Jacques IIe. Roi d'Aragon, & de Blanche, sœur de ſaint Louis, Evêque de Toulouſe, dont nous avons parlé dans le premier volume. Ce pieux Prince avoit épouſé Jeanne, ſœur du Comte de Foix, de laquelle il eut trois fils & une fille.

Une probité intacte & beaucoup de diſcernement, lui avoient donné l'eſtime & la confiance du Roi d'Aragon, ſon neveu, qui ſe repoſoit entièrement ſur lui du ſoin de ſes Etats, & qui lui avoit remis le commandement de ſes armées contre le Roi de Majorque, & l'avoit fait Vice-Roi d'Aragon, de Valence, & de Catalogne, lorſqu'il fut obligé d'aller en Sardaigne pour dômpter ſes ſujets rebelles.

Dans une autre circonſtance, Pierre eut encore le commandement des armées de ſon neveu dans le Royaume de Valence, pour s'oppoſer aux entrepriſes du Roi de Caſtille. Il poſſédoit d'ailleurs les premières

premières charges de l'Etat, & avoit de nombreux appanages.

Dans le ſein des grandeurs, Pierre n'étoit pas ſans inquiétudes. La vie pauvre & pénitente que menoient les enfants de ſaint François, comparée à la ſienne, formoit un contraſte frappant, & il ne pouvoit ſe diſſimuler de quel côté étoit la reſſemblance avec un Dieu crucifié.

Il étoit dans la plus accablante perplexité, quand ſon oncle maternel, ſaint Louis Evêque de Toulouſe, lui apparut environné de lumière, & lui conſeilla d'entrer dans l'Ordre de ſaint-François, dont lui-même avoit fait profeſſion.

Pierre exécuta ſans délai cet avis du Ciel, diſtribua ſes biens & ſes charges à ſes enfants, & prit l'habit de Frère-Mineur à Barcelone en Eſpagne, l'an 1358, en préſence d'un grand nombre de Prélats & des Seigneurs les plus qualifiés. Son zèle étoit ſi ardent, qu'à ſa ſollicitation le Pape lui permit de prononcer ſes vœux avant que l'année de ſon Noviciat fût révolue.

Auſſi-tôt qu'il fut dans l'Ordre, il s'appliqua à acquérir les vertus qui conſtituent le parfait Religieux, & réuſſit; il s'adonna à la Chaire, & devint un fameux Prédicateur.

A peine Urbain V^e. fut élu Pape, que

Pierre eut une viſion dans laquelle le Seigneur lui commanda d'avertir ce ſouverain Pontiſe de rétablir le Saint-Siége à Rome, & de travailler ſans différer à la réformation des mœurs. Il partit incontinent d'Aragon & vint à Avignon où étoit la Cour du Pape, auquel il expoſa les ordres du Ciel.

Il y avoit en ce temps-là de grands troubles dans le Royaume de Cypre, Urbain y députa Pierre, dont la fille, Eléonore, règnoit dans cette Ile; & il rendit le calme à cet Etat.

Le Roi d'Aragon ſon neveu ſe ſervoit toujours de ſes conſeils, & la Cour de Rome l'employoit avec ſuccès dans ſes plus importantes affaires; & lorſqu'il fut queſtion de traiter de la paix entre le Roi de Cypre & les Génois, la négociation lui en fut déferée. C'eſt à raiſon de ces différents emplois, qui avoient pour objet le bien de l'Egliſe, que le Pape Grégoire XIe. permit à Pierre de ſe choiſir quatre Compagnons qui l'aidaſſent dans ſes travaux, & de ſe faire diſpenſer par ſon Confeſſeur de l'Obſervance de certains ſtatuts de l'Ordre de ſaint-François, de quelques points des conſtitutions des Papes qui n'obligent pas ſous peine de péché mortel.

L'Election d'Urbain VIe. ne fut pas

universellement reconnue ; ce qui causa un Schisme dans la République chrétienne : Pierre de son côté ayant eu plusieurs révélations expresses qui l'assuroient de la légitimité de cette Election, employa tout le crédit que lui donnoit sa vie exemplaire & sa vertu reconnue, pour éteindre le feu de la division : il écrivit en cette circonstance à la plûpart des Princes chrétiens, pour les engager à reconnoître ce souverain Pontife, & à lui rendre l'obéissance filiale : plusieurs de ces lettres ont mérité d'être conservées, & l'on remarque dans celle qu'il adressa à ce sujet à Charles Ve. Roi de France, qu'il le nomme son neveu.

On ignore le temps & le lieu de sa mort : on croit qu'il a passé vingt ans au moins dans l'Ordre de saint François, ce qui placeroit la fin de sa carrière vers 1378, & Gonzague assure que ses os se conservent en une caisse de bois placée dans la Chapelle des Princes de Cardonne, au Couvent des Frères Mineurs de Valence, en Espagne.

LE BIENHEUREUX ANTOINE,

ARCHEVÊQUE DE DURAZZO.

Année 1380.

Nous n'avons rien de certain ſur l'année de la naiſſance d'Antoine, ni ſur le rang de ſes parents à Durazzo, en Albanie, où il naquit. Il paroît qu'il reçut une bonne éducation, & qu'il fit de grands progrès dans la Théologie & dans l'étude des Saintes-Ecritures. Son zèle apoſtolique s'exerça avec fruit parmi les Maures & les Turcs; & il éprouva beaucoup de fatigues & de dangers en travaillant à ramener ces Infidèles à la foi.

A des talents rares dans ſon ſiècle, parce qu'ils étoient très-difficiles à acquérir, Antoine joignit des mœurs pures, une foi ardente, un amour ſans bornes pour la Religion, & une ſoumiſſion inviolable aux points de la Règle de ſaint-François, qu'il avoit embraſſée.

Pour récompenſer ſes travaux & ſes vertus, il fut promu à l'Archevêché de Durazzo, ville de l'Albanie, alors poſſédée par les Vénitiens, & qui leur a été enlevée au quinzième ſiècle par Bajazet, Sultan

des Turcs, ſous la domination deſquels elle eſt reſtée.

Notre Bienheureux ſe comporta dans le Diocèſe du Durazzo, que le voiſinage des Infidèles rendoit plus ſuſceptible de difficulté, avec cette vigilance & cet eſprit de charité qui caractériſent un Paſteur ſelon le cœur de Dieu : ſes ſoins embraſſoient tous les beſoins des ouailles confiées à ſon zèle & à ſes lumières ; & il emporta avec lui les regrets de tous ſes Diocèſains lorſqu'il paſſa de ce monde en l'autre, le quinzième jour de Mars de l'an 1380, dans un âge avancé, & ainſi qu'il l'avoit prédit.

Un évènement extraordinaire, arrivé après ſa mort, en réveillant le ſouvenir des vertus de ce pieux Prélat, fut regardé comme un indice de la béatitude dont il jouiſſoit : ayant été expoſé dans ſa Cathédrale de Durazzo, il ſortit de ſon corps une ſueur abondante qui pénétra les habits pontificaux dont il étoit revêtu, ſans laiſſer aucune trace d'odeur cadavéreuſe. On ajoute que le jour où on devoit l'enterrer, il ſe préſenta un perſonnage d'une figure majeſtueuſe, mais inconnue, qui prononça l'Oraiſon Funèbre du Prélat, & qui, dit-on, diſparut enſuite, ſans qu'on l'ait jamais revû.

LE BIENHEUREUX PAUL, OU PAULET.

Année 1390.

VIGNOTIUS de Tincis, & Octavia des Ursins famille illustre de Rome, donnèrent naissance au bienheureux Paul, l'an 1309, à Foligny, ville d'Italie dans l'Ombrie.

Il s'adonna à la piété dès sa plus tendre enfance, & croyant ne pouvoir trop tôt satisfaire au desir qu'il avoit de se consacrer à Dieu, il embrassa l'Ordre de saint-François à quatorze ans. Sa jeunesse & la petitesse de sa taille le faisoient appeller communément Paulet.

Quoiqu'issu de parents distingués par leur noblesse, son humilité lui fit préférer l'état de Frère-Lai, à celui de Prêtre, afin de s'occuper plus librement des derniers emplois de la Communauté. Il les remplissoit avec joie, donnant constamment les marques de la plus prompte obéissance; & ses fréquentes méditations dans lesquelles il mettoit une ferveur angélique, lui procurèrent des extases &

des raviſſements d'eſprit, qui obligèrent de lui donner une cellule iſolée, parce qu'il auroit pû troubler ſes voiſins, par les ſoupirs qu'il exhaloit & par les cris qui lui échappoient ſouvent.

Dès le temps de Paul le relâchement s'introduiſoit dans la diſcipline, & il ſe mortifioit & s'humilioit devant Dieu, pour qu'il plût à ſa divine bonté d'apporter remede à ce dangereux mal. Il conféroit ſouvent ſur cet objet, avec ſon Compagnon intime, le bienheureux Thomas, qui a ſouffert le martyre chez les Bulgares; & il s'avouoit incapable de travailler au grand ouvrage de la Réforme : ce fut cependant de lui que la Providence ſe ſervit pour en poſer les fondements.

Il jeta les yeux ſur le Couvent de Brulliano, lieu déſert & par conſéquent propre à l'exercice des auſtérités, & commença en l'an 1368, d'y établir l'étroite Obſervance de la Règle. Pluſieurs Religieux imitèrent ſa ferveur; mais non pas ſa conſtance. La plûpart rebutés par l'affreuſe ſolitude qui règnoit dans leur ſéjour, l'abandonnèrent, & ſuivirent leur pente au relâchement; mais Paul eut la conſolation de les voir bientôt remplacés par d'autres, plus fermes dans leur réſolution & qui y perſiſtèrent juſqu'à la fin. Le nombre de ceux qui embraſsèrent alors la Ré-

forme, fut si grand, qu'il devint nécessaire d'accroître le bâtiment de Brulliano, & même de former ailleurs de nouveaux établissements.

Le Pape Jules IIe. charmé des récits qu'on lui avoit faits de la conduite des Religieux établis à Brulliano, voulut voir ce lieu, & y passa avec sa Cour en 1511, comme il revenoit de Bologne à Rome. Il vit dans cette maison des gens également pieux & savants; il en fut édifié, fit l'honneur aux Religieux de manger avec eux, & accorda à leur Eglise des Indulgences à perpétuité, qu'il fixa au jour de Saint Barthélemi, vingt-quatrième d'Août.

Ainsi s'établit la Réforme dans la Province religieuse dite de saint-François. Il y en avoit déjà six Couvents où le bienheureux Paul recevoit des Novices & des Profès, lorsque le Général de l'Ordre y vint faire sa visite; & il fut si édifié de la conduite pure que les Religieux y menoient, qu'il les jugea propres à rétablir la régularité dans toutes les autres Maisons.

Il s'éleva dans ce temps une Secte d'Hérétiques, qui vouloient se faire passer pour les vrais Imitateurs du Séraphique Patriarche: Frère Paul entra en dispute avec eux, & mit leur imposture

dans un ſi grand jour, par un argument convaincant, qu'ils ſe trouvèrent dans l'impoſſibilité abſolue de lui répondre, & qu'ils furent contraints de ſe retirer couverts de honte & de confuſion.

Cette victoire mérita à Paul l'eſtime & la confiance de ſes Supérieurs; & la réputation qu'elle lui donna d'un profond ſavoir & d'une éminente vertu, contribua beaucoup à accroître ſa Congrégation. De ſon côté, le Provincial ſous lequel il vivoit, le favoriſa d'une manière avantageuſe, en lui donnant pouvoir de changer & de renvoyer même ceux d'entre les Religieux qui ne conviendroient pas à ſon objet; ce qui facilita ſingulièrement la Réforme, où l'on n'admettoit & ne conſervoit que des perſonnes propres à la ſuivre.

Pour éviter les perſécutions que lui ſuſcitoient les ennemis de ſon zèle, le vrai Diſciple du ſaint Patriarche ſe retira dans une tour à Foligny : c'eſt là que Dieu verſoit dans ſon cœur de ſi abondantes conſolations, qu'il s'écrioit par intervalles: *c'eſt aſſez Seigneur, c'eſt aſſez.* Il perdit la vue à force de pleurer ſur les déſordres des hommes, & ſupporta cette affliction avec une patience admirable.

Comme il avançoit en âge, ſes Parents l'invitèrent à venir paſſer le reſte de ſes

jours à Foligny; & il consentit facilement à leurs desirs, parce qu'il avoit eu révélation de la proximité de sa mort.

Avant de quitter entièrement Brulliano, il assembla ses Frères, & leur fit des exhortations fortes & touchantes, pour les engager à persévérer dans la parfaite observance de leur Institut, sans en négliger la moindre partie.

Quoiqu'il fut aveugle, & plus qu'octogénaire, il voulut faire à pied le voyage de Brulliano à Foligny, où il arriva le dix-septième Septembre de l'an 1389. Il alla loger chez les Conventuels, & il dit, en entrant dans la chambre qui lui avoit été préparée: « C'est ici le lieu de » mon repos, jusqu'à la fin de ma vie »; & dès-lors il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort.

Il voulut néanmoins aller encore à Assise, pour y visiter le tombeau de saint-François, & lui recommander cette portion de sa famille qui avoit repris l'esprit de son Institut. Il satisfit son pieux desir; mais à son retour il se trouva attaqué de la fièvre, & comprenant par-là que le terme de sa vie approchoit, il demanda les Sacrements, & les reçut avec des sentiments dignes de nos adorables Mystères. Puis, à l'exemple de saint-François, s'étant fait mettre sur la terre nue, il y

rendit ſon ame avec un doux ſourire, préſage d'un avenir heureux, le dix-ſeptième jour de Septembre de l'année 1390, la quatre-vingt-unième de ſon âge, & la ſoixante-ſeptième de ſon entrée en Religion.

Le bruit de ſa mort s'étant répandu, il vint une ſi grande affluence de Peuple, pour le voir, qu'on fut obligé de différer ſes funérailles pendant pluſieurs jours. Durant cet intervalle, il ſe conſerva ſans aucune mauvaiſe odeur; & les Conventuels, qui craignoient qu'on ne le leur enlevât, l'enterrèrent ſi ſecrètement, qu'on n'a jamais pû découvrir préciſément le lieu de ſa ſépulture. Cependant Dieu qui avoit accordé à ſon Serviteur le pouvoir de faire des miracles tandis qu'il étoit en cette vie, le lui a continué depuis qu'il en eſt ſorti.



LE BIENHEUREUX ANGE DE MONT-LÉON.

Année 1350.

LE bienheureux Ange de Mont-Léon, avoit embrassé l'Ordre de saint-François, dans la Province religieuse de ce nom ; & pris l'habit dans la Congrégation des Conventuels. Ayant entendu parler de l'éminente sainteté de frère Paul (ou Paulet) il quitta les Conventuels parmi lesquels il étoit Lecteur de Théologie, pour s'unir à la Réforme, sous la conduite de cet admirable Religieux. Alors Jean-de-Stronconio, amateur sincère de la pureté de la Règle, le voyant animé du même zèle que lui, le prit pour Compagnon. Ils vinrent ensemble à Florence, où leurs prédications ramenèrent un grand nombre de pécheurs à leurs devoirs, & excitèrent tellement à la piété, qu'ils obtinrent plusieurs établissements avantageux à l'Ordre.

Par le moyen de la prière & de la méditation, frère Ange parvint à un si haut degré de perfection, qu'on rapporte que

Jésus-Christ lui apparut dans un moment où il faisoit l'Oraison avec une ferveur angélique.

Lorsque le Bienheureux fut proche de sa mort, son Supérieur le conjura & lui commanda de lui dire, pour l'édification des Frères, quel don principal il avoit reçu du Ciel : Ange avoua humblement que le Seigneur lui avoit fait la grace de n'avoir pas prononcé une seule parole oiseuse depuis trente ans.

Il mourut après cet aveu, au Couvent de Saint-Processe, en l'année 1390. Son corps y fut inhumé, & plusieurs virent son ame monter au Ciel accompagnée d'autres ames bienheureuses. Alors sa Béatitude éclata par plusieurs prodiges : trois morts furent ressuscités par son intercession ; & ceux qui ont la foi reçoivent constamment du soulagement dans leurs afflictions ou dans leurs maux, par l'attouchement de son cordon, que l'on conserve avec une dévotion particulière au Couvent de Fésules. Lorsqu'il règne quelque maladiedangereuse à Florence, les Habitants de cette ville ne manquent pas de recourir au bienheureux Ange, & de demander avec instance que le cordon miraculeux leur soit porté.

LE BIENHEUREUX NICOLAS

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS, A JÉRUSALEM.

Année 1391.

LE bienheureux Nicolas, après avoir donné des preuves non-équivoques d'une éminente piété & d'une foi conſtante, fut nommé pour être à la tête d'une Miſſion chez les Infidèles, & il ſaiſit avec joie cette occaſion de gagner des ames à Dieu, & de remporter la palme du Martyre.

Etant à Jéruſalem, avec deux Compagnons de ſon zèle, Donat & Pierre, comme lui Religieux de ſaint-François, ils choiſirent un jour de ſolemnité pour les Turcs, & ſe rendirent au Temple de Salomon, où ils prêchèrent avec une ſainte hardieſſe, ſur les vérités de la Religion Chrétienne. Les Infidèles, d'abord ſurpris, devinrent furieux quand ils entendirent les Prédicateurs traiter Mahomet d'impoſteur, & ſa Loi de blaſphême. Ils ſe jetèrent en tumulte ſur les Religieux, les accablèrent de coups, &

les précipitèrent à demi-morts dans une affreuſe priſon.

Les Miſſionnaires y paſsèrent trois jours ſans manger ni boire, chantant continuellement les louanges du Seigneur, & s'exhortant à la perſévérance.

Au bout de ce temps ils furent tirés de leur priſon, & comme les Turcs les trouvèrent inébranlables dans leur croyance, ils les condamnèrent à la mort. On les conduiſit dans la Place publique, où ils furent percés à coups d'épée, & leurs corps mis en pièces. Mais lorſqu'on voulut les brûler, Dieu conſerva les précieuſes Reliques de ſes fidèles Serviteurs; & ce fut en vain qu'on mit, à diverſes repriſes, des piles de bois pour les conſumer; elles reſtèrent entières. Le bienheureux Nicolas & ſes Compagnons ſouffrirent le Martyre le onzième jour de Novembre de l'an 1391.

LES BIENHEUREUX JEAN

DE CETINA,

ET PIERRE DE DUEGNAS,

MARTYRS, A GRENADE.

Année 1397.

JEAN-DE-CETINA, né en Eſpagne, au Royaume d'Aragon, eut pour père Jean de Laurens, & paſſa ſes premières années au ſervice d'un Gentilhomme. Il s'apperçut qu'en cet état il perdoit ſon temps, ſans rien faire d'avantageux, ni pour ſa fortune, ni pour ſon avancement dans la vertu; & le Ciel permit qu'en ſe repliant ſur ſoi-même, il fut effrayé des dangers auxquels ſon ſalut étoit expoſé.

Le trait de lumière, dont il fut frappé en cette circonſtance, fut ſi efficace, qu'il quitta ſon Maître & toutes les eſpérances que le monde pouvoit lui offrir, pour ſe retirer dans l'Hermitage de ſaint-Genet, près de Cartagêne-la-Neuve. Il y paſſa quelques années dans un parfait recueillement, priant avec aſſiduité, &

livrant ſon corps à toutes ſortes d'auſtérités.

Voulant enſuite donner une règle ſtable à ſon genre de vie pénitente, & joindre à ſes exercices de piété le mérite de l'obéiſſance, il repaſſa en Aragon & vint au Couvent de Montion, où il demanda l'habit de ſaint-François. Il paroît que l'éducation de Jean avoit été négligée; car ſes Supérieurs, qui lui reconnurent un grand fond de vertus, & même des talents, voulant l'élever aux Ordres ſacrés, l'envoyèrent à Barcelone, où il étudia, & avec aſſez de ſuccès pour devenir en peu d'années un bon Prédicateur. Auſſi-tôt qu'il fut en état d'anoncer l'Evangile, il s'appliqua à l'inſtruction des Maures & des Juifs, & ils n'en rencontroit aucun qu'il ne ſe mit à le catéchiſer.

Notre Bienheureux ayant été envoyé à Chelvas, dans le Royaume de Valence, il y vit les nouveaux Obſervateurs de la Règle, & embraſſa leur genre de vie, ſe vêtit d'un habit groſſier & marcha pieds-nuds. La nouvelle qu'on reçut alors de pluſieurs Frères-Mineurs qui avoient enduré le Martyre à Jéruſalem, enflamma le zèle de Jean-de-Cétina: il alla à Rome, & demanda au Pape la permiſſion d'aller prêcher dans les Saints-

Lieux, où il eſpéroit recevoir la palme des Confeſſeurs de la Foi. Boniface IXe. après avoir fait éprouver la fermeté du Religieux, lui accorda le pouvoir de prêcher en Paleſtine ; mais avec cette condition qu'il n'entreroit point dans Jéruſalem, où ſes prédications pourroient apporter un préjudice conſidérable aux Religieux de ſaint-François, qui deſſervent les Lieux-Saints, ſous la domination des Infidèles.

Cette reſtriction fit de la peine à Jean. Il changea de deſſein, & réſolut d'aller porter l'Evangile aux Sarraſins de Grenade & d'Andalouſie. A cet effet il revint en Eſpagne, & s'adreſſa à Jean Vital, Provincial de Caſtille, pour en obtenir les pouvoirs néceſſaires à ſon projet. Ce Supérieur, qui avoit beaucoup d'expérience, lui repréſenta combien grand étoit le danger d'une telle entrepriſe, & ajouta que le péril de cette Miſſion étoit ſi éminent, qu'il ne pouvoit la lui accorder, ſans des épreuves, & lui conſeilla d'employer les jeûnes & les plus ferventes prières, pour connoître la volonté du Ciel à cet égard, & pour en obtenir la force d'accomplir ſon généreux deſſein. Il lui aſſigna le Couvent de Mont, près de Cordoue, pour s'y préparer.

Jean-de-Cétina, reſpectant la volonté

de Dieu dans celle de son Supérieur, obéit avec plaisir. Il passa donc une année entière dans l'oraison & les mortifications : on assure que Dieu fit connoître par des merveilles éclatantes, qu'il le destinoit à l'honneur d'être le témoin de son Evangile, & que ses Supérieurs, instruits de ce qui se passoit, & de la constance de son zèle, lui accordèrent enfin la permission qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur.

Un Frère-Lai, appellé Pierre-de-Duegnas, âgé de dix-huit ans, & qui avoit été élevé à la Cour du Roi Catholique, lui fut donné pour Compagnon, sur une révélation que Jean avoit eue, & par laquelle il avoit appris que ce jeune Religieux devoit partager avec lui la gloire du Martyre.

Aussitôt qu'ils eurent reçu la bénédiction de leurs Supérieurs, nos deux Athlètes se mirent en route, & les premiers Maures qu'ils rencontrèrent sur le chemin de Grenade, reconnoissant leur état à leur habit, les interrogèrent sur leurs desseins. Les Religieux répondirent nettement qu'ils alloient pour leur enseigner les vérités du Christianisme, & leur faire voir la fausseté de la Religion de Mahomet; & quoique dans les lieux de leur passage, ils prêchassent avec force contre les impostures dont l'Alcoran est

rempli, personne ne les arrêta. Ils ne furent pas même insultés.

Ils arrivèrent à Grenade le huitième Janvier 1397; & à peine furent-ils entrés dans cette ville, qu'ils rencontrèrent un Religieux de leur Ordre, appellé Eustache, qui étoit Chapelain des Marchands Chrétiens, que leur Commerce obligeoit d'y résider. Ils se servirent de lui, pour apprendre le local de Grenade, afin de déterminer le lieu le plus propre à leurs prédications. En voyant nos Missionnaires se promener dans la ville, le Peuple conçut des soupçons & porta ses plaintes au Cadi. Comme le Roi, Mahomet-Aben-Balva, étoit alors à Malaga, Jean-de-Cétina, & Pierre-de-Duegnas, furent conduits devant le Cadi, auquel ils déclarèrent qu'ils étoient venus exprès pour annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, & démontrer les impiétés & les erreurs du Mahométisme. Le Juge ne voulant pas prendre sur lui de les faire punir, se contenta de leur ordonner, sous peine de la vie, de vuider les Etats de Grenade; mais Jean lui repartit: « Vous » croyez nous faire une grace de nous » renvoyer sans nous faire souffrir aucune » peine: vous nous obligeriez davantage, » si vous nous faisiez endurer la mort » pour Jésus-Christ ». Les deux Reli-

gieux offrirent ensuite au Cadi de faire une épreuve qui manifesteroit de quel côté étoit la vérité; mais elle fut refusée, & cet Infidèle affecta de les regarder comme des insensés, pour ne pas être forcé d'avouer qu'il craignoit que sa croyance ne fût démontrée fausse par un miracle.

L'ordre du Cadi n'en n'imposa point aux Religieux : ils prêchèrent avec intrépidité dans Grenade; & le Peuple s'étant soulevé à cette occasion, & les ayant saisis, les ramenèrent devant lui. Ils les fit conduire en prison, où pendant quelques temps on leur fit éprouver les traitements les plus inhumains, sans pouvoir ébranler leur constance, ni tirer d'eux leur parole de s'éloigner.

On les tira de leur prison le dix-septième Février, pour les faire travailler aux vignes, avec une troupe d'autres Esclaves Chrétiens, & ce fut pour ceux-ci une grande consolation d'avoir pour Compagnons les deux Religieux, qui leur fournirent les plus sublimes motifs de supporter avec patience les rudes travaux que leur imposoient les Infidèles, & les injustes châtiments qu'ils en recevoient.

Après avoir été occupés deux mois aux vignes, ils revinrent à la ville, où ils prêchèrent avec une nouvelle ferveur, malgré les menaces & le danger qui les

ſuivoit. Le ſecond Dimanche d'après Pâques, frère Jean ayant rencontré dans un quartier de la ville un aſſez grand nombre d'Infidèles aſſemblés, ſe mit en devoir de leur expliquer la Parabole du bon Paſteur; & après leur avoir fait voir, par tout ce que Jéſus-Chriſt a opéré pour le ſalut des hommes, que lui ſeul méritoit ce titre, il expoſa dans un grand détail les fourberies dont Mahomet s'étoit ſervi pour ſéduire ſes Sectateurs, & finit par traiter cet Impoſteur de faux Prophête.

Ces expreſſions allumèrent la colère des Auditeurs, qui portèrent leurs plaintes directement au Roi, revenu dans ſa Capitale. Aben-Balva fit venir les deux Miſſionnaires en ſa préſence, & ayant appris, de la bouche même de frère Jean, la réſolution où il étoit de ſoutenir les vérités de l'Evangile, & d'anathématiſer les impiétés de Mahomet, il lui déchargea un grand coup de bâton ſur la tête. Dans cette circonſtance le Confeſſeur de Jéſus-Chriſt témoigna, avec encore plus de zèle qu'il n'en avoit fait paroître, qu'il étoit diſpoſé à tout ſouffrir pour le Nom de ſon Divin Maître. « Vous vous » vantez, vous autres Chrétiens, *lui dit* » *alors Alben-Balva*, de faire des mira» cles; je vous ferai trancher la tête, &

» nous verrons ſi Jéſus-Chriſt la réunira
» à vôtre corps : ſi cela arrive, je croirai
» que votre Religion eſt la véritable «.

Rien de plus propre à nous faire connoître les mœurs & les uſages de ces Princes barbares au temps dont nous parlons, que l'Hiſtoire des Martys qui remplit cet article. Le Peuple, inſtruit de la propoſition de ſon Roi, craignit que les Religieux ne l'acceptaſſent, & qu'un prodige ne décidât de la vérité des croyances : il murmura donc, & s'écria qu'Aben-Balva, en bon Muſulman, ne devoit faire aucun Traité avec des Chrétiens.

La crainte d'une émotion populaire, le fit changer d'avis, il ne fut plus queſtion de conditions, & il appliqua un ſecond coup de bâton à Jean, qui lui fit ſortir un œil de ſon orbite. Pour aſſouvir ſa cruauté, il le fit dépouiller; & s'étant laſſé de le frapper, il commanda à ceux qui étoient préſents de l'achever à coups de fouet. Ces Infidèles ne s'épargnèrent pas, & dans un ſupplice auſſi long que douloureux, lui découvrirent toutes les parties du corps à coups de fouet, de ſorte qu'on lui voyoit les entrailles.

Au milieu de ces tourments, le Martyr ne perdit pas un inſtant la préſence d'eſprit; il ne ceſſa pas de bénir le Sei-

gneur, qui l'avoit trouvé digne de souffrir pour son Nom, & de le prier, pour qu'il éclairât ses Persécuteurs. Il apperçut dans la foule qui l'environnoit Pierre-de-Duegnas, qui considéroit d'une œil ferme & tranquille les détails de ses tourments; il lui donna sa bénédiction, l'exhorta à persévèrer, & voulut lui donner le baiser de paix; mais le Roi l'en empêcha. Le Peuple, impatient, & dont la constance de Jean augmentoit la fureur, pressa le Prince de terminer son supplice, & de réserver Pierre, qu'on espéroit, à cause de sa grande jeunesse, pouvoir réduire à apostasier : alors Aben-Balva fit lui-même l'office de Bourreau, & tirant son cimeterre, trancha la tête de Jean.

Se tournant ensuite vers Pierre, il lui dit : « Si tu persistes dans tes sentiments, » je te ferai mourir d'une manière cruel» le ». Mais le jeune Religieux, animé par l'ardeur de sa foi, lui répondit d'un air assuré : « Je ne crains point vos sup» plices ; mon Compagnon a triomphé » au milieu de votre Royaume, je sou» haite de l'imiter & de le suivre : Nous » avons été unis pendant la vie, & nous » ne nous séparerons pas à la mort ».

Le Roi, que cette fermeté irritoit, fit fustiger cruellement frère Pierre, & comme

me il vit que pendant cette ſanglante exécution, il prioit & continuoit de rendre au Seigneur les plus ferventes actions de graces, il lui coupa auſſi la tête, le même jour dix-neuvième Mai de l'an 1397.

La populace s'empara auſſitôt des corps des deux Martyrs, les traînèrent par les rues avec ignominie, & les mirent en pièces. Cependant les Chrétiens habitués dans Grenade, recueillirent leurs membres diſperſés, & les Catalans les tranſportèrent en Pays Catholique. Pluſieurs Villes d'Eſpagne en conſervent des portions; mais la plus conſidérable partie de ces précieuſes dépouilles ſe voit à Vic, ville de Catalogne, où elles ſont en grande vénération.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE HONGRIE, TIERÇAIRE.

Année 1398.

LE bienheureux Louis de Hongrie étant venu à Rome, pour le *Jubilé* de l'an 1350, ſe fixa dans cette ville & y pratiqua pendant quelques années toutes les œuvres de la

charité. Il s'apperçut de la tranquillité queprocuroit à ſon ame une conduite vraiment chrétienne ; & pour rendre ſon état plus permanent, & donner une forme fixe à des exercices qui faiſoient ſon bonheur, il embraſſa le Tiers-Ordre de la Pénitence que ſaint François avoit inſtitué en faveur des perſonnes de toutes conditions, régulières ou ſéculières.

Auſſi tôt qu'il eut prit l'habit, ſa dévotion lui inſpira d'aller à Aſſiſe, pour y viſiter le tombeau du ſaint-Patriarche, & de gagner l'Indulgence de Sainte Marie-des-Anges. Il remplit ces deux ſouhaits; mais à ſon retour, il tomba malade à Foligni & fut ſe rendre à l'Hôpital où l'on prit un grand ſoin de ſa ſanté. Auſſi dès qu'il l'eut recouvrée, il crut ne pouvoir mieux marquer ſa reconnoiſſance des ſervices qu'on lui avoit rendus, qu'en ſe conſacrant à celui des malades.

Il paſſa de longues années dans cette pieuſe occupation, & devint un modèle de patience, de douceur & de charité: il étoit également chéri des malades, & de ceux qui le voyoient leur rendre, avec une joie inexprimable, les offices les plus répugnants.

Les enfants expoſés étoient encore l'objet de ſa pitié & de ſon zèle ; il les

nourrissoit ou les faisoit nourrir, & prenoit la peine de les instruire quand ils étoient en âge.

Malgré ces diverses occupations, Louis donnoit beaucoup de temps à la prière & affligeoit son corps par une pénitence très-austère, & par des macérations de toute espèce. La réputation de sainteté dont il jouissoit, attiroit auprès de lui grand nombre de personnes, qui venoient le consulter sur l'importante affaire de leur salut, & se recommander à ses prières dans des circonstances fâcheuses.

Sa vieillesse fut accompagnée de beaucoup d'infirmités, qui achevèrent d'épurer sa vertu, par la patience & la résignation avec lesquelles il les endura. Enfin, sentant la mort s'approcher, il reçut les Sacrements de l'Eglise dans de grands sentiments de piété, & rendit son ame à Dieu, le treizième jour de Mai 1398, après avoir passé quarante-huit ans dans l'observance exacte de la Règle du Tiers-Ordre. On l'inhuma dans l'Hôpital de Foligni, & ses obsèques furent honorées d'un grand concours de Peuple.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, augmentèrent bientôt la vénération qu'on avoit pour lui, & la dévotion s'accrut encore lorsqu'en l'an 1608

on ouvrit ſon tombeau. Son corps qui y repoſoit depuis plus de deux-cents ans, fut trouvé parfaitement entier & ſans aucune tache de corruption. On le releva, & il fut mis dans une Châſſe très-riche, que l'on plaça ſur le grand-Autel de l'Egliſe de l'Hôpital, où on le voit encore dans le même état d'incorruptibilité.

LE BIENHEUREUX JEAN

DE MASSACIO,

TIERÇAIRE.

Année 1399.

LE bienheureux Jean naquit à Maſſacio, dans la Marche-d'Ancône, de parents pauvres & hérétiques : cependant il fut inſtruit dans la Religion Catholique par quelques-uns de ſes proches. On lui avoit donné peu de lumières ſur cet important objet; mais il ſavoit mettre à profit le peu qu'on lui avoit enſeigné. Il récitoit continuellement l'Oraiſon Dominicale, & invitoit les enfants de ſon âge à la répèter avec lui.

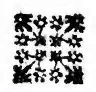
Ce qui ſuppléoit en lui à la ſcience,

c'eſt qu'il éprouvoit un plaiſir infini à méditer ſur les vérités divines. Dieu fut ſatisfait de la bonne volonté de ſon ſerviteur, & le témoigna par un prodige. Il ſurvint une ſi grande ſéchereſſe dans le territoire de Maſſacio, que les hommes & les animaux périſſoient: une ſource abondante ſortit de terre à la prière de Jean, & par ce moyen il ſauva la vie à ſes Compatriotes. Cette ſource ſubſiſte encore aujourd'hui, & s'appelle *la Fontaine des Chèvers de Frère Jean.*

Dans un âge plus avancé Jean quitta la garde des troupeaux, & ſe retira, du conſentement de ſa mère qu'il avoit convertie, dans une caverne profonde, à l'entrée de laquelle il attacha une clochette, qu'elle ſonnoit lorſqu'elle lui apportoit du pain, de l'eau & des légumes, qui compoſoient toute ſa nourriture. Le Démon jaloux de la vertu de notre Hermite, caſſa la clochette; ſa mère en remit une ſeconde qui eut le même ſort, puis une troiſième que le malin eſprit reſpecta, & que l'on conſerve à Maſſacio.

Jean ayant perdu ſa mère, fut obligé de quitter ſa retraite, & la converſation qu'il eut avec quelques Frères-Mineurs, le détermina à prendre l'habit du Tiers-Ordre de ſaint-François. Il le porta du-

rant quelques années qu'il passa dans la pratique des bonnes œuvres, puis tomba malade, & mourut dans un lieu solitaire qu'il habitoit. Le trépas du serviteur de Dieu fut annoncé par les cloches de l'Abbaye de Massacio, de l'Ordre des Camaldules, qui sonnèrent d'elles-mêmes : ce prodige excitant l'attention, on courut à la caverne de Frère Jean, que l'on trouva à genoux, les mains jointes, les yeux élevés vers le Ciel, mais privé de la vie. Le vingt deuxième Avril 1399, on porta solemnellement son corps dans l'Eglise des Camaldules, où il fut inhumé. Il s'y fit incontinent un si grand nombre de miracles, que les habitans de Massacio prirent le bienheureux Jean pour leur Patron, & quoiqu'il ne soit pas mis canoniquement au nombre des Saints, ils en célèbrent la fête tous les ans, avec beaucoup de pompe.



QUINZIÈME SIÈCLE.

LE BIENHEUR. BARTHÉLEMI DE PISE.

Année 1401.

ALBIN de Rivonico donna naissance au bienheureux Barthélemi, qui vint au monde à Pise, dans le commencement du quatorzième siècle. Il entra fort jeune dans l'Ordre de saint-François où il fit de grands progrès dans les sciences & dans la vertu. Après avoir pris le bonnet de Docteur, il enseigna la Théologie à Bologne, à Pavie, à Pise, à Sienne & à Florence; & s'acquit une grande réputation par ses prédications. Il commença d'exercer le Ministère Evangélique dès l'an 1342, & le continua pendant soixante ans avec beaucoup de fruit.

Barthélemi fut amateur zèlé de la pauvreté recommandée par saint François, & portoit par humilité les habits les plus grossiers. Quelque rigoureuse que fût la

saison, il marchoit pieds-nuds, même dans les voyages. La réputation de sainteté qu'il s'étoit acquise, conduisoit les Peuples en foule sur son passage, pour recevoir sa bénédiction & baiser son habit.

Dieu permit que son éminente piété éclatât par plusieurs miracles; mais ce don surnaturel n'enfla point le cœur de Barthélemi, qui attribuoit ce qu'il faisoit d'extraordinaire aux mérites du Roi saint Louis, ou à ceux du bienheureux Frère Geraud dont il portoit quelques Reliques.

Entre plusieurs ouvrages que nous a laissés ce savant Religieux, on distingue particulièrement le livre *de la Conformité de Saint-François avec Jésus-Christ*, que le nombre & la qualité de ses approbateurs semblent avoir mis au-dessus de la critique.

Enfin comblé de mérites & de vertus, Barthélemi termina ses travaux & sa vie au Couvent de Pise dans un âge très-avancé, le dixième jour de Décembre 1401. Il y eut un si grand concours de Peuple à sa mort, que l'on fut obligé de différer ses funérailles pendant quelques jours. Comme la foule augmentoit, on prit le parti de le mettre secrètement dans un tombeau de marbre, devant l'Autel du bienheureux Geraud, pour lequel il avoit eu une si grande vénération.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS

DE CARDAILLAC,

EVÊQUE DE CAHORS.

Année 1404.

CE vertueux Prélat étoit originaire du Quercy, province de France, où sa famille tenoit un rang distingué. Il s'est conservé plusieurs preuves qui établissent qu'il avoit embrassé la règle de saint-François. Après un long séjour au Couvent de Cahors dont il avoit fait bâtir une partie qui a retenu son nom, il alla enseigner dans l'Université de Paris. La réputation de son savoir étant parvenu à Avignon, où résidoit Innocent VIe. ce Pape écrivit au Chancelier de l'Université de Paris, pour faire obtenir le Doctorat à François, par exception, & à cause de ses grands talents. Sa lettre est datée du huitième des Kalendes de Septembre, c'est-à-dire, le vingt-cinq Août, la sixième année de son Pontificat.

Urbain V^e^. en l'année 1363, chargea Frère François de Cardaillac de concourir à faire donner le bonnet de Docteur

à Frère Montolin & successivement à Frère Bertrand de Saint-Guillaume, tous deux Lecteurs de son Ordre & qui s'étoient distingués en enseignant.

Le mérite & la piété de François de Cardaillac le firent nommer à l'Evêché de Châlon-sur-Saône le vingt-quatrième Septembre 1366.

Frère Berrenger d'Aragon, autre Religieux de saint-François, étant Vicaire-général de la Bosnie, & rempli de zèle pour le salut des Peuples de ces contrées, fut envoyé par Louis, Roi de Hongrie en 1372, vers le Pape Grégoire XIe. pour lui répréſenter que la plûpart des Paroisses de la Bosnie étoient sans Curés, & que les Prêtres manquoient absolument; que les Frères-Mineurs n'étoient pas en nombre proportionné aux besoins des Peuples; qu'enfin si l'on vouloit y en envoyer une plus grande quantité, cette province sembloit promettre une abondante moisson d'ames. Grégoire connoissant la piété de François, qu'il savoit d'ailleurs instruit parfaitement de l'état des Franciscains, le chargea de répondre à Berrenger.

La capacité de François dans les affaires le fit honorer du titre d'Ambassadeur ou de Nonce par ce même Pape, pour aller traiter de la liberté de François Baucius, que Jeanne, Reine de Sicile, à laquelle

il avoit voulu enlever ſa ville de Matère, retenoit priſonnier.

De l'Evêché de Châlon-Sur-Saône, notre pieux Prélat fut transféré à celui de Cahors en 1389. Il étoit le troiſième de ſa maiſon qui occupoit ce ſiége. Pour en relever la dignité, Guillaume IVe. du nom y avoit réuni le titre de Comté, & François fut le premier qui en prenant poſſeſſion de l'Evêché, ſe ſaiſit du titre temporel de Comte. La Bulle de tranſlation que le Pape lui adreſſa en cette circonſtance, & qui commence par ces mots : *Quia præſentis vitæ conditio*, montre démonſtrativement qu'il étoit engagé dans l'Ordre de ſaint-François. Elle eſt datée d'Avignon, des Ides de Janvier, la onzième année de ſon Pontificat.

Après avoir gouverné ſon Diocèſe qui étoit auſſi ſa Patrie, avec tout le zèle & la ſageſſe qu'on pouvoit attendre d'un homme éclairé, pénétré de l'amour de Dieu & du prochain, il mourut comblé d'années & de graces, en l'an 1404, & on l'inhuma dans l'Egliſe d'Eſpagnac, où il eſt vénéré comme un Bienheureux par l'interceſſion duquel il s'opère des merveilles.

LE BIENHEUREUX JACQUES

OLDI,

TIERÇAIRE.

Année 1404.

LE bienheureux Jacques avoit passé sa jeunesse dans les vanités du siècle, lorsque la considération du tombeau d'un de ses amis mort recemment, l'en retira: cette vue le frappa si sensiblement, & il fut si touché de la misère de l'homme qui porte son ambition si loin & qui se trouve réduit à n'occuper qu'un si petit espace, après son trépas, qu'il crut ne devoir plus s'occuper que de l'éternité.

Pour règler sa conduite dans la vie pénitente, Jacques fit profession du Tiers-Ordre de saint-François, & devint un exact observateur des pieuses pratiques qu'il prescrit. Excitées par son exemple, sa mère & sa femme embrassèrent le même Ordre, & dans la suite Jacques obtint de son épouse dont il avoit eu trois enfants, qu'elle prit le voile, pour lui laisser la liberté de se consacrer d'une manière plus spéciale au service de Dieu. Alors,

comme il avoit fait toutes ses études, il reçut les Ordres sacrés.

Ce fut dans ce nouvel état qu'il déploya toutes les vertus dont les germes étoient dans son cœur, & que les illusions du monde l'empêchoient de faire paroître. Il se vêti d'un cilice, s'abstint de toute espèce de viande, ainsi que de vin; & pour ajouter à ce régime rigoureux, il mêloit de l'absynthe dans l'eau qu'il buvoit. Dans la pratique de ces mortifications il parvint à un si haut dégré de ferveur, qu'il sembloit embrâsé de l'amour des Anges, quand il prioit.

S'appercevant que plus il mattoit son corps, plus son ame dégagée des liens terrestres, s'élevoit vers son Dieu, il se priva d'aliments pendant des semaines entières; & sa santé en fut extrêmement affoiblie. Sa mère & un autre Tierçaire son Compagnon, qui s'appelloit Franscischin, lui firent là-dessus les plus sérieuses, mais les plus inutiles remontrances. Il fallut que l'Evêque de Lodi, dont il étoit Diocésain, usât de son autorité & il lui ordonna de manger au moins trois fois la semaine.

Depuis que Jacques avoit reçu les saints Ordres, il s'étoit appliqué à la prédication; & l'onction qu'il mettoit dans ses discours, ramena un grand nombre

de pécheurs. Une femme illuſtre de la maiſon de la Mirandole, l'ayant entendu parler ſur le mépris du monde, en fut ſi touchée, qu'elle réſolut d'abandonner tous les avantages de la terre pour acquérir l'héritage céleſte : elle & ſes filles prirent l'habit de ſainte-Claire au Monaſtère de ſainte-Urſule, à Milan, & ſe diſtinguèrent par leurs vertus dans cette profeſſion.

La vie innocente & pure de Jacques, lui mérita pluſieurs faveurs du Ciel ; il prédit les guerres qui devoient déſoler le Milanez, & pluſieurs de ceux qui rejettèrent ſes avis, furent les victimes de leur obſtination, étant faits priſonniers par les ennemis. Jacques fut inſtruit de leur malheur, & ſe tranſportant aux lieux où ils étoient détenus, il leur rendit tous les ſervices qui étoient en ſon pouvoir. Tous les hommes, & ſes ennemis mêmes, avoient droit à ſa compaſſion, & toutes ſes actions étoient dirigées par l'eſprit de charité.

Jacques annonça la mort de ſon Compagnon, qui fut en effet emporté, au-bout de quatre jours de maladie. Il prédit auſſi le temps de la ſienne, puis fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduiſit peu-à-peu vers ſon dernier terme. Enfin le vingtième jour d'Avril de l'an 1404, il rendit paiſiblement ſon ame à ſon Créa-

teur, en prononçant d'un air joyeux ces paroles du Pſalmiſte (*a*) » Seigneur vous-» avez rompu mes liens ». La réputation de ſa ſainteté avoit attiré dans ſa chambre pluſieurs perſonnes qui verſoient des larmes d'attendriſſement, & qui furent bientôt ravies d'admiration par l'éclat qu'eut ſon viſage après ſa mort. On l'enterra dans l'Egliſe de Saint-Julien de Lodi, proche le grand-Autel où il avoit fondé deux prébendes.

Sept ans après ſon corps ayant été déterré & trouvé ſans corruption, Flordimina, ſa mère le fit placer dans un tombeau au côté droit de l'Autel; & les miracles qu'on lui a attribués durant ſa vie & après ſa mort, ayant été examinés, un Synode du Diocèſe de Lodi le nomma Saint dans ſes actes. On le repréſente ordinairement avec une couronne rayonnante, qui eſt l'attribut des Bienheureux, & pour répondre à la confiance que les fidèles ont en ſes mérites, l'Evêque dont releve aujourd'hui Lodi (qui n'eſt pas l'ancienne ville de ce nom, laquelle a été détruite) ordonna en 1621 que les Reliques du Bienheureux Jacques fuſſent tirées de ſon tombeau & placées dans une Châſſe.

(*a*) Pſeaume 115.

LE BIENHEUR. ALEXANDRE V^e.

PAPE.

Année 1410.

PIERRE Philargue, ainſi ſe nommoit Alexandre V^e. avant ſon exaltation au Pontificat, étoit originaire de l'Ile de Candie, qui étoit alors ſous la domination des Vénitiens, & ſortoit d'une famille peu avantagée de la fortune, puiſque ſelon quelques-uns, il étoit réduit à la mendicité, lorſqu'un Religieux de ſaint-François le prit en amitié & lui procura le moyen d'entrer dans ſon Ordre.

Philargue, né avec les plus heureuſes diſpoſitions, fut bientôt formé & même affermi dans la perfection religieuſe, & ſes progrès dans les études étonnèrent ſes émules, à Oxford, d'où il vint à Paris. Il y prit le bonnet de Docteur, & après avoir ajouté ce qui manquoit à ſes connoiſſances, il y fit des leçons de Philoſophie & de Théologie, & même y prêcha avec beaucoup de ſuccès.

Il quitta la France, pour paſſer en Lombardie. Alors Jean Galéas Viſconti, Souverain de Milan, le prit en affection,

& non-ſeulement lui confia l'inſtitution de ſon fils, mais le fit chef de ſon Conſeil. Dans la ſuite il lui procura l'Evêché de Vicence, d'où Philarque paſſa à celui de Noverre, & devint enfin Archevêque de Milan & Patriarche de Grade.

Galéas qui lui avoit donné toute ſa confiance, l'envoya en ambaſſade auprès de diverſes Princes, & il le chargea d'obtenir de l'Empereur d'Allemagne, Vinceſlas, le titre de Duc, lorſqu'il n'étoit encore que Comte de Milan; celui de Prince du Saint-Empire, & pluſieurs autres Priviléges tant pour lui que pour ſes Sujets. Quand Galéas prit les marques de ſa nouvelle dignité de Duc, à Milan, Pierre Philargue prononça à cette occaſion un Diſcours très-éloquent.

Le Pape Innocent VIIe. l'ayant élevé à la pourpre, lui donna le titre des Douze-Apôtres en l'an 1405, & ce même Pontife le fit ſon Légat *à Latere*, pour le Patriarchat d'Aquilée & pour la Lombardie & la Ligurie.

L'Election de Grégoire XIIe. & de Benoît XIIIe. cauſoit dans la chrétienté un Schiſme qui menaçoit de l'embrâſer : les Cardinaux des deux obédiences, de l'avis des plus célèbres Univerſités & avec le concours des Souverains, s'aſſemblèrent à Piſe, & il s'y tint un célèbre Concile,

dont l'ouverture ſe fit le vingt-cinq Mars de l'an 1409, & dans lequel après avoir déclaré nulles les élections des deux contendants, on procéda à celle d'un Pape légitime. Alors les Cardinaux, au nombre de vingt-quatre, entrèrent dans le Conclave, gardé par le Grand-Maître de Rhodes, & après y être reſtés enfermés pendant dix jours, ils élurent d'une voix unanime le vingt-cinq Juin de la même année Pierre Philargue, âgé de ſoixante-dix ans, qu'on appelloit le Cardinal de Milan, & qui prit le nom d'Alexandre Ve.

C'étoit lui qui avoit prononcé le diſcours pour l'ouverture du Concile le 26 Mars, jour de la ſeconde Seſſion, & il avoit pris pour texte ces paroles tirées du livre des Juges (*a*) : *Adeſtis, omnes filii Iſrael ; decernite quid facere debeatis ;* vous voilà tous aſſemblés, ô enfants d'Iſraël ; vous voyez vous-mêmes ce qu'il faut faire. Il continua le Concile juſqu'au ſept d'Août, approuva ce que les Cardinaux avoient fait depuis le trois Mai 1408, & remit ce qui regardoit la réforme de la diſcipline Eccléſiaſtique, qu'il déſiroit ardemment, au prochain Concile qu'il indiqua en 1412.

(*a*) Ch. 20. v. 27.

Il écrivit après ſon élection aux Princes, aux Prélats & à tous les fidèles une lettre dans laquelle il rend compte de la manière dont Dieu l'a élevé au Pontificat, & ordonna en même-temps que, pour remédier aux abus que le ſchiſme avoit introduits dans tous les Ordres Religieux, ils s'aſſemblaſſent en Chapitres-généraux, dans leſquels on aviſeroit aux moyens de rétablir l'exacte diſcipline.

Pluſieurs Ecrivains célèbres ont fait l'éloge de ce digne Chef de l'Egliſe, & il étoit orné en effet des plus belles qualités. Sa libéralité envers les gens de mérite, ſa charité à l'égard des malheureux, n'avoient point de bornes: en peu de temps il diſtribua tout ce qu'il poſſédoit, & il étoit dans ſon caractère d'être généreux; car ſe voyant épuiſé, il en faiſoit un badinage & diſoit: J'ai été riche Evêque, Cardinal pauvre, & je ſerai Pape mendiant.

Tandis que ce pieux Pontife fut ſur le Saint-Siége, il ne s'occupa que de la gloire & du repos de l'Egliſe, & de la réformation des mœurs, ſans donner aucune marque d'intérêt perſonnel. Si ſon règne eût été moins borné, il eût ſans doute perfectionné les grands projets dont il étoit rempli, & procuré le bien qu'il aimoit ſincèrement. Lorſqu'il n'étoit plus

& que le temps de l'adulation étoit passé, les Pères assemblés à Constance en 1414, firent de lui un éloge auquel il n'est pas permis d'ajouter en disant que les Cardinaux & les Pères du Concile de Pise, où il avoit été élu, avoient fait un choix digne de la majesté de l'Eglise, & capable de remédier aux maux dont elle étoit affligée.

Alexandre Ve. sentit sa fin approcher; & comme il avoit toujours vécu d'une manière conforme à la sainteté de son état, il se trouva plein de confiance en ce moment terrible. Il assembla les Cardinaux, les exhorta à maintenir la paix de l'Eglise, & à soutenir les décisions du Concile de Pise, de la légitimité duquel il étoit persuadé dans l'intimité de sa conscience; il demanda ensuite les Sacrements, & les reçut avec de si grands sentiments de piété & de componction, que les Assistants ne purent retenir leurs larmes; & prononçant ces paroles du Sauveur: » Je vous » donne ma paix, je vous laisse ma paix, il rendit son ame à Dieu le troisième jour de Mai de l'année 1410, dans la soixante-onzième année de son âge, après avoir tenu le Saint-Siége pendant dix mois & huit jours. Son corps repose dans l'Eglise de Saint-François de Bologne.

LE BIENHEUREUX JACQUES

DE RUCHEM,

ARCHEVÊQUE D'HALITZ.

Année 1411.

LE bienheureux Jacques de Ruchem, né en Pologne, étoit de la Maiſon noble de Strépar. On n'a conſervé ni l'époque de ſon entrée en Religion, ni celle de ſon élévation à l'Epiſcopat; & ſans l'événement dont nous allons parler, par lequel il ſemble qu'il a plû à la Providence de rétablir ſa mémoire, peut-être ſeroit-elle abſolument tombée dans l'oubli.

Le bienheureux de Ruchem avoit été Archevêque d'Alitz, dans la Ruſſie-noire, & y avoit laiſſé de grandes marques de ſa dévotion envers le Saint-Sacrement de l'Autel & la Sainte-Vierge, en fondant à perpétuité des prières relatives à ces vénérables objets. D'ailleurs il avoit fait divers établiſſements, qui ſont des monuments de ſa charité envers les pauvres, & de ſon zèle pour la défenſe de

ſon troupeau, contre la violence & la ſéduction des Infidèles.

Il étoit mort en l'an 1411, & avoit été enterré au Couvent de Sainte-Croix-de-Léopold, en Pologne. Ceux de ſes établiſſements auxquels les hommes avoient intérêts, ſubſiſtoient; mais depuis long-temps les prières qu'il avoit fondées, étoient négligées. En l'an 1619, il fut queſtion de rétablir l'uſage de ces prières, & dans le temps qu'on y travailloit, on ouvrit par accident la tombe où repoſoit le corps du Bienheureux Prélat. Il étoit parfaitement conſervé, & les habits Pontificaux, dont il étoit revêtu, ainſi que l'habit de Saint-François qu'il portoit par deſſous, n'avoient pas reçu la moindre atteinte de l'humidité de la ſépulture, où ils étoient reſtés pendant plus de deux ſiècles.

Cette découverte donna lieu à des recherches, & l'on trouva dans les Archives de Léopold, le Teſtament qu'il avoit fait en 1401, & dont il avoit confié l'exécution à Jean Raze, ſon Chapelain, Religieux de l'Ordre de ſaint-François.

Les Polonois ne pouvant attribuer la conſervation du Prélat, qu'à un miracle, qu'ils regardèrent comme un ſigne de l'état bienheureux dont il jouiſſoit, ré-

ſolurent dès-lors de le placer dans un tombeau plus honorable : la tranſlation s'en fit avec grande ſolemnité, le vingtième Octobre 1626, en préſence de Jean-André Prochwick, Archevêque de Léopold, des Magiſtrats, de la Nobleſſe & d'un prodigieux concours de Peuple. La vénération qu'on avoit toujours eue pour la mémoire du bienheureux Jacques-de-Ruchem, le ſouvenir des graces que le Ciel avoit accordées par ſon interceſſion, ſe renouvellèrent à cette époque ; &, quoique l'Egliſe ne lui ait point encore décerné de culte particulier, il n'en eſt pas moins aujourd'hui un objet de piété pour les Polonois, qui, à ce qu'on aſſure, en reçoivent de continuels bienfaits.

LE BIENHEUREUX HENRY

DE DANEMARCK,

TIERÇAIRE.

Année 1415.

CE Prince, qui fut un modèle accompli de pénitence, étoit fils de Haquin, Roi de Danemarck & de Suède, & de Marguerite ſa femme. Il avoit pris de

bonne heure la résolution de se consacrer à Dieu; car son père étant venu à mourir, sa mère & les Grands du Royaume, ne purent jamais l'engager à monter sur le trône, ni à se marier, pour qu'il donnât au moins un Prince, qui pût conserver la couronne dans sa famille.

Pour se soustraire aux importunités de de la Reine Douairière, & des Seigneurs, il s'enfuit en secret & se retira dans une solitude, où, après avoir pris l'habit du Tiers-Ordre de saint-François, il se livra sans réserve à la contemplation des choses divines, & aux pratiques de la plus austère pénitence.

Cependant ses Sujets, dont il étoit chéri, furent très-affligés de son absence, & le cherchèrent si soigneusement, qu'enfin ils découvrirent sa retraite. Ils le ramenèrent à la Cour; mais sa mère, soit qu'elle craignît de se dessaisir de l'autorité dont elle avoit l'usage, soit que vraiment elle ne le reconnût point, tant il étoit défiguré par les veilles & les jeûnes, lui fit faire son procès comme à un imposteur; & la Cour de Justice crut, ou feignit de croire qu'il en étoit un. Henry fut donc condamné comme tel à être brûlé vif.

Dieu justifia son Serviteur par un prodige, en le préservant des flammes, au milieu

milieu desquelles il demeura fort long-temps, en présence d'un Peuple innombrable, sans en recevoir aucune incommodité. La politique n'ayant rien à opposer à ce fait miraculeux, il ne tint qu'à Henry de prendre possession de ses Etats, & les Peuples vouloient encore l'y contraindre; mais il prit la fuite une seconde fois, & s'en alla continuer le genre de vie pénitent qu'il avoit embrassé, bien résolu de ne le quitter jamais.

Sa piété le conduisit à Rome, pour y vénérer le tombeau des Apôtres, & à Assise, pour y intercéder le saint-Patriarche. En revenant de ce dernier endroit, il passa par Pérouse, y tomba malade, se fit connoître, & y mourut le trentième jour de Mars 1415.

On rapporte qu'aussitôt qu'il eût rendu l'ame, les cloches de saint-André sonnèrent d'elles-mêmes, & que cela attira auprès de son corps l'Evêque, le Clergé, & un grand concours de Peuples. On lui fit d'honorables obsèques; & ce corps, parfaitement conservé, se voit encore aujourd'hui au côté droit du grand-Autel. Il est revêtu de l'habit du Tiers-Ordre, chargé de quelques coquilles, un chapelet au col, & une couronne de fer sur sa tête; ses cheveux & sa barbe sont blancs & longs. L'Empereur Sigismond,

allant à Rome, passa par Pérouse, y visita ce saint-Homme, dont on lui avoit raconté beaucoup de merveilles, & le pria de le faire participant de ses mérites.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE DE TODI.

Année 1418.

LE bienheureux Philippe naquit à Todi, ville Episcopale du Duché de Spolette, en Italie. Ayant embrassé la Règle de saint François, en qualité de Frère-Lai, il fut le Disciple, & bientôt l'un des Compagnons du bienheureux frère Paulet, dont nous avons parlé sous l'année 1390.

Comme son Maître, Philippe s'appliqua sans relâche à acquérir toutes les perfections religieuses. Son obéissance, son humilité, sa patience étoient proposées pour modèle; mais ce fut sur-tout par son zèle pour la Réforme & pour l'exacte observance des préceptes établis par le saint-Patriarche, qu'il se distingua. Frère Paul, qui, par humilité, se trouvoit indigne de contribuer à cette Réforme, & qui néanmoins fut un des principaux

instruments dont la Providence se servit pour l'établir, eut dans la personne de notre Bienheureux un fervent coopérateur.

Les mérites de Philippe furent récompensés dès cette vie, par la faculté de prévoir l'avenir, & de guérir les malades par ses prières. Plusieurs Couvents de la Marche-d'Ancône, où il a demeuré, sont remplis des témoignages de ses miracles.

Au pouvoir de soulager les maux d'autrui, le Seigneur ajouta une grace qui ne fut pas moins avantageuse au salut de Philippe : ce fut de supporter les siens propres, avec cette force & cette égalité d'esprit, qui ne peuvent venir que d'une parfaite résignation aux volontés du Ciel. Pendant cinq années consécutives, il ressentit les douleurs de l'hydropisie, & de plusieurs autres infirmités, sans se plaindre. Il ne demandoit pas même à Dieu sa guérison : au contraire, il le prioit ardemment d'augmenter encore ses douleurs, si elles devoient être utiles à son salut.

Après avoir passé quarante ans dans les plus austères pratiques de la pénitence, & dans une parfaite pureté de corps & d'esprit, Philippe mourut le huitième

Novembre de l'an 1418, à Mili, dans la Marche-d'Ancône.

La vénération qu'on portoit à ce vertueux Religieux, fit qu'on l'inhuma au milieu du Chœur de l'Eglise. Un fait extraordinaire vingt augmenter sa réputation de sainteté. Il sortit de son tombeau une quantité d'eau assez grande, pour se répandre par toute l'Eglise. Comme la crue de cette eau étoit continuelle, & formoit une sorte d'inondation, on ne put s'empêcher d'en faire la remarque; & l'on releva le corps de Philippe, que l'on plaça sur l'Autel. Alors l'eau se retira vers le lieu d'où elle étoit partie; mais le tombeau resta plein, & continua d'être en cet état, quoiqu'on y puisât beaucoup d'eau. On ajoute que les malades qui venoient s'y laver, y recouvroient la santé.

Ensuite de cet événement, le corps du Bienheureux resta exposé pendant huit jours sur l'Autel, où on l'avoit placé, sans qu'il y parut aucun indice de corruption: puis on le renferma.

André, Baron de Marsiani, frère du Pape Pie IIIe. dans le siècle suivant, pour témoigner au Bienheureux la reconnoissance de la guérison qu'il avoit obtenue par son intercession, lui fit construire une très-belle Chapelle, dans laquelle

on montre ſon corps tous les ans, le premier Dimanche d'après Pâques. Un grand concours de Peuple ſe trouve à cette cérémonie ; & il continue de s'opérer des merveilles au tombeau où il avoit été d'abord renfermé.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME JOSSELIN.

Année 1420.

LE bienheureux Guillaume Joſſelin naquit en France, d'une famille noble; & ſa piété, & les progrès qu'il fit dans les Sciences, lui méritèrent l'eſtime des Princes de l'Egliſe. Nous n'avons pas les détails de ſa Vie, & nous apprenons ſeulement qu'il embraſſa la Règle de ſaint-François, & fit ſon Novicat dans la Province de Touraine, chez les Religieux de l'Obſervance.

Martin V^{e}. ayant été élu Pape par les Pères du Concile de Conſtance, Joſſelin, en 1420, s'adreſſa à ce Pontife pour en obtenir la confirmation du Décret de ce Concile, qui intéreſſoit les Ordres Religieux, & ſa demande lui fut accordée.

Depuis ſon entrée Religion, Joſſelin n'ayant rien plus à cœur que la ſanctification de ſes Frères, & jugeant combien l'obſervation des Inſtitutions, établies par leur ſaint-Patriarche, étoit néceſſaire au ſalut de ceux qui avoient embraſſé ſa Règle, s'appliqua avec beaucoup de zèle, à la Réforme de ſon Ordre. Il eut le bonheur d'y contribuer infiniment par ſes exemples, & la conſolation de la voir s'établir dans toute ſa pureté, au Couvent de Metz: puis il paſſa de cette vie à une meilleure, le dixième Janvier de cette même année 1420.

Les Chroniques de Flandre, rapportent un grand nombre de miracles arrivés par l'interceſſion de ce Bienheureux.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE VILLACRET.

Année 1422.

LE bienheureux Pierre de Villacret, étoit originaire de la Province de Caſtille, en Eſpagne, & frère de Jean, Evêque de Burgos, homme recommandable par ſa piété & ſa doctrine, & comme lui, engagé dans l'Ordre Religieux.

Après avoir mené une vie édifiante dans celui de ſaint-François, Villacret ſe retira, avec la permiſſion de ſes Supérieurs, dans une grotte proche de la ville de Saint-Pierre d'Arlanza. Il y vécut pendant vingt ans, au pain & à l'eau. C'eſt dans cette ſolitude qu'il digéra le projet, par lui conçu depuis long temps, de remettre dans ſon premier état l'Ordre de ſaint-François, qui pour lors étoit tombé dans un grand relâchement.

Il quitta donc ſa retraite, & vint établir la Réforme dans les Couvents de Baliceto, d'Aquilar & de l'Abroio, qu'il avoit fait conſtruire. Quoique Villacret fut un Savant, & qu'il eut, outre les Ordres ſacrés, le degré de Docteur, il ſe plaiſoit à exercer les offices les plus bas des Maiſons où il ſe trouvoit ; donnant ainſi à tous des leçons d'humilité.

Il parvint à remettre ſur pied dans les Couvents de ſa Réforme, la diſcipline régulière, qui dans la ſuite paſſa de l'Eſpagne en beaucoup d'autres Provinces, & même juſqu'aux endroits les plus reculés de la terre.

Quoiqu'après ces laborieuſes opèrations il ſe trouva accablé de fatigues & caſſé de vieilleſſe, il voulut aller au Concile-Général de Conſtance, tenu en 1414. Il

y parut, & obtint pour sa petite famille, les mémes priviléges que Martin Ve. avoit accordés aux Observantins de France. On lui permit de faire observer dans les deux Couvents d'Aquilar & de Tribul, les mémes Statuts que saint-François avoit prescrits au Couvent de Notre-Dame-des-Anges.

Quand Villacret eut réglé toutes choses, il confia le soin de son troupeau à Pierre-de-Pinciano, Religieux zèlé pour la primitive Discipline, & se retira au Couvent de Penna-Fiel. En y entrant il dit : « C'est-ici mon repos jusqu'à la fin » des siècles ». En effet, il y mourut peu de temps après, c'est à-dire, le onzième Octobre de l'an 1422. Un grand nombre de prodiges qu'il opéra après sa mort, mirent les Religieux dans le cas de relever son corps, & ils le conservent aujourd'hui dans un sépulcre d'albâtre.



LE BIENHEUREUX EPIPHANE LE TEUTONIQUE.

Année 1430.

AYANT embraſſé l'Ordre de ſaint-François en qualité de Frère-Lai, dans une Maiſon de Conventuels, le deſir d'une plus grande perfection conduiſit le bienheureux Epiphane à paſſer, de l'agrément des Supérieurs, dans la Province religieuſe de Saint-Ange, qui venoit de recevoir la Réforme.

La ferveur qu'il mettoit dans la prière, lui procura de fréquents raviſſements; & ce fut pour en jouir, ſans aucune diſtraction, qu'il obtint la permiſſion de ſe conſtruire une cabane dans un bois voiſin du Couvent qu'il habitoit.

C'eſt dans cet endroit ſolitaire qu'il ſe retiroit, lorſque ſes devoirs le lui permettoient, pour répandre ſon cœur devant la Majeſté Divine, & pour affliger ſon corps par tous les moyens que ſa dévotion lui ſuggéroit.

Après avoir mené durant pluſieurs années ce genre de vie auſtère, Epiphane mourut avec tous les ſentiments d'un par-

fait Chrétien, le ſeptième jour de Juin 1430. On l'inhuma dans le Cimetière commun du Couvent; mais des Energumènes ayant été délivrés & des malades guéris, par le ſimple attouchement des choſes qui lui avoient ſervi; pour ſatisfaire à la vénération des Peuples, on le tira de ſa première ſépulture, & ſon corps fut trouvé abſolument exempt de corruption, quoiqu'il y eut plus de trente ans qu'il fût enterré dans un lieu humide. Ce phénomène confirma dans l'opinion où l'on étoit qu'il avoit trouvé grace devant Dieu, & ſon corps fut dépoſé dans l'Egliſe du Monaſtère, où il repoſe en même état qu'on l'a relevé du Cimetière.

LE BIENHEUREUX ROBERT MALATESTE, TIERÇAIRE.

Année 1432.

LE bienheureux Robert Malateſte deſcendoit de la famille noble de ce nom qui floriſſoit à Rimini, ville Epiſcopale d'Italie dans la Romagne, où il naquit vers 1310. On remarqua que dès l'âge de cinq

ans, il avoit l'esprit tellement tourné à la prière, qu'il la faisoit même en dormant.

Charles Malateste, son oncle paternel, lui ayant demandé un jour ce qu'il désiroit le plus ardemment? d'être pauvre, répondit l'enfant. Cette réponse jeta Charles dans l'étonnement; mais elle lui fit comprendre aussi qu'un jour à venir Robert auroit un grand mépris pour les choses de la terre.

Il avoit à peine atteint l'âge de dix ans, lorsque, dans l'appréhension que les passions naissantes ne fissent sur son cœur quelques impressions que peut-être il lui seroit difficile d'effacer, il embrassa les austérités & les mortifications: il jeûnoit fréquemment, portoit la haire & le cilice, & se donnoit de rigoureuses disciplines: & pour vaquer plus librement à la prière, il évitoit avec soin la compagnie des jeunes gens, & faisoit ses délices de la retraite, quand il en pouvoit jouir.

Tant de vertus dans un âge si tendre & ordinairement si dissipé, faisoient chérir Robert de tous les honnêtes gens: son oncle Charles se sentit pour lui un si grand attachement, qu'ayant à son égard tous les sentiments d'un père, il ne crut les bien exprimer qu'en l'adoptant pour son fils.

A la pratique exacte de plusieurs vertus, Robert desira de joindre la conti-

nence afin de pouvoir offrir à Dieu un corps & un ame également purs; il conçut ce pieux dessein lorsqu'il étoit dans sa dix-huitième année ; mais Charles, son oncle, qui l'avoit enrichi par l'adoption, avoit d'autres vues. Il lui proposa donc d'épouser Marguerite, fille de Nicolas d'Est, Marquis de Ferrare. Robert fit tout ce qu'il put, pour s'affranchir du mariage; mais enfin il céda aux instances de Charles qu'il craignoit d'attrister, & épousa Marguerite d'Est, dont il n'eut point d'enfants.

L'année d'après ce mariage, Charles Malateste mourut, & entr'autres biens laissa à Robert la Seigneurie de Rimini. Peu de temps après le Pape Martin V. le fit son Lieutenant-Général dans cette ville, & dans d'autres lieux dépendants du Saint-Siége.

Ces divers avantages ne servirent qu'à porter Robert vers le point où il avoit toujours aspiré. Se voyant plus libre par le décès de Charles, il satisfit à son heureux penchant qui l'entraînoit vers le Ciel. Il avoit depuis long-temps pris saint François pour son protecteur, & un Religieux de l'Ordre Séraphique guidoit son ame dans la voie de la perfection : il crut y marcher plus sûrement, en s'astreignant à des devoirs fixes, & il se fit revêtir avec

les cérémonies accoutumées, de l'habit du Tiers-Ordre de la pénitence, le jour même de la fête du saint Instituteur, en l'an 1430.

Depuis ce moment Robert remplit exactement les obligations de l'Ordre dont il avoit embrassé la Règle, & il savoit si bien économiser le temps, que ses pratiques religieuses ne le firent jamais manquer à ce qu'il devoit à ses charges & à son rang. Quoiqu'il récitât tous les jours l'Office divin dans son particulier, il n'en assistoit pas moins à celui qui se célébroit dans sa Chapelle. Il trouvoit la consolation des peines, inséparables des premiers rangs comme des derniers, dans la lecture de l'Ecriture-Sainte & des livres spirituels. Tout le temps qu'il pouvoit dérober aux compagnies que son état attiroit dans son Palais, celui qu'il devoit aux affaires excepté, il le donnoit à de pieux exercices; & ne sacrifioit pas un seul instant à des choses ou à des entretiens inutiles.

On rapporte qu'un jour Robert méditant profondément sur la Passion de Jésus-Christ, apperçut un homme couvert d'une horrible lépre: que loin d'être dégouté par cette affreuse vue, il courut à cet homme, & l'ayant relevé & embrassé, le malade se trouva guéri.

La prudence & la piété brilloient d'un égal éclat dans toutes les actions de Robert : il règloit & bornoit ses dépenses à une juste mesure ; apportoit une vigilance sévère sur ses Officiers, afin qu'il ne vexassent point ses Sujets ni ceux de l'Eglise qui étoient sous son autorité. Il partageoit ses revenus dans l'entretien modeste de sa maison, & dans l'assistance des malheureux. Dans les Hôpitaux il rendoit aux malades les services les plus bas, pour encourager ceux qui les soignoient, par son exemple ; & il pratiquoit toutes les vertus sans ostentation, sans se donner un air de singularité. Obligé de se trouver au milieu d'une Cour, où les plaisirs sembloient renaître chaque jour, il ne cherchoit point à les troubler, & se contentoit de pratiquer les austérités auxquelles il s'étoit habitué.

La dévotion du bienheureux Robert étoit tendre & affectueuse. Lorsqu'il approchoit des Sacrements, il répandoit une grande abondance de larmes : mais elles exprimoient les consolations intérieures qu'il recevoit du Ciel dans ces moments, où il ne pensoit absolument qu'au Créateur.

Entre les miracles qu'il a opérés durant sa vie, on remarque la délivrance d'un possédé sur lequel il fit le Signe de la Croix

avec une épine de la couronne du Sauveur.

Les Sujets de Robert s'étant révoltés contre lui à l'occasion de la restitution de quelques terres qu'il avoit faite au Saint-Siége, il ne s'étonna pas de leur emportement, & le calma dès qu'il leur eut parlé.

Depuis long-temps le desir de souffrir le martyre agitoit Robert ; voyant qu'il ne pouvoit répandre son sang pour la foi il s'adressa à Jésus-Christ, & le supplia avec tant d'ardeur qu'il le rendît participant des douleurs qu'il avoit endurées pour notre salut, que sa prière fut exaucée. Il fut tourmenté des maux les plus violents, qu'il supporta avec résignation, & même avec joie.

Un serviteur de Dieu prédit à Robert qu'il mourroit dans quatre mois. Loin de s'affliger de cette nouvelle, il la considéra comme un bonheur. Il répétoit continuellement ces paroles de saint Paul : *Je souhaite de mourir & d'être avec Jésus-Christ*, & se prépara à la vie future, par la réception des sacrements de l'Eglise.

Sur ses derniers jours il fut tenté & eut des doutes sur la foi ; mais il les dissipa en récitant le Symbole de saint Athanase. Après cette profession de foi, il entra dans une extase, d'où il ne sortit

que pour s'écrier : *Je vois les Cieux ouverts.* Puis il rendit tranquillement ſon ame à Dieu, dans le bourg de Saint-Archange en l'année 1432, la vingt-deuxième de ſon âge.

Son corps fut porté à Rimini : le Clergé & le Peuple vinrent le recevoir en pompe, & on l'inhuma avec l'habit de ſaint François, dans le Couvent des Fréres-Mineurs, ainſi qu'il l'avoit ordonné. Son tombeau recouvert de marbre, eſt entouré d'une grille de fer, que ſes parents y ont fait mettre, & il eſt très-fréquenté par les Fidèles. Les miracles qui établiſſent ſa béatitude ont été recueillis dans des actes publics, pour ſervir à ſa canoniſation.

LE BIENHEUREUX ETIENNE

DE WARADIN,

MARTYR A SARAÏ.

Année 1434.

LE bienheureux Etienne prit naiſſance au grand-Waradin, ville épiſcopale de la Haute-Hongrie, & ſa vie eſt également intéreſſante par les traits qu'elle nous

offre de la foiblesse humaine, & par ceux de la miséricorde de Dieu. On ignore absolument en quel temps Etienne embrassa l'Ordre de saint-François; mais ses actions après qu'il eut pris l'habit, nous sont attestées par des Historiens dignes de foi.

Après sa profession, & lorsqu'il eut reçu l'ordre de Prêtrise, il fut envoyé vers les habitans des montagnes d'Ormerie & de la Mer-Caspienne, pour leur prêcher l'Evangile. Transplanté dans ces climats sauvages, sa première ferveur ne tarda pas à se refroidir, & la tiédeur le conduisant à cette indifférence qui nous fait, sinon mépriser, du moins oublier nos devoirs, il sentit bientôt sa foi chanceler, & finit par méconnoître tout ce qu'il avoit cru.

Sur ces entrefaites il fit connoissance d'un Sarrasin établi à Saraï (a) dans la Bosnie, & se lia assez intimement avec cet Infidèle, pour lui confier le dessein qu'il avoit de se faire Musulman. Celui-ci ne laissa par réfroidir le zèle du Prosélyte, & le mena tout de suite au Cadi, espéce de Juge Civil, &, en quelques cas, Ecclésiastiques parmi les Turcs, qui fit une bonne réception à Etienne, & employa à son égard toutes les caresses & toutes

(a) Seraium.

les eſpérances qui pouvoient le confirmer dans ſon odieux projet.

C'étoit un grand ſujet de joie pour les Infidèles que l'apoſtaſie d'un homme attaché à un Ordre qui ſe diſtinguoit par les Miſſions les plus périlleuſes, & qui par les prédications de ſes Religieux avoient enlevé tant d'ames à la Doctrine pernicieuſe de Mahomet : auſſi choiſit-on pour l'abjuration d'Etienne, un des jours les plus ſolemnels parmi les Turcs, celui où ils célèbrent la fête qu'ils appellent *Mereth*. Tout étant préparé pour cette ſacrilège cérémonie, Etienne entra dans la Moſquée & en préſence d'une foule innombrable de Peuple, que la fête & la curioſité avoient attirée, il abjura la Foi Chrétienne, quitta ſes habits, qu'il foula aux pieds, ſe revêtit d'une robe écarlate & arbora le Turban.

Le bruit de ce changement inoui ne tarda pas à ſe répandre dans toute la ville de Saraï; pour ajouter au ſcandale, Etienne ſortit de la Moſquée, monté ſur un ſuperbe cheval richement enharnaché, accompagné des principaux Habitants : ſon habit religieux étoit porté au bout d'une hallebarde en ſigne de triomphe; & en cet équipage il traverſa les rues de la ville, aux acclamations d'un Peuple énivré de la gloire qu'il ſe perſuadoit recevoir de l'opprobre du nom chrétien.

Le plaisir que pouvoit recevoir Etienne en cette circonstance, fut cruellement altéré par la consternation qu'il remarqua sur le visage de tous les Chrétiens qui se trouvoient sur son passage : ce fut bien pis quand il apperçut les Religieux dont il avoit été le Frère, qui étoient dans la foule, & qui paroissoient abîmés dans une profonde tristesse. Il fut surpris en les voyant : il fut même touché, & ce fut le premier effet de la divine miséricorde, qui permit qu'une honte salutaire humiliât le coupable.

Le même jour un Religieux appellé Michel, qui ignoroit les dispositions de l'Apostat, mais qui étoit prêt à tout sacrifier pour l'honneur de la Religion, écrivit à Etienne une lettre pleine d'onction. La réponse qu'il lui fit a paru digne d'être conservée, & la voici. « J'ai péché comme » Judas, mais je ne me désespère pas com- » me lui. Par la grace de Dieu, je suis » déjà converti. Je me condamnerois à une » prison perpétuelle, si je ne craignois pas » qu'il ne vous en arrivât du mal. Ainsi que » j'ai renié Jésus-Christ avec éclat, je » suis disposé à mourir publiquement pour » lui ».

Cette réponse remplit les Religieux d'une sainte joie : elle étoit l'expression sincère des sentiments d'Etienne, comme

l'événement le fit voir. Ses Frères souhaitèrent d'avoir une entrevue avec lui ; il l'accorda ; & au jour assigné, le Gardien accompagné de Pierre-de-Bologne, s'y rendirent. Ils trouvèrent Etienne dans les dispositions que sa Lettre avoit annoncées : les larmes lui coulèrent des yeux en abondance, & ses soupirs entrecoupés de sanglots furent les garants d'une sincère repentance. L'Apostat se reconcilia dans cette entrevue ; il reçut le Sacrement de Pénitence, & sa contrition parut si parfaite que, si on ne lui administra pas le Sacrement de l'Eucharistie, ce fut uniquement parce qu'il portoit encore les livrées du Mahométisme. Depuis ce moment si précieux pour lui, Etienne ne songea plus qu'à se préparer au combat qu'il alloit soutenir, pour réparer sa faute énorme.

Le lundi qui suivit sa reconciliation, Etienne va à la Mosquée, monte en Chaire & en présence de plus de dix mille Sarrasins, dit d'un ton ferme : » J'ai été Chré-
» tien pendant vingt-cinq ans ; j'ai examiné
» leur Religion : elle est la seule vérita-
» ble, & la seule dans laquelle on puisse se
» sauver. Depuis trois jours que j'ai vé-
» cu chez vous comme Apostat, je n'ai
» connu dans la vôtre que des superstitions
» & des mensonges : je me suis assuré que

» Mahomet n'eſt qu'un impoſteur & un
» faux Prophète. Je confeſſe donc que Jé-
» ſus-Chriſt eſt le vrai fils de Dieu, &
» le Sauveur du monde : je reconnois que
» ſa Sainte Mère eſt Vierge ; & j'abjure &
» je déteſte votre fauſſe Religion » Enſuite il déchira ſes profanes habits, & parut avec celui de Frère-Mineur qui étoit caché deſſous.

Une action ſi hardie l'auroit fait maſſacrer par ſes Auditeurs, ſi le Cadi, qui avoit procuré Etienne au Mahométiſme, n'eut interpoſé ſon autorité, en faiſant entendre aux Sarraſins, qu'il ne leur arrachoit le coupable, que pour lui faire ſubir la peine prononcée par la Loi; c'eſt-à-dire celle du feu.

Ce Juge fit mettre Etienne en priſon, & le fit tenter par pluſieurs perſonnes, qui ne manquèrent pas de faire valoir à ſon égard, d'un côté, les récompenſes, & de l'autre, les plus affreux ſupplices. Ces premières démarches ayant été inutiles, il voulut eſſayer ſi la douleur auroit plus de ſuccès : il fit fouetter le Priſonnier avec des courroyes garnies de plomb & de ſable, & ſi violemment, qu'il tomba en foibleſſe. Les Satellites, le voyant à demi-mort, le ſuſpendirent par un pied & une main, & attachèrent aux membres oppoſés des poids fort pe-

ſants. Etienne demeura dans cette cruelle poſture juſqu'au lendemain. On le crut mort ; & ce ne fut qu'avec une extrême ſurpriſe, que les Sarraſins le retrouvèrent plein de vie. Le Cadi alors fit de nouveau tenter ſa foi; il y étoit plus ferme que jamais, & condamnoit hautement Mahomet & ſa Religion, ce qui lui attira de nouveaux tourments : il fut fouetté de rechef, & ſuſpendu par les pieds, les jambes écartées avec force, & la tête en-bas, chargée d'un gros poids.

Ce ſupplice, qui dura juſqu'au jour, fut ſuivi d'un autre, auquel le Martyr n'a pû ſurvivre que par un prodige : on le pendit par une corde qui lui entouroit le cou, & l'on alluma ſous ſes pieds un feu aſſez vif, ſur lequel on répandit du fumier, afin que la fumée l'étouffât, en même-temps que la flamme le dévoreroit.

Après un certain temps, les Bourreaux qui le crurent mort pour cette fois, détachèrent la corde qui le ſuſpendoit, & le jetèrent dans un coin de la priſon. Deux femmes Mahométanes, frappées de tout ce qu'on diſoit ſur le courage du Martyr, & ſur l'impuiſſance des tourments qu'il avoit éprouvés, eurent la curioſité de venir regarder en quel état étoit ſon corps : mais quel fut leur éton-

nement quand elles virent Etienne en prière, à genoux, entouré d'un globe de lumière, & ayant une Colombe blanche sur chaque épaule.

Le Cadi, outré de voir s'épuiser inutilement les ressources de sa cruauté, & d'ailleurs incertain sur le parti qu'il devoit prendre, après avoir transgressé la Loi qui condamnoit uniquement Etienne à être brûlé vif, commanda que l'on fît chauffer une fournaise, & qu'on l'y enfermât quand elle seroit ardemment embrâsée. Les Satellites obéirent : ils y précipitèrent Etienne, & gardèrent la porte jusqu'au temps où ils crurent ses os consumés : le Martyr passa la nuit entière dans la fournaise, & lorsqu'on l'ouvrit le lendemain, on le trouva aussi frais, dit l'Historien, que s'il eût passé la nuit dans un bain.

Le Cadi, apprenant ce prodige, en fut touché, & ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est un miracle de Dieu ; cet » homme ne doit point mourir ». Mais, soit foiblesse, soit impuissance, il ne fut pas le maître de le sauver ; car les Sarrasins, qui sembloient s'endurcir à mesure que le Ciel éclatoit en miracles, allèrent en troupe la nuit suivante à la prison d'Etienne, en rompirent les portes, & étant parvenus jusqu'à lui, le pressèrent

avec menaces d'embrasser la Religion de Mahomet. Ces Barbares devinrent furieux quand ils virent leur attente trompée, & l'un d'entre eux lui déchargea un coup de hache sur la tête; en même temps un autre Sarrasin lui donna un coup d'épée dans le ventre: il survêcut à toutes ces horreurs. Le Cadi l'apprit, & ne savoit plus à quoi s'en tenir, par rapport à un homme que le Ciel protégeoit si visiblement: il paroît qu'il souhaitoit de le sauver: il revint donc à la prison, lui fit les propositions les plus séduisantes, & le trouva toujours inflexible: *Faites de mon corps ce qu'il vous plaira*; ce fut la réponse d'Etienne.

Arriva enfin le moment où il plût au Seigneur de terminer la course de cet invincible Athlète: on l'attacha tout nud à la queue d'un cheval pour le conduire au lieu où il devoit être brûlé. En y arrivant, les cordes qui lui lioient les mains se rompirent, pour lui laisser la liberté de faire le Signe de la Croix. Après avoir dit, *in nomine Patris*, *&c.* il entra dans le feu; mais cet élément perdit toute sa force, & loin de le brûler, s'éteignit. La rage des Sarrasins s'accroissoit par ces contre-temps; ils substituèrent du bois plus sec, au premier, y versèrent des matières inflammables, & y firent

entrer

entrer Etienne une seconde fois, les mains étroitement serrées de chaînes. Le même prodige se répète; les fers se brisent, Etienne fait le Signe de la Croix, & le bois cesse aussi-tôt de brûler.

La Puissance Divine se manifestoit d'une manière trop sensible, pour ne pas exciter la reconnoissance du Martyr: il la loua donc hautement; &, plein de confiance en Dieu, défia les Infidèles de faire brûler son corps, tant qu'il seroit en vie. Ce désir redoubla leur fureur; ils se jetèrent en foule sur lui & le massacrèrent, tandis que dans les transports d'une sainte alégresse, il bénissoit le nom de Dieu.

Le corps d'Etienne, qui avoit résisté aux flammes, tant que son ame y étoit restée unie, ne fut pas difficile à réduire en cendres quand elle en fut séparée. Les Chrétiens sauvèrent néanmoins quelques-uns de ses os; mais la nuit qui suivit sa mort les Fidèles, les Juifs & les Sarrasins, furent témoins d'un événement bien extraordinaire, & que le Ciel permit sans doute, pour la consolation des uns, & pour la conversion des autres: ils virent tous des corps lumineux & très-éclatants, sur le lieu même où Etienne avoit souffert le martyre, & rendu son ame. Ceci arriva en l'an 1434; & depuis, le Seigneur a honoré la mémoire de son gé-

néreux Confesseur, par plusieurs miracles, faits en faveur de ceux qui l'intercédoient, avec la même confiance que lui-même avoit eue.

LE BIENHEUREUX GEORGES ALBANOIS.

Année 1437.

LE bienheureux Georges avoit pris naissance dans l'Albanie, Province de la Turquie Européenne, ainsi que l'indique son sur-nom. Nous ignorons s'il sortoit d'une famille qui fît profession de la Religion Catholique, ou s'il avoit été élevé dans le Schisme des Grecs, qui domine en ces Contrées.

Georges à son entrée dans le monde avoit porté les armes, & s'étoit distingué sous François Sforce, fils naturel du fameux Comte Jacques, dit le Grand, qui commandoit les troupes réunies du Pape Eugêne IVe. des Vénitiens & des Florentins, contre Philippe, Duc de Milan.

A la prise d'une ville de la Marche-d'Ancône, qui fut livrée au pillage, Georges s'exposa à un péril imminent, pour sauver l'honneur à deux Filles, que

des Soldats, enivrés de fureur, alloient ſacrifier à leur brutalité ; & il les conduiſit à Ripa-Tranſone, autre ville de la même Province, où il les rendit à leurs Parents.

Cette bonne action ne reſta pas ſans récompenſe ; car, à quelque temps de-là, Georges ayant été fait priſonnier par les ennemis du Pape, ils le condamnèrent à la mort ; mais les deux Filles dont il avoit conſervé la pudicité, employèrent ſi efficacement le crédit de leur famille, qu'il évita le ſupplice.

Cependant le danger qu'il avoit couru en cette occaſion lui fit faire des réflexions ſérieuſes ſur lui-même. Il ſe convainquit de l'inſtabilité des choſes humaines, & penſant qu'il ne trouveroit de refuge, aſſuré que dans le ſein de la miſéricorde Divine, il réſolut d'entrer en Religion. Trop modeſte, pour ſe livrer ſans réſerve à ſes propres opinions, il conſulta ſur ce deſſein Chriſtophe-de-Lucques, ſon intime ami, qui l'avoit aidé à délivrer les deux jeunes Filles de Ripa-Tranſone. Ce vertueux Perſonnage fut de l'avis de Georges, & ſe ſentit pouſſé par un deſir ſemblable au ſien.

Ils allèrent enſemble à Camérino, où ſe trouvoit alors ſaint Jacques-de-la-Marche. Ils lui expoſèrent les motifs qui les

portoient à embrasser l'Ordre de saint-François, le supplièrent de les y admettre, & le Bienheureux, après s'être assuré de leur vocation, leur donna à tous deux l'habit.

Georges fut reçu en qualité de Frère-Laï, parce qu'il étoit privé d'études. Il suppléa à tout ce que son zèle lui eût pû faire entreprendre, s'il eut été Prêtre, pour l'avancement des Fidèles, par sa ferveur à l'Oraison. Durant cinquante années qu'il a vécu dans l'Ordre, il a constamment employé à la prière l'espace de temps qui s'est trouvé entre Matines & le jour.

Après avoir passé plusieurs années dans la méditation, la pénitence & les larmes, il obtint de jouir d'une joie intérieure, si parfaite, qu'elle éclatoit extérieurement aussi-tôt qu'il entendoit les autres Religieux chanter les louanges du Seigneur. Il tomboit dans le ravissement dès que l'on commençoit le *Magnificat*.

On avoit remarqué au Couvent de l'Hermitage, appellé de Saint-Sabin, près d'Ascoli, où Georges avoit été envoyé incontinent après son Noviciat, qu'il jouissoit déjà de fréquentes extases : dans la suite, il reçut abondamment de ces sortes de consolations.

On assure que Georges, accompagné

d'un autre Religieux, allant un jour de Maſſa, à Recanati, pour ſatisfaire à l'obéiſſance, dont il étoit grand zèlateur, Dieu permit qu'ils paſſaſſent miraculeuſement la rivière qui ſépare ces deux villes, qui étoit débordée; & qu'une autre fois étant en voyage avec Pierre-de-Saint-Ange, ils marchèrent tout un jour ſans être mouillés, quoiqu'il tombât une pluie capable de les empêcher de ſe rendre où des ordres ſupérieurs les appelloient.

Georges, plein d'amour pour ſon Dieu, & brûlant du deſir de l'éternité, demanda au Seigneur, dans la ſimplicité de ſon ame, s'il pouvoit eſpérer de partager le bonheur des Elus, & l'on rapporte qu'il eut aſſurance que ſon nom étoit écrit au Livre de vie.

Ce fervent Religieux étant au Couvent de Mur, dans la Marche-d'Ancône, ſentant ſa fin approcher, s'y prépara par la réception des Sacrements, & rendit ſon ame à Dieu dans des ſentiments admirables de piété & de confiance, le treizième Juin 1437. Les nombreux miracles qui ſe ſont opérés à ſon tombeau, ont fait voir combien ſa vie innocente avoit été agréable au Père des miſéricordes.

LE BIENHEUREUX NICOLAS D'OSMO, OU D'OSIMO.

Année 1438.

UNE famille Noble d'Italie, donna naiſſance au bienheureux Nicolas-d'Oſmo, & ſon éducation le deſtinoit aux affaires. Il étudia le Droit Civil & Canonique, à Bologne, & prit ſes degrés dans l'Univerſité de cette ville.

On rapporte que dès ſon enfance il montra un excellent naturel & une grande piété, & qu'il ne négligeoit jamais d'aller entendre la Meſſe dans une Egliſe de ſaint François, au riſque d'être repris par ſes Maîtres, qui attribuoient ſon arrivée tardive à la pareſſe, tandis qu'elle n'avoit pour cauſe qu'une louable dévotion.

On ne ſait pas au juſte en quelle année il embraſſa l'Ordre de ſaint-François; mais voici ce qui l'y conduiſit. Nicolas étoit chargé, comme Avocat, d'une affaire importante, qui l'occupoit ſans relâche depuis trois jours. La nuit qui ſuivit le troiſième, il ſe vit, en ſonge, au milieu de la mer, prêt à être ſubmergé

par les flots, & ſans autre eſpérance qu'un vaiſſeau, qu'il voyoit à une diſtance éloignée. Il approcha de ce Navire, d'où des Gens vétus en Frères Mineurs, lui jetèrent un cordon qui le ſauva du péril. Ce ſonge cauſa beaucoup d'émotion à Nicolas, & il le regarda comme un avis du Ciel, qui, en lui montrant les tempêtes dont le monde eſt agité, lui indiquoit le port du ſalut.

Dès le lendemain il fit porter ſa Bibliothèque au Couvent de Saint-Paul; &, après avoir expoſé à un Religieux la réſolution où il étoit de quitter le monde, & d'entrer en Religion, il fut admis au Noviciat.

La conduite qu'il tint après ſa vocation, fit voir qu'elle étoit ſincère. Pour arriver plus promptement & plus ſurement à la perfection qu'il deſiroit, il conſultoit avec un ſoin extrême, les plus vertueux Religieux, & réduiſoit en pratique tous les conſeils qu'ils lui donnoient.

Ses ſuccès pendant ſon cours de Théologie, le firent deſtiner à l'enſeigner auſſi-tôt qu'il l'eut fini; & pendant pluſieurs années il s'acquitta de ce devoir avec l'approbation générale. Dans la ſuite il devint un excellent Prédicateur, qui joignoit les graces du diſcours, à une Doctrine très-ſaine.

Il s'étoit acquis par son mérite personnel un grand nombre d'amis pendant qu'il étoit dans le monde; mais comme il ne vouloit plus vivre que pour Dieu, depuis sa vocation, il tâchoit d'éviter les fréquentes visites qu'ils lui faisoient, & aussi-tôt qu'il avoit rempli les fonctions du saint Ministère, il se retiroit dans sa Cellule, pour y vaquer à l'Oraison, à la méditation, & pour affliger son corps par toutes sortes de mortifications. D'ailleurs sa vie entière ne fut plus qu'une continuelle pénitence: il dormoit peu, n'usoit que très-sobrement des aliments, & pratiquoit en rigueur la pauvreté recommandée par sa Règle.

Après s'être beaucoup appliqué à l'Ecriture-Sainte, il composa plusieurs Ouvrages qui ont passé à la postérité. Il donna une *Explication* de la Règle de saint-François, que Guillaume Cassal, Général de l'Ordre, approuva, & qu'il envoya dans toutes les Provinces pour être conservée, avec défense d'y apporter aucun changement. Le Cardinal-Protecteur (Jourdain) y donna aussi son approbation, & saint Bernardin-de-Sienne, qui fut contemporain de Nicolas, ainsi que le bienheureux Matthieu, l'inséra dans une Lettre qu'il adressa à la Famille de l'Observance.

Les talents & les vertus que l'on connoiſſoit à notre Bienheureux, engagèrent les Supérieurs à le nommer Gardien du Couvent de Jéruſalem, qui eſt une charge importante dans l'Ordre; mais des ennemis & des jaloux ſaiſirent ce moment pour répandre des calomnies qui l'empêchèrent de remplir cette place. Ce fut inutilement même qu'Albert-de-Sarzane, l'un des plus vertueux Enfants de ſaint-François, prit la défenſe de Nicolas, dont il connoiſſoit parfaitement la conduite pure : la malice triompha.

Alors Nicolas vint à Rome, où il réſiſta vigoureuſement aux Détracteurs de l'Obſervance, qu'il confondit par la ſageſſe de ſes raiſonnements. Enfin, après avoir mené une vie fort laborieuſe, il mourut dans un âge avancé, au Couvent d'Ara-Cœli, le vingt-troiſième jour de Mars 1438, & y fut inhumé. On voit ſon tombeau un peu élevé de terre, proche le grand-Autel; & l'on aſſure qu'après ſon trépas ſes membres reſtèrent auſſi ſouples, que s'il eut été en vie, & que ſon corps rendoit une odeur ſuave; ce qui fut remarqué par la multitude qui le venoit voir, comme un préſage de l'heureux état dont il jouiſſoit dans l'éternité.

LA BIENHEUR. MARGUERITE

DE FOLIGNI,

Religieuſe du Tiers-Ordre Régulier.

Année 1440.

CETTE bienheureuſe Fille naquit à Foligni, ville Epiſcopale d'Italie, dans l'Ombrie, en l'an 1378. Elle fut auſſi ſurnommée Dominique, du nom de ſon père. L'ayant perdu, ainſi que ſa mère, & ſe trouvant libre de ſuivre ſes pieuſes inclinations, elle mena dès l'âge de quinze ans une vie vraiment évangélique.

La bienheureuſe Angeline de Corbario étant venue l'an 1395, à Foligni, pour y établir un Monaſtère ſous l'invocation de ſainte-Anne, Marguerite la ſupplia de l'admettre au nombre des Tierçaires-Régulières qui devoient l'habiter, & prononça alors les trois Vœux ſolemnels de la Règle du Tiers-Ordre.

Les vertus qu'elle fit paroître après ſa profeſſion, ne contribuèrent pas peu à augmenter le nombre des Religieuſes dans cette Communauté. Il s'accrut même à tel point, que les Magiſtrats de Foligni

leur firent conſtruire une Maiſon plus vaſte, dont le gouvernement fut confié à Marguerite, en 1399. La qualité de Supérieure n'apporta aucun changement dans le cœur de cette pieuſe Vierge : elle ne ceſſa jamais de donner à ſes Filles l'exemple de la modeſtie, de l'humilité & de la plus parfaite obéiſſance. Sans rien négliger des fonctions attachées à ſa place, elle vaquoit aſſidument à l'Oraiſon, &, quoique tendre & compatiſſante envers le prochain, elle livroit ſon corps à de rigoureuſes auſtérités.

La réputation de ſa ſainteté attira dans cette nouuelle Maiſon un ſi grand nombre de Poſtulantes, qu'on fut forcé de l'agrandir au bout de trois ans ; c'eſt-à-dire, en 1402.

Elle continua de gouverner ce Monaſtère pendant pluſieurs années ; puis fut élue Abbeſſe de celui de Spolette, où elle ſe rendit, & où elle donna, comme à Foligni, les preuves d'une prudence & d'une vertu conſommées. Mais Angéline étant venue à mourir, Marguerite la remplaça, & devint Supérieure-générale de tous les Monaſtères de Filles du Tiers-Ordre-Régulier.

Dieu récompenſa les vertus de cette Vierge par le don des miracles. Elle rendit la parole & l'uſage de ſes mem-

bres à un enfant muet, qui s'étoit brisé tout le corps en tombant.

Après avoir essuyé des souffrances indicibles durant le cours d'une longue maladie, Marguerite, toujours parfaitement soumise aux ordres de la Providence, passa de cette vie à une meilleure, le treizième jour de Juin 1440, âgée de soixante-trois ans. On l'inhuma au Couvent de Sainte-Anne, au côté gauche du Maître-Autel; & plusieurs années après, lorsqu'on voulut réparer l'Eglise de ce Monastère, son corps fut trouvé sans nulle marque de corruption, & quand les réparations furent achevées, on la remit à la même place. Mais en l'année 1578, près d'un siècle & demi après sa mort, comme on creusoit au même endroit pour refaire l'Autel, on ne trouva plus que les os de la Bienheureuse, quoique sa tête se fut conservée dans un état parfait de fraîcheur. L'on releva ses Reliques, qui sont déposées dans une Châsse magnifique, placée dans le Chœur intérieur des Religieuses-Tierçaires de Foligni. Un grand concours de Peuple honore journellement la sépulture de Marguerite, & tous les ans au jour de son trépas, les Habitants de Foligni célèbrent sa mémoire avec solemnité, quoique son culte ne soit encore autorisé que par un

pieux usage, fondé sur les graces obtenues à divers temps par ceux qui l'intercèdent.

LA BIENHEUREUSE PHILIPPINE

DE CHALONS,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Vivoit en l'année 1440.

LE temps de la naissance & les détails de la vie de cette Bienheureuse ne nous sont pas connus. Elle étoit fille de Louis de Châlons, Prince d'Orange, & de Jeanne de Montbéliard. Cette Princesse ayant obtenu du Pape Martin Ve. la permission de bâtir un Monastère sous la Règle de Sainte-Claire, au Diocèse de Lausanne, en l'an 1426, Philippine, sa fille, y fit profession.

Aussi-tôt qu'elle eut pris le voile, elle pratiqua avec zèle tous les devoirs de son état, & parvint à un si haut degré de perfection, qu'elle édifioit non-seulement la Communauté où elle habitoit, mais encore tous les lieux d'alentour, où la renommée de ses vertus s'étoit répandue. Les Malades & ceux qui étoient dans l'af-

fliction recouroient à elle, & ſe trouvoient guéris ou ſoulagés par ſes prières.

Nous trouvons qu'elle floriſſoit en l'an 1440, & qu'elle mourut dans de grands ſentiments de piété, un ſeizième jour d'Octobre, mais on ne dit point en qu'elle année.

LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1440.

FRANÇOISE apporta dans l'Ordre de Sainte-Claire toutes les diſpoſitions qui peuvent contribuer à former une parfaite Religieuſe, excepté la ſobriété. Pour réprimer ſon penchant à la gourmandiſe, elle employa efficacement les jeûnes, & les répèta ſi fréquemment, qu'elle ſe délivra enfin de cette honteuſe paſſion. D'ailleurs elle poſſéda dans un degré éminent les vertus d'humilité & d'obéiſſance, rempliſſant avec joie les plus bas offices de la Communauté, & ſe mettant en devoir d'agir au moindre ſigne de ſes Supérieures.

Dans la ſuite elle ſe livra à tous les genres d'auſtérités, & porta l'amour

de la prière si loin, qu'elle ne l'interrompoit point en travaillant. Aussi-tôt que ses devoirs étoient remplis, elle continuoit de prier à genoux devant un Crucifix, qui avoit parlé autrefois à saint François, au rapport de ses Historiens. Elle passoit les nuits entières dans ce pieux exercice; & pour qu'on ne s'en apperçût pas, elle avoit dressé un petit grabat proche du Sanctuaire, & se jetoit dessus lorsqu'elle entendoit éveiller les Religieuses, pour Matines.

On rapporte que Françoise ayant prédit le temps de sa mort, ajouta qu'elle ne seroit point enterrée dans le cimetière commun du Monastère; mais dans un lieu particulier, qu'elle ne désigna point: qu'en effet lors de sa mort, arrivée le huitième Janvier 1440, des circonstances particulières ayant obligé de lui donner la sépulture auprès de l'Eglise de Saint-Georges d'Assise, on vit des rosiers croître, & bientôt fleurir, sur son tombeau, quoique ce fut au milieu de l'hiver; & l'Annaliste observe que ces rosiers s'étoient conservés jusqu'à son temps.

LA BIENHEUREUSE FÉLICE

DE MILAN,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1444.

UNE famille illustre établie dans Milan, donna naissance à la bienheureuse Félice de Méde, en l'an 1378. Ayant perdu ses père & mère, elle se livra entièrement à la piété, & eut le bonheur d'inspirer les sentiments dont elle étoit pénétrée, à son frère & à sa sœur; celle-ci se consacra à Dieu dans le Monastère de Sainte-Ursule, à Milan, de l'Ordre de Sainte-Claire, où Félice avoit pris le voile, en l'an 1400, & son frère se dévoua à la Pénitence, dans l'Institut de saint-François, où il fit profession. Au bout de quatre ans la sœur de Félice mourut, & notre Bienheureuse lui survécut quarante années, qu'elle passa dans les austérités, dans l'humilité, dans la pauvreté évangélique, possédant dans un degré éminent la vertu d'obéissance, qui lui faisoit trouver du plaisir dans la pratique de ses devoirs.

L'Abbeſſe du Monaſtère de Sainte-Urſule étant morte en 1425, Félice qui alors étoit âgé de quarante-ſept ans, fut élue en ſa place, & ſe vit forcée par obéiſſance d'accepter cette dignité, dont elle ſe croyoit indigne, & qui lui paroiſſoit incompatible avec les exercices qu'elle s'étoit impoſés. Elle s'acquitta néanmoins de ſa place à la ſatisfaction de ſes Sœurs, & ſon élévation ne lui fit point oublier ſes premiers ſentiments : elle demeura humble, exacte à l'obſervance de la Règle, continua, ou plutôt augmenta ſes auſtérités, & ne gardant aucun ménagement pour elle, elle prodiguoit ſes ſoins compatiſſants à ſes Filles, & ne s'en rapportoit qu'à ſa propre vigilance, à l'égard des malades & des infirmes.

Après qu'elle eut gouverné pendant quinze ans le Monaſtère de Sainte-Urſule de Milan, Guillaume, Général de l'Ordre, l'envoya en 1439, à Peſaro, pour y être Abbeſſe d'un Monaſtère que Baptiſte de Malateſte, femme de Galeas Sfortia, avoit fait bâtir. Elle vécut quatre ans dans ce lieu, au bout deſquels elle tomba malade. Elle avertit ſes Filles de l'heure de ſa mort, & après les avoir exhortées à la perfection de leur état, elle s'endormit au Seigneur le vingt-neuviè-

me jour de Septembre 1444, âgée de ſoixante-ſix ans.

Le lendemain Baptiſte, qui étoit Dame de Peſaro, invita le Clergé ſéculier & régulier à ſes obsèques. Les Habitants de cette ville ont une grande confiance dans les mérites de cette Bienheureuſe, & lui attribuent la grace d'avoir été délivrés de leurs ennemis, qui vouloient s'emparer de leur ville par ſurpriſe; d'avoir été garantis de la peſte trente ans après; & depuis d'en avoir été préſervés deux autres fois, par un effet du Vœu qu'ils firent d'honorer ſa mémoire.

Pendant ſa vie, Félice avoit été douée du don de Prophétie & d'une lumière divine. En 1447, trois ans après ſon décès, ſon corps fut trouvé ſain & entier dans la terre, quoique la bière fût pourrie. Guidobald IIe. Duc de Milan, & Victoire Farnèſe, ſa femme, firent tranſporter ce corps dans le Chœur des Religieuſes, & on l'enferma dans un ſépulcre de marbre. En 1630, les Magiſtrats de Peſaro firent percer deux fenêtres aux deux côtés de l'Autel, d'où l'on voit ce tombeau; & les miracles qui s'y opèrent, rappellent ceux que cette Bienheureuſe a faits pendant qu'elle étoit ſur la terre.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE SCARLIN.

Année 1447.

LE bienheureux Thomas naquit à Linaris, près de Florence, & quoiqu'il eût eu une éducation bien ſoignée, les mauvaiſes compagnies l'entrainèrent dans la débauche. Une affaire malheureuſe, dans laquelle il ſe trouva enveloppé, lui deſſilla les yeux, & le détrompa ſur les amuſements du monde, dont les ſuites ſont ſouvent ſi funeſtes. Alors il forma la réſolution, pour ne plus s'expoſer à de ſemblables dangers, de ſe conſacer à Dieu; & le regret que lui cauſoit l'idée de ſa vie paſſée, ne ſervit qu'à le confirmer dans ſon deſſein.

La réputation de l'étroite obſervance de la Règle de ſaint François, qui s'établiſſoit en ce temps-là, le porta à s'y engager. Il ſe préſenta au Couvent de Féſules, où, après qu'on eut éprouvé ſa vocation, il reçut l'habit en qualité de Frère Lai. Son Noviciat ayant donné les plus grandes eſpérances, on l'envoya au Couvent de Scarlino, petite ville de

Toſcane, dont il a retenu le nom. Il ſe livra dans ce lieu à la plus rigoureuſe pénitence, & à la pratique de toutes les vertus.

Le bienheureux Jean-de-Stronconio, occupé pour lors à établir la Réforme dans les Couvents du Royaume de Naples, inſtruit des vertus de Thomas, & lui connoiſſant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de diſcernement, le prit pour ſon Compagnon. Après quelques voyages qu'ils firent enſemble, Jean le laiſſa au Couvent de Montplan, dans l'Abruzze, & le fit enſuite ſon Vicaire dans la Province de Saint-Ange.

Dans ce dernier emploi on vit d'admirables fruits des vertus & des talents de Thomas: la première ferveur ſe rétablit bientôt dans cette Province, & notre Bienheureux eut les applaudiſſements des Supérieurs & de tous les Amateurs ſincères de la Règle. Voici en ſubſtance l'exhortation qu'il ne ceſſoit de faire aux Religieux: « Mes Frères, évitez la com-» pagnie des gens du monde, vivez dans » cette pauvreté & cette humilité recom-» mandées par l'Evangile, & ſur-tout joi-» gnez la prière à l'abſtinence »; & ces conſeils étoient ſuivis, parce qu'il les appuyoit de ſon exemple.

Le Pape Martin V^e^. en revenant du

Concile de Florence, tenu en 1439, avoit accordé à Thomas, par les bons offices du Prince de Piombino, la permiſſion de s'emparer de toutes les Maiſons dont il pourroit chaſſer les Hérétiques appellés Fratricelles, & même d'en conſtruire de nouvelles, ſi le beſoin le requéroit. Aidé du Prince de Piombino & des Magiſtrats de Sienne, notre Bienheureux établit pluſieurs Couvents dans leſquels il reçut un grand nombre de Sujets. Pluſieurs Docteurs fameux, & même de ces Hérétiques qu'il combattoit, & qui ſe convertirent, vinrent recevoir de ſa main l'habit de pénitence, & furent de fervents Obſervateurs de la Règle dans ſa pureté.

Son zèle & les ſuccès qui le couronnoient, lui ſuſcitèrent des ennemis: il n'y a point d'embuches qu'ils ne lui dreſſaſſent, point de calomnies qu'ils n'imaginaſſent pour le perdre: le Bienheureux triompha de tous leurs artifices par ſa patience, & ſur-tout par une conduite pure, qui le rempliſſoit de confiance en Dieu.

Thomas eut dans la ſuite de plus grands malheurs à eſſuyer: envoyé par le Pape Eugêne IVe. avec Albert de Sarzane, vers les Orientaux, pour les inviter au Concile de Florence; Albert, lorſqu'il vit ſa négociation avancée avec les Grecs,

députa Thomas, avec trois autres Religieux, vers le grand-Négus, ou le Prête-Jean, Souverain de l'Abiſſinie, pour y traiter d'affaires importantes à la Religion. Depuis que ces Peuples ont embraſſé la Foi au temps de ſaint Athanaſe, par la prédication de ſaint Frumentius, leur croyance s'eſt abſolument corrompue, & leur Religion n'eſt plus aujourd'hui qu'un mélange abſurde du Judaïſme & du Chriſtianiſme : or, il s'agiſſoit de profiter de la tenue du Concile de Florence, où la préſence des Grecs, qui avoient promis d'y venir, pouvoit contribuer à les ramener à l'unité. Thomas & ſes Compagnons n'arrivèrent pas en Abiſſinie ; ils furent pris en route par les Maures, qui les mirent aux fers. Ils vécurent un an entier dans cet affreux eſclavage, & ſans doute qu'ils y ſeroient demeurés plus long-temps, ſans les ſoins de ſaint Jean-de-Capiſtran, qui, par ſes ſollicitations, obtint du Pape Urbain IVe. cinq-cens écus pour leur délivrance.

Ils repaſsèrent en Italie auſſi-tôt qu'ils furent rachetés, & vinrent ſe jeter aux pieds du Pape, qui les reçut avec bonté, & leur donna ſa bénédiction. Alors Thomas ſe retira au Couvent de Montplain, où il choiſit pour ſa demeure la Chapelle des Stigmates de ſaint-François,

qu'il avoit édifiée. Il menoit en ces lieux une vie angélique; mais le ſouvenir de s'être trouvé parmi les Infidèles, & de n'avoir pû y remporter la couronne du Martyre, lui cauſoit une ſorte de honte qui le troubloit.

Il prit donc la réſolution de retourner une ſeconde fois chez les Maures; & partit en effet pour s'y rendre. Mais lorſqu'il fut ſur les frontières du Royaume de Naples, il ſe vit attaquer d'une groſſe fièvre, qui contraignit de le porter au Couvent de ſaint-François, à Riéti. Les ſecours des Médecins devinrent inutiles, la maladie fut jugée ſans remède; & il rendit ſon ame à Dieu, peu après, le trente-unième jour d'Octobre de l'année 1447.

On l'expoſa pendant pluſieurs jours à la vénération du Peuple; puis on l'inhuma. Le grand nombre de prodiges qui s'opéroient à ſon tombeau, refroidiſſoit la dévotion que l'on avoit eue juſques-là pour ſaint Bernardin-de-Sienne, & pouvoit, relativement aux formalités, retarder ſa canoniſation, que pourſuivoit ſaint Jean-de-Capiſtran, & dont la procédure étoit fort avancée. On rapporte que dans ces circonſtances, ſaint Jean vint au tombeau du bienheureux Thomas, & lui commanda, en vertu d'obéiſſance, de

ne plus opérer de merveilles, jusqu'à ce que celui, dont la mort avoit précédé la sienne, fut mis canoniquement au rang des Saints ; qu'il obéit jusqu'au terme prescrit ; c'est-à-dire pendant quatre ans ; & qu'ensuite, la canonisation de saint Bernardin étant consommée, le Provincial de Rome leva les défenses.

Les miracles recommencèrent donc au tombeau de Thomas ; mais l'on a négligé d'en faire un Recueil, & on ne les sait que par tradition. C'est ainsi que nous apprenons que la ville de Riéti, ayant été inondée pendant deux jours, on trouva le corps du Bienheureux, non-seulement exempt de corruption, mais encore sans être mouillé, quoique son sépulcre ait été submergé, & qu'on l'ait trouvé rempli d'eau. Cet événement a déterminé les Habitants de Riéti, à lui construire un Mausolé, dans lequel ils l'ont déposé ; & ils ont chargé en même temps François Eusebii, homme distingué parmi eux, de poursuivre sa canonisation en Cour de Rome.

LE

LE BIENHEUREUX CORNEILLE DE ZIRICHEZA.

Année 1447.

ON ne ſait pas préciſément en quel lieu de la Bavière le bienheureux Corneille prit naiſſance ; mais les circonſtances de ſa vie depuis qu'il eut embraſſé l'Ordre de ſaint-François, nous ſont mieux connues.

Jacques premier, Roi d'Ecoſſe, ayant appris les bons effets que produiſoit l'étroite Obſervance, en Italie, & dans la Haute-Allemagne, où elle avoit des établiſſements conſidérables, s'adreſſa aux Pères de Cologne, pour qu'ils lui envoyaſſent des Religieux qui l'établiſſent dans ſon Royaume. Ces Pères avertirent auſſi-tôt Jean Mahubert, Général de l'Obſervance Ciſmontaine, & le prévinrent du pieux deſſein du Roi d'Ecoſſe.

Alors Mahubert envoya vers ce Prince ſix Religieux, auxquels il donna pour chef le Bienheurenx Corneille. Ils arrivèrent heureuſement en Ecoſſe, où leur conduite pure & déſintéreſſée leur attira tellement la confiance du Monarque &

des Peuples, qu'ils étoient consultés sur toutes les affaires, pour peu qu'elles fussent relatives à la Religion & aux mœurs.

En peu d'années ils établirent neuf Couvents en divers lieux de l'Ecosse, & le premier fut à Edimbourg, qui en est la Capitale; mais le zèle de ceux qui le construisirent le rendit trop magnifique, ce qui fut cause que frère Corneille, qui mettoit la pauvreté & l'humilité au rang des principales vertus des Enfants de saint-François, ne voulut point l'habiter. Néanmoins des ordres du Pape Eugène IVe. à qui l'Archevêque de Saint-André, Primat du Royaume, s'étoit adressé, l'y contraignirent dans la suite; & le Bienheureux s'appliqua à réparer, par son humilité personnelle, ce qu'il y avoit de trop relevé dans l'Edifice, où il étoit forcé de demeurer.

Quand Côrneille eut bien affermi l'Observance en Ecosse, il revint dans la Flandre, où il passa le reste de ses jours à prier, à méditer sur les vérités du salut, & à pratiquer toutes les vertus qui y conduisent: puis il mourut saintement à Anvers, & y fut inhumé, dans le cours de l'année 1447.

LA BIENHEUREUSE PAULE

DE MALATESTA,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1449.

PAULE DE MALATESTA, ſortie d'une Maiſon illuſtre d'Italie, avoit été mariée au Seigneur Jean-François de Gonzague ; & quoique vivant au ſein des grandeurs & des délices d'une Cour, elle ne ceſſa jamais de s'occuper de l'éternité.

Pendant que ſon époux vivoit, ne pouvant ſe conſacrer au Service des Autels, elle favoriſoit au moins ceux qui s'y étoient dévoués, & l'Ordre de ſaint-François fut de tous les Ordres celui qu'elle honora des marques les plus particulières de ſa piété généreuſe. Elle fonda pluſieurs Couvents & en répara d'autres ; & elle avoit la plus parfaite eſtime pour ceux d'entre les Religieux qui s'occupoient ſoigneuſement de la perfection de leur état.

Pour ſatisfaire à ſa charité, elle alloit trois fois par ſemaine viſiter & ſoigner

les malades dans les Hôpitaux, & sa Maison étoit ouverte à tous les Pélerins, qui alors étoient en grand nombre. Aux actes de charité, elle joignit plusieurs pratiques utiles de dévotion, &, par respect pour le Sacrement de nos Autels, elle n'assistoit aux Processions où on le portoit, que les pieds-nuds.

Jean François de Gonzague étant mort en 1444, elle régla les affaires de sa Maison, & prit incontinent le voile au Monastère de Sainte-Claire, qu'elle avoit fondé vingt-quatre ans auparavant, à Mantoue; & quoiqu'elle fut d'une complexion délicate, & accoutumée à des ménagements recherchés pour sa santé, elle surpassa bientôt toutes ses Sœurs dans les pratiques de la pénitence.

Une profonde humilité, une obéissance sans bornes & une ferveur ardente dans l'Oraison, la firent regarder comme un modèle des vertus religieuses. Après avoir passé environ cinq ans dans le genre de vie le plus parfait, dont notre infirmité soit susceptible, elle mourut au Couvent de Mantoue, comblée d'amour & d'espérance, le dix-septième jour de Mars 1449.

Dans ses derniers moments cette pieuse Veuve donna une nouvelle marque de son humilité, & de sa foi dans les mé-

rites des prières de l'Eglise, en ordonnant qu'on l'enterrât à l'entrée du Sanctuaire, & que son tombeau fût sans décoration & sans épitaphe, afin que son corps soit foulé aux pieds de tous les passants, & afin que les Prêtres, en allant à l'Autel, se ressouvinssent de prier pour le repos de son ame. On exécuta ses dernières volontés; mais on ne pût se dispenser de recouvrir sa sépulture d'un marbre, sur lequel on voit son portrait entouré de rayons, avec l'épithète de *Bienheureuse*, dont on est persuadé qu'elle jouit dans le Ciel.

LE BIENHEUREUX ALBERT

DE SARZANE, OU SARZANO.

Année 1450.

LE bienheureux Albert naquit à Sarciano, ville alors de Toscane, aujourd'hui de l'Etat de Gênes, vers l'an 1385. Etant encore enfant son père le voua à saint François. Les heureuses dispositions qu'il fit paroître déterminèrent ses parents à l'envoyer étudier sous Guarin de Veronne; & il y fit tant de progrès, qu'il fut choisi parmi ses Contemporains, pour

apprendre la Langue Grecque, sous la discipline du fameux Lascari; le plus savant homme de son siècle dans la connoissance de cet idiome. Il ne s'acquit pas moins de louanges sous ce second Maître, qu'il n'en avoit mérité sous le premier.

Albert prit d'abord l'habit de saint-François chez les Conventuels de Sarciano; mais le desir de parvenir à un plus haut degré de perfection, lui fit solliciter la permission de les quitter, pour embrasser l'étroite Observance : ce qu'il exécuta en l'année 1415, étant alors âgé de trente ans.

Sous ce dernier Institut, Albert montra beaucoup de ferveur, & s'appliqua sans relâche aux devoirs de son état. Il étudia sous saint Bernardin-de-Sienne, & l'on s'apperçut bientôt par ses mœurs, & son érudition, qu'il avoit été Disciple d'un si habile Maître.

Tandis qu'il prêchoit en Lombardie, il apprit que le nommé Antoine de Palerme débitoit en secret un Livre rempli d'obcènités : il écrivit contre ce Libelle impudent, & fit toutes les démarches nécessaires pour qu'il fût supprimé. Il a laissé d'ailleurs plusieurs Ouvrages très-doctes, & qui ont également servi au soutien de la Religion, à la conversion

des pécheurs, & à la défenſe de l'Ordre Séraphique.

Toute la vie du Bienheureux Albert fut une ſuite continuelle d'auſtérités, & ce fut autant par ſon exemple, que par la force de ſes paroles, qu'il a opéré tant de converſions & procuré une multitude de Sujets à l'Ordre, dont il a établi un grand nombre de Maiſons, non-ſeulement en Italie, mais encore à Capha, à Conſtantinople & dans l'Ile de Candie.

Il paroît qu'il poſſédoit dans un degré ſupérieur le talent de la chaire, puiſqu'il fut ſurnommé le *Roi des Prédicateurs*. Il parloit avec une liberté vraiment évangélique, diſant également la vérité aux Grands & aux Petits; mais il aſſaiſonnoit ſa morale de tant de prudence & d'urbanité, qu'elle étoit toujours bien reçue, & il y mettoit tant d'onction qu'elle touchoit infailliblement. Tant de qualités réunies lui attiroient un grand concours d'Auditeurs, & il arriva d'en compter à Milan juſqu'à ſoixante-mille qui étoient venus pour l'entendre.

Le Pape Eugêne IV[e], voulant réunir à l'Egliſe Catholique les Ethiopiens & les autres Schiſmatiques de l'Orient, fit choix d'Albert, avec pluſieurs de ſes Frères, pour cette importante Légation, & l'inſtitua Commiſſaire-général des In-

des, de l'Ethiopie, de l'Egypte & de la Terre-Sainte, par une Bulle du trente-unième jour d'Août 1431 ; & par une Bulle subséquente il expliqua plus au long l'autorité qu'il lui donnoit, & à ses Compagnons. Ce Pontife le chargea de lettres pour l'Empereur des Indes, pour le Monarque Ethiopien, & pour les Prélats Cophtes.

Nos Missionnaires partirent après un court délai, & arrivèrent heureusement à Jérusalem, où ils furent très-bien reçus des Cophtes de Syrie. Ce bon accueil les encouragea pour passer en Egypte. Ils éprouvèrent dans leur route une grande disette; mais un jeune homme, ou plutôt un Ange, leur apporta à manger, & leur dit qu'ils ne devoient pas se défier de la divine Providence : puis disparut.

Ce rafraîchissement ayant réparé leurs forces, ils s'acheminèrent vers le Caire, afin d'obtenir du Sultan les Sauf-conduits nécessaires pour passer en Ethiopie & aux Indes. Ce Prince les leur refusa, & les retint cependant auprès de lui. Il eut même plusieurs entretiens avec eux, & ne les quittoit qu'avec l'air satisfait. Mais cette courtoisie ne fut pas de longue durée; car Albert n'ayant pû imposer à son zèle pour la Religion Chrétienne, &

s'étant mis en devoir de démontrer la fausseté de celle de Mahomet, le cruel Sultan, pour contenter les Grands de l'Etat & le Peuple, qui frémissoient de rage de voir leur Prophête traité d'imposteur, prononça contre le Religieux une sentence de mort.

Alors les Chrétiens du Caire, qui sentirent le préjudice que leur causeroit la perte de ce saint Homme, firent tant par leurs sollicitations & par leurs présents, que le Sultan révoqua son jugement, & permit aux Missionnaires d'aller & venir dans tous ses Etats; mais avec défense d'entrer dans l'Ethiopie ni dans les Indes.

Ils poursuivirent donc leur route, & ne s'arrêtèrent pas à ces exceptions. Aussitôt qu'ils furent entrés dans l'Egypte, Albert tomba malade; & dans la crainte que son indisposition ne fût longue, il donna à ceux qui l'accompagnoient la liberté de continuer leur Mission. Sa santé ne tarda pas à se rétablir, & les Missionnaires agissant de concert, réussirent à confirmer les Catholiques de ces pays dans la Foi, & à convertir un grand nombre de Schismatiques, connus sous le nom de Jacobites, ou Chrétiens de Saint-Jacques. Ils en rassemblèrent beaucoup qui étoient dispersés dans la Syrie, la Méso-

potanie, l'Ethiopie & l'Egypte, & qui étoient ſéparés de l'Egliſe depuis près d'un ſiècle ; & Albert les amena avec lui au Concile de Florence, ainſi qu'André, Abbé du Monaſtère de Saint-Antoine, en Egypte, comme député du Patriarche Jean, & de toute cette Nation.

Notre Commiſſaire Apoſtolique, ayant préſenté ces Etrangers aux Pères de Florence, ils en reçurent l'accueil le plus gracieux, & on leur fit toutes ſortes d'honneurs. Quand l'Abbé André fut introduit, il expoſa en Langue Arabique le ſujet de ſon voyage, & préſenta au Pape les lettres du Patriarche Jean, qui expliquoient le deſir que lui & tout ſon Peuple avoient d'embraſſer la Foi Catholique, & de ſe réunir au Chef viſible de l'Egliſe. Les Pères ayant examiné & approuvé les ſentiments des Jacobites, ſur nos principaux Dogmes, le Pape fit un Décret de réunion avec eux, lequel fut ſigné par ſa Sainteté & par huit Cardinaux, le 5 Février 1441. On fit auſſi une inſtruction pour ce Peuple, & quand ces actes eurent été lus en Arabe & en Latin, le Légat Jacobite fit une aſſez longue ſouſcription en ſa Langue, & reçut & accepta le Décret d'union au nom

de ſon Patriarche, de tous ceux de ſa créance en Ethiopie, & promit ſolemnellement de le faire obſerver.

Sur ces entrefaites le Provincial de la Province de Saint-Antoine, en Italie, étant venu à mourir, Albert fut élu en ſa place au Chapitre qui ſe tint au mois de Juin de la même année ; & voulant reconnoître ſes ſervices, le Pape le nomma Vicaire-Général de l'Ordre, eſpérant par un choix ſi judicieux de faire ceſſer les diviſions qui exiſtoient entre les Conventuels & les Obſervantins. Pour l'aider à porter le poids de cette grande charge, il inſtitua ſaint Jean-de-Capiſtran Commiſſaire de toutes les Provinces qui ſont au-delà des Monts, à l'égard de l'Italie. Se fondant ſur le zèle infatigable d'Albert, il le chargea encore de prêcher en Italie, pour former une Croiſade qui put ſecourir l'Empereur de Conſtantinople contre les Muſulmans.

Enfin, épuiſé par les auſtérités, qu'il n'avoit jamais diſcontinuées dans l'exercice de ſes emplois, & par les fatigues qu'il avoit eſſuyées pour annoncer l'Evangile, pour l'étendre & le ſoutenir, il ſentit ſa fin approcher, & s'y prépara avec des ſentiments admirables de piété & de confiance. Il mourut à Milan, au Couvent de Saint-Ange, le jour de l'Aſſomp-

tion de la Sainte-Vierge, de l'an 1450, étant âgé de ſoixante-cinq ans, & y fut enterré. Saint Jean-de-Capiſtran, étant à manger au Réfectoire du Couvent du Saint-Sépulcre, à l'inſtant où Albert tré-paſſa, s'écria : « Je vois l'ame de frère » Albert monter au Ciel toute éclatante » de lumière ».

LE BIENHEUREUX HERCULAN.

Année 1451.

LE bienheureux Herculan naquit à Piegale, en Toſcane, & l'Obſervance lui eſt redevable de pluſieurs établiſſements qu'il lui a procurés dans ce Pays.

Il accompagna Albert-de-Sarciano, ou plutôt de Sarzane (*a*), lorſque celui-ci fut envoyé en qualité de Légat-Apoſtolique dans l'Orient, & ſe donna beaucoup de mouvements pendant le cours de cette Miſſion pour recouvrer les Lieux-Saints.

Dans la ſuite il repaſſa en Toſcane, & vint demeurer à Luques. Lorſqu'en 1430

(*a*) C'eſt une Ville Epiſcopale d'Italie, dans l'Etat de Gênes.

cette Ville fut assiégée par les Florentins, les Habitants ayant perdu l'espérance de pouvoir résister, résolurent de se rendre; mais Herculan les exhorta à se défendre & à tenir ferme; &, pour ranimer leur courage éteint, il leur annonça que dans peu il leur viendroit du secours, & que les Florentins, obligés de lever le Siége, demanderoient eux-mêmes la la paix. Les choses arrivèrent comme il les avoit prédites, & les Luquois eurent pour lui une grande vénération.

D'ailleurs Herculan étoit un excellent Prédicateur, qui touchoit par son onction, & qui portoit les hommes les plus endurcis dans le péché, à la pénitence. Il terminoit toujours ses discours par quelques réflexions sur la Passion de Jésus-Christ, qui étoit le sujet continuel de ses méditations. Pour mater son corps, il imaginoit sans cesse de nouvelles mortifications, & passoit les nuits entières à prier, & à répandre des larmes sur le triste état des pécheurs.

Dans la vue de désarmer la colère de Dieu, il passoit quelquefois des semaines sans prendre d'autre nourriture que la Sainte-Eucharistie. Le Dimanche il ne mangeoit que du pain & des herbes crues, & ne buvoit que de l'eau.

Son zèle & son amour pour le prochain

le faiſoient approcher des Peſtiférés ſans répugnance ; & Dieu couronna ſes vertus par le don des miracles & celui de prophétiſer, ce qui, joint à ſa vie exemplaire, donna un merveilleux ſuccès à ſes prédications.

Il avoit commencé la conſtruction du Couvent de Carfagnano ; mais étant mort auparavant que l'Egliſe fût achevée, c'eſt-à-dire en l'année 1451, on lui donna la ſépulture proche de la muraille du Réfectoire. Cinq ans après, on ouvrit ſa tombe, & l'on trouva ſon corps entier, quoiqu'il fut ſous l'égoût du toît. On le leva alors de terre, pour le placer dans la grande Chapelle, où les Fidèles du Pays l'honorent, & en reçoivent de ſignalés bienfaits.

LA BIENHEUR. MARGUERITE

DE SULMONE,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1452.

EN l'an 1395 naquit à Sulmona, ville du Royaume de Naples, la bienheureuſe Marguerite : Fillhol & Gemma, ſes père

& mère, personnages remplis de piété, la mirent dès son enfance sous la conduite de la bienheureuse Alexandrine, sa parente, au Monastère de Sainte-Claire de cette ville, pour y être élevée dans les maximes de la Religion, & la crainte des Jugements de Dieu.

Marguerite, qui avoit les plus heureuses dispositions à la vertu, goûta la vie des Religieuses, & prit l'habit dès qu'elle fut en âge. Les progrès qu'elle fit dans le cloître devinrent bientôt l'exemple des Novices, & l'admiration des Professes les plus avancées dans la perfection. Elle s'appliquoit principalement à méditer sur la Passion du Rédempteur; & alors elle étoit animée de tant de componction, que les larmes lui couloient abondamment des yeux, & tombant sur ses mains, s'y geloient durant le froid de l'hiver, & y formoient comme une multitude de perles.

Elle passa treize années dans le Monastère de Sulmona; mais une sédition s'étant émue dans cette Ville, Marguerite avec Alexandrine, & plusieurs autres Religieuses, furent obligées d'en sortir pour ne pas s'exposer aux insultes d'une populace effrènée.

Elles séjournèrent durant quelque temps à Aquila, d'où par un avis du Ciel,

elles vinrent à Foligny. L'Evêque & le Seigneur de cette Ville leur donnèrent l'Eglise de Sainte-Luce & la Maison, que les Religieuses de Saint-Augustin avoient abandonnées. Quand les Bâtiments furent réparés, les Religieuses s'y installèrent, & y vécurent sous la Règle des Urbanistes ; mais depuis, & par la permission du Pape Sixte IVe. qui vint les visiter, elles reprirent leur Règle primitive, qui étoit celle de Sainte-Claire, & Marguerite fut la première Abbesse de ce Monastère. Elle y fit fleurir toutes les vertus & l'ancienne pauvreté ; ce qui y attira un grand nombre de Vierges, qui profitèrent si bien de ses bons exemples, que dans la suite la plupart d'entr'elles furent choisies pour aller établir la Réforme dans différentes Maisons, où le relâchement s'étoit introduit. Marguerite elle-même fut obligée en 1449, par l'autorité du Pape Nicolas V^e^. & de saint Jean-de-Capistran, de quitter ses Filles, pour aller mettre la Réforme dans le Monastère de Mont-Lucy, & en 1451, dans celui de Saint-Côme & Saint-Damien, de Rome.

L'application que cette bienheureuse Vierge apportoit dans la méditation des choses divines, l'en avoit tellement pénétrée, qu'elle ne pouvoit en entendre

parler, ſans entrer en extaſe. Comblée de mérites, elle mourut ſaintement à Rome, le cinquième jour de Septembre 1452, & y eſt en grande vénération.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE PAVIE.

Année 1454.

LA famille noble de Beccaria, en Italie, donna naiſſance au bienheureux François, qui naquit à Pavie. Il fut Capitaine ſous Philippe-Marie, Duc de Milan; & dans le long eſpace de temps qu'il porta les armes, il donna conſtamment des preuves de cette ſageſſe tranquille qui caractériſe un grand Officier. Dans le tumulte de la guerre il pratiqua les vertus chrétiennes, & ne s'abandonna jamais à aucune licence, quoique ſon état & l'exemple de ſes camarades ſemblaſſent l'y autoriſer.

On dit qu'une viſion lui fit naître le deſſein de quitter le monde, &, que fortifiant ſes principes de piété, elle le détermina à ſe faire Religieux; mais il étoit engagé dans les liens du mariage, & ſa femme n'étoit pas diſpoſée à conſentir à

une féparation qui la réduifoit elle-même dans un Cloître. Cependant François vint à bout de la perfuader; de forte qu'après trois ans de conteftations, elle prit le voile.

Auffi-tôt qu'il fe vit libre, il exécuta fon projet; & ayant abandonné tous fes biens, il embraffa la Règle de faint-François. Il montra fous cet Inftitut un zèle particulier pour l'obéiffance, qu'il regardoit comme le fondement de toutes les autres vertus religieufes; car on lui entendoit fouvent dire qu'il préféreroit un Religieux obéiffant, à celui qui feroit des prodiges. Sa profonde humilité le retint dans un fi grand mépris de foi-même, qu'il ne voulut jamais être promu aux Ordres facrés, quoiqu'il eût fait d'affez bonnes études. Comme c'étoit l'homme du monde le plus laborieux, il ne fouffroit pas volontiers les nonchalants, & ne pouvoit s'empêcher de les reprendre. D'ailleurs c'étoit un Obfervateur exact de la pauvreté évangélique, & il la recommandoit fortement à fes Frères. Dur, inflexible même, à fon propre égard, ne fe nourriffant que d'un peu de pain & d'eau, à quoi dans fa vieilleffe, il ajouta un peu de bouillon; dormant peu, paffant les nuits, fouvent entières, à la prière & à la contemplation, il étoit néan-

moins doux & compatiſſant envers les autres, ſur-tout à l'égard des malades & des infirmes.

La vie toute ſainte du bienheureux François-de-Pavie fut agréable au Seigneur, qui lui accorda les dons de prédire l'avenir & de faire des miracles.

La peſte s'étant fait ſentir dans Spolette, il annonça que pluſieurs Religieux en mourroient, & la choſe arriva comme il l'avoit prédite. Il s'en trouva frappé lui-même, & découvrit avec une grande ſimplicité au Vicaire Provincial, qui le vint viſiter, toutes les particularités cachées de ſa vie: il ajouta, en parlant à ce Religieux & à pluſieurs Perſonnes, qui tenoient le premier rang dans Spolette, « qu'il mourroit dans peu, que ſa vie en » Religion étoit bornée à trente-trois ans » & trois mois; & qu'après ſa mort la peſ- » te ceſſeroit ».

Ce Bienheureux mourut en effet au Couvent de Mont-Luci, près Spolette, le ſeizième Août 1454; il y fut enterré honorablement, & ſon tombeau y eſt vénéré par une grande affluence de Peuple, qui l'invoque avec ſuccès.

LE BIENHEUREUX POLIDORE.

Année 1454.

LE bienheureux Polidore ſortoit d'une illuſtre Maiſon de Rome, & joignant pluſieurs belles qualités à une haute naiſſance, il étoit parvenu de bonne heure aux dignités.

Rempliſſant une des premières charges de Magiſtrature, à Sienne, il fut ſi édifié de la conduite du bienheureux Thomas-Scarlin, qu'il réſolut d'embraſſer ſon état. Il quitta donc ſa place, partagea ſes biens entre ſes enfants, & vint au Couvent de Scarlino, où il prit l'habit de Frère-Mineur, en qualité de Frère-Lai.

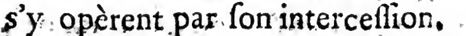
Il eut en partage le ſoin du jardin, & dans cet état, il pratiqua l'humilité avec une affection qui montra combien ſon renoncement au monde étoit ſincère & abſolu. Il bâtit, dans ce même jardin qu'il cultivoit, une cellule, où il a demeuré juſqu'à ſa mort; & il ſe livroit dans cette retraite aux plus rigoureuſes auſtérités, à la prière & à la méditation. Son incomparable ferveur lui cauſoit des extaſes &

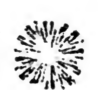
des ravissements fréquents, dans lesquels on le voyoit comme suspendu en l'air.

La réputation de sainteté dont jouissoit Polidore attiroit beaucoup de personnes qui venoient pour le voir ; mais son amour pour le silence & la contemplation des choses célestes, le portoit à les éviter.

Il avoit une dévotion particulière à sainte Magdeleine & à saint François; & l'on assure qu'il en fut visité, & qu'il eut peu avant sa mort, l'assurance de son salut par le saint-Patriarche qui lui apparut accompagné des bienheureux Antoine-de-Padoue & Thomas-Scarlin, auquel il devoit sa vocation, & qui étoit mort depuis sept années.

Polidore termina heureusement sa vie pénitente à Scarlino, en Toscane, le cinquième jour de Mars 1454, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte-Ferme, où il est en vénération, à cause des miracles qui s'y opèrent par son intercession.





LE BIENHEUREUX PHILIPPE D'AQUILA.

Année 1456.

AMY Fociano & Impératrice donnèrent naiſſance au bienheureux Philippe, à Caſcina, dans le territoire d'Aquila, dont il a retenu le nom. Il n'avoit que ſix ans quand il perdit ſes père & mère, & ce fut un de ſes oncles qui prit ſoin de ſon éducation.

Dès ſa plus tendre jeuneſſe, Philippe s'adonna de lui-même à tous les exercices de piété, & prévint le péché & l'occaſion d'y tomber, par la pénitence. Un peu de paille formoit ſon lit, il y donnoit peu de temps au ſommeil, & paſſoit le reſte de la nuit en prières.

Auſſi-tôt qu'il eut l'uſage de la raiſon, il s'appliqua avec ſoin aux études, dans le deſſein d'être Eccléſiaſtique; mais par la ſuite, de nouvelles réflexions, & le deſir de ſe conſacrer plus ſpécialement à la pénitence, le déterminèrent à entrer dans l'Ordre de ſaint-François.

C'étoit la louable envie de ſe ſanctifier qui l'avoit conduit dans cet état, &

quand il y fut admis, il ne s'occupa plus qu'à acquérir toutes les vertus dont il y trouvoit des exemples. Il mit alors en pratique le jeûne, s'abſtint de toute chair, uſa rarement de vin, affligea ſon corps par des diſciplines rigoureuſes, & ſe dévoua ſans réſerve à l'obéïſſance.

Son maintien & ſa manière de s'exprimer annonçoient une grande ſimplicité; mais ſes actions & ſes conſeils décéloient un eſprit auſſi juſte qu'étendu.

Il ſe diſtingua dans ſon Ordre par un grand zèle pour la pauvreté, qui ne lui permettoit pas de ſouffrir rien de ſuperflu, & par une chaſteté qui ne reçut jamais la moindre atteinte.

Pendant qu'il fut Maître des Novices, il montra beaucoup d'exactitude & de prudence, & propoſant à ſes Diſciples l'exemple de Jéſus-Chriſt, ſur-tout dans la circonſtance de ſa Paſſion, il s'appliquoit à leur apprendre les moyens de ſe détacher des choſes d'ici-bas, & leur recommandoit de s'occuper moins à mortifier leur corps, qu'à déraciner les vices du cœur, & les paſſions qui, par leur véhémence, entraînent l'homme loin de lui, & lui font perdre toute la dignité de ſon caractère. Ce Bienheureux parloit d'autant plus diſertement ſur les ſouffrances du Sauveur, qu'il en étoit lui-même

pénétré, au point de n'y pouvoir ſonger ſans verſer des torrents de larmes.

Philippe fut obligé en pluſieurs cas d'accepter diverſes charges de ſon Ordre: il les remplit à la ſatisfaction de ſes Frères, qui ſouhaitoient tous l'avoir pour Supérieur; mais dans quelque ſituation que la Providence l'ait placé, ſon humilité profonde ne s'eſt jamais démentie un ſeul inſtant.

Pour récompenſer ſes vertus dès cette vie, le Seigneur lui donna la faculté de prévoir les choſes futures, & ſa foi fut couronnée par le don des miracles.

Depuis vingt ans il ſoupiroit après l'éternité: il connut enfin que ſes deſirs alloient être exaucés. Il tomba malade & fut aſſailli de douleurs violentes, ſans prononcer un ſeul mot d'impatience. Il ſe contentoit de dire: Dieu eſt ma force, mon refuge & mon Libérateur. La violence du mal l'avoit réduit à une extrême foibleſſe; néanmoins quand il ſentit ſa fin approcher, il ſortit du lit, ſe mit à genoux, la corde au col, & demanda humblement pardon de ſes fautes: puis ayant reçu le Saint-Viatique en cette ſituation, il rendit l'eſprit le quatrième jour de Mai 1456, au Couvent de Sulmona, dans l'Abruzze. Son corps, de baſané qu'il étoit durant ſa vie, devint très-blanc après ſa mort, &

ſes

ſes membres demeurèrent ſouples, comme s'il eût été animé. L'Evêque de Sulmona, (aujourd'hui cet Evêché eſt réuà celui de Valva) frappé de cette merveille, eut ſoin de faire recueillir les preuves de pluſieurs de ſes miracles par un Notaire ; & depuis cette époque il s'en eſt opéré beaucoup d'autres à ſon tombeau. D'ailleurs Philippe a pour lui le témoignage de ſaint Jean-de-Capiſtran, lequel ayant appris ſa mort, s'écria, en verſant des larmes : « Hélas ! pourquoi mon pé» lerinage eſt-il ſi fort éloigné ! Pourquoi » faut-il que je ſoupire dans les misères » de cette vie, après la mort d'un ſi ſaint » Homme ? Heureuſe la ville de Sulmo» na, qui a mérité de poſſéder un grand » tréſor ».

LE BIENHEUREUX JACQUES
DE PRIMORDIIS.

Année 1456.

UNE famille noble, établie à Bologne, en Italie, a donné naiſſance au bienheureux Jacques, qui l'a encore illuſtrée par ſa piété, par ſa ſcience & par toutes les vertus qui caractériſent les Saints.

Les Turcs causant de grands ravages en Europe, il fut nommé par le Pape Eugêne IVe. au nombre des six Commissaires-Apostoliques qui prêchèrent la Croisade, & il fut chargé du même emploi quand il s'agit de donner du secours à l'Empereur de Constantinople, que les Infidèles opprimoient.

On conserve dans les Archives du Couvent de Saint-Paul-du-Mont, près de Bologne, diverses Bulles que le Pape lui a adressées, & qui font voir qu'il a exercé plusieurs Nonciatures, dont la plus célèbre est celle de la Palestine.

Jacques-de-Primordiis fut le premier Vicaire-général élu de la Province Ultramontaine. Son Election se fit au Chapitre-général qui se tint dans le Couvent d'Ara-Cœli, en 1446; car ses Prédécesseurs, saint Bernardin-de-Sienne & saint Jean-de-Capistran, ne l'avoient été que par Commission du Pape & du Général de l'Ordre. Il a occupé cette charge pendant trois années avec un applaudissement général, & fut un des Religieux qui accompagnèrent les principaux Bourgeois de Bologne, lorsqu'ils furent recevoir sainte Catherine & ses Compagnes, qui venoient de Ferrare pour fonder un Monastère dans leur ville.

Enfin, après avoir mené une vie pure,

Jacques-de-Primordiis mourut d'une mort précieuse au Couvent de Saint-Paul-du-Mont, en l'an 1456, & il y repose, au milieu de l'Eglise.

LE BIENHEUREUX LOUP
DE SALINS, OU DE SALAZAR.

Année 1460.

C'EST encore ici un exemple, bien consolant pour les ames pieuses, de la vertu persécutée. Le bienheureux Loup avoit été Disciple de Pierre-de-Villacret, qui établit la Réforme de l'étroite Observance, & il devint son Compagnon. Comptant sur son savoir, & connoissant son zèle pour la pureté de la Règle, il l'envoya au Concile-Général de Constance, qui s'ouvrit en 1414, & finit en 1418, afin qu'il y travaillât à faire approuver sa Réforme.

Ce fut Loup de-Salins qui établit la Custodie de Burgos, dont il fut le premier Custode, & qui dans la suite fut érigée en Province Religieuse; & son gouvernement fut marqué par tous les traits de la charité & de la prudence.

Il continuoit sa Réforme avec le plus

grand ſuccès, lorſque tout-à-coup les Comtes de Haro, dont il étoit eſtimé & chéri, lui retirèrent leur faveur, ſans qu'on ait jamais pû en deviner la cauſe. Leur inimitié s'envenima même à ce point que Ferdinand de Velaſco & Beatrix Martinez, ſon Epouſe, portèrent des plaintes contre lui au Pape. Ils l'accuſoient d'établir une Réforme de vie, non-ſeulement différente de celle que ſaint François avoit preſcrite, mais encore contraire à la Règle du bienheureux Patriarche; ils lui imputoient de ſoutenir publiquement qu'aucun Frère-Mineur ne pouvoit ſe ſauver que dans l'Obſervance qu'il établiſſoit; ils ajoutoient qu'il étoit à craindre qu'il n'eût inventé beaucoup de choſes de ſa tête, qui le pourroient éloigner de la pureté de la Foi : que ce péril étoit d'autant plus grand, que frère Loup-de-Salins s'étoit attribué le gouvernement des Couvents qu'il avoit établis, quoiqu'ils dépendiſſent de la Cuſtodie de Decale-Port: qu'en un mot ſa conduite étoit accompagnée de beaucoup d'imprudence, qu'elle lui avoit attiré la haîne de pluſieurs perſonnes de rang; & qu'il avoit encore commis d'autres fautes, dont ſes Adhérans n'étoient pas moins coupables que lui.

Le Pape reçut cette accuſation, nom-

ma Louis-de-Saya pour procéder contre les prétendus coupables, & lui donna par provision l'autorité nécessaire pour prendre le gouvernement absolu des Couvents établis par notre Religieux.

Les vertus éminentes de Loup, ses austérités, & sur-tout son amour pour l'exacte pauvreté & pour la discipline régulière, lui avoient suscité des ennemis, qui n'étoient pas fachés de le voir décrier & déchoir du crédit qu'il s'étoit acquis; c'étoit donc un complot où plusieurs trempoient. L'intrigue fut menée si sourdement que l'on n'en fut instruit que par sa déposition. Il reçut ce coup sans s'émouvoir, &, par humilité, ne voulant pas même irriter la passion de ses ennemis, il s'enfuit en des lieux solitaires.

Sa première retraite fut à l'Hermitage de Sainte-Marie-de-Linan: c'est en ce lieu qu'il consomma sa perfection, par son assiduité à la prière & par sa pénitence. Au bout de quelque temps le Connétable de Castille, rendant hommage à sa piété, le choisit pour son Confesseur, & l'obligea de venir demeurer à Médina de-Pomar. Loup mourut saintement dans ce dernier lieu en l'an 1460. Il fut enterré dans l'Eglise des Religieuses de Sainte-Claire, à côté de l'Evangile: & l'on remarque avec surprise que

ces mêmes Comtes de Haro, qui l'avoient perſécuté pendant ſa vie, lui firent élever un magnifique Mauſolée après ſa mort.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE VILLIARI.

Année 1460.

CE Bienheureux, qui eut auſſi le ſurnom de Thomaſſin, étoit né à Villiari, vers l'an 1379; & fut élevé à Riveria, près de Saint-Jean, au Diocèſe d'Aquila, dans l'Abruzze. Dès ſon enfance, il avoit donné tant de marques de piété, qu'il fut admis, n'ayant encore que douze ans, à prendre l'habit d'Hermite à Rome, parmi les Clarences.

Après avoir paſſé ſept ans dans cet état, il embraſſa l'Ordre de Saint-François, en qualité de Frère-Lai, dans la Famille de l'Obſervance, & revint dans ſon Pays avec le bienheureux Jean-de-Stronconio & frère Dominique-de-Gênes, tous deux Religieux du même Ordre, à deſſein d'établir des Couvents, où l'on ſuivît exactement la Règle.

Thomas paſſa quelque temps à celui de

Saint-Julien, proche d'Aquila, dans la Province de Penna, & qui lui devoit ſon établiſſement; puis il alla en Corſe; mais il y fut mal reçu, non-ſeulement parce qu'il étoit le premier Religieux de l'Obſervance qui parut dans cette Ile; mais auſſi parce qu'il cenſuroit avec une ſainte liberté les relâchements qu'il voyoit s'être introduits parmi ſes Frères.

Nous ignorons quels fruits furent accordés à ſon zèle, dans la Corſe; mais nous trouvons qu'il revint dans ſa Patrie en l'an 1420, & qu'il n'en ſortit plus.

Thomas étoit doué d'une ſimplicité angélique : l'humilité, l'obéiſſance, & la chaſteté étoient chez lui des vertus de choix; cette dernière lui étoit ſi chère, que, pour la conſerver intacte, il ne ſe permettoit de parler à aucune femme, ni d'en regarder aucune; & l'on attribuoit à ſa pureté l'odeur ſuave que ſon corps exhaloit.

Il pouſſa auſſi loin qu'il eſt poſſible, la pauvreté & le mépris de ſoi-même, & lorſque devenu vieux il fut accablé de maux, on ne put jamais l'engager ni à porter des habits qui le garantiſſent des injures de l'air, ni à uſer d'aliments plus délicats que ceux qu'il s'étoit preſcrits, ni à ſouffrir qu'aucun Médecin lui adminiſtrât des remèdes. Il pratiqua à la rigueur

les jeûnes des différents Carêmes de l'institution de saint-François, jusqu'à la dernière année de sa vie. La ferveur qu'il apportoit dans l'Oraison, lui causoit des ravissements ; & l'on regarde comme une récompense du culte plein d'amour & de respect qu'il rendoit au Sacrement de l'Eucharistie, la grace qui lui fut accordée, lorsque dans sa vieillesse, & devenu aveugle, il recouvroit assez de lumière, pour voir l'Hostie & l'adorer, au moment de l'élévation de la Messe.

Frère Bernardin-d'Aquila, qui nous a laissé un abrégé de la Vie de Thomas, avoit conçu un si grand respect pour ce saint Religieux, qu'il ne l'approchoit qu'en baisant le bas de sa robe. Cet Ecrivain nous apprend que Thomas rendit, par son attouchement, l'usage de ses membres à un homme qui avoit été disloqué injustement, sans doute, à la torture; & dans le nombre des miracles opérés par ce Bienheureux, il observe qu'à sa mort, qui arriva en l'an 1460, à l'âge de quatre-vingt-un ans, dont il en avoit passé soixante-deux en Religion, son corps, qui resta plusieurs jours sans pouvoir être enterré, à cause du concours des Fidèles qui venoient pour le voir & l'invoquer, demeura aussi flexible que s'il eût été en vie; qu'il continua de rendre l'odeur suave

qu'il exhaloit étant animé ; que ſa face reluiſoit d'un grand éclat, & que plusieurs malades recouvrèrent la ſanté en le touchant. Ce pieux & excellent Religieux fut inhumé dans la Chapelle-Baſſe de Saint-Julien d'Aquila, où il repoſe.

LE BIENHEUREUX STANISTAS DE HUGIN.

Année 1462.

LE bienheureux Staniſlas de Hugin, ſans doute appellé ainſi du lieu de ſa naiſſance, étoit Polonois. Il reçut l'habit de ſaint-François des mains de ſaint Jean-de-Capiſtran, qu'il regarda & reſpecta comme ſon père, tant qu'il vécut, & dont il tâcha d'imiter les vertus. Sa charité envers les pauvres & envers les malades le portoit à les rechercher : tant qu'il en eut les forces, il alloit dans les Hôpitaux & rendoit aux infirmes tous les ſecours dont il étoit capable ; ajoutant à ſes ſoins de pieuſes exhortations.

Staniſlas-de-Hugin mourut dans de grands ſentiments de piété au Couvent de ſaint-François, de Wil, en Pologne,

où il a été inhumé, dans le cours de l'an 1462.

On rapporte que depuis sa mort un Démon, forcé par la puissance des exorcismes, a confessé par l'organe d'un possédé, qu'au moment où ce Religieux alloit expirer une troupe de malins esprits s'étoit rassemblés autour de lui, pour tâcher de le faire tomber, & de lui faire perdre le fruit de ses pieux travaux; mais que l'ardeur de l'amour divin, qui sortoit de la bouche du mourant comme d'une fournaise, les avoit contraints de quitter prise & de se retirer.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE PIERRE-LATIN.

Année 1468.

LE bienheureux Louis de Pierre-Latin s'est distingué dans l'Ordre de saint-François par son zèle pour la gloire de Dieu, qui lui faisoit entreprendre les choses les plus difficiles: une humilité profonde, qui dans les premières Places de l'Ordre ne l'empêchoit pas de s'occuper sans répugnance des fonctions les plus abjectes dans les Communautés où il se trouvoit, mit

le ſceau de la perfection aux vertus dont il étoit orné.

La réputation de ſainteté qu'il s'étoit acquiſe attira beaucoup de Sujets dans la Province de Toſcane, dont il fut quatre fois Vicaire, & dans laquelle il établit pluſieurs Couvents. Il gouverna cette Province pendant onze années conſécutives, & ſes Frères lui rendoient ce témoignage, que jamais il n'étoit ſorti de ſa bouche aucune parole qui démentit la douceur & la modeſtie, dont il faiſoit profeſſion. Ses actions portoient le même caractère de candeur. Cependant ſon amour & ſon reſpect pour la Règle de ſaint-François, ne lui permettoient pas de ſouffrir qu'on la tranſgreſſât en aucun point; mais il n'employoit, pour corriger les infracteurs, que des moyens propres à les conſoler, & évitoit dans ſes reproches tout ce qui pouvoit aigrir les coupables. Avec tant de douceur, il impoſoit néanmoins, & inſpiroit tant de crainte aux Religieux relâchés, qu'ils évitoient avec ſoin ſa préſence : ce qu'il faut attribuer à la force des bons exemples qu'il ne ceſſoit de donner, & à l'aſcendant d'une vertu pure ſur des cœurs dépravés.

Dans ſa vieilleſſe, Louis de Pierre-Latin reſſentit une grande douleur de côté qui lui fit connoître que ſa fin approchoit.

Alors il fit appeller ses Religieux, leur fit un discours très-sage sur la nécessité de travailler à se rendre parfaits comme leur saint-Instituteur, dans la vue des récompenses promises à ceux qui persévèrent dans le bien; puis, en qualité de Supérieur, leur donna sa bénédiction; &, muni de tous les secours que la Religion offre aux mourants, il rendit paisiblement son ame à Dieu, le quatorzième jour de Février 1468, au Couvent de Capriola, proche de Sienne, où il fut inhumé dans la Chapelle de Saint-Antoine. Quarante-cinq ans après son décès, sa tête parfaitement conservée, fut placée dans la Sacristie de ce Couvent, où elle est aujourd'hui un objet de vénération.

LE BIENHEUREUX JEAN DE NORCIA.

Année 1469.

UNE famille noble, établie à Norcia, petite ville du Duché de Spolette, célèbre par la naissance de saint Benoît, a produit le bienheureux Jean. Il reçut une éducation conforme à sa qualité; mais quoiqu'il eût fait de bonnes études, &

qu'il se vit en possession d'une fortune assez considérable à la mort de ses parents, il préféra à tous les avantages que pouvoit lui offrir le monde, l'humble état de Frère-Lai, dans l'Ordre de saint-François. Il prononça ses Vœux au Couvent de Saint-Barthelemi, proche de Norcia, en l'an 1423.

Son mérite le fit élever à différentes Charges de l'Ordre, dans lesquelles il se distingua par sa prudence & sa sagacité. Doux, humble & d'une patience à l'épreuve dans les adversités, il mena constamment une vie innocente, & ne se livra jamais qu'à des actions qui caractérisoient son éminente sainteté. L'étroite pauvreté, recommandée par son Institut, faisoit ses plus chères délices; &, quoique sa conduite & toutes ses mœurs furent irréprochables, il affligeoit ses sens par des austérités continuelles.

Dieu récompensa ses vertus par les prodiges qu'il lui permit d'opérer durant sa vie & après sa mort, qui arriva au Couvent de Saint-Barthelemi, près Foligni & de Norcia, le troisième jour de Novembre 1469, la quarante-sixième année de sa vocation.

LE BIENHEUREUX ANTOINE SCOZECTI.

Année 1470.

AMANTEA, ville de la Calabre citérieure ſur la Méditéranée, vit naître le bienheureux Antoine Scozecti. Il embraſſa étant encore fort jeune, la Règle de ſaint-François, dans la famille des Conventuels.

Etant à étudier la Théologie à Veniſe, ſon Profeſſeur périt malheureuſement, par les ſuites d'une propriété contraire aux conſtitutions du bienheureux Patriarche, & qui n'a pu ſe légitimer depuis que par les décrets du Saint-Siége : cet événement le détermina à paſſer dans la famille de l'Obſervance.

Ses heureuſes diſpoſitions, fortifiées par de bons exemples, lui firent faire de rapides progrès dans la ſcience des Saints : & on le regarda bientôt comme un modele de la perfection religieuſe.

Son occupation ordinaire étoit d'aller prêcher dans les Bourgs & dans les Villages ; & ſa réputation de ſainteté, confirmée par des miracles, attiroit un grand concours d'Auditeurs à ſes Sermons. La pu-

reté de sa Doctrine, ses mœurs exemplaires & l'onction qu'il mettoit dans ses discours, eurent tant d'attraits pour les Italiens, qu'il ramena dans le bon chemin plusieurs pécheurs endurcis.

Antoine de Scozecti étoit dans un âge avancé, lorsqu'il tomba malade au bourg de Saint-Innocent. Ses Concitoyens avertis du danger où il étoit, vinrent le chercher & l'emmenèrent au Couvent de Saint-Bernardin, où il mourut dans d'admirables sentiments de piété & d'espérance pour l'autre vie, le vingt-quatrième jour de Novembre 1470. Sa mort fut suivie de plusieurs miracles qui ont été recueillis; mais dans le détail desquels nous n'entrerons pas.

LE BIENHEUREUX DIDACE DE SOLORZANO.

Année 1470.

LE bienheureux Didace de Solorzano, naquit à Anistrosa dans la vieille Castille. Nous ne savons ni le temps de sa naissance, ni celui de sa profession dans l'Ordre de saint-François.

Les infirmités continuelles dont il fut

affligé, ne lui permirent pas de ſuivre ſon zèle pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des hommes; mais elles firent éclater ſa patience & ſa réſignation aux ordres de la divine Providence. Ne pouvant vaquer aux fonctions extérieures de ſon état, il ſe conſacra entièrement à la prière & à la méditation. Il parvint par ce moyen à un éminent degré de vertu, & fut honoré du don de lire dans l'avenir.

Pluſieurs de ſes prédictions ayant été vérifiées par l'événement, les habitants d'Aniſtroſa, qui d'ailleurs ont reçu pluſieurs faveurs du Ciel par l'efficace de ſes prières, le conſidèrent comme un Saint & le vénèrent ſur ce pied-là. Il falloit, au reſte, qu'il jouît d'une grande réputation, puiſqu'à ſa mort arrivée au Couvent de Tauro, le vingt-quatrième jour de Novembre 1470, la foule qui ſurvint pour le voir, & pour aſſiſter à ſes funérailles, fut ſi nombreuſe, qu'on fut obligé de les différer pendant pluſieurs jours. On l'inhuma à côté du Maître-Autel, & ſa tombe continue d'être fréquentée par les Fidèles, qui ont beaucoup de confiance en ſon interceſſion.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE VARCA.

Année 1470.

LE temps & le lieu de la naissance du bienheureux Louis-de-Varca ne nous sont pas connus. Ayant embrassé l'Ordre de saint-François, il s'appliqua avec tant de succès à la prédication, qu'il étoit obligé de prêcher dans les places publiques, les Eglises étant trop peu spacieuses pour contenir la foule qui cherchoit à l'entendre.

Au reste l'humilité, la charité & la patience furent trois vertus que Louis possèda dans un degré supérieur. On rapporte de lui que s'il lui arrivoit en compagnie de lâcher quelque parole indiscrète, il ne quittoit pas les personnes sans leur demander pardon; & que quand quelqu'un l'injurioit, il prenoit un visage riant & redoubloit d'honnêtetés envers ceux qui lui insultoient.

Avec des vertus si douces, Louis s'acquit bientôt la réputation d'un saint-homme; car l'on savoit qu'il étoit fort austère à son propre égard, & qu'il traitoit son

corps avec beaucoup de rigueurs : Dieu confirma l'opinion que le monde avoit de ſon ſerviteur par des miracles, parmi leſquels on en remarque principalement deux. Un Marchand Pelletier dans un déſeſpoir dont on ignore le ſujet, s'étoit percé la gorge avec un inſtrument tranchant; revenu à lui, il demande pardon à Dieu de ſon crime, fait vœu d'aller au tombeau de Louis; & ſa profonde plaie ſe referme auſſi-tôt.

Une femme grièvement malade depuis dix ans, abandonnée des Médecins, ſe fait porter au ſépulcre du Bienheureux, & recouvre ſubitement la ſanté. Enfin les vœux de toute eſpèce qui ſont ſuſpendus autour de ſon tombeau, ſont autant de marques de ſon pouvoir auprès du Seigneur, & de la reconnoiſſance des Fidèles qui en ont éprouvé les ſalutaires effets. Ce Bienheureux eſt mort à Warſovie, en l'an 1470.



LE BIENHEUREUX ANASTASE DE MILAN.

Année 1471.

LA vie du bienheureux Anaſtaſe, n'offre qu'un exemple continuel de pénitence : les veilles, les jeûnes, les diſciplines étoient ſes exercices ordinaires : quelque froid qu'il fît, il marchoit nud-pieds, portoit en tout temps un cilice ſous un méchant habit, & ne faiſoit qu'un répas par jour.

Né avec un tempérament vigoureux, il s'occupoit des travaux les plus rudes & les plus pénibles de la Communauté, & après avoir travaillé tout le jour, ne prenoit que peu de repos ; car la nuit, ſe levant avant Matines, il y aſſiſtoit, & paſſoit le reſte du temps en prières juſqu'à ce qu'il reprit ſon travail.

Ce qui dut rendre la pénitence d'Anaſtaſe d'autant plus agréable à Dieu, fut l'innocence dans laquelle il paſſa ſa vie : jamais Religieux n'eut plus de zèle pour la diſcipline régulière : ſon obéiſſance étoit prompte, ſa pureté intacte, ſa patience à l'épreuve même des injures, qu'il re-

cevoit avec un viſage ſerein, & ſa douceur de caractère telle, qu'il ne conteſtoit avec perſonne.

Tant de vertus excita la fureur du Démon, qui entreprit de dégouter Anaſtaſe de ſes pieuſes pratiques; mais la foi & la ferveur du Religieux lui firent éviter tous les piéges que Satan lui tendit. On rapporte que dans le temps où Anaſtaſe étoit Portier, l'Ange de ténèbres ſous la forme d'une très-belle femme & richement parée, lui apparut, & lui demanda du feu; qu'il fut à la cuiſine, qu'il en rapporta plein ſes mains de charbons ardents, & les lui préſenta en lui diſant, prends ce que tu as demandé; & que le Démon diſparut.

On ignore le temps où Anaſtaſe entra en Religion: il étoit Frère-Lai, ainſi qu'on l'a pû voir par ſes occupations. Dans toutes les maiſons où il a demeuré, il a laiſſé des marques d'une éminente piété. Il étoit à Peſaro, dans le Duché d'Urbin en Italie, quand il tomba malade: lorſqu'il entra en agonie, on vit paroître ſur ſa cellule une étoile très-brillante, qui diſparut auſſitôt qu'il eut rendu l'ame; ce qui arriva en l'an 1471.

Alexandre, alors Seigneur de Peſaro, ayant appris ſa mort & voulant voir ſon corps, ſe dépouilla de ſon manteau, ſe

mit une corde au col, & vint dans cette ſituation humiliée lui rendre ſes derniers devoirs. Les Principaux de la ville & tout le Peuple aſſiſtèrent à ſes funérailles, tant on avoit de vénération pour lui. Quelques années après ſa mort, on releva ſes os, & ils furent tranſportés au nouveau Couvent de ſaint-François qui fut bâti dans Peſaro; & les miracles ont éclaté dans ce lieu, ainſi qu'à la première ſépulture du Bienheureux.

LA BIENHEUR. PÉTRONILLE,

OU PIERRONE,

TIERÇAIRE.

Année 1472.

CETTE Bienheureuſe que l'on nomme indifféremment Pétronille, Pierrone ou Pirone, naquit à Immetwerdeghem, près de Mons en Hainaut, en l'an 1452, de parents peu avantagés des biens de la fortune.

Elle accomplit la réſolution où elle avoit toujours été de ſe conſacrer au Seigneur, à l'âge de dix-ſept ans, en pre-

nant l'habit des Sœurs du Tiers-Ordre-Régulier de ſaint François. Pour conſerver ſa pureté, elle affoiblit ſes ſens par des auſtérités dont on a peu d'exemples, & poſséda à tel point le don des larmes, qu'elle en répandoit continuellement. D'ailleurs Pétronille eut toutes les vertus religieuſes : une obéiſſance prompte & ſans contrainte, un grand amour pour la pauvreté, & une exactitude rigoureuſe à la pratique de ſes devoirs.

Après avoir demeuré quelque temps dans la Communauté où elle avoit pris l'habit, elle en ſortit du conſentement de la Supérieure, pour ſe retirer dans un Hermitage bâti dans le cimetière de ſaint Nicolas. Là, n'ayant que Dieu pour témoin, elle ſe livra aux auſtérités de tous les genres, dans la vue d'expier non-ſeulement ſes fautes, mais encore celles d'autrui. Elle eut à ſouffrir dans cette retraite des tribulations qui firent éclater ſa patience, par la manière dont elle les ſupporta.

Les miracles que Dieu permit qu'elle opérât en diverſes circonſtances, & le don de pénétrer les ſecrets du cœur dont elle fut gratifiée, contribuèrent à la rendre célèbre dès cette vie, & lui facilitèrent les moyens de convertir un grand nombre de pécheurs.

Pétronille mourut dans ſon Hermitage le ſeizième Mars 1472, âgée de cinquante ans, laiſſant après elle une grande réputation de ſainteté.

LE BIENHEUREUX GRITTON,

ÉVÊQUE,

PATRIARCHE DES MARONITES.

Vers l'an 1476.

LE bienheureux Gritton ayant pris le bonnet de Docteur à Paris, où il a enſeigné durant ſept années, alla en Pélerinage à Rome & à Aſſiſe. La régularité des Obſervantins le frappa, & il quitta les Conventuels, pour embraſſer l'étroite Obſervance. Son deſſein étoit de vivre inconnu, & il le fut en effet pendant pluſieurs années. Mais comme il aſſiſtoit à un exercice public à Mantoue, il s'apperçut que la Doctrine étoit mal défendue, & il ne put s'empêcher de la ſoutenir: alors la juſteſſe de ſon eſprit & ſa vaſte érudition parurent dans tout leur jour; & céla le mit dans une ſi haute eſtime, qu'il fut obligé de changer de demeure pour éviter l'importunité des viſites

Peu après il entreprit un voyage de la

Terre-Sainte : l'ignorance où il trouva les Orientaux excita ſa compaſſion & l'engagea dans l'étude pénible des Langues Grecque, Arabique & Chaldaïque. Après qu'il eut employé ſept ans à ce travail, il ſe vit en état de parler en public, & commença à catéchiſer en ſecret, & quelquefois même au-dehors dans la ville de Jéruſalem, & fit pluſieurs Proſélytes.

Ces premiers ſuccès augmentant ſon zèle, il alla vers les Maronites qui occupoient le Mont-Liban : le Chriſtianiſme parmi eux étoit défiguré par pluſieurs erreurs, & il y ſubſiſtoit encore bien des abus dans l'uſage des Sacrements & des cérémonies de l'Egliſe. Gritton, accompagné de François-de-Barcelone, Religieux de ſaint-François, ſavant dans les Langues orientales, commença à inſtruire les Maronites l'an 1450. Leurs prédications eurent tout l'avantage qu'ils pouvoient eſpérer d'un zèle pur & de vues droites : ils corrigèrent pluſieurs erreurs, réformèrent les Rituels de ces Peuples & firent réparer leur Egliſe.

Le Patriarche des Maronites ne vit pas cette réformation avec plaiſir, ſoit qu'elle contrariât ſes intérêts ou ſes ſentiments, & il s'y oppoſa vigoureuſement, juſqu'à ce qu'un miracle le força de céder.

Le jour de l'Aſſomption, ſur le ſoir, Gritton qui avoit prêché avec beaucoup de

de ferveur ſur la Doctrine qu'il enſeignoit, entra chez le Patriarche. Les rayons du Soleil pénétroient alors dans la maiſon par la fenêtre percée à l'Occident; on les vit darder auſſi-tôt du côté oppoſé, c'eſt-à-dire, à l'Orient. Ce prodige ſi marqué, & opéré à la vue d'un grand nombre de perſonnes, frappa tellement l'eſprit des Maronites, qu'ils crurent avec une entière ſoumiſſion tout ce que les Religieux leur enſeignoient; & ils ont conſacré la mémoire de cet événement par une fête annuelle.

Gritton demeura vingt-cinq ans parmi eux, & travailla avec zèle à leur réunion à l'Egliſe Romaine : il fit même deux voyages auprès du Pape pour la conſommer. Calixte IIIe. le fit Evêque, & Patriarche de cette Nation, & lui aſſigna des Suffragants.

Vers les derniers temps de ſon ſéjour au Mont-Liban, Gritton admit dans l'Ordre de ſaint-François deux jeunes Maronites qu'il envoya en Europe pour étudier, & qui devinrent de ſi excellents ſujets, qu'ils méritèrent dans la ſuite d'être élevés à l'épiſcopat. Ils rendirent de grands ſervices à la Religion dans leur Patrie.

Quand le pieux Patriarche vit la Foi bien établie dans ſon nombreux troupeau, il réſolut de paſſer à la Chine, ſans égard

à sa dignité ni à son grand âge. Mais une maladie qui lui survint étant en Mer, déconcerta ses projets, & le força de relâcher en l'Ile de Cypre, à Famagouse: & c'est-là que le Seigneur satisfait de sa bonne volonté, le retira de cette vie pour le faire passer à une meilleure. Il a laissé quelques ouvrages, entr'autres l'Itinéraire de la Terre-Sainte, & a traduit plusieurs de ses livres en Syriaque.

LE BIENHEUREUX THOMASSIN

DE CHAMPBAS.

Année 1477.

LE bienheureux Thomassin surnommé de Champbas, du lieu de sa naissance, se distingua dans l'Ordre de saint-François par une admirable douceur, accompagnée d'une prudence consommée. Quoiqu'extraordinairement austère, il avoit la conversation agréable, & l'on profitoit beaucoup à l'écouter. Il apportoit une ardeur singulière dans l'Oraison qu'il faisoit souvent durant quatre heures consécutives, pendant lesquelles il se tenoit les bras en croix.

Au ſouvenir de la Paſſion du Sauveur il ne pouvoit retenir ſes larmes, & comme c'étoit pendant le repas ſur-tout qu'il portoit ſon attention ſur cet attendriſſant objet, il en répandoit alors en ſi grande abondance, qu'il étoit obligé d'interrompre ſon dîner.

Ses belles qualités le firent élire quatre fois Provincial de la province de Saint-Ange. Comme il alloit voir ſon frère auquel il avoit donné l'habit, & qui demeuroit dans un autre Communauté que la ſienne, il apprit ſa mort en chemin par révélation. A l'inſtant Thomaſſin ſe proſterna & ſe mit en prière; mais, comme il y étoit, il fut ravi en extaſe, & vit alors l'ame de ſon frère environnée de la gloire des Bienheureux.

Dieu favoriſa cet excellent Religieux pendant ſa vie, par des extaſes qui lui donnoient beaucoup de conſolation & de lumières: après ſa mort, qui arriva à Vaſtamont le ſeizième Octobre 1477, il permit qu'il s'opérât pluſieurs miracles à ſon tombeau.

LE BIENHEUREUX GASPARD DE FLORENCE.

Année 1477.

LE bienheureux Gaſpard naquit à Florence, & étant entré dans l'Ordre de ſaint-François, il devint le plus parfait imitateur d'un ſaint Religieux appellé Thomas de Scarlin. Quoiqu'iſſu d'une maiſon illuſtre par ſa nobleſſe, il faiſoit plus de cas de la pauvreté & de l'humilité, que de toutes les grandeurs de la terre; & lorſqu'on lui demandoit ſon nom & ſa Patrie, il répondoit: *Je ſuis Chrétien & je ſuis du monde.*

A quelque degré de perfection que Frère Gaſpard fut parvenu, il ſe regarda toujours comme le dernier d'entre ſes Frères, & n'acceptoit qu'avec une peine extrême & par pure obéiſſance, les charges de l'Ordre que ſes Supérieurs lui déféroient.

Animé de l'eſprit de pénitence, ſes aliments ordinaires étoient du pain, de l'eau & de l'abſynthe. Pour vaquer plus librement à la contemplation, il cherchoit les lieux les plus ſolitaires; & dans la crainte

d'être forcé de quitter le Couvent de Scarlin, qui, par ſa ſituation, étoit propre à ces exercices ſpirituels, mais qui n'étoit conſtruit que de bois & de terre, il fit faire en l'an 1470, au même lieu, un bâtiment plus ſolide & plus étendu, parce qu'il conſidéroit cet emplacement comme un Séminaire de Saints.

La pureté & l'innocence de ſa vie le rendirent l'objet des complaiſances du Ciel, qui le préſervoit de tout danger au milieu des plus féroces animaux. On rapporte même qu'un jour, un loup vint en heurlant lui préſenter ſa patte, où une épine étoit entrée; que Frère Gaſpard ôta cette épine, panſa ſa plaie avec de l'huile, & que l'animal guéri, vint au bout de quelque temps, comme pour remercier ſon libérateur.

Etant Gardien du Couvent de Scarlin en l'an 1477, Frère Gaſpard fut ſaiſi d'une fièvre qui lui fit preſſentir que ſa mort n'étoit pas éloignée. Il ſe prépara à paroître devant Dieu, par les Sacrements qu'il reçut dans de grands ſentiments de piété, puis s'endormit au Seigneur en cette même année. Sept ans après on ouvrit ſon tombeau, & l'on trouva ſon corps entier & couvert de fleurs. Les miracles qui ſe ſont opérés par ſon

intercession, joints à cet événement extraordinaire, lui ont attiré la vénération des Peuples, quoique sa béatitude ne soit pas encore reconnue par le Saint-Siége.

LA BIENHEUREUSE ELIZABETH

MALATESTE,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

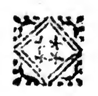
Année 1477.

LA bienheureuse Elizabeth étoit issue de l'illustre maison de Malatesta, de Rimini. Dans tous les temps de sa vie, elle donna les preuves d'une grande piété & d'un zèle ardent de s'attacher spécialement au service de Dieu. Son rang ne lui permettoit pas toujours de suivre ses inclinations, & elle se vit contrainte par obéissance pour ses parents, d'épouser Pierre Gentil Verano, Prince de Camerino.

Il vécut peu, & dès qu'Elizabeth se vit libre de suivre son choix, elle se retira au Monastère de Sainte-Luce, à Foligny, où sa mère étoit morte Religieuse, & où elle fit profession de la Règle de sainte-Claire, en l'an 1447.

Sa douceur & sa piété lui attirèrent l'affection de ses Sœurs & les faveurs du Ciel ; mais des ennemis de sa vertu ayant persuadé au Pape Nicolas Ve. qu'elle cabaloit pour remettre Foligny sous la puissance des Seigneurs de Tencis, ses parents, ce Pontife trop facile, en ce cas, à croire la calomnie, força Elizabeth de sortir de cette ville, & de passer au Monastère de Mont-Luci, à Pérouse.

Le temps & les circonstances l'ayant pleinement justifiée, le Pape Callixte IIIe. lui rendit l'estime qu'elle méritoit & l'envoya en 1456 à Urbin, pour gouverner un Monastère de son Ordre qu'il venoit d'y faire bâtir. Elle y passa le reste de ses jours, & y rétablit la discipline dans sa pureté, par ses bons exemples. Enfin après trente ans de Religion, elle rendit son ame à Dieu dans le cours de l'année 1477, & emporta avec elle les regrets & les bénédictions de tous ceux qui la connoissoient.



LE BIENHEUREUX MARC DE BOLOGNE.

Année 1479.

UNE famille diſtinguée par ſa nobleſſe & établie à Bologne, en Italie, ou dans les environs de cette ville, donna naiſſance au bienheureux Marc, qui fut ſurnommé Fantuccius. Il embraſſa l'Ordre de ſaint-François étant encore jeune, & s'y diſtingua par d'éminentes vertus. Son amour pour la pauvreté recommandée par le ſaint Fondateur, ſon zèle pour le maintien de l'exacte diſcipline, joints à une érudition peu commune dans ſon ſiècle, & à beaucoup de juſteſſe d'eſprit, lui méritèrent d'être élu trois fois Vicaire-Général de l'Obſervance Ultramontaine.

Il s'acquita de ſes fonctions à l'avantage de ſes Frères, & cependant s'occupa de ſon propre ſalut avec tant de perſévérance, qu'il fut regardé par ſes Contemporains comme un excellent Religieux qui, par des pratiques de pénitence qu'il ſanctifioit par la méditation & la prière, étoit parvenu à un ſublime degré de ſainteté.

Le Pape Callixte IIIe. s'en repoſa ſur

ſes lumières & ſur ſon zèle pour prêcher en 1455 la croiſade contre les Turcs, avec d'autres Religieux d'un mérite éprouvé.

Du temps de notre Bienheureux, l'Obſervance affoiblie par des diſſentions inteſtines, & décriée par ſes ennemis, ſe trouvoit ſur le point d'être détruite: Marc la ſoutint en préſence de Sixte IVe. contre ceux qui oſoient l'attaquer, & fit voir par d'invincibles raiſons, que cette Inſtitution n'avoit beſoin, pour réprendre ſon ancien luſtre, que d'être ramenée aux principes du bienheureux Fondateur. Il triompha par ſa conſtance & par la ſupériorité de ſon eſprit de tous ceux qui osèrent le combattre ſur ce point; & après avoir convaincu le ſouverain Pontife de la foibleſſe des raiſonnements de ſes Adverſaires, il s'appliqua par ſes diſcours & ſur-tout par ſes exemples, à rétablir dans ſon Ordre une régularité qui le mettroit hors d'atteinte de tout réproche. Dans ces controverſes, Marc ne s'écarta jamais de cet eſprit de charité qui fait voir que celui qui parle eſt exempt de toute paſſion, de tout préjugé même, & qu'il n'a que le bien pour objet.

Après une vie aſſez longue, paſſée dans les mortifications & la pratique des maximes évangéliques, Marc mourut à Plaiſance en 1479; il fut inhumé, comme il

l'avoit demandé, dans l'Eglise des Religieux de saint-François de Sainte-Marie-de-Nazareth; mais dans la suite comme on fut obligé de démolir cette Eglise, & crainte que sa sépulture ne fût profanée, on le transporta avec la permission de Clément VIIe, en 1527, dans l'Eglise des Religieuses de sainte-Magdeleine de la même ville, où il repose encore aujourd'hui, & où il est en grande vénération.

LE BIENHEUREUX LOUIS

DE PLAISANCE.

Année 1480.

ON ne sait rien de certain sur l'origine de ce Bienheureux, ni sur le temps de sa naissance. Il étoit de Plaisance, Capitale du Duché de ce nom en Italie, & fit profession de la Règle de saint-François, dans la Province Monastique de Bologne. Il paroît qu'il y demeura un certain nombre d'années, puisqu'il ne quitta cette Province que pour éviter de passer par les Charges. Il ne souhaitoit rien tant que de vivre inconnu, & pensoit avec raison que la retraite & la solitude favorisoient

le deſſein où il étoit d'être continuellement devant Dieu, & d'obſerver ſa Règle dans toute ſa pureté.

Tels furent les motifs qui l'engagèrent à paſſer dans la province de la Pouille, & il n'y trouva pas encore la tranquilité abſolue qu'il cherchoit; car ſes Frères ayant reconnu ſes vertus & ſes talents, l'élurent Provincial. Il refuſa fermement cette dignité, & comme on vouloit le contraindre, il proteſta aux Vocaux qu'il quitteroit plutôt cette Province, que d'accepter la Provincialité, parce qu'il n'y étoit venu que pour obéir; & non pour commander.

La vigilance de Louis ne ſe bornoit cependant pas au ſeul ſoin de ſon ſalut; il travailloit avec une ardeur égale à celui des pécheurs, & n'épargnoit ni les prédications ni les entretiens, pour y réuſſir.

Le déſir de gagner des ames à Dieu, lui fit quitter dans la ſuite la province de la Pouille, & il paſſa dans celle de Saint-Ange, où, après avoir mené une vie très-pénitente & très-laborieuſe, il mourut le vingt-neuvième jour d'Avril 1480, dans le Couvent de Champ bas. Il y fut inhumé, & incontinent il ſe fit à ſon tombeau divers miracles, parmi leſquels on compte pluſieurs guériſons de maux incurables.

LE BIENHEUREUX ANTOINE

DE SAINT-JEAN.

Année 1481.

Un village appellé Saint-Jean, au Val-d'Arno, en Toſcane, vit naître le bienheureux Antoine. A peine eut-il embraſſé l'Ordre de ſaint-François qu'il ſe rendit célèbre par ſes prédications & par ſon amour pour la pauvreté tant recommandée par le ſaint Inſtituteur.

Son zèle pour l'exacte Obſervance de la Règle, lui faiſoit ſupporter difficilement tout ce qui s'écartoit de la diſcipline primitive; c'eſt pourquoi il ſollicita & obtint du Saint-Siége la permiſſion de ſe retirer avec quarante autres Religieux, amateurs comme lui de la vie pénitente, en des Couvents ſéparés, qu'on appelloit de Récollection, pour y obſerver la Règle dans toute ſa pureté.

Le pieux deſſein d'Antoine ne put entièrement s'accomplir, par des obſtacles qu'il n'avoit pas prévus, & qui étoient cauſés par la pente qu'ont les hommes au relâchement. Après des efforts inutiles, Antoine fut donc obligé d'abandonner

son entreprise, & il se retira alors au Couvent de Pise où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la piété, & toujours animé du plus ardent desir pour le salut des pécheurs dont il ramena une multitude par ses prédications, & plus encore par ses exemples.

Comme il faisoit les stations du Carême dans la Cathédrale de Pise en l'an 1481, il tomba malade & mourut de la mort des Justes en cette ville, le vingt-neuvième jour de Mars de la même année. Les peuples de Pise & des environs avoient une si haute idée de la sainteté de ce Religieux, qu'aussitôt que le bruit de sa mort fut répandu, il vinrent en foule au Couvent, où le trouvant exposé, suivant l'usage des Ordres Monastiques, ils mirent son habit en morceaux, qu'ils gardèrent comme des Reliques; & quoique l'Eglise n'ait pas encore prononcé sur sa béatitude, il ne laisse pas que d'être honoré en Italie, comme un Saint auquel plusieurs ont recours dans leurs besoins, & dont l'intercession leur a été souvent favorable.



LE BIENHEUREUX AMÉDÉE DE GOMÈS.

Année 1481.

AMÉDÉE, originaire de Portugal, étoit fils de Rodrigues Gomès Sylvius, Gouverneur de Campo-Major & d'Isabelle Menezès, fille de Fierre, Comte de Viana, & eut pour sœur Béatrix de Sylva, Fondatrice des Religieuses de la Conception.

Amédée passa en Italie avec Eléonore, Infante de Portugal, femme de Frédéric IIIe. Empereur des Romains : c'est-là que prévenu par la miséricorde divine, il résolut de quitter le monde & entra dans dans la Congrégation des Hyéronimites, au Diocèse de Crémone, où il demeura plusieurs années, au bout desquelles un mouvement surnaturel le porta à quitter cet institut, pour embrasser celui de saint-François. Il en obtint la permission de ses Supérieurs, & se présenta au Général de l'Ordre, qui l'y admit en qualité de Frère-Laïc.

Cette nouvelle profession devint pour lui un motif de pratiquer l'humilité, &

de se livrer à la méditation & à la prière, avec plus de ferveur & d'assiduité. Il ne cherchoit qu'une solitude où il pût être seul avec Dieu; mais la réputation de sainteté qu'il s'acquit, le conduisit bientôt à Milan, où François Sforce & Blanche sa femme, le firent contraindre de se rendre, par ordre de son Général. Ce Duc s'apperçut dès les premiers temps qu'il connut Amédée, que les vertus de ce Religieux surpassoient tout ce qu'il en avoit oui raconter, lui donna sa confiance, & ne cessa de le consulter sur ses affaires, tant qu'il put le retenir à sa Cour. Mais s'ennuyant de la conversation des Grands, & des importunités continuelles que lui causoit une faveur dont il faisoit peu de cas, il demanda & obtint en 1457, de ses Supérieurs, la permission de se retirer avec quelques Compagnons de son zèle, au petit Couvent de Martiano, où il croyoit trouver le repos, ou plutôt le temps nécessaire à remplir les pieux devoirs qu'il s'étoit imposés. Il ne put cependant rester long-temps dans cette maison où de fréquentes visites venoient encore le troubler, & il vint au Couvent d'Oprens qui, par le mauvais état de ses bâtiments, étoit en quelque sorte abandonné. Il le répara & commença d'y former une nouvelle Congrégation sous

le titre de *la Régulière Obſervance*. Cette Maiſon, qui étoit ſous la dépendance des Conventuels, a pris le nom de ſon Fondateur; & la Congrégation qui y prit naiſſance s'eſt répandue depuis en Italie, & dans la Lombardie, où elle a ſubſiſté juſqu'en 1517, que le Pape Léon X^e^. par ſa Bulle, l'a réunie au corps de l'Ordre.

Sixte IVe. qui avoit pour Amédée beaucoup de conſidération, le fit venir à Rome en 1471, & l'ordonna Prêtre, malgré la réſiſtance qu'il y apportoit par humilité. Ce Religieux avoit peu d'études; mais la piété ſuppléant en lui au ſavoir, qui ne ſert ſouvent qu'à rendre ſuperbe, le Pontife le nomma ſon Confeſſeur, & ſon Secrétaire.

Quelque éloignement que notre Religieux eut pour les affaires, il lui fallut pourtant être le confident de celles du Pape, qui ne manquoit pas de prendre ſon avis dans tous les cas difficiles. En récompenſe de ſon obéiſſance, Sixte lui fit préſent de l'Egliſe de ſaint-Pierre, du Mont-d'Or, où l'on croit que le Prince des Apôtres fut crucifié, & l'enrichit de pluſieurs priviléges utiles à l'accroiſſement de la nouvelle Congrégation d'Amédée.

Louis XIe. Roi de France, avoit commencé la conſtruction de ce Monaſtère;

mais ayant différé de l'achever, il fut continué par les libéralités de Ferdinand, Roi d'Espagne, & d'Isabelle, sa femme, pour accomplir le vœu que Frère Amédée les avoit engagés de faire à Saint-Pierre, afin d'obtenir par son intercession un Prince qui leur succédât.

Au milieu des hommages, que lui attiroient ses places & la considération du Souverain Pontife, & de plusieurs autres Princes, Amédée conserva la parfaite égalité d'ame dont il avoit toujours joui : les affaires importantes de la Religion dont il étoit chargé, ne purent jamais altérer ni son humilité, ni son ardeur à la prière, ni ses austérités. Il donnoit régulièrement deux audiences par jour, mettoit une attention pénible à toutes les affaires, & cependant jeûnoit trois jours de la semaine au pain & à l'eau, & s'étoit réduit à une abstinence total de chair, d'œufs & de vin. Le Pape, qui s'intéressoit à sa santé, lui ordonna de modérer ce régime rigoureux, & dans les sept dernières années de sa vie, il le tempéra par obéissance.

Les affaires générales ne pouvant le distraire des soins qu'il devoit à son Ordre, il obtint du Pape la permission d'aller visiter les Couvents de sa Congrégation. Etant à Plaisance, un Frère Tier-

çaire, appellé Jacques, lui donna une Eglise qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de saint Bernardin-de-Sienne, & aussitôt Amédée y ajouta un Couvent, dans lequel il séjourna quelque temps; pour satisfaire à la piété des Peuples, qui le regardoient comme un homme que les bénédictions du Seigneur accompagnent.

En quittant Plaisance il alla à Milan; mais s'étant mis en chemin pour retourner à Rome, il fut attaqué d'une vive douleur de reins, qui l'obligea de se faire conduire au Couvent de la Paix, qu'il avoit bâti des libéralités du Duc de Milan. C'est-là qu'il lui survint une pleurésie, accompagnée d'une fièvre aigue, d'où il augura que sa fin étoit prochaine: en effet, une mort précieuse y vint mettre fin à ses travaux, le dixième jour d'Août 1481, après vingt-deux ans de probation. Il fut enterré au milieu de la principale Chapelle du Couvent, où l'on voit son sépulcre orné de plusieurs lampes qui brûlent continuellement, & qui sont des témoignages de la reconnoissance des Fidèles, qui par son intercession ont obtenu diverses faveurs du Ciel.

Nous avons dit que ce pieux Religieux étoit peu lettré; il a néamoins laissé plusieurs Ouvrages assez estimables, pour le temps auquel ils ont été écrits.

LE BIENHEUREUX LAURENT

DE FERMO,

AUSSI APPELLÉ ZACHÉE.

Année 1481.

LE bienheureux Laurent naquit ſelon toutes les apparences à Fermo, dans la Marche-d'Ancône, vers l'an 1371, & prit l'habit de ſaint François, à l'âge de trente ans. On l'appella Zachée à cauſe de ſa taille, qui étoit ſi petite, qu'il lui falloit faire des ornements exprès.

Laurent donna pendant toute ſa vie l'exemple de la ſoumiſſion, de la ferveur & des plus rudes auſtérités. S'étant retiré ſur le Mont-Alverne, conſacré par le miracle des Stigmates, il y demeura durant quarante ans, tête & pieds nuds, malgré les rigueurs du froid qui règne en ce lieu élevé.

Outre les jeûnes preſcrits par la Règle; il en pratiquoit de preſque continuels, ſans que cela pût altérer ſa bonne conſtitution; & cependant ne donnoit que très-peu de temps au ſommeil; car il ſe levoit régulièrement deux heures avant

matines, pour vaquer à la contemplation, & donnoit à la prière tout le temps qui lui restoit dans le jour, après avoir rempli les devoirs de son état.

Malgré le peu de ménagement dont Laurent-de-Fermo usa envers son corps, il parvint à la vieillesse la plus avancée, & nous ne voyons point qu'aucune infirmité ait été la suite de ses abstinences.

Après avoir vécu saintement, Laurent, plein de confiance & d'amour, rendit son ame à Dieu dans le Couvent du Mont-Alverne, le quatorzième jour d'Août 1481, âgé de cent-dix ans, dont il en avoit passé quatre-vingts en Religion. C'est en ce lieu qu'il repose. Un Religieux célèbre par sa piété, Paul-de-Trincis, lui avoit donné l'habit & les premières instructions dans la vie spirituelle, vers l'an 1401.



LE BIENHEUREUX PIERRE DE FLORENCE.

Année 1481.

NOUS n'avons point de détails ſur la vie du bienheureux Pierre-de-Florence, avant l'an 1446. Il eſt à préſumer qu'il avoit déjà un certain nombre d'années de profeſſion, puiſque ce fut alors qu'il fut élu Gardien du Couvent d'Aſcoli, dans l'Etat de l'Egliſe. Il montra dans cette place toutes les vertus qui opèrent la ſanctification, & toutes celles qui rendent un homme cher à ſes ſemblables. Humble, pieux, amateur ſincère de ſa Règle, il ajoutoit aux auſtérités qu'elle impoſe, pluſieurs pratiques de mortifications, qui n'avoient pour bornes que ſes propres forces.

Malgré ſes continuelles auſtérités, il étoit agréable & facile dans la Société; la joie que procure à l'ame une vie innocente, ſe répandoit ſur toute ſa perſonne; & il mettoit tant de douceur & de cette charité compatiſſante & affectueuſe, dans ſes manières & dans ſes diſcours, qu'il rendoit la vertu & la pénitence aimables,

à ceux-là mêmes qui les considèrent comme un joug accablant.

La bienfaisance étoit son caractère dominant, & pour mériter ses soins, il suffisoit de les reclamer.

La réunion de tant de qualités le fit également chérir de ses Frères, & de tous les ordres de Citoyens : ensorte que ce fut pour répondre au vœu général qu'il fut continué Gardien d'Ascoli pendant trente-cinq années consécutives.

Il mourut en odeur de sainteté, à Ascoli, le vingt-cinquième Septembre 1481 ; & le Clergé séculier & régulier de cette ville assista à ses obsèques. Sur la fin de sa vie, il étoit devenu si puissant, qu'il étoit obligé d'user de suspensoires ; cependant après sa mort, il demeura exposé pendant plusieurs jours, sans que ses chairs s'altérassent. On l'avoit inhumé au milieu de l'Eglise du Couvent que l'on construisoit alors. Cinq ans après, comme on posoit la charpente, une pièce considérable tomba du faîte, & non-seulement enfonça la pierre qui couvroit sa sépulture, mais lui fit une large plaie à la cuisse, & on en recueillit publiquement plein une phiole de sang très pur. Dans la suite, en pavant cette Eglise, on découvrit entièrement son corps, parce qu'on avoit apperçu que sa chair, offensée par un

coup de hoyau, avoit encore ſaigné. On vit ſon corps entier, ſans aucune marque de corruption, & le ſouvenir de ſa vie toute ſainte, & de pluſieurs miracles qu'il avoit opérés étant ſur la terre, faiſant bien préſumer de ſon état dans l'éternité, il devint l'objet de la vénération des Peuples d'Italie, & l'inſtrument dont Dieu s'eſt ſervi pour opérer diverſes guériſons miraculeuſes.

LE BIENHEUREUX ANTOINE FONTADIN.

Année 1482.

LE Ferrarois fut la Patrie du bienheureux Antoine Fontadin. On ignore l'époque de ſa naiſſance & de ſon entrée dans l'Ordre de ſaint-François. On rapporte de lui, qu'il fut un Théologien profond & un célèbre Prédicateur, qui s'occupa avec beaucoup de ſuccès du ſalut des ames.

Sa dévotion le porta à viſiter la Terre-Sainte. A ſon retour de Jéruſalem, il recommença à prêcher en Italie, & des miracles confirmant ſa Doctrine, il re-

cueilloit des fruits abondants de ses discours. Dans le temps qu'il prêchoit à Cotignola, dans la Romagne, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau, dans le cours de l'an 1482.

Il fut enterré dans l'Eglise Collégiale de cette ville; & l'on rapporte que les Chanoines ayant voulu dans la suite relever son corps de terre, pour le déposer dans un tombeau extérieur, à cause des prodiges qui s'opéroient par son intercession, ils n'en purent venir à bout, quelques efforts qu'ils fissent; mais qu'à peu de temps de-là, les Observantins étant venus s'établir à Cotignola, demandèrent aux Chanoines le corps de leur Frère; que ceux-ci s'y opposèrent long-temps; & qu'à la fin, frappés de l'impossibilité de le lever, ou autrement, ils consentirent de le leur donner. Les Observantins conservent le corps de ce Bienheureux parfaitement entier, dans un sépulcre de marbre, sur lequel on voit une épitaphe qui renferme l'abrégé de ses vertus & de ses miracles.



LE

LE BIENHEUR. BARTHÉLEMI DE SIENNE.

Année 1483.

LORSQUE Barthélemi quitta le monde, pour embrasser la pénitence, il fit choix de la famille des Conventuels, de la Province de saint-François ; & ce fut parmi eux qu'il prit ses degrés & reçut le bonnet de Docteur en Théologie. Après avoir passé plusieurs années dans cet Institut, le desir de coopérer aux Missions fréquentes que les Observantins envoyoient partout l'univers le porta à s'unir à eux, du consentement des Supérieurs de l'Ordre.

Ses vertus & ses talents le firent bientôt connoître de saint Bernardin-de-Sienne, dont il fut le Compagnon. Il parcourut l'Italie, où ses prédications eurent le plus grand succès. Ensuite il passa dans l'Orient ; & pendant douze années entières, il édifia la Grèce par sa Doctrine & sa conduite, également pures.

L'Empereur Jean Paléologue, l'ayant entendu prêcher à Constantinople, l'admira, & lui accorda toute son estime. Joseph, Patriarche des Grecs, ne fut pas

moins frappé de ses Sermons; & Barthélemi profita de la réputation qu'il s'étoit acquise, pour contribuer à la cessation du Schisme qui divisoit l'Eglise Grecque & la Latine. Il revint en Italie avec les Orientaux, & fut un de ceux qui conférèrent avec les plus Savants d'entre eux, qu'ils avoient députés au Concile de Florence, de l'an 1439, sous le Pape Eugêne IVe. Sa douceur & son savoir le firent également chérir dans les deux Communions, & l'on convient généralement que les peines & les soins qu'il s'est donnés dans l'affaire de la réunion, n'ont pas peu servis à la terminer à l'avantage de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine.

Consommé par de longs voyages & de pénibles travaux, mais aussi comblé des mérites des bonnes œuvres, Barthélemi mourut en odeur de sainteté, au Couvent de saint-François-du-Mont, près de Pérouse, dans le cours de l'an 1483.

Quoiqu'il se fût constamment appliqué à la prédication, & qu'il fût un exact Observateur de tous les devoirs prescrits par sa Règle, il n'a pas laissé que de composer quelques Ouvrages, dont il nous reste une *SOMME DES CAS DE CONSCIENCE*, & un *EXAMEN POUR LA CONFESSION*.

LE BIENHEUREUX ELIE

DE BOURDEILLES,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Année 1484.

ELIE de Bourdeilles naquit en Périgord, d'Arnaud de Bourdeilles, qui étoit Sénéchal & Gouverneur de cette Province de France. Il embrassa, étant encore fort jeune, l'Ordre de saint-François, dans lequel il fit en peu de temps de grands progrès vers la perfection.

Il n'avoit que vingt-quatre ans, lorsque l'Evêque de Périgueux étant venu à mourir, le Chapitre de cette ville le choisit, à cause de sa science & de sa piété, pour lui succéder; & le Pape Eugêne IVe. instruit du motif qui avoit déterminé l'élection de Bourdeilles, la confirma. L'humilité dont il faisoit profession lui fit craindre une élévation si soudaine; mais l'obéissance le contraignit de se soumettre aux volontés du Pape règnant, qui chargea le Cardinal de Sainte-Croix de lui administrer l'Onction épiscopale.

Après la cérémonie, il alla prendre possession du Siége de Périgueux, le troisième jour d'Août 1437, & s'appliqua avec un zèle vraiment pastoral au gouvernement de son Eglise. Quoique revêtu de l'Episcopat, il continua de vivre dans l'observance étroite de la Règle de saint-François, & voulut que ses meubles, ses vêtements & sa nourriture ne démentissent point l'état de pauvreté qu'il avoit d'abord embrassé. Se considérant comme simple administrateur des revenus de son Eglise, il ne les économisoit que pour le soulagement des pauvres; on le voyoit assidu à partager avec son Clergé les soins de l'enseignement, de la prédication & de l'administration des Sacrements; & ce fut par cette conduite, digne des premiers temps du Christianisme, beaucoup plus que par l'éloquence de ses discours, qu'il réforma les mœurs dans toutes les conditions de son Diocèse.

Après avoir assisté entre les premiers Pères, au Concile de Florence, tenu l'an 1439, & avoir rempli l'emploi délicat de Confesseur du Roi de France, Louis XIe. il passa en 1466 à l'Archevêché de Tours. Enfin Sixte IVe. élu en 1471, l'honora de la Pourpre, & lui donna le titre de Sainte Lucie *in Silice*. Tant de prospérités

ne purent altérer ſa modeſtie, ni ſa ferveur dans la prière, ni ſa régularité, qui étoit celle d'un parfait Religieux.

Attaqué d'une dangereuſe maladie, & ſentant ſes forces diminuer, il demanda les Sacrements de l'Egliſe, qu'il reçut avec les ſentiments d'un cœur embrâſé de la foi la plus vive. Peu avant ſa mort, il exigea qu'on le mît ſur la cendre, où il expira, le cinquième jour de Juillet 1484. On l'inhuma dans ſa Cathédrale.

Il a laiſſé un Traité *de poteſtate Papæ, & defenſorium Concordatorum contra Pragmaticam Sanctionem*, & pluſieurs autres Opuſcules.

Jean de Planis, Evêque de Périgueux, fit faire, en 1526, une information de la vie de frère Elie-de-Bourdeilles, & des miracles qu'il avoit opérés, tant dans le cours de ſa vie, que depuis ſa mort, pour ſervir au Procès de la canoniſation de ce vertueux Prélat, dont on voit refleurir la ſcience & la piété dans M. l'Evêque actuel (*a*) de Soiſſons, ſon arrière-neveu.

(*a*) 1777.

LE BIENHEUREUX CHÉRUBIN

DE SPOLELTE.

Année 1484.

LE bienheureux Chérubin naquit dans l'Ile de Négrepont, & il ne fut ſurnommé de Spolette que parce que ſes père & mère étoient originaires de cette ville. Ayant fait paroître dès ſon enfance une merveilleuſe vivacité d'eſprit, on le deſtina aux études; & lorſqu'à dix-huit ans il eût achevé ſes cours de Philoſophie & de Théologie, on l'envoya en divers lieux pour y viſiter ſes parents, qui y étoient établis.

Il marchoit dans la voie du Seigneur, ſans ſavoir au juſte quelle étoit ſa deſtination, lorſqu'un avis intérieur le conduiſit dans l'Ordre de ſaint-François, & il obéit ſans délai à l'inſpiration, en embraſſant l'étroite Obſervance. Pendant ſon Noviciat il donna des marques d'une éminente piété; &, quand il eut fait Profeſſion, il s'appliqua à l'étude du Droit-Canon, & à l'Art Oratoire, où il fit en peu de temps des progrès qui faillirent de lui devenir nuiſibles; car s'étant livré

à la chaire, il commença par chercher à plaire à ſes Auditeurs, plutôt qu'à les toucher.

Cette méthode, ſi peu conforme à l'eſprit de l'Evangile, déplut beaucoup aux Frères-Mineurs, qui comparèrent Chérubin à une cloche qui ne rend qu'un vain bruit, qui ſe perd dans les airs. Le bienheureux Jean Bonviſi, qui ne pouvoit ſouffrir qu'on employât une éloquence profane pour annoncer la parole de Dieu, reprit fortement Chérubin de ſon défaut, & celui-ci, recevant humblement ſes remontrances, profita de ſes avis, & ſe corrigea. Alors il ne parla plus le langage de l'Evangile, qu'avec le ton qui lui convient; &, rentrant dans cette noble ſimplicité, dont les premiers Prédicateurs nous ont laiſſé de ſi excellents modèles, il s'attira un nombreux concours d'Auditeurs, & procura la converſion de pluſieurs Pécheurs. Il continua de prêcher bien avant dans ſa vieilleſſe, & pour récompenſer ſa docilité & ſon zèle, Dieu confirma pluſieurs fois la vérité de ſes Diſcours, par des prodiges éclatants, & lui donna par des viſions, des conſolations abondantes.

L'auſtérité de la conduite du bienheureux Chérubin, ne ſe faiſoit pas ſentir

dans sa conversation, qui étoit agréable. Sa profonde humilité ne servoit qu'à relever sa science, & quoiqu'il fût d'une extrême sévérité à son propre égard, il étoit doux & compatissant envers le prochain, & ne négligeoit rien de ce qui présumoit pouvoir lui être utile.

Il avoit une dévotion singulière envers le Saint-Sacrement de nos Autels, & il tâchoit de l'inspirer aux autres dans ses Sermons. Pour étendre & perpétuer son zèle, il établit des compagnies de Pénitents, dont le devoir étoit d'accompagner le Saint-Viatique, lorsqu'on le portoit aux malades; & ce fut lui qui institua l'usage de faire précéder les Sacrements par une clochette qui prévient de leur passage.

Les connoissances qu'il avoit acquises dans l'Art Oratoire, le firent choisir, en 1465, pour composer & prononcer l'Oraison funèbre de Louis d'Albret, de la Maison Royale de France, qui étoit Cardinal du titre de Saint-Pierre & de Saint-Marcellin, & qui voulut être enterré avec l'habit de Frère-Mineur, dans le Couvent d'Ara-Cœli.

Chérubin étant comblé d'années & de bonnes œuvres, saint Jérôme, qu'il honoroit d'un culte particulier, & avec qui, selon de graves témoignages, il s'entre-

tenoit ſouvent familièrement, ſaint Jérôme, dis-je, lui apparut, & l'avertit de ne plus ſonger à prêcher, mais à mourir. Il s'y prépara en effet par une Confeſſion qu'il fit au bienheureux Ange-de-Clavaſio, qui étoit alors Commiſſaire-général; & tout exténué qu'il ſe trouvoit en ce moment, il ſe leva & ſe mit à genoux pour recevoir le Saint-Viatique.

Après avoir fait tous les actes de piété qui procurent une bonne fin, & avoir remercié Dieu de la grace qu'il lui faiſoit en permettant qu'il terminât ſa vie à Notre-Dame-des-Anges, il s'endormit paiſiblement pour l'éternité, le quatrième jour d'Août 1484, & fut enterré auprès de Jean Bonviſi.

Saint Bernardin-de-Feltre dit dans un de ſes Sermons qu'un homme & une femme de grandes vertus avoient vû monter au Ciel l'ame de Chérubin, accompagnée de ſaint Jérôme, de ſaint Michel & d'une troupe d'Anges; & que ſoixante-mille ames qu'il avoit converties, étoient venues au-devant pour la recevoir.

Les circonſtances de ſa mort, & la réputation de ſainteté qu'il s'étoit acquiſe pendant ſa vie, s'étant répandues dans l'Italie, on lui rendit en divers endroits des honneurs funèbres, & ſon tombeau fut décoré d'un grand nombre de pré-

ſents, que la piété des Fidèles y conſacroit. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages, où brille l'érudition de ces temps-là.

LE BIENHEUREUX JEAN DE SAINT-TORCAS.

Année 1485.

LA naiſſance du bienheureux Jean de Saint-Torcas nous eſt inconnue. Il fut un des Religieux de ſaint-François qui allèrent, en 1441, dans l'Ile Forteventura, l'une des Canaries, avec ſaint Didace, pour travailler à la converſion des Payens. Jean s'y employa avec autant d'ardeur, que d'intelligence; &, comme il étoit exact obſervateur de ſa Règle, & par conſéquent grand amateur de la pauvreté évangélique, il s'acquit la confiance des Idolâtres, qui, le reſpectant & le vénérant, étoient plus portés à le croire.

Dieu récompenſa les mérites de notre Bienheureux par le don des miracles, qu'il lui a conſervé après ſa mort; car on aſſure que les malades reçoivent encore aujourd'hui beaucoup de ſoulagement, & la guériſon même, par ſon interceſſion.

Il fut lui-même l'objet d'un prodige

marqué. Etant un jour tombé dans une rivière, dont le lit étoit fort profond, il demeura trois heures entières sous les eaux, & on le croyoit noyé : mais au bout de ce temps des Plongeurs le trouvèrent à genoux sur le sable, & il n'avoit éprouvé aucun accident.

Il mourut dans une des Canaries, le dix-huitième jour de Mars 1485, & fut enterré dans la principale Chapelle du Couvent de son Ordre qui y étoit établi. Après de longues années on leva son corps du tombeau, & l'on s'apperçut qu'il rendoit une odeur suave : alors on se rappella ses grandes vertus, & l'on ne douta plus qu'il ne jouît de la béatitude. Son cœur se conserve en Espagne, à l'Escurial, & son chef est sur le grand Autel du même Couvent. Le reste de ses Reliques est dispersé en différents endroits, & les miracles qu'on attribue à leur vertu sont sans nombre.

LA BIENHEUREUSE PHILIPPE DE MÉDICIS,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1488.

LA bienheureuſe Philippe étoit de l'illuſtre Maiſon de Médicis, qui a poſſédé long-temps la Toſcane en ſouveraineté. Dès l'âge de neuf ans, Philippe fut miſe au Couvent de Montecelli, près Florence, pour y être inſtruite dans les maximes du Chriſtianiſme. Les pieuſes leçons qu'elle y reçut, & les bons exemples qu'elle y avoit continuellement ſous les yeux, lui inſpirèrent du dégoût pour les vanités du ſiècle, & du penchant pour la vie monaſtique. Elle ſe conſacra au Seigneur dans ce même Monaſtère, & fit de ſi grands progrès dans la perfection chrétienne, qu'elle devint en peu de temps le modèle de celles mêmes qui l'avoient formée.

Comme elle étoit uniquement occupée des vérités de la Religion, elle gardoit un ſilence preſque continuel, & ne ſe permettoit de parler que dans les cas de néceſſité abſolue. Quand ſes Sœurs lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, elle

ne leur répondoit que par un paſſage de l'Ecriture-Sainte, en forme de Sentence, & qui exprimoit combien il eſt important de parler peu, pour réfléchir avec moins de diſtraction à l'importante affaire du ſalut, & pour éviter de rendre compte un jour des paroles oiſeuſes, ou ſouvent criminelles, que l'on ſe permet de proférer dans les converſations.

Au reſte, ſœur Philippe fut un exemple d'exactitude, & l'on a remarqué qu'elle n'avoit jamais manqué d'aſſiſter au Chœur, ni au Réfectoire, ni aux autres aſſemblées de la Communauté, que la veille de ſa mort: elle étoit cependant accablée d'infirmités, & depuis dix-huit ans ſouffroit de la fiſtule & de pluſieurs autres maladies. Le jour même qu'elle mourut, elle récita le petit Office de la Sainte-Vierge, & commença celui de ſaint-Nicolas; mais elle ne put l'achever, & rendit paiſiblement ſon ame à Dieu, le ſixième jour de Décembre de l'année 1488, la ſoixante-troiſième de ſon âge, dont elle en avoit paſſé cinquante-quatre dans le même Cloître, tant avant que depuis ſa profeſſion. Son corps repoſe au Monaſtère de Montecelli.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE DE CARPONETO.

Année 1490.

L'HISTOIRE de cet excellent Religieux, composé par frère Bernardin-de-la-Fosse, nous apprend qu'il avoit embrassé la Règle de saint-François avec de si heureuses dispositions, que les obligations qu'elle impose, loin de lui paroître un joug, faisoient ses plus chères délices.

La pureté de cœur de Philippe se manifestoit par la douceur de ses regards par la modestie de son maintien ; & il inspiroit la piété à tous ceux qui le voyoient.

Dévoué, par son état de Frère-Lai, à des occupations souvent pénibles, & quelquefois disgracieuses, & exposé à essuyer des contradictions, de la part de ceux auxquels il étoit soumis, son ame ne fut néanmoins jamais agitée d'aucun trouble. Dans quelque situation qu'il se trouvât, il conservoit, sans efforts, cet air joyeux & grave, qui annonce une parfaite tranquillité.

Egalement jaloux de remplir ses devoirs claustraux, & d'avancer le grand ouvrage

de ſon ſalut, il ne ſe permettoit pas de perdre un ſeul inſtant en inutilités. Il parloit peu, & toujours avec une grande diſcrétion ; & tout le temps qu'il n'employoit pas à remplir les fonctions dont il étoit chargé, il le conſacroit à la prière & à la méditation. L'eſprit de ferveur & de componction qu'il apportoit dans ſes exercices de piété, lui faiſoit verſer des torrents de larmes; mais il y puiſoit en même temps d'abondantes conſolations.

Philippe ſe trouvant au Couvent de Saint-Bernardin, proche d'Aquila, ville du Royaume de Naples, fut frappé de la peſte. Il ſouffrit les angoiſſes de cette cruelle maladie avec une parfaite réſignation, & reçut le coup de la mort avec la douceur d'un Agneau, le vingt-deuxième jour d'Avril 1490.

Auſſi-tôt qu'il eut rendu l'ame, ſon corps parut ſi beau aux yeux d'une foule de Spectateurs, que ſa réputation de ſainteté avoit attirés, qu'ils ne le purent voir, ſans en être attendris, & pénétrés d'admiration; enſorte qu'ils méloient aux larmes qu'ils donnoient à ſa mort, les louanges dues au Dieu Tout-Puiſſant, qui faiſoit éclater la gloire de ſon Serviteur.

L'Hiſtorien de Philippe-de-Carponeto ne parle point de ſes miracles; mais, en

observant qu'il ne se trouvoit absolument rien, dans sa conduite, qui fut suceptible de répréhension, il nous représente la vie entière de ce saint Religieux comme un prodige continuel.

LE BIENHEUREUX MICHEL DE CARCANO.

Année 1490.

MICHEL de Carcano, né à Milan dans le quinzième siècle, prit l'habit de saint-François des mains de Sylvestre, Gardien du Couvent de Côme ou Comachio, ville du Ferrarois. Ses premières années en Religion ne furent pas édifiantes, & dans ce temps-là il donna même des marques d'une grande légèreté d'esprit.

Dans la suite les avertissements charitables de saint Bernardin-de-Sienne & du bienheureux Albert-de-Sarzane, firent tant d'impression sur son esprit, qu'il devint un Religieux accompli.

L'éloquence & la componction qu'il mettoit dans ses Sermons, répandirent si loin sa réputation, qu'il étoit suivi par un concours prodigieux d'Auditeurs.

Malgré cet applaudissement général,

Michel de Carcano eut des ennemis, que lui avoit fait ſa hardieſſe à reprendre les vices partout où ils ſe trouvoient, ſans exception de rang. Ils le firent bannir du Milanez; mais un de ſes Confrères, le bienheureux Ange-de-Clavaſio, le fit rappeller par le Souverain. Alors de concert avec Bernardin-de-Feltre, autre Bienheureux de leur Ordre, ils firent conſtruire un bel Hôpital à Milan, & un autre à Côme, & ils établirent en divers endroits des Monts-de-Piété, dont enfin pluſieurs Etats ont reconnu l'utilité.

Michel de Carcano, avoit beaucoup de ſavoir, & un grand attachement pour la Religion : il avoit ramené au bercail, par ſes diſcours, par ſes actions & par ſes miracles, un nombre infini de brebis égarées, quand Dieu l'appella à lui, en l'an 1490, ſous le Pontificat d'Innocent VIIIe. Il fut enterré à Côme, où ſes miracles le mettent en vénération, & ſa tête ſe conſerve à Todi, ville de l'état de l'Egliſe.

LE BIENHEUREUX VITAL, TIERÇAIRE.

Année 1491.

LE bienheureux Vital, naquit à la Bastia proche d'Assise, & ayant embrassé le Tiers-Ordre de saint-François, il parvint à un sublime degré de perfection par ses austérités & par la pratique exacte de la pauvreté évangélique. Il mortifioit ses sens par le jeûne, les veilles, alloit toujours nud-pieds & ne se vétissoit que du plus vil habit.

Pour satisfaire au penchant qui le portoit à la solitude, il se retira dans l'Hermitage de Notre-Dame-de-la-Violette, environ à mille pas d'Assise, où redoublant ses abstinences, il se livra tout entier à l'Oraison.

Les miracles qu'il fit pendant sa vie, le firent appeller Saint par les Peuples voisins des contrées qu'il habitoit. Il mourut à la Bastia en l'an 1491, & fut enterré dans l'Eglise du lieu ; & le Seigneur continua d'accorder des secours extraordinaires aux Fidèles qui recouroient avec foi à son intercession. C'est ce qui détermina l'Evêque d'Assise de faire relever

de terre le Corps du bienheureux Vital, en 1599, & d'ordonner qu'il fût transporté dans la Cathédrale, où il repose aujourd'hui, & où sa vertu se manifeste par de nouveaux miracles.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE TAVANDA.

Année 1492.

LE bienheureux Pierre, naquit à Tavanda, dans le territoire de Sienne, au commencement du quinzième siècle. On rapporte que dès sa plus tendre enfance il témoigna un grand désir d'entrer dans l'Ordre de saint-François. Aussitôt qu'il fut en âge, il l'accomplit, & prit l'habit dans un Couvent de la province de Toscane, près de Cétone, que les Conventuels occupoient alors.

Quand il eut pris des grades dans l'école, il se livra avec zéle à la prédication où il fit de grands progrès; car ses discours soutenus par une conduite pure, ramenèrent les pécheurs les plus endurcis; & on l'appelloit communément le *saint Homme*.

Malgré son avancement dans la perfec-

tion chrétienne, il ſouhaitoit un genre de vie plus auſtère : enſorte que ſaint Bernardin étant venu au Couvent d'Aſciani, où Pierre étoit Gardien, il quitta tout pour le ſuivre comme celui qui obſervoit la Règle à la lettre, & qui par-là même étoit plus capable d'enſeigner aux autres à la ſuivre exactement. Il vint donc à Pérouſe, où il fut reçut dans la nouvelle Réforme, & où il a paſſé trente-ſept années dans la Prière, le jeûne & les mortifications, aimant la pauvreté au point de ſe priver des choſes mêmes dont la Règle autoriſe l'uſage, ſurmontant tous les dangers pour ſecourir ſes Frères affligés & toutes les perſonnes attaquées de maladies contagieuſes ; pratiquant enfin tous ces exercices avec une ferveur ſemblable à celle des premiers Fondateurs.

Toujours en garde contre ſa propre foibleſſe, Frère Pierre fuyoit avec un ſoin ſcrupuleux l'entretien des femmes : ſa nièce étant venue pour le viſiter, il refuſa de la voir : le Gardien l'y contraignit ; il la reçut par obéiſſance ; mais la converſation fut très-courte, & il dit à ſa parente en la quittant : « La Reine du » Ciel ne me permet pas d'être plus long-» temps avec vous ».

La ſainte hardieſſe avec laquelle il reprenoit les fautes, quelque élevé que fût

le coupable, lui attira des ennemis qui le calomnièrent. Pierre laiſſa au Ciel le ſoin de confondre ſes calomniateurs; & cette réſignation lui valut des conſolations ſpirituelles qui le dédommagèrent amplement.

La pureté de ſa doctrine & la ſainteté de ſa vie ayant été confirmées par des miracles, le Peuple le reſpectoit & lui obéiſſoit *comme à un Ange deſcendu du Ciel*, & les Habitants de Sienne, de Cétone & d'autres lieux voiſins, ſe trouvèrent bien de la confiance qu'ils lui donnèrent; car étant affligés de la peſte, il les en délivra par ſes prières, & par l'efficace du Saint-Nom-de-Jéſus, qu'il fit appliquer aux portes des maiſons.

Le dix-ſept Janvier de l'an 1492, après avoir célèbré la Meſſe, Pierre ſe trouva mal & ſe coucha. Les Religieux ſe reſſouvinrent alors qu'il leur avoit dit de préparer ſon ſépulcre dès qu'on le verroit alité, & s'aſſemblèrent autour de lui pour recueillir ſes dernières paroles. En effet il mourut le même jour dans de grands ſentiments de piété. Les vertus qu'il avoit fait paroître, attirèrent à ſes obsèques une foule innombrable: ce qui obligea ceux de Cétone, qui craignoient qu'on ne le leur enlevât, de faire bonne garde autour de ſon corps.

LE BIENHEUREUX JEAN DE BRESSE.

Année 1494.

LE bienheureux Jean naquit à Saint-Trivier, petite ville de la Principauté de Dombes, & qui avoisine le pays Bressan. Il prit l'habit de saint-François à Dôle, dans la Comté de Bourgogne, & ce fut à sa sollicitation que Philibert, Comte de Bresse, qui avoit une vénération singulière pour lui, bâtit un Couvent pour les Franciscains, à Pont-de-Vesle, au Diocèse de Lyon en 1471.

Pendant quarante années de Profession, Jean de Bresse s'occupa de la Chaire, & dédaignant de répandre des fleurs sur des vérités qui n'ont besoin que d'être exposées clairement pour être senties, il s'attacha uniquement à toucher le cœur de son Auditoire. On dit de lui qu'il prêchoit comme un Apôtre, & qu'on ne pouvoit l'entendre, sans être porté à la pénitence & sans ressentir l'embrâsement de l'amour divin.

La réputation de sa sainteté s'étant répandue en France, Charles VIIIe. qui

l'estimoit & qui respectoit ses vertus, voulut qu'il baptisât le Dauphin, dont Anne de Bretagne accoucha; la cérémonie s'en fit dans la Chapelle du Château du Plessis-lez-Tours; & ce fut saint François-de-Paule qui tint l'enfant sur les Fonds & le nomma Charles-Roland.

Ce même Prince, Charles VIIIe. partant pour aller prendre possession du Royaume de Sicile, la Reine l'accompagna jusqu'à Lyon, où Jean de Bresse fut contraints de le suivre; & pour donner à ce Religieux des marques de l'affection qu'elle lui portoit, elle obtint du Roi qu'à ses dépens il fit construire hors la porte de la Ville & près de la riviere de Saône, un Couvent pour les Observantins. Ces personnes Royales en posèrent la premiere pierre avec cette inscription: *Jésus, Marie, Charles-huitième & Anne Reine, Fondateurs de cette Eglise de Notre-Dame-des-Anges en* 1493.

Le Roi étant parti pour son expédition, la Reine resta à Lyon, & Jean de Bresse, qu'elle avoit retenu auprès d'elle, y fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau en 1494. Il étoit fort avancé en âge, & n'avoit cependant rien diminué de ses austérités & de son attachement à l'étroite observance de sa Règle. On l'inhuma dans une Chapelle bâtie

ſous ſon nom, au Couvent de Sainte-Marie des-Anges de Lyon; & il s'opère beaucoup de miracles à ſon tombeau, quoique durant les guerres civiles, en 1560, les Calviniſtes l'en ayent tiré & ayent précipité ſes Reliques dans la Saône.

LE BIENHEUREUX JEAN

DE LA PUEBLA,

Réformateur des Récollets.

Année 1495.

LE bienheureux Jean de la Puebla naquit d'Alphonſe de Soto-Major, Comte de de Belalcaçar & d'Elvire Zuniga. Deux viſions ſucceſſives le portèrent à ſe faire Religieux de ſaint Jérôme au Monaſtère de Guadaloupe, malgré tous les efforts que fit ſa mère pour l'en détourner.

Après avoir paſſé quatre années parmi les Hyéronimites, il alla à Rome dans le deſſein de ſolliciter la permiſſion d'entrer dans un Inſtitut plus auſtère que celui qu'il avoit embraſſé; & le Pape Sixte IVe. inſtruit de ſes vertus & de ſa naiſſance, lui fit un accueil honorable & conſentit qu'il entra dans l'Obſervance. Le ſouverain

rain

rain Pontife lui conféra l'habit de saint-François, & reçut lui-même sa Profession le vingt-quatre Janvier 1480. Cette grace fut accompagnée d'un bref adressé au Vicaire-Général de la province de Saint-François, qui autorisoit le nouveau Profès à demeurer autant de temps qu'il voudroit au Couvent des Prisons, sur le Mont-Soubaze.

Jean-de-la-Puebla resta dans cette solitude jusqu'à l'an 1484, que le Pape l'en retira, pour l'envoyer en Espagne, chargé du soin de l'éducation & de l'administration des biens d'Alphonse, son neveu, dont le père venoit d'être tué à la guerre de Grenade.

Cet emploi qui faisoit rentrer Jean-de-la-Puebla dans les affaires, qu'il avoit abandonnées, lui causa beaucoup de peine : il obéit néanmoins & s'acquitta dignement de cette espèce de tutèle ; mais les embarras qu'elle lui occasionna ne lui firent point perdre de vue la réforme qu'il avoit projetée. Il déclara son dessein à la Reine d'Espagne, Elizabeth, qui le goûta ; & secondé du pouvoir de cette Princesse, il entama sa pieuse entreprise par la province appellée des Anges, où il fit de grands progrès, malgré les oppositions & les clameurs des partisans du relâchement.

En vertu d'un bref du Pape du douze

Octobre 1487, André-de-Perouſe, Hilarion-de-Todi, & François-de-Baſtia, Religieux de la Province de Saint-François en Italie, dans laquelle Jean-de-la-Puebla avoit reçu les exemples de l'auſtérité qu'il vouloit rétablir, eurent ordre de paſſer en Eſpagne, pour ſe joindre à lui, & d'y ſéjourner autant de temps qu'il ſeroit néceſſaire à la reſtauration de l'ancienne diſcipline. Ce même bref défendoit à tous Supérieurs d'empêcher ni retarder cette Réforme; cependant & Obſervantins & Conventuels ſe plaignirent hautement du Réformateur; mais ſa patience & ſon zèle ſurmontèrent toutes les difficultés, & il parvint à introduire l'auſtérité conforme à la première diſcipline, dans pluſieurs Communautés d'Eſpagne.

Martin Alphonſe de Villeſeiche, parent de Jean-de-la-Puebla, voulant contribuer à l'œuvre de la Réforme, obtint du Pape Innocent VIIIe. la permiſſion de bâtir deux Couvents où les Religienx vivroient dans la pratique de la plus auſtère pauvreté, reſtant toujours néanmoins ſous l'obédience du Vicaire des Obſervantins.

La Réforme en étoit là, lorſqu'en 1490, Frère Jean choiſit pour ſa demeure un rocher fort eſcarpé ſur la montagne de

Siera-Morena. Il y conſtruiſit avec de la terre & des branches d'arbres, un petit logement & une Egliſe qu'il dédia à Notre-Dame-des-Anges. Quoique ce lieu fut très-élevé, il y trouva des eaux en abondance, & de la terre ſuffiſamment pour y faire des Jardins.

On rapporte que le Démon jaloux des progrès de la Réforme, & prévoyant que les vertus alloient refleurir dans ce lieu ſolitaire, fit ſortir de terre des flammes qui embrâsèrent le nouvel édifice; que Frère Jean que rien ne rebutoit, le reconſtruiſit de la même façon, & que ce dernier ouvrage a ſubſiſté juſqu'après l'an 1522, que le bienheureux François-des-Anges, Général de l'Ordre, & depuis Cardinal du titre de Sainte-Croix, le fit rebâtir en pierre. Il y ajouta quatre Hermitages, ſous l'invocation des ſaints Anges Michel, Gabriel, Raphaël & de l'Ange-Gardien. C'eſt dans ces bâtiments iſolés que les Religieux de la principale maiſon vont chaque ſemaine faire une retraite plus ou moins longue, pendant laquelle ils ne vivent que de pain & d'eau.

Ces différents édifices furent réduits en cendre une ſeconde fois, toujours par par la malice des Démons, dans le tems que Louis de-la-Croix, frère du Duc de Béjar, y étoit Novice, & cette illuſtre

famille donna une somme considérable pour les rétablir; & Philippe IIe. Roi d'Espagne passant par ce lieu-là pour aller en Grenade, fit à ce Monastère des largesses qui furent employées à en perfectionner les bâtiments.

Ainsi s'est établie la Réforme des Récollets qui, après avois pris racine en Espagne, en Portugal, s'est étendue jusques dans les Indes Orientales & Occidentales, & a été adoptée en France en l'an 1597.

Le Réformateur, Jean-de-la-Puebla, étoit un homme doué de toutes les vertus, amateur sincère de la pauvreté évangélique & de l'exact accomplissement de l'ancienne discipline. Il étoit d'un caractère doux, mais ferme : inflexible envers lui-même, & compatissant envers les autres. Il marcha tonjours pieds-nuds, & n'eut jamais qu'une planche pour lit. A quelques travaux que sa Réforme l'engageât, il ne laissa pas que de pratiquer constamment le jeûne, & dans l'usage ordinaire il ne mangeoit que des viandes communes & sans aucun assaisonnement. Il ajoutoit à ces austérités de rudes disciplines, & prenoit grand soin de mater son corps, pour conserver la pureté qu'il avoit vouée à Dieu, & pour tirer de l'Oraison tout le fruit qu'elle produit, lorsqu'elle est faite dans un parfait recueillement.

Son gouvernement fut marqué par une foule de traits de ſageſſe & de prudence qui lui méritèrent l'eſtime des plus grands perſonnages de ſon temps.

Etant tombé malade, il eut avis de ſa fin prochaine par une voix céleſte qui lui dit: » Venez, mon fils, recevoir le cen- » tuple de ce que vous avez quitté pour » moi ». Il ſe prépara de la manière la plus édifiante à paroître devant Dieu, & dans des actes de foi, d'amour & d'eſpérance, il s'endormit paiſiblement pour l'éternité, au Couvent de Sainte-Marie-des-Anges de Belalcaçar, l'an 1495, & y fut enterré.

Soixante ans après ſa mort, François-Zuniga, Duc de Béjar, voulant donner une ſépulture plus diſtinguée au bienheureux Réformateur, fit lever ſon corps de terre: on le trouva ſain & entier, & exhalant une odeur agréable. On en ſépara alors la tête qui fut portée au Couvent de la montagne de Siera-Morena, qui avoit été comme le chef-lieu de ſa Réforme, & dont il avoit été Gardien pendant cinq ans. Et le reſte du corps fut dépoſé dans le tombeau que le Duc de Béjar lui avoit fait préparer. Son cilice eſt encore conſervé par les Religieuſes Clariſſes de Belalcaçar.

LE BIENHEUREUX BERNARDIN DE CAYMIS.

Année 1496.

LE bienheureux Bernardin de Caymis étoit originaire de Milan, & se distingua dans l'Ordre de saint-François par ses vertus, par ses talents pour la Chaire & par son zèle pour la gloire de Dieu.

Son mérite éminent le fit élire Gardien du Mont de Sion, à Jérusalem; place des plus distinguées de l'Ordre, & que l'on ne confie qu'à des personnages d'une piété & d'une prudence consommées.

De retour en Italie, Bernardin desira ardemment de trouver un lieu convenable pour y représenter au naturel les principaux Mystères de la vie de Jésus-Christ. C'étoit une suite de l'impression qu'avoit fait sur son esprit la vue des saints lieux à Jérusalem. Après avoir cherché de différents côtés, il jeta les yeux sur une petite montagne, proche de Varalli au Diocèse de Novare, dont la situation semblable à celle du Calvaire, lui parut propre à l'exécution de son dessein.

Pour obtenir ce terrein il fit aux Habitans du Canton, un discours dont ils furent si touchés, qu'ils s'accordèrent d'abord à lui bâtir un petit Couvent au pied de la montagne, & quelques Chapelles sur la cime. Le Pape Innocent VIIIe. en l'an 1486, autorisa Bernardin à accepter la donation, qui lui en fut faite par les Habitants, représentés par Emilien Scarognini & deux autres particuliers fondés de leurs pouvoirs, qui en l'an 1493, l'en mirent en possession; les Chapelles du Saint-Sépulcre, de Notre-Dame de Pitié & de l'Ascension de Jésus-Christ se trouvant achevées.

A peu de tems delà, toute la montagne se trouva couverte de Chapelles où les Mystères de la Rédemption sont représentés par d'excellents morceaux de peinture & de sculpture : de sorte que Varalli qui n'étoit qu'un petit bourg, est devenu une fort belle ville. Scarognini fit bâtir la Chapelle du Saint-Sépulcre; celle du massacre de Saints-Innocents est due à la magnificence de Charles-Emmanuel de Savoye, & de Catherine d'Espagne sa femme : c'est un morceau qui renferme de grandes richesses.

La Chapelle appellée du Mont-Calvaire est assise sur le lieu le plus élevé de la montagne. On y voit une Croix

faite avec du bois pris ſur le Mont-Calvaire, près de Jéruſalem, & qui eſt demeuré pendant quarante heures au lieu même où fut plantée celle ſur laquelle Jéſus-Chriſt expira.

Depuis l'érection de ces Chapelles, il s'en eſt conſtruit beaucoup d'autres ſur le Mont-Varalli ; & la dévotion des Princes & des Peuples envers ce lieu, y en ajoute fréquemment de nouvelles.

Aux preuves éclatantes que Bernardin de Caymis donna de ſon zèle pour l'avancement de la Religion, il joignit une vie pure & une conduite irréprochable. Sa foi étoit auſſi vive, qu'éclairée ; & quoiqu'il s'appliquât avec ardeur à la prière & à la méditation, & qu'il apportât une parfaite régularité dans ſes devoirs religieux, il n'en fut par moins propre aux affaires ; car nous voyons que le Pape Sixte IVe. l'envoya en qualité de Nonce, vers Ferdinand Roi d'Eſpagne, & que le Chapitre-Général des Frères-Mineurs, tenu à Aquila en 1495, le chargea de terminer les différends ſurvenus à l'occaſion des dégats faits par les Turcs, entre les provinces de la Croatie & de la Boſnie, & qu'il ſe comporta dans ces diverſes négociations d'une manière qui fut également applaudie de la part de tous les intéreſſés.

L'accord des deux Provinces fut à peu-près le dernier acte de la vie de Bernardin. De retour au Mont-Varalli, il tomba malade & y termina saintement ses jours, le neuvième de Février 1496. Il y fut inhumé, & son chef s'y conserve comme une Relique vénérable, dans la Chapelle du Saint-Sépulcre.

Le Pape Clément VIIIe. en 1603, fit céder à la famille des Réformés, les Couvents qui sont au pied & sur le sommet de cette montagne; & Jules Golard, alors Evêque de Soladie, consacra l'Eglise d'en-bas le cinquième Septembre, & celle d'en-haut, le huit de ce mois de la même année 1603. Plusieurs personnes sont allées demeurer dans cette solitude pour vaquer librement à la prière & à la contemplation des Mystères de notre sainte Religion, qui y sont retracés à chaque pas: d'autres l'ont choisi pour leur retraite pendant un temps, & saint Charles-Borromée fut de ce nombre; c'est en cet endroit qu'il fut saisi de sa dernière maladie. César de Naples, Général des Armées de Charles-Quint, y a reçu la sépulture, & l'on y voit une Chapelle & un superbe calice d'or qu'il a consacré à Dieu, comme une marque de sa piété & de sa reconnoissance.

LE BIENHEUREUX MARC DE SAINTE MARIE.

Année 1496.

LE bienheureux Marc, originaire de la Marche d'Ancône, en Italie, étoit Docteur en Médecine, avant sa Profession Religieuse. Frappé du néant des choses humaines, & voulant s'occuper uniquement de son salut, il abandonna le monde; & du consentement de sa femme qui prit le voile dans l'Ordre de sainte-Claire, à Ascoli, il embrassa la Règle de saint-François, dans un Couvent de l'Observance, situé auprès de Fabriano.

Comme Marc avoit fait d'excellentes études, il s'appliqua à la prédication aussitôt qu'il eut prit l'habit. On rapporte qu'étant Gardien du Couvent de San-Severino, il fut averti d'une manière extraordinaire, de ne faire rouler ses sermons que sur la charité; que depuis, il fut embrâsé du feu divin de cette première vertu, & qu'il le faisoit passer dans l'ame de ses Auditeurs.

Il eut beaucoup depart à l'érection des

Monts-de-Piété en divers lieux d'Italie (*a*), & fut le Compagnon inséparable de saint Jacques-de-la-Marche.

On rapporte que prêchant à Camerino, dans l'état de l'Eglise, lorsque la peste y faisoit d'affreux ravages, il exhorta ses Auditeurs avec tant d'onction & d'assurance à embrasser la vie pénitente, comme le seul moyen de se délivrer du fléau qui les accabloit, qu'ils le crurent : & qu'après s'être humiliés devant Dieu, la peste cessa.

Il jouissoit d'une bonne santé, lorsque prêchant le Carême de 1496, à Valence, il dit à ses Auditeurs qu'il leur laisseroit une chose qui lui étoit chère. Après la mi-Carême, il ramassa ses livres, en fit un paquet, & la nuit suivante il fut atta-

(*a*) Plusieurs Auteurs ne font pas remonter ces sortes d'établissements au-delà de 1491. Ils doivent presque tous leur érection à des Personnages canonisés par l'Eglise. Saint Charles-Borromée dressa lui-même les Statuts qu'on y observe encore aujourd'hui en Italie, où il sont toujours sous l'inspection d'un Cardinal. Ils ont le double objet d'aider les pauvres, & de contribuer à l'utilité publique : en 1762, sous le Pontificat de Clément XIIIe. on Institua le *Monte di Paludi*, pour le desséchement des Marais. Les François mettront au nombre des actes de bienfaisance de Louis XVIe. l'érection des Monts-de-Piété qu'il a ordonnée en 1777.

qué d'une esquinancie. Alors il annonça aux Religieux Conventuels, chez qui il étoit logé, qu'il mourroit le jour de saint Joseph, & les pria de faire porter son corps au Couvent de l'Observance qui étoit hors de la ville: puis après avoir reçu les Sacrements, il s'endormit au Seigneur pendant la lecture de la Passion selon saint Jean, qu'il avoit demandée, & précisément comme le Lecteur prononçoit ces paroles: *ayant baissé la tête, il rendit son esprit.* Sa mort est placée au dix-neuvième jour de Mars de l'an 1496. Il avoit exercé le Ministère de la parole pendant quarante années; ainsi il devoit être dans un âge très-avancé.

Sa mort étant divulguée, il vint un grand concours de monde pour le voir; les Magistrats de Valence, dans l'opinion de sa béatitude, voulurent garder son corps dans leur ville, & cette prétention donna lieu à de vives contestations. Après bien des débats, on l'accorda aux Observantins, de la Famille desquels il étoit; mais à condition qu'ils le déposeroient dans un tombeau particulier. Depuis, le Couvent de l'Observance ayant été mis en dedans de la ville, on bâtit une Chapelle en l'honneur de Marc-de-Sainte-Marie, & il y repose dans un sépulcre de pierre, autour duquel on voit un grand nombre

l'ex voto, qui ſont l'effet des graces que le Ciel a accordées par ſon interceſſion; &, quoique ſon culte ne ſoit pas encore canoniquement autoriſé, nous trouvons des hymnes à ſa louange, & une formule d'Oraiſon pour l'invoquer.

LE BIENHEUREUX ANGE DE VERBOSA.

Année 1498.

LE bienheureux Ange de Verboſa naquit en Boſnie, aujourd'hui Province de la Turquie Européenne, de parents nobles, mais ſchiſmatiques. Son éducation avoit été très-ſoignée, & il étoit avancé dans la connoiſſance des ſciences humaines, lorſque ſaint Jacques-de-la-Marche, vint prêcher en Dalmatie & dans les contrées voiſines.

Jean avoit un excellent caractère, des mœurs pures & un grand fond de candeur, joint à un eſprit fort juſte : en ſorte, qu'ayant entendu ſaint Jacques expoſer les vérités de la Foi Catholique, il ne tarda pas à reconnoître la vraie Egliſe, & à s'y réunir. Non-ſeulement il fut les prémices de la Miſſion du bienheu-

reux ſaint Jacques, & devint ſon premier Novice dans ces Contrées ; mais mettant à profit les leçons de cet habile Maître, & déployant en faveur de la Religion, les rares talents qu'il avoit reçus du Ciel, il remplit de la manière la plus édifiante les fonctions de Miſſionnaire.

Le Seigneur couronna ſes premières Prédications, par les converſions les plus nombreuſes & les plus frappantes, & ſur-tout par celles des perſonnes qui lui étoient le plus chères. Son père & ſa mère rentrèrent dans le ſein de l'Egliſe Catholique, & leurs familles entières ſuivirent cet exemple.

Dès progrès ſi rapides allarmèrent les ennemis de l'Egliſe, qui réſolurent de les arrêter par un crime. Ils préſentèrent au Prédicateur un breuvage empoiſonné ; mais lui, plein de confiance en Dieu, fit le ſigne-de-la-Croix ſur le poiſon, l'avala en leur préſence, & n'en reçut aucune incommodité ; & ce prodige devint le motif de nouvelles converſions.

La Boſnie ſe voyoit ſur le point d'être purgée des erreurs des Manichéens, & des autres héréſies dont elle avoit été infectée, lorſque, par un ſecret Jugement de Dieu, elle tomba ſous la domination des Turcs. Dans cette circonſtance critique, Ange ne conſulta que ſon zèle, &

n'envisagea que le danger qu'alloient courir les Chrétiens de la Bosnie, sous un Prince Infidèle : il leur conseilla à tous d'abandonner leur Pays, & de le suivre jusques dans les Etats de quelque Souverain Catholique.

Un conseil si hardi, & donné à tant de monde, fut bientôt divulgué, & le Grand-Seigneur instruit de la désertion projetée, & du nom de celui qui l'avoit suggérée, voulut qu'il parût devant lui.

Frère Ange, interrogé par le Sultan en colère, pourquoi il essayoit de lui enlever ses sujets? Lui répondit: « c'est afin » qu'ils puissent garder les Commande» ments de Dieu ». Il sembloit qu'une réponse aussi peu ménagé, dût être l'arrêt de sa mort; mais Dieu protégeoit son Serviteur, & mit tant de sagesse dans ce qu'il dit au Sultan pour justifier son entreprise, qu'il en obtint pour lui la permission de continuer ses prédications, & pour les Chrétiens de la Bosnie le libre exercice de leur Religion.

Après cet événement Ange de Verbosa fit un voyage à Rome, d'où il apporta à ses Compatriotes plusieurs faveurs spirituelles, que le Pape leur dispensa avec une bonté paternelle : puis il employa le reste de ses jours à travailler à leur salut & à sa propre sanctification. Le temps des

récompenſes étant arrivé, ſon ame quitta la terre, pour s'unir à Dieu dans l'éternité bienheureuſe ; ce qui arriva l'an 1498, le ſeptieme jour de Juin, au Couvent du Saint-Eſprit de Foiniza, en Boſnie, où ſon corps repoſe.

La mort de cet excellent Religieux, non-ſeulement affligea les Fidèles, qui le regardoient comme leur père ; mais les Mahométans mêmes, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer ſes vertus, le regrétèrent. Malgré les préjugés dont ils ſont imbus, ils ne purent ſe défendre d'être frappés des prodiges qui la ſuivirent. Des poſſédés délivrés, des épileptiques guéris, divers malades ſubitement rétablis au tombeau de Frère Ange, parurent à pluſieurs Infidèles des motifs aſſez puiſſants pour les faire renoncer au Mahométiſme.

Dans la ſuite le corps du Bienheureux fut relevé du Cimetière commun : on le trouva ſans aucune marque de corruption, & on le plaça dans un lieu dont l'accès eſt plus facile aux Fidèles qui ont confiance en ſes mérites.



SUPPLÉMENT

AUX XIIIe., XIVe. & XVe. SIÈCLES.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE MÉLITON.

Année 1260.

LE ſurnom de Méliton, donné à ce Bienheureux, ſemble indiquer qu'il prit ſon origine à Mélito, petite ville Epiſcopale d'Italie, au Royaume de Naples; au reſte, on n'a point de détails ſur ſa naiſſance ni ſur ſes parents.

Ce fut par ſes vertus, & par des talents, d'autant plus précieux, qu'il n'en fit uſage que pour la gloire de Dieu & l'avancement de la Religion, que Guillaume ſe diſtingua dans l'Ordre de ſaint-François, qu'il embraſſa dès les premiers temps de ſon inſtitution. Le célèbre Alexandre-de-Halès étant mort avant que de mettre la derniere main à ſa *Somme Théologique*, le Pape Alexandre IVe. chargea Guillaume d'achever ce grand ouvrage; & quand il

l'eut terminé, & que ſoixante-douze Docteurs de Paris l'eurent approuvé, le Souverain Pontife y donna ſa ſanction par un Bref qui confirmoit la Doctrine de l'Auteur, & celle du Continuateur.

Guillaume enſeigna avec ſuccès à Paris : nous ne ſavons pas préciſément en quelle année ; mais il étoit en cette ville l'an 1256, puiſqu'il fut un des ſix Religieux que la bienheureuſe Iſabelle, ſœur de ſaint Louis, conſulta alors ſur l'établiſſement du Monaſtère de Long-Champ.

Cantipre, qui l'avoit connu particulièrement, dit que c'étoit un Homme d'une éminente vertu & doué de la foi la plus vive. Un Religieux de ſes Confrères ayant été agité de quelques doutes ſur la préſence réelle de Jéſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, recourut à notre Bienheureux, dont les lumières & la candeur étoient également reſpectées. Il fit tout ce que la charité exigeoit pour diſſiper la tentation qui troubloit ſon Frère ; puis s'étant mis en prière, ſa ferveur parvint à un ſi haut degré, qu'elle lui mérita une viſion qui, en confirmant ſa foi au miracle de la Tranſſubſtantiation, lui procura des conſolations intérieures, auſſi douces qu'abondantes, & redoubla ſon amour & ſon reſpect pour l'auguſte Sacrement de nos Autels.

Une autre particularité, rapportée par

Cantipre, touchant Guillaume-de-Méliton, c'eſt qu'un jour prêchant à Paris, il s'arrêta tout-à-coup dans le cours de ſon Sermon, & demeura près d'une heure ſans parler, & dans une ſorte de raviſſement : qu'il reprit enſuite ſon diſcours, mais que ce fut pour dire le dernier adieu à ſes Auditeurs; qu'enfin il mourut ſans reſſentir la moindre douleur, & jouiſſant de la plus parfaite tranquilité. Il place cet événement au quatorzième jour de Septembre 1260.

LE BIENHEUREUX MARS

Année 1301.

CE Bienheureux vint au monde en l'an 1210, à Compreſſeto, dans le Perouſin, en Italie. Son père étoit Laboureur & pauvre; mais il releva ſon extraction par l'excellence de ſes vertus. Il avoit appris le métier de Maçon dans ſa jeuneſſe, & s'en occupoit moins pour ſon propre intérêt, que pour celui des pauvres & des malades, auxquels il donnoit d'ailleurs tout le temps qu'il lui reſtoit après ſon travail.

On ne ſait point à quel âge il fit pro-

fession, mais il avoit trente ans quand il se retira dans l'Hermitage de Saint-Laurent. Ce lieu, situé dans une vallée du Mont-Apennin, au-dessus de Gualdo, Diocèse de Nocera, étoit célèbre par les divers séjours qu'y avoit faits saint François. Après la mort du bienheureux Patriarche, il fut comme abandonné par les Frères-Mineurs, & Mars, avec plusieurs Religieux amateurs de la retraite, s'y logèrent.

Ce fut dans cet Hermitage que Mars passa soixante années dans la pratique de toutes les vertus, & d'une pénitence continuelle. Des miracles ayant fait éclater sa sainteté, on venoit de tous les pays d'alentour, pour l'admirer & le consulter, & les Peuples tirèrent grand profit de ses salutaires instructions.

Plusieurs années avant sa mort, il perdit la vue, & supporta cette privation avec une patience admirable; puis mourut de la mort des Justes, le huitième jour d'Octobre de l'an 1301, âgé de quatre-vingt-onze ans. La vénération qu'on avoit pour lui, porta à nommer de son nom l'Eglise où il fut enterré, qui devint très-fréquentée à cause des prodiges qui s'y opéroient par l'intercession du Bienheureux. Dans la suite, cette Eglise ayant été ruinée par la vétusté, Virginius Florent, Evêque de

Nocera, fit transporter ses reliques dans l'Eglise de Saint-Roch, & cette translation se fit en l'an 1307.

LE BIENHEUREUX JACQUES,

TIERÇAIRE.

Année 1304.

LE bienheureux Jacques naquit au bourg de Peuple, en Toscane. Les Historiens rapportent que sa mère, étant enceinte de lui, eut deux visions; dans l'une desquelles il sembloit que l'enfant qu'elle mettoit au monde étoit chargé d'une Eglise, pour la défense de laquelle il combattoit, & que dans l'autre elle vit son fruit sous la forme d'un lys rouge. Un Hermite du voisinage, qu'elle consulta sur ses visions, l'assura qu'elle accoucheroit d'un fils, qui garderoit la chasteté, qui défendroit les droits de l'Eglise & verseroit son sang pour elle: tout cela s'accomplit avec le temps.

Dès ses premières années Jacques montra beaucoup d'inclination à la piété, & mettoit son plus grand plaisir à visiter les Eglises. Cependant on lui fit étudier les Belles-Lettres & le Droit-Civil, & il fit

beaucoup de progrès dans ces diverses études. Quand il les eut achevées, il demanda sa légitime, qu'il employa au soulagement des pauvres, & à rétablir un Hôpital situé auprès du bourg de Peuple. Il s'y consacra au service des malades, & s'y dévoua aux plus rudes mortifications, dans la vue de soumettre l'esprit à la chair & de conserver intact le trésor de sa virginité; puis, afin de regler ses pratiques de piété, & de manifester le mépris de soi-même, il prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François.

Son amour pour la justice, le rendit le défenseur des opprimés, & sur-tout de la veuve & de l'orphelin; sa charité s'étendoit à tous les pauvres, à tous les malades qu'il secouroit, soignoit & pansoit, & auxquels il rendoit sans répugnance tous les services que leur état exigeoit. Tant de bons offices, rendus dans la seule vue de se rendre agréable à Dieu, en devenant utile aux hommes, excitèrent la vénération & la reconnoissance dans le cœur des Habitants de Peuple, & ils voulurent contribuer de leurs moyens aux bonnes œuvres de Frère Jacques.

En examinant les papiers de l'Hôpital où il demeuroit, Jacques se convainquit qu'un des principaux de Chiusi en avoit usurpé quelques portions de biens. Il s'a-

dreſſa d'abord à lui pour l'engager à reſtituer; mais n'ayant pu l'y déterminer, il pourſuivit la reſtitution juridiquement, d'abord à Chiuſi, puis à Perouſe & enfin à Rome. Partout la cauſe de l'Uſurpâteur fut jugée mauvaiſe, & l'Hoſpitalier gagna pleinement la cauſe des pauvres.

L'Uſurpateur, outré de voir ſa conduite démaſquée, prit un parti extrême, & fit aſſaſſiner le vertueux Jacques, comme il revenoit de Chiuſi, à ſon Hôpital. Le ſaint-Homme reçut le coup de la mort avec une réſignation parfaite, & en priant Dieu pour ſes ennemis.

Pour cacher le meurtre qu'ils venoient de commettre, les aſſaſſins jetèrent ſon corps dans un foſſé qu'ils comblèrent de ronces & d'épines. Mais cette précaution fut inutile; des Bergers qui amenèrent paître leurs troupeaux auprès du foſſé, virent un poirier ſauvage chargé de fleurs quoique ce ne fût pas la ſaiſon : ce phénomène les ſurprit, & l'on ajoute qu'ils alloient fuir de frayeur, lorſqu'une voix extraordinaire les retint, en leur apprenant le lieu où étoit le corps de Jacques & le genre de mort qu'il avoit éprouvé. Quelques-uns de ces Bergers ſe détachèrent pour aller avertir les Habitants du bourg de Peuple : & ceux-ci vinrent en hâte au foſſé.

Tandis que l'on dreſſoit les actes néceſſaires pour conſtater le délit de l'aſſaſſinat, les gens de Chiuſi, qui n'avoient pas moins de vénération pour Jacques que ceux de Peuple, ſurvinrent & leur conteſtèrent la poſſeſſion du corps du défunt. Les contendants n'ayant pu s'accorder, prirent un Avocat pour arbitre commun, & celui-ci ayant conſeillé aux deux partis de s'en rapporter non au hazard, mais à ce qui ſembleroit être la volonté du Ciel, on plaça le corps ſur un chariot attelé de deux jeunes Taureaux, ſans que perſonne les guidât. Par ce moyen fut décidé que Jacques ſeroit inhumé dans ſon Hôpital; ce qui fut fait avec beaucoup de pompe,

On place l'époque du meurtre de Jacques, au quinzième Janvier de l'an 1304. Dieu permit qu'après la mort de ſon ſerviteur, il s'opérât pluſieurs miracles; & l'an 1378, c'eſt à-dire ſoixante-quatorze ans depuis ſon décès, on trouva ſon corps exempt de toute corruption, & il fut placé alors dans un autre tombeau. C'étoit ce Bienheureux qui poſsèdoit le cordon de ſaint François, dont ſaint Bonaventure fait mention: un de ſes oncles le lui avoit tranſmis.

On rapporte encore que le Prince François Balléone, forma le deſſein d'enlever les

les Reliques du bienheureux Jacques, pour les porter à Pérouſe ; qu'il en étoit venu même à les tirer du tombeau où elles repoſoient ; mais que le Ciel déconcerta les projets de ce Prince, qui ne pouvoient être fondés que ſur une piété mal entendue. Au reſte, ces temps nous fourniſſent plus d'un exemple de Reliques de Saints qui furent dérobées ou diſputées à force ouverte.

LE BIENHEUREUX RAYMOND *LULLE*, TIERÇAIRE, MARTYR EN BARBARIE.

Année 1315.

CE Bienheureux naquit à Majorque, Capitale de l'Ile de ce nom, en l'an 1236, de Raymond Lulle & de N. N. Hérilie, tous deux ſortis de maiſons nobles de la Catalogne. Ses parents deſiroient ardemment qu'il s'appliquât aux ſciences : mais l'averſion qu'il témoignoit avoir pour l'étude, les détermina à le faire élever à la Cour du Roi de Majorque, où il ſe

diſtingua par la tournure agréable de ſon eſprit, par des manières nobles & aiſées qui lui étoient naturelles, & captiva les bonnes graces du Monarque, qui le créa ſon Sénéchal, & le fit Intendant de ſa Maiſon.

Né avec un caractère impétueux, Raymond Lulle étant épris d'une femme de Majorque, ſe livra à toutes les folies ordinaires aux amants, & n'épargna ni les ſoins ni les ruſes pour la ſéduire : il compoſa même pour elle des vers où brilloit le feu de ſa paſſion, & où les louanges n'étoient pas ménagées. Cette femme étoit trop honnête, pour répondre aux deſirs immodérés de Raymond, & enfin pour faire ceſſer ſes pourſuites qui l'importunoient, elle lui montra un chancre qui lui rongeoit le ſein.

Cette leçon agit puiſſamment ſur ſon cœur, & produiſit l'effet le plus ſalutaire ; car dans l'inſtant, Raymond Lulle forma le projet de ſe conſacrer uniquement à Dieu.

On rapporte qu'étant dans cette diſpoſition, & priant avec ferveur pour apprendre du Ciel quelle étoit ſa deſtination, il entendit une voix qui lui dit : *Suis-moi ;* qu'il y réſiſta d'abord ; mais que ces paroles ayant été répètées pluſieurs fois, il obéit ; qu'alors il diſtribua

ſes biens aux pauvres, n'en réſervant que ce qui étoit néceſſaire à l'entretien de ſa femme & de ſes enfants.

Après cette première démarche, il réſolut de s'occuper de la converſion des Sarrazins. Quoiqu'il n'eût point d'études, il ſe trouva dès-lors aſſez éclairé pour compoſer pluſieurs ouvrages; mais ſans doute il s'apperçut qu'il lui manquoit des connoiſſances au moins élémentaires: il ſe mit donc à étudier la Grammaire, dans ſon pays.

Il vint enſuite à Paris, où il ſe perfectionna dans la Langue Latine; & inſtruit que les Sarraſins n'entendoient que l'Arabe, il acheta un eſclave qui le lui enſeigna; mais ayant pénétré le motif de ſon maître, & craignant qu'il ne ſe ſervît de cet idiome pour détruire le Mahométiſme, ce barbare prit des meſures pour l'aſſaſſiner: Raymond le ſut, & ne voulut point mettre ſon eſclave entre les mains des Juges.

De retour à Majorque, il y établit un Collége où l'on enſeigna l'Arabe. Il en confia le ſoin aux Frères-Mineurs, afin qu'apprenant cette langue, ils fuſſent à portée d'aller annoncer l'Evangile dans le Levant; & il ſollicita avec tant d'empreſſement auprès de Jacques IIe. Roi de Majorque, que ce Prince fonda un ſemblable Collége vers l'an 1277.

Raymond Lulle s'occupa ſingulièrement du deſſein de recouvrer la Terre-Sainte. Dans cette vue, il alla à Rome au commencement de 1287, pour y faire établir un Collége où l'on enſeignât les Langues Orientales; mais trouvant le Pape Honoré IVe. mort, il prit la route de Paris, toujours conduit par le même motif.

Ces pieux projets ayant échoués, il paſſa en Afrique, bien réſolu de répandre ſon ſang pour la foi. Dans la ſeule ville de Bonne, il convertit ſoixante-dix perſonnes des plus inſtruites, & ſes exhortations produiſirent les plus heureux effets à Alger. Mais il fut arrêté dans cette ſeconde ville: on l'y mit dans une étroite priſon, où l'on aſſure qu'il demeura quatorze jours ſans recevoir de nourriture; puis après l'avoir cruellement fouetté, on le bannit de cet Etat.

Ces traitements rigoureux ne purent impoſer à ſon zèle. Il ſe rendit à Tunis, où il eut quelques ſuccès, puis fut de rechef arrêté à Bugie. Durant ſa priſon il eut avec un Sarrazin une longue diſpute ſur les principaux Myſtères de la Religion Chrétienne, & on la trouve dans ſes œuvres. Son rare mérite & ſes vertus lui méritèrent néanmoins l'eſtime d'un Infidèle qui obtint ſa liberté à condition qu'il abandonneroit abſolument le

pays, & il s'embarqua sur un Vaisseau de Gènes, qui fit naufrage au Port de Pise.

Aussi-tôt que notre Bienheureux fut remis des fatigues de ce voyage, il prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, & retourna à Rome, pour solliciter le Pape à l'expédition de la Terre Sainte; & sur l'assurance que lui donna le Souverain Pontife, il pressa de nouveau tous les Princes de la Chrétienté de former cette entreprise. Jacques IIe. son Souverain, étoit alors à Montpellier; Raymond vint l'y trouver, & par son ordre, il dressa un *Mémoire bref & exact* de ses voyages, de ses desseins, des livres qu'il avoit composés, avec plus de subtilité que de profondeur; mais qui, malgré leur inexactitude, n'ont pas laissé que de lui mériter le surnom de *Docteur illuminé*; & enfin des principales actions de sa vie.

En quittant Jacques IIe. Raymond Lulle alla en Sicile, puis revint à Majorque pour revoir sa famille; & quoiqu'il fût accablé de vieillesse & de travaux, il résolut un nouveau voyage en Afrique, toujours animé par l'espoir d'instruire les Infidèles ou de sceller sa croyance par le martyre.

Il partit de Majorque le quatorzième Août 1314, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il aborda à Tunis, où il confirma dans

la foi les Chrétiens qu'il avoit convertis précédemment. Il paſſa enſuite à Bugie où il fit la même choſe à l'égard de ceux qu'il y avoit inſtruits; mais les ayant entretenus en ſecret pendant quelques jours, il ſe reprocha ſa lâcheté, & entreprit de prêcher publiquement. Cette hardieſſe irrita les Sarrazins qui le chargèrent de coups & le mirent en priſon. Les Magiſtrats de Bugie eſſayèrent d'abord de le faire apoſtaſier; mais voyant que les tourments ne faiſoient rien ſur cette ame forte, ils le livrèrent à la fureur du Peuple, qui tomba ſur Raymond avec tous les inſtruments que le hazard lui offrit, & le maſſacra. Quand ils crurent lui avoir ôté la vie, ils l'enſevelirent ſous un monceau de pierres.

On rapporte qu'en cette circonſtance, des Marchands Génois ayant apperçu une vive lumière ſur le lieu où giſſoit le Martyr, demandèrent, & obtinrent la permiſſion d'enlever ſon corps; que l'ayant dégagé de deſſous les pierres, ils furent très-ſurpris de le trouver encore en vie; & que l'ayant emporté ſur leur vaiſſeau, ils employèrent tout ce qu'ils purent de remèdes pour le guérir. Le ſecond jour de leur départ, qui étoit le vingt-neuvième Juin 1315, Raymond Lulle mourut à la vue de l'Ile Majorque.

On ajoute que ces Marchands étant

entrés dans le Port de Majorque, avec le corps de Raymond, résolurent de le transporter à Gènes; mais qu'ils en furent empêchés par un événement miraculeux, qui arriva dans le lieu même où il étoit né. Les Magistrats avertis de ce qui se passoit, vinrent recevoir le corps avec appareil, & lui donnèrent une sépulture honorable au Couvent des Franciscains, comme ayant été engagé par des vœux dans le Tiers-Ordre.

Quelques années après, l'Eglise où reposoit Raymond Lulle fut réduite en cendres, excepté son corps. Ce fait prodigieux engagea les Habitans de Majorque à édifier une Chapelle en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, qui avoit été un des objets de la dévotion du Martyr, & ils y déposèrent ses Reliques dans un tombeau de marbre le 29 Juin 1448. Il est en grande vénération dans cette Ile. Pour répondre à la pieuse croyance où sont les Majorquins sur sa béatitude, le Saint-Siége leur a permis d'en célébrer l'Office au jour assigné pour sa fête.

Il s'est fait de nos jours une édition complete des œuvres de Raymond Lulle, à Mayence.

LA BIENHEUR. EUSTOCHIUM,

De l'Ordre de Sainte-Claire.

Année 1484.

LA bienheureuſe Euſtochium naquit à Catane, ville de Sicile, vers l'an 1430, de parents nobles & religieux. Maye, ou Mathande, ſa mère, dans la vue de reſſerrer les liens de ſon mariage, demanda au Ciel la fécondité, par l'interceſſion de la bienheureuſe Mère de Dieu; & elle devint enceinte. Son accouchement fut extrêmement laborieux, & elle ne fut délivrée qu'en ſuivant le conſeil d'un inconnu, qui la fit porter dans une étable.

Smaragde fut le nom qu'on impoſa à notre Bienheureuſe ſur les Fonts de Baptême, & dès l'âge le plus tendre, elle s'appliqua à connoître la vérité & à pratiquer la vertu. On voulut de bonne heure la deſtiner au mariage; mais elle rebutoit tous les partis qui ſe préſentoient; &, répandant d'abondantes larmes, elle donnoit à entendre qu'elle avoit fait choix du Sauveur pour époux.

Néanmoins ſes parents l'obligèrent de conſentir à donner ſa main à un jeune

Gentilhomme de Meſſine. Tandis qu'on faiſoit les préparatifs pour les noces, de mauvaiſes affaires forcèrent ce Gentilhomme de fuir, & pendant ſon abſence, elle conçut un ſi grand mépris pour les choſes d'ici bas, qu'elle prit la réſolution de ne s'occuper plus que du Ciel. Son appartement devint une retraite où elle paſſoit les jours & les nuits à la priere; elle quitta ſes habits ſomptueux, & fit tout ce qui étoit en elle pour ternir l'éclat de ſa beauté. Au bout de trois ans, le jeune homme qui l'aimoit, revint de ſon exil; mais il trouva Smaragde ſi changée, qu'il en mourut de douleur.

Dans la ſuite, divers partis ſe préſentèrent; elle les refuſa conſtamment; & obtint enfin de reſter auprès de ſa mère, femme pieuſe, avec laquelle elle ſe livroit à tous les exercices que ſa piété lui inſpiroit.

Cependant la crainte d'éprouver encore d'importunes ſollicitations de la part de ceux qui la recherchoient en mariage, lui fit prendre le parti d'entrer dans le Monaſtere de Sainte-Claire, de Baſſicano; ſon père s'y oppoſa; mais étant allé en Sardaigne, il y mourut, & Smaragde, qui ſe crut libre par cet événement, trouva encore de plus grands obſtacles de la part de ſes Frères. Alors elle ſe

coupa les cheveux, prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, & se présenta à l'Abbesse de Bassicano. Après bien des difficultés, ses parents, convaincus de sa vocation à la vie religieuse, y consentirent, & elle prit le voile en 1449. Elle reçut à sa Profession le nom d'Euphrosine, qui depuis fut changé en celui d'Eustochium.

C'est dans ce nouveau genre de vie qu'on vit éclater en elle toutes les vertus qui font les Saints. Elle se dévoua à la plus austère pénitence; elle couchoit sur la terre, portoit le plus rude cilice, ne vivoit que de pain & d'eau; & quoique ces mortifications l'eussent extrêmement affoiblie, la charité & l'obéissance lui faisoient entreprendre les travaux les plus pénibles: ensorte que la peste ayant infecté le Couvent de Bassicano, il fallut un ordre de sa Supérieure pour modérer le zèle qu'elle mettoit à vouloir secourir les malades.

Remplie de respect & d'attachement pour son Institut, elle conçut le dessein de mettre la Réforme dans la Communauté où elle demeuroit, ou d'en fonder une autre où l'on suivît exactement la premiere Règle de Sainte-Claire. Elle en conféra avec celles des Religieuses qu'elle crut le plus disposées à l'imiter,

prit conſeil d'un Obſervantin qui l'avoit dirigée autrefois, & envoya un Eccléſiaſtique à Rome pour ſolliciter la permiſſion néceſſaire. Le Pape Calixte III. donna pouvoir par un Bref de l'an 1452, à Euſtochium d'entrer au Monaſtère que la mère & les ſœurs de notre Bienheureuſe faiſoient conſtruire à l'Hôpital de l'Aſcenſion, qui leur avoit été concédé. Quand les bâtiments furent achevés, elle s'y retira ſuivie d'Eliſe Ricci, & de Jacquette Pullicini.

Cette émigration déplut à l'Abbeſſe de Baſſicano, qui fit ſon poſſible pour ramener ſes Religieuſes. Eliſe céda aux ſollicitations & aux menaces de ſon père; mais Jacquette perſiſta dans ſa pieuſe réſolution. Euſtochium n'avoit que vingt-quatre ans quand elle forma cet établiſſement, en 1460, avec ſa fidelle Compagne, une de ſes ſœurs, qui prit le nom de Françoiſe, & Paule, ſa nièce, âgée ſeulement de onze ans. On voulut que la Réformatrice en fût la première Abbeſſe; mais elle s'en défendit ſi humblement, qu'on fut contraint de déférer cette place à Jacquette. En l'an 1464, elle ſe vit obligée de changer de Maiſon, à cauſe du grand nombre de Filles que ſa réputation avoit attirées dans ſa Réforme, & paſſa au Monaſtère d'An-

ſaloni, qui ne fut achevé qu'en 1478, & nommé le Mont-des-Vierges; & deux ans après elle conſentit qu'on l'élût Abbeſſe.

Aux miracles que les Hiſtoriens d'Euſtochium lui attribuent, on peut ajouter la conduite pure que cette ſainte Fille a tenue ſur la terre, & qui peut être regardée comme un prodige de vertu & de perſévérance.

Elle eut pluſieurs préſages de ſa mort, & quand elle vit le moment s'approcher, elle aſſembla ſes Filles, leur recommanda la ferveur, & leur dit adieu, en leur donnant ſa bénédiction. Etant allée enſuite aux pieds du Saint-Sacrement, elle ſe mit en prieres, & tomba en foibleſſe. Elle demeura pluſieurs jours dans cette ſituation ſur ſon grabat, où on l'avoit reportée, donnant par intervalles des eſpérances de guériſon. Le vingtième Janvier 1484, ſon viſage reprit ſa beauté; on crut qu'elle ſe portoit mieux; mais elle ne fit que témoigner la joie que lui cauſoit une mort prochaine. En effet le vingt-deuxième du même mois elle rendit ſon ame à Dieu dans cette tranquillité, qui eſt l'effet d'une vie innocente & exempte de remords.

Son corps fut expoſé à la grille du

Chœur, pour ſatisfaire à l'empreſſement du Peuple qui venoit en foule pour la voir : il y reſta trois jours ſans s'altérer. Au bout de deux jours on ouvrit ſon tombeau, où l'on entendoit certain bruit, & l'on vit qu'elle avoit jeté beaucoup de ſang par le nez : on obſerva le même phénomène durant dix jours conſécutifs, & l'on apperçut que ſon corps étoit couvert de ſueur. On le tranſporta dans un autre tombeau, & les mêmes ſignes continuèrent.

Enfin ce qui fortifie l'opinion où l'on eſt de la béatitude dont jouit cette excellente Religieuſe, c'eſt le miracle ſubſiſtant de l'état d'incorruptibilité abſolue où ſon corps ſe conſerve depuis près de trois ſiècles ; & l'on aſſure que depuis ce temps on n'a jamais manqué d'entendre du bruit dans ſon tombeau toutes les fois qu'une Religieuſe du Mont-des-Vierges doit mourir, & qu'aucune n'eſt encore décédée, ſans que ce préſage ne ſe ſoit répèté.

Fin du ſecond Volume.





